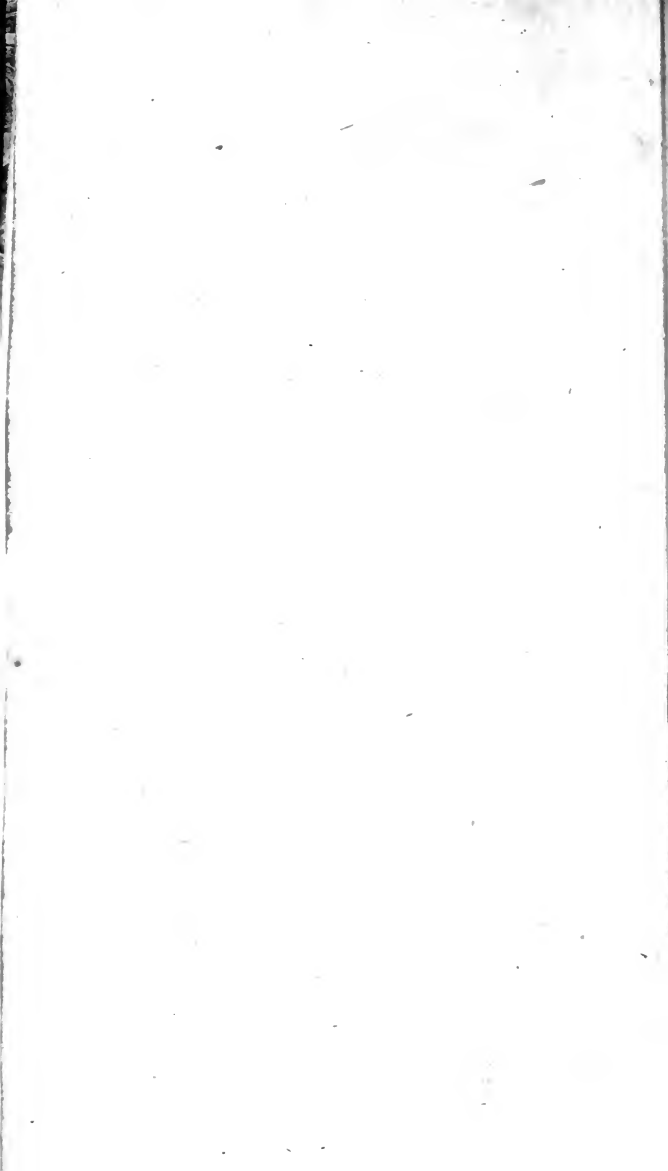


UNIVERSITY OF
BIBLIOTHECA
CHICAGO

Coll. spec.



MEMOIRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DE MONTGON.

TOME II.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

MEMOIRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DE MONTGON,

PUBLIÉS PAR LUI-MÊME,

Contenant les différentes *Négociations* dont il a été chargé dans les Cours de FRANCE, d'ESPAGNE, & de PORTUGAL; & divers événemens qui sont arrivés depuis l'année 1725. jusqu'à présent.

TOME SECOND.

Année 1726.

Tacere ultra non oportet, ne jam non verecundiæ sed diffidentia esse incipiat, quod facimus; & dum criminationes falsas contemnimus refutare, videamur crimen agnoscere.

CYPRIAN. ad DEMET.



M. DCC. L.



DP

197

.M7A2

1750

r.2

coll. spec.



MEMOIRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DE MONTGON,

Publiez par lui-même.



ES entrevûes & les conversations, que nous avons Don J. B. de Zuloaga & moi, quoique peu fréquentes pendant le Ministère du Duc de Ripperda, avoient néanmoins produit, comme je l'ai dit dans mon premier Tome, une confiance réciproque entre nous. La disgrâce de ce premier Ministre nous dispensant d'user désormais de tous les ménagemens, que nous avons été obligés d'observer par la crainte de lui devenir suspects; notre intelligence & notre con-

Tome II.

A

fiance

fiance s'augmentoient chaque jour, & il ne s'en passoit guere, où nous n'allâsions l'un chez l'autre. Ayant eu occasion dans une de ces visites, de l'entretenir assez long-tems, d'un projet que j'avois formé, de présenter différens moyens à leurs Maj. Cath., pour engager insensiblement la France à se séparer de la ligue d'Hanover, & d'accéder au Traité de Vienne; il me parut aussi curieux de le lire qu'empressé de contribuer à le faire réussir.

Une pareille vûe, & une ouverture si extraordinaire, eu égard aux conjonctures du tems, & à la conversation que nous avions eue précédemment sur ce sujet, Don Juan & moi, pourroient paroître avoir raison, à ceux qui liront ces Mémoires directement opposées aux ordres que j'avois reçus, & à ma propre utilité. Je vais donc conformément à la bonne foi que je tâche d'observer dans ces Mémoires, exposer quelles étoient mes intentions, & l'innocent artifice que je cherchois à employer, pour prendre un peu l'essor, & sortir de l'état de simple faiseur de gazettin, à quoi s'étoient presque borné jusqu'alors mes occupations & mon travail.

La Reine d'Espagne étoit si fort prévenue en faveur de la Cour de Vienne, dont elle attendoit dans le tems dont je parle, les plus vastes établissemens pour l'Infant Don Carlos, que le dessein d'attaquer directement le Traité de Vienne étoit totalement chimérique, & très-capable même d'attirer une disgrâce certaine à celui qui l'auroit formé. Pour éviter un inconvénient si fâcheux, & pour travailler néanmoins à détruire l'espèce de charme, qui rendoit les objets si différens de ce qu'ils étoient aux yeux de cette Princesse; je crus qu'il falloit adoucir, autant qu'il me seroit possible, l'amertume que la Reine devoit trouver à être désabusée. Et très-persuadé que souvent la vérité même la plus intéressante, ne peut être présentée aux Rois qu'après bien des précautions; je me proposois, en rendant cette vérité palpable dans le Mémoire que je méditois d'écrire, de la travestir cependant de manière, qu'elle n'effrayât point S. M. C., & qu'au contraire Elle pût se familiariser avec elle. Afin donc de suivre ce plan, je résolus d'exciter d'abord la curiosité de la Reine, en lui offrant différens moyens de faire réussir, ce qu'elle paroissoit dé-

firer ardemment (je veux dire, de détacher la France de l'Angleterre, pour la réunir à l'Espagne & à l'Empereur) : & de conduire ensuite imperceptiblement cette Princesse à remarquer elle-même, par ce que je dirois sur les véritables intérêts de la Maison d'Autriche, & des autres Puissances de l'Europe, combien il étoit impossible de les ajuster avec ses vûes particulières; & à quoi, en un mot, elle s'exposoit, en se livrant, si absolument aux idées de la Cour Impériale; puisqu'en supposant même à cette Cour la volonté la plus sincère d'exécuter les promesses qu'elle avoit faite à Sa Majesté Catholique, elle devoit cependant infailliblement en être empêchée par les obstacles que toutes les Puissances y mettroient.

C'est donc sous l'appas séducteur d'une accession de la part de la France au Traité de Vienne, qui devoit pourtant disparoître à mesure qu'on liroit mon Mémoire, que je formai le projet de faire naître à la Reine d'Espagne des réflexions, qu'il eût été aussi téméraire qu'inutile, de lui suggérer sans ces précautions. Et peu effrayé de ce qui pouvoit dans ce plan allarmer un Négocia-
 teur

L'ABBE' DE MONTGON. 5

teur timide, je cherchois seulement, pour arriver à mon but, à prendre une route où l'on me laifsât marcher en liberté; & à commencer en même tems d'accôûtumer peu à peu leurs Maj. Cath., à m'entendre parler des matières qui faisoient l'objet de ma mission.

Le seul homme dont je pouvois me servir, pour faire passer entre les mains de la Reine d'Espagne, le Mémoire que je voulois écrire, étoit son Confesseur. Mais comme les moindres atômes faisoient peur à ce Prélat, & que c'eût été m'exposer à un refus certain, de lui proposer de lire un Ouvrage, qui devoit traiter de plusieurs matières délicates, & dans lesquelles il auroit indubitablement cru, même sans le voir, que je lui tendois quelque piège: ce fut à Don Juan Bautista de Zuloaga, que je m'adressai, pour le prier de sonder quelles pourroient être les dispositions de l'Archevêque d'Amida, à l'égard du projet que j'avois formé; & si, au cas que je prisse la résolution de mettre mon Mémoire au net, il seroit tenté d'en faire la lecture, & de juger de son utilité.

Don J. B. de Zuloaga, qui, se tenant

au simple exposé que je lui avois fait du plan de mon Ouvrage, croyoit que je n'avois effectivement d'autre dessein, que celui de proposer des expédiens pour rompre les engagemens, que la France avoit pris avec l'Angleterre & la Prusse; se chargea avec beaucoup de plaisir de faire part de tout ce que je lui disois à l'Archevêque d'Amida; & celui-ci, qui ne songeoit qu'à flatter les vûes de la Reine d'Espagne, entendant parler qu'un François, soupçonné comme je l'étois, malgré toutes mes précautions, d'entretenir une étroite correspondance avec le Ministre du Roi T. Ch., faisoit cependant entrevoir comme possible l'accession de ce Monarque au Traité de Vienne; saisit avec empressement l'occasion de faire part à Sa Maj. Cath. d'une idée si peu attendue, & si conforme aux desirs de cette Princesse; il répondit donc tout de suite à Don J. B. de Zuloaga, qu'il liroit avec grand plaisir le Mémoire que je voulois écrire; & il lui fit même un grand éloge des bonnes intentions que je montrois, & du zèle, que je paroissais avoir pour les véritables intérêts des deux Couronnes.

Don

Don J. B. de Zuloaga voyant l'Archevêque si bien disposé, vint m'en instruire sur le champ, & m'exhorter de travailler incessamment à mettre au net les différentes idées dont je l'avois entretenu ; afin de profiter de la curiosité du Prélat, avant que quelque changement ne l'affoiblit, ou peut-être ne l'éteignit tout-à-fait.

Je remerciai beaucoup Don J. B. de Zuloaga, de la sagesse & de la prudence avec laquelle il avoit sù ménager un homme aussi méfiant & aussi timide que l'Arch. d'Amida : & lui promettant de m'appliquer au plutôt à écrire le Mémoire, qui devoit contenir mon projet, je convins de le lui remettre dès qu'il seroit fini, afin qu'il le présentât lui-même à ce Prélat.

La situation où je me trouvois à Madrid, dans la conjoncture où la désunion & l'aigreur entre la Cour d'Espagne & celle de France paroissoient extrêmes, ne me permettant point de m'ouvrir à personne, ni de me confier à aucun Secrétaire ; je n'ai pû retrouver que quelques brouillons du Mémoire que j'écrivis : & comme l'original, dont je n'eus point le tems de tirer alors une

8 MEMOIRES DE MR.

copie exacte , est resté entre les mains de leurs M. Cath. ; ce n'est pas sans peine que je me vois hors d'état d'insérer ici cet écrit tout au long , & de continuer à donner par sa lecture , une nouvelle preuve de l'exacte vérité de tous les faits , dont je rappelle le souvenir. Cependant , comme je trouve à peu près dans ce qui me reste de ce Mémoire , le précis & la substance de toutes les raisons que j'employois , pour dissiper les préjugés de la Reine d'Espagne , & pour lui faire sentir le peu de solidité des vastes espérances que lui donnoit la Cour de Vienne ; ce que j'en rapporterai ici succinctement , pourra peut-être suffire à faire connoître le plan que je m'étois proposé.

J'exposois dans le préambule , que le principal objet des Rois , dans tous les desseins qu'ils forment , doit être la gloire de Dieu , l'avantage de la Religion , & le bonheur de leurs peuples * : puisque le pouvoir qu'ils ont reçu du Tout-puissant , ne leur a été donné que pour ces différentes fins. J'ajoutois , qu'ils en pervertis-

* Si delectamini sedibus & sceptris , ô Reges populi , diligite sapientiam , ut in perpetuum regnetis , *Sap. C. VI.*

pervertissoient l'usage , quand s'abandonnant à l'ambition , ou à la vengeance , ils entreprenoient légèrement des guerres , pour satisfaire l'une ou l'autre de ces passions ; & que le sang de leurs Sujets qu'ils faisoient couler dans ce cas-là avec si peu de scrupule , formoit une voix terrible contr'eux devant le redoutable Tribunal de Dieu , qui ne pouvoit être trompé par les spécieuses raisons de leurs Manifestes ; ni les effets de sa justice , arrêtés par leur fragile Puissance. Parlant après cela du caractère des différens Princes , qui étoient assis , dans le tems que j'écrivois , sur les principaux Trônes de l'Europe , je tirois d'heureux présages pour la conservation de la tranquillité publique , des sentimens de Religion , de modération & d'équité , dont ils paroissoient remplis : & je ne voyois rien , disois - je , qui pût troubler la bonne intelligence , qu'on souhaittoit qui régnât entr'eux , dès-lors que ces Monarques , bannissant les sujets de méfiance , qu'ils paroissoient avoir de leurs desseins réciproques , chercheroient , en s'expliquant sur cet article avec une entière bonne foi , à prévenir les suites fu-

nestes que pouvoient entraîner de semblables doutes.

Venant après ce début à examiner insensiblement les motifs qui paroissent avoir déterminé les principales Puissances de l'Europe, à prendre différens engagements par les deux Traités de Vienne & d'Hanover, je faisois une courte analyse de l'un & de l'autre : & bien loin de montrer aucune partialité en faveur de ce dernier, j'affectois au contraire de louer infiniment les vûes de paix & de réconciliation, que les deux Monarques, qui s'étoient unis par le Traité de Vienne, avoient eus en le faisant. Je laissois entrevoir ensuite, à quel point il pouvoit être utile à leurs Majestés Cath., d'engager peu à peu la France à entrer dans cette nouvelle alliance, & à se détacher de celle qu'elle avoit contractée avec les Puissances Protestantes. Mais comme ma véritable intention, en suggérant quelques moyens apparens de réussir dans ce projet, étoit néanmoins d'en faire adroitement sentir l'impossibilité, & sous le prétexte de justifier le Traité de Vienne, de détruire peu à peu les illusions sur lesquelles il étoit établi ; je déplo-

rois

rois d'abord l'union si étroite , qui s'étoit formée entre la France , l'Angleterre , la Prusse & la Hollande , comme pouvant devenir un jour très-fatale à la Religion : mais en même tems , pour justifier la conduite de la France , je donnois suffisamment lieu de remarquer que la subite conclusion du Traité de Vienne , dans le tems que l'Espagne , justement irritée , disois-je , du renvoi de l'Infante , sembloit être résolue à tirer vengeance de l'affront qu'elle prétendoit avoir reçu , étoit le véritable & même l'unique motif qui avoit forcé cette Couronne à prendre ce parti , & à chercher des alliés , qui pussent assurer sa tranquillité. Enfin par la description , que cette précaution de la France me conduisoit tout naturellement de faire , de la puissance formidable de la Ligue d'Hanover , je mettois leurs M. Cath. en état de juger par Elles-mêmes , combien celle de Vienne lui étoit à tous égards inégale , & peu capable par conséquent de leur procurer les avantages qu'elles en esperoient.

La Cour d'Espagne , où les plus légères espérances étoient alors facilement converties en certitudes infaillibles , ne

cessoit de vanter les grands secours , que devoit procurer l'accession de l'Impératrice * de Russie au Traité de Vienne , & la disposition où étoit la Pologne de suivre cet exemple ; mais je tâchois de faire sentir le peu de solidité de ces flatteuses idées , & de reduire les objets à leur juste proportion : C'est en vain , disois-je , qu'on se persuaderoit , que S. M. I. peut contre-balancer les forces que les Alliés d'Hanover sont en état d'assembler quand ils voudront , en leur opposant celle qu'elle peut tirer de la Moscovie & de la Pologne : car qui ne fait que la première , par la jalousie que les conquêtes qu'elle a faites sur les Perses ont excité dans l'Empire des Turcs contr'elle , & par la révolution singulière qui y est arrivée à la mort du feu Empereur PIERRE I. paroît avoir plus besoin de conserver ses forces chez Elle pour se maintenir en paix , que de songer à les faire passer chez ses voisins ? Et à l'égard de la Pologne , que peut-on penser du secours que cette Couronne est en état d'offrir , quand on la voit sans cesse agitée de troubles domestiques

* CATHERINE.

domestiques , & assembler , & puis dissoudre perpétuellement des conseils & des diètes , sans qu'il résulte jusqu'ici autre chose de ces assemblées , que de vains projets , qui restent toujours sans exécution ?

Passant de ces réflexions , qui avoient une toute autre étendue dans mon Mémoire , à celles qui touchoient de plus près les intérêts de leurs Maj. Cath. , & à l'établissement de l'Infant Don Carlos , j'exposois (en supposant dans l'Empereur la volonté la plus sincère d'exécuter fidèlement , & littéralement , tous les engagements secrets qu'il pouvoit avoir pris à cet égard par le Traité de Vienne) j'exposois , dis-je , les difficultés & les obstacles , qu'il trouveroit de la part de tout le Corps Germanique , & même de l'Europe entière , à faire passer tous ses vastes Etats à l'Infant Don Carlos , en donnant en mariage à ce Prince l'aînée des Archiduchesses ses filles. Et dans les objections pour & contre que je faisois sur cet article , comme pour mieux éclaircir les choses , j'insinuois par les unes , combien de moyens & de prétextes la Cour de Vienne seroit toujours en état
d'em-

d'employer pour éluder l'accomplissement de ses promesses ; & je montrois assez par la foiblesse des autres , que rien n'étoit plus important , que de prendre des mesures promptes & efficaces , pour profiter sans délai des favorables dispositions où paroissoit être l'Empereur.

Bien persuadé que ce Monarque si sage ne devoit , à la fleur de son âge , & dans un tems où il pouvoit espérer que Dieu lui accorderoit un fils , avoir formé le dessein d'assurer la possession du Trône Impérial à un Prince , d'une maison qui de tout tems avoit été la rivale de la sienne , & n'étant guere plus disposé à croire , qu'il vit avec plaisir ce même Prince posséder des Etats en Italie , qui donnassent de nouveau à l'Espagne une entrée dans ce pais-là , & un moyen par conséquent d'y recouvrer ses anciens domaines : je disois , comme par pur sentiment de zèle pour les intérêts de leurs Maj. Cath. , qu'il étoit , selon moi , de leur sagesse dans la conjoncture présente , que sans détruire les espérances qu'Elles pouvoient avoir conçues de parvenir un jour à faire élire l'Infant Don Carlos Roi des Romains , & qu'ensevelissant seulement dans un
profond

L'ABBE' DE MONTGON

profond silence les moyens dont Elles pouvoient se proposer de faire usage pour l'exécution de ce projet , Elles n'insistassent (& en ceci on verra sans peine , que je tendois à les mettre promptement en état de dévoiler clairement les intentions de la Cour de Vienne) qu'à exiger de l'Empereur de consentir , qu'en faisant introduire des Troupes Espagnoles dans les Duchés de Toscane & de Parme , Elles s'assurassent d'abord la possession de ces deux Etats. Et au cas , disois-je ensuite , que l'Empereur désirant de rendre l'union qui s'est formée entre leurs Maj. Cath. & lui , plus étroite & plus durable , se déterminât à conclure le mariage d'une des Archiduchesses ses filles avec l'Infant Don Carlos ; il seroit alors très-convenable que leurs Maj. Cath. profitassent de cette disposition , pour exiger de l'Empereur , non point d'entreprendre un ouvrage aussi difficile que celui de faire élire actuellement l'Infant Roi des Romains , & de le désigner pour le successeur de tous ses Royaumes ; mais de démembrer simplement à l'occasion du mariage de la Princesse sa fille , &
pour

pour lui servir de dot, quelques-uns des Etats qu'il possède en Italie: comme par exemple le Duché de Milan, qui venant à se joindre après la mort du grand Duc de Toscane, & du Duc de Parme, aux Etats de ces deux Princes, formeroit un établissement en Italie, digne de l'auguste naissance de l'Infant, & de la Princesse qui lui seroit destinée pour épouse.

Peu content de suggérer à leurs Maj. Cath. de mettre ainsi à l'épreuve la bonne volonté, (que je devois supposer, pour être écouté) qu'avoit la Cour de Vienne; je ne crus pas moins nécessaire de faire regarder encore comme un point décisif, de porter Sa Majesté Impériale à permettre que l'Archiduchesse, qui étoit destinée à devenir l'épouse de l'Infant Don Carlos, pût être conduite en Espagne; & de prévenir par-là tous les événemens qui pouvoient dans la suite causer quelque changement à une alliance si convenable. Enfin je flattois, autant qu'il m'étoit possible, les vûes & les desseins de la Reine d'Espagne. J'allois jusqu'à paroître presque persuadé du succès qu'elles auroient. Mais en même

tems

tems je ne laissois pas de présenter à cette Princesse, sans qu'Elle pût s'en offenser, plusieurs ouvertures pour dissiper promptement la séduisante illusion qui l'enchantoit.

Il m'étoit revenu si souvent, que S. M. Cath. affectoit de se plaindre, que la France s'opposoit plus qu'aucune autre Puissance, à l'accomplissement des projets qu'Elle avoit formés, que je crus devoir profiter de la liberté qu'on m'accordoit de m'expliquer, pour faire apercevoir combien cette prévention étoit mal fondée. Je commençois pour cet effet, par rappeler le souvenir des différentes tentatives que la Cour de France avoit faites, depuis le fatal renvoi de l'Infante, pour prévenir une rupture avec l'Espagne; & je citois, comme une preuve de leur sincérité, les offres réitérées de cette Couronne, d'employer tout son pouvoir à l'entière exécution des vues de L. M. Cath.

J'ajoutois, que quand on voudroit juger sans partialité des véritables dispositions du Roi Très-Chrét. pour le Roi & la Reine d'Espagne, & du zèle que le Prince qui étoit le dépositaire de sa confiance, avoit pour les intérêts

rêts de leurs Majestés ; on trouveroit que ce qui en empêchoit l'effet , étoit uniquement cette totale irruption de commerce & de relation , qui se trouvoit malheureusement entre les deux Cours ; & qui ne leur permettoit plus de s'expliquer ni de s'entendre , que par l'intervention de certains médiateurs qui , suivant toute apparence , avoient un secret intérêt d'altérer un peu les expressions dont ils étoient les organes ; ou à répandre dessus quelque amertume ; ou peut-être à les rendre inintelligibles : l'empressement , disois-je , qu'ils témoignent à réconcilier les deux Couronnes , après avoir fait tant d'efforts pendant plusieurs années pour les désunir , me semble un peu équivoque , & les expédiens qu'ils offrent pour y parvenir , au moins susceptibles de quelque ambiguïté.

Pour preuve que mes soupçons sur cet article n'étoient pas sans fondement , & persuadé d'ailleurs qu'en affectant de me méfier de la bonne volonté du Ministre d'Angleterre , je tiendrois un langage qui ne pourroit déplaire ; je représentois , que depuis près d'un an que la France faisoit passer par le canal de
cet

cet Ambassadeur tant de différentes propositions d'accommodement , & les offres les plus sincères de donner à leurs Maj. Cath. telle satisfaction qu'Elles-mêmes voudroient exiger , tout étoit sourd en Espagne à la voix de cette Couronne ; que le mal s'aigrissoit chaque jour , bien loin de diminuer ; qu'on s'éloignoit de plus en plus de part & d'autre , par les nouveaux engagements qu'on prenoit avec différentes Puissances ; & qu'ainsi la désunion des deux Couronnes , par un point d'honneur mal entendu , donnoit un avantage & une satisfaction à leurs ennemis communs , que la guerre aussi sanglante que longue , que ceux-ci avoient entreprise uniquement pour parvenir à ce but , n'avoit pu leur procurer.

Puisqu'il ne s'agit donc , poursuivois-je , que de s'expliquer pour mettre fin à un refroidissement entre les deux Rois , qui peut avoir des suites si funestes à leur bonheur & à la tranquillité de toute l'Europe ; & que le zèle si officieux des Médiateurs dont on s'est servi jusqu'à présent pour conduire cette Négociation à une heureuse fin , a produit si peu d'effet : pourquoi leurs Maj. Cath. ,
sans

sans négliger les bons offices qu'offrent ces mêmes Médiateurs , ne laisseroient-elles point transpirer jusqu'en France d'une manière plus directe , ou par le Nonce de Sa Sainteté , ou par qui elles jugeroient à propos , & sans qu'il parût qu'elles eussent fait les premières avances , quelle est la satisfaction qu'elles exigent de la part de cette Couronne , & à quel prix elles consentent de lui rendre leur amitié ? Pourquoi ne feroient-elles point encore la même ouverture à l'Empereur , & n'engageroient-elles point un Prince si sage , si modéré , & si zélé comme tous ses Augustes Ancêtres pour les intérêts de la Foi , à concourir par ses bons offices à une réconciliation , qui ne pourroit manquer d'être suivie d'une étroite alliance entre les trois plus redoutables Puissances de l'Europe , déjà unies entr'elles par les liens sacrés d'une même communion ?

Après ce raisonnement qui tendoit à engager peu à peu la Reine d'Espagne à travailler par elle-même , ou par l'entremise du Nonce du Pape à la réconciliation ; je représentois combien ce renouvellement d'amitié , entre les deux Couronnes, procureroit ensuite de facilités

tés à leurs Maj. Cath. de réussir dans tous leurs projets , & de se convaincre par Elles-mêmes , que le Roi leur Neveu desiroit sincèrement d'employer sa puissance , à leur procurer tous les avantages qu'elles pouvoient souhaiter.

Cet article ne pouvant qu'être intéressant , j'entrois , sur ce qui le concernoit , dans un assez long détail ; & je montrois le plus évidemment qu'il m'étoit possible , que cette démarche de la part du Roi & de la Reine d'Espagne , devoit être regardée comme la voye la plus courte & la plus infailible , de faire connoître au Roi Très-Chrétien , si ses nouveaux Alliés travailloient sincèrement à la reconciliation des deux Couronnes ; & si d'un autre côté l'Empereur gissoit de bonne foi dans les engagements qu'il avoit pris avec L. M. Cath. : Puisque , si ce Monarque étoit dans l'intention de les tenir fidèlement , il ne pourroit qu'être bien aisé de voir la France concourir avec lui à l'exécution de ses projets.

Sur quelle Puissance , disois-je ensuite , en terminant ces réflexions , doivent compter plus solidement leurs Maj. Cath. que sur celle du Roi leur Neveu ,

Neveu , dès que leur réconciliation avec lui sera conclue ? Et quel Prince en Europe peut être plus véritablement intéressé que lui , à entrer dans les vues d'agrandissement qu'Elles ont pour les Princes leurs enfans ? Que peut souhaiter la France plus ardemment , que de voir les Trônes & les Empires se multiplier dans l'Auguste Maison , qui régné si glorieusement sur elle depuis tant de siècles ? Et enfin quel usage plus noble , plus grand & plus juste , le Roi Très-Chrétien peut-il faire de la Puissance formidable qu'il possède , qu'à soutenir les intérêts d'un Monarque qui lui tient lieu de Pere , en concourant avec lui , à applanir tous les obstacles que leurs ennemis communs essayeroient d'opposer à l'accomplissement des promesses de l'Empereur ?

Quant au reproche qu'on faisoit aussi à la France , d'avoir préféré l'alliance des Princes Protestans à celle des Catholiques , & de s'être unie aux premiers pour demander qu'on leur accordât de nouveaux privilèges ; je tâchois dans mon Mémoire , de justifier la conduite de cette Couronne , en rappelant en peu de mots , ce que j'avois dit des véri-

véritables motifs qui avoient obligé le Roi Très-Chrétien , après le Traité de Vienne , à dissiper les desseins qu'il paroïssoit qu'on formoit contre lui , en s'unissant à l'Angleterre & à la Prusse. Je donnois à examiner à tout homme sensé & incapable de se laisser aller aux puériles préventions du peuple , si cette résolution du Roi , dans la circonstance présente , ne devoit point être regardée plutôt comme l'effet de l'impossibilité que l'on avoit trouvée à calmer le ressentiment de l'Espagne , que de la prétendue préférence , que Sa Maj. Très-Chrét. se sentoît disposée de donner à l'amitié des anciens ennemis de sa Couronne sur celle de l'Espagne , pour laquelle la France avoit répandu tant de sang , & épuisé tant de trésors.

Quant à ce qu'on imputoit encore au Roi , de s'être rendu le protecteur des Protestans , je montrois combien une pareille supposition étoit vaine & chimérique , en renvoyant ceux qui la débitoient au Traité d'Hanover , où ils pourroient lire , quand ils le jugeroient à propos , que ce Monarque n'avoit rien stipulé en faveur des Puissances Protestantes , que ce qui leur avoit été au-
trefois

24 MEMOIRES DE MR.
trefois accordé par un Traité solem-
nel *, & du consentement de l'Empe-
reur, aussi-bien qu'avec la garantie de
toutes les Puissances Catholiques d'Al-
lemagne.

Les trois derniers articles de mon
Mémoire rouloient sur la suppression de
la Compagnie d'Ostende, ou sur sa trans-
lation à Trieste, déjà proposée à l'Em-
pereur ; sur la restitution de Gibraltar ;
& sur un nouveau Traité de Commerce,
qui servît à fixer les droits des diffé-
rentes Puissances. Je proposois pour
tout cela différens moyens, d'accorder
les intérêts des deux ligues de Vienne
& d'Hanover, afin de lever tout-à-fait
les obstacles, qui s'opposoient à leur
réunion.

En commençant par la suppression de
la Compagnie d'Ostende, je disois, qu'il
étoit juste d'examiner, en évitant toute
partialité, si l'obligation que S.M.I. avoit
contractée en entrant en possession des
Païs-Bas, d'en jouir aux mêmes condi-
tions que les Rois d'Espagne ses préde-
cesseurs, avoit cessé par quelque Traité
postérieur, qui eût annullé le premier :
&

* Le Traité de Westphalie.

& en second lieu, si la gloire & les avantages qui pouvoient revenir à ce Monarque, en soutenant cette Compagnie, lui devoient paroître plus solides, que ceux que la révocation de l'Octroi qu'on lui demandoit, pouvoit lui procurer.

Pour faire cette exacte discussion, il suffisoit, ajoutois-je, de lire sans prévention les différens Ecrits, qui, dès la naissance de la Compagnie d'Ostende, avoient expliqué d'une manière évidente, combien cet établissement étoit contraire à ce qui avoit été réglé, en premier lieu, par l'ancien Traité de Munster, & depuis par ceux d'Utrecht & de la Barrière, qu'aucun postérieur n'avoit détruit. Et comme il me sembloit après cela très-inutile, disois-je encore, de répéter dans mon Mémoire ce qui étoit déjà suffisamment prouvé dans ceux qui avoient traité à fond cette matière; je croyois devoir me borner à considérer seulement, si les avantages qui pouvoient résulter pour Sa Maj. Imp. de la conservation de la Compagnie d'Ostende, étoient plus grands que ceux qu'Elle devoit espérer de recueillir de sa suppression.

Supposant , comme il étoit vrai , que de son abolition , ou de sa conservation , dépendoit la paix ou la guerre ; je paroissais persuadé , que quand l'Empereur voudroit bien réfléchir sérieusement sur la situation de ses Etats , qui , répandus en différentes parties de l'Europe , exigeoient qu'il entretint des Armées considérables , pour les défendre ; sur la facilité , par conséquent , que les Puissances de la Ligue d'Hanover auroient de s'emparer de ceux qui seroient à leur bienséance ; sur les desseins secrets que pourroient peut-être concevoir les Protestans , de profiter d'une conjoncture telle que celle d'une guerre , où les Puissances Catholiques se trouveroient divisées , pour s'attribuer le droit de faire monter un jour un Prince de leur communion sur le Trône Imp. ; & sur les projets que les Turcs pourroient former , de s'emparer des Provinces qu'ils avoient perdues , ou de faire même de nouvelles conquêtes : je paroissais , dis-je , persuadé qu'un Monarque , tel que l'Empereur , encore plus recommandable par ses vertus & sa sagesse , que par l'éclat de tant de Couronnés qu'il possédoit,

doit, ne voudroit point, par l'unique motif de ne pas retracter un Octroi, & abolir une Compagnie de Commerce, non-seulement rallumer une guerre cruelle dans toute l'Europe, & causer dans le Corps Germanique de funestes divisions; mais de plus, exposer au fort douteux des armes, ses vastes Etats, & donner lieu enfin à des projets aussi contraires à la Religion qu'à sa puissance.

Si l'intérêt de l'Empereur, disois-je ensuite, demande, comme on vient de le remarquer, d'éviter une guerre, dont la déclaration pourroit être regardée comme l'époque de la décadence de sa puissance; il n'est pas moins de sa gloire d'entrer dans les sentimens de paix qu'on lui propose. En effet, trouvera-t on quelqu'un sur la terre, qui puisse comparer le vain point d'honneur de soutenir l'établissement de la Compagnie d'Ostende, avec la gloire que procure la fidèle observation des Traités: le desir de prévenir par cette exacte bonne foi, des événemens capables de porter insensiblement un coup mortel à la Religion en Allemagne; d'éteindre par sa modération jusqu'à la moindre étincelle de la guerre, & de faire voir à l'Univers, que l'on est tou-

jours disposé à conserver, même par le sacrifice de quelques avantages, un bien aussi précieux que celui de la paix? Enfin le titre de Pacificateur de l'Europe, qu'il ne tient qu'à Sa Maj. Imp. d'acquiescer par un si léger sacrifice, ne peut-il pas la dédommager de celui de Protecteur de la Compagnie d'Ostende?

Après avoir essayé de porter leurs M. Cath. à faire usage de ces différentes considérations, pour persuader l'Empereur à se relâcher un peu sur un point, qui seroit de vrai, ou au moins de spécieux prétexte à l'Angleterre & à la Hollande, de rejeter toutes les propositions d'accommodement qu'on leur faisoit, & qui, par conséquent, mettoit de nouveaux obstacles à la réunion de deux Couronnes, par la nécessité où se trouvoit la France de soutenir les prétentions de ses Alliés : je passois à ce qui concernoit la restitution de Gibraltar. Et pour montrer encore à ce sujet, que la réconciliation de l'Espagne avec la France étoit un des moyens les plus certains dont on pût se servir pour l'obtenir, je faisois envisager cette restitution, comme le fruit des bons offices de cette Couronne auprès du Roi d'Angleterre;

gleterre ; comme la récompense de ceux de l'Espagne auprès de l'Empereur , pour la suppression , ou simplement la translation de la Compagnie d'Ostende à Trieste ; & enfin , comme le prix auquel leurs Maj. Cath. feroient acheter à l'Angleterre le retour d'une amitié & d'une bonne intelligence , qu'il étoit si important à cette Couronne d'acquérir & de conserver , pour éviter la ruine totale de son Commerce.

Entrant ensuite dans l'examen de ce qui regardoit ce dernier article en général , j'exposois en peu de mots , que comme je me trouvois obligé de parler sur une matière qui m'étoit très inconnue , j'avouois ingénument , que je ne me sentoie pas capable de pouvoir proposer des expédiens qui pussent lever les sujets de plaintes des parties qui se croyoient lezées , ou en faire connoître l'injustice : mais qu'il me paroissoit cependant , qu'en faisant du Traité d'Utrecht , dont les différentes Puissances de l'Europe avoient paru contentes , la baze & le fondement de celui qu'on établiroit de nouveau ; ou au cas que quelqu'un des articles du même Traité d'Utrecht favorisât quelques parties au préjudice

des autres, en redressant à l'amiable, dans le dernier que je propoisois de faire, ce qui paroîtroit contraire à la parfaite égalité du traitement qu'on vouloit établir pour toutes les Nations : Elles n'auroient plus lieu de se plaindre, & ne pourroient point, sans se rendre suspectes de mauvaise volonté, faire des mêmes conventions, qui avoient déjà contribué à une pacification générale, le sujet d'une nouvelle rupture.

Enfin, pour prévenir tout ce qui pouvoit exciter de nouveaux troubles dans l'Europe, & exposer les deux Couronnes à prendre les armes l'une contre l'autre, je terminois mes réflexions, en disant, que comme il paroissoit que les Puissances Protestantes de la Ligue d'Hanover ne demandoient, sur ce qui avoit rapport à leur Religion, que le redressement de quelques griefs, & le rétablissement & la conservation des Droits & des Priviléges, que le Traité solennel de Westphalie leur avoit accordé ; il me sembloit, qu'en s'en tenant à ce que ce fameux Traité avoit réglé, & en exigeant de ces Puissances, d'observer avec les Catholiques répandus dans leurs Etats, la même équité, & la même douceur,

douceur qu'elles demandoient pour ceux de leur communion, tout sujet de plainte, & par conséquent de rupture, devoit être ôté. Que si toutefois, ajoutois-je, les Princes Protestans pouffoient plus loin leurs vûes, & cherchoient à cacher, sous les termes modérés & pacifiques qu'ils employent, quelques desseins pernicioeux à la Religion (tel par exemple, que celui de s'unir entr'eux sous pretexte du redressement de quelques griefs; pour faire élire Roi des Romains un Prince de leur communion); la sagesse & la modération, que l'Empereur & leurs Maj. Cath. auroient fait voir, en entrant dans les vûes de paix & de conciliation qu'on prend la liberté de leur proposer dans ce Mémoire, & qui ne laissent aucun sujet de plainte légitime aux Puissances qui sont entrées dans la ligue d'Hanover, deviendroient, j'ose le dire, comme l'heureux instrument, qui, découvrant à la France la mauvaise foi & les pernicioeux projets de ses Alliés, lui donneroient en même tems le plus juste de tous les prétextes de s'en détacher, & de se réunir avec l'Empereur, l'Espagne & les autres Rois Catholiques, pour

travailler ensuite de concert à conserver sur le Trône Imp., un Prince, qui pût porter légitimement l'Auguste Titre de Protecteur de la Foi & de l'Eglise.

Dans les moyens qu'on s'est proposé d'offrir par ce Mémoire, disois-je, en le finissant, pour prévenir les troubles & la guerre, dont toute l'Europe est menacée, & pour procurer en même tems à leurs Maj. Cath. des avantages plus solides & plus réels, que ceux qu'Elles peuvent espérer de recueillir d'une satisfaction purement personnelle; j'ai évité, comme on voit, d'en employer aucun qui tendit à engager l'Espagne & la France, à manquer l'une ou l'autre aux traités qu'Elles ont faits avec leurs Alliés: & j'ai aisément senti, combien une pareille proposition auroit paru odieuse à des Monarques aussi respectables par l'étendue de leur Puissance, que par la bonne foi & la fidélité qu'ils observent dans tous les engagements qu'ils prennent. Ce n'est aussi qu'après avoir remarqué que les deux Traités de Vienne & d'Hanover, au moins selon ce qu'ils expriment, tendent également à conserver la paix, que j'ai essayé de montrer, comment on pourroit lever les
prin

principaux obstacles , qui empêchent qu'ils ne se confondent l'un dans l'autre , & que les Monarques qu'ils partagent , ayant , disent-ils , le même objet , ne puissent cependant arriver à la même fin.

Qu'exige-t-on cependant du désir sincère que ces Princes témoignent de conserver la tranquillité publique ? Rien assurément , dont ils ne soient déjà convenus par plusieurs Traités : Et il ne s'agit point dans celui qu'on leur propose , de démembler quelques parties des Etats dont ces Souverains sont en possession. On ne cherche au contraire qu'à leur en assurer la paisible jouissance , & à leur procurer en même tems la gloire de pouvoir donner à leurs sujets la consolation de dire , que sous leur Empire comme sous celui du plus sage de tous les Monarques : *Unusquisque* habitabat absque timore ullo sub vite sua & sub fide sua*. Selon le projet qu'on présente , Sa Maj. Imp. ne perdra de tous les Etats qu'Elle possède , que ce qu'Elle en séparera pour servir de dot à la Princesse sa fille. L'Espagne , la France ,

B 5 l'An-

* Livre III. des Rois Chap. IV.

l'Angleterre & la Hollande restent dans le même état où elles sont actuellement. Et c'est ainsi que, par la restitution d'une seule place en Espagne, par l'assurance d'une succession en Italie pour l'Infant Don Carlos, que les Puissances, dont on vient de parler, ont déjà garantie, par le redressement de quelques griefs de Religion en Allemagne, & enfin par la suppression, ou simplement par la translation d'une compagnie de Commerce : l'incompatibilité apparente des deux Traités de Vienne & d'Hanover s'évanouit ; les phantômes que la méfiance, l'aigreur & le ressentiment avoient formés, disparoissent, & la bonne foi & la paix rétablie, assurent à l'Europe une parfaite tranquillité.

Tel fut le premier * Mémoire que je présentai à leurs Majestés Catholiques. On voit que je pris la liberté de leur parler sur des points très-déliçats, & dans la conjoncture qui m'autorisoit le moins à le faire, avec toute la respectueuse

* Il étoit terminé par un compliment au Roi d'Espagne, dont la seule copie que j'avois gardée se trouve dans les papiers qui m'ont été enlevés par le Cardinal de FLEURY.

pectueuse assurance, qu'auroit pu inspirer le caractère le plus connu de Ministre public. Je n'ignorois pas au reste, tous les périls où cette démarche pouvoit m'exposer ; & dont le moindre feroit de passer dans l'esprit du Roi & de la Reine d'Espagne, pour un homme qui vouloit insensiblement se rendre nécessaire, & peut-être pénétrer dans leurs vues, en s'ingérant à leur donner des conseils. Dailleurs j'étois bien persuadé que le jugement qu'Elles porteroient de mes intentions & de mon Mémoire, seroit indubitablement celui, auquel on ne manqueroit pas en France de se conformer. Mais quoique ces considérations me parussent importantes, persuadé néanmoins, qu'en matière de Négociation, il est des circonstances où un excès de précaution, & si j'ose dire, de prudence, est plus sûr qu'utile, & encore moins glorieux ; je crus ne devoir pas m'y arrêter, & qu'il étoit tems au contraire, de me défaire des sentimens de timidité, que j'avois écouté jusqu'alors.

Afin de ne rien commettre cependant d'indiscret, & pour qu'il continua à paroître dans mes démarches une certaine modestie, qui prévient toujours en faveur de

ceux en qui on la remarque ; je jugai qu'il étoit à propos , avant de présenter mon Mémoire , que j'affectasse de désirer de connoître encore plus particulièrement , qu'elles pourroient être les matières sur lesquelles leurs Maj. Cath. me permettoient de m'étendre , & m'attirer par cette nouvelle déférence pour leurs ordres , une espèce d'approbation anticipée , qui pût à tout événement , non seulement justifier , mais même autoriser ma conduite à la Cour de France. Dans cette vue j'écrivis à Don Juan Bautista de Zuloaga , pour le prier de m'informer s'il me feroit permis , sans m'exposer à encourir l'indignation de leurs Maj. Cath. , de faire entrer certains articles dans mon Mémoire , qui , eu égard à beaucoup de circonstances , dont il étoit aussi-bien instruit que moi , pourroient être pris en mauvaise part , afin , ajoutois-je , que ne sortant point des bornes qu'on m'auroit prescrites , je ne présentasse rien à L. Maj. qui pût leur déplaire.

Ma lettre , que Don Juan communiqua à l'Arch. d'Amida & au Comte de Salazar , produisit le bon effet que j'en attendois. Il me répondit dès le
lende-

lendemain par un billet , * que je pouvois être très-assuré , que bien loin que leurs Maj. Cath. désapprouvassent ce dont nous étions convenus ensemble pour le contenu du Mémoire que je voulois leur faire présenter , Elles desiroient au contraire de le recevoir promptement , & qu'ainsi je pouvois le lui remettre , quand je l'aurois mis au net. Voyant alors la conduite que j'avois tenue pleinement approuvée , je portai le Mémoire à Don Juan Bautista de Zuloaga le jour que je lui avois promis. Ce fût dans cette occasion que lui ayant fait part de ce que j'ai dit précédemment qui s'étoit passé entre le Duc de Ripperda & Stalpart ; je priai (ce Ministre n'étant plus en place) de découvrir , s'il étoit possible , si ce que je lui apprenois qu'il avoit fait écrire en France , étoit connu de leurs M. C. : me paroissant , que dans la lettre que Stalpart avoit écrite au Comte de Morville , par l'ordre du Duc de Ripperda , il y avoit certaines propositions au sujet des droits du Roi d'Espagne sur la Couronne

* Dans les papiers enlevés par le Cardinal de FLEURY.

ronne de France , dont il n'étoit guère vraisemblable que ce Monarque voulût faire dépendre sa réconciliation avec le Roi son Neveu.

Je laissai passer quelques jours avant d'aller chez Don Juan-Bautista de Zuloaga , tant pour lui donner le tems d'examiner mon Mémoire , qu'afin qu'il pût aussi savoir comment on l'auroit reçu. Qand je retournai chez lui , il m'apprit , qu'en son particulier il avoit été très-content de tout ce que j'avois exposé dans cet écrit , que le Comte de Salazar & l'Ach. d'Amida l'avoient également approuvé, & qu'à l'égard du Roi & de la Reine d'Espagne , ils avoient témoigné autant d'envie de le recevoir , que de satisfaction après l'avoir vû. Cela doit , ajoûta Don Juan , vous faire espérer , que les raisons dont vous vous êtes servi , pour faire sentir l'importance d'une prompte réconciliation entre les deux Couronnes , ne pourront produire que de très-bons effets ; & donner lieu à leurs Maj. Cath. , de juger plus sainement qu'Elles ne faisoient , des véritables intentions de la Cour de Vienne.

Don

Don Juan-Bautista de Zuloaga me parlant ensuite de la lettre, que je lui avois appris que le Duc de Ripperda avoit fait écrire par Stalpart, me dit que le Roi d'Espagne n'en avoit eu aucune connoissance, & que c'étoit sans son ordre & sans sa participation que cette lettre avoit été écrite & envoyée en France. Il ajouta que Leurs Maj. Cath. désiroient d'être exactement informées de ce qu'elle contenoit, aussi-bien que de la réponse du Comte de Morville, & qu'Elles me chargeroient de travailler avec soin à leur procurer les moyens d'approfondir une Négociation, qui renfermoit des articles si intéressans pour Elles.

Don Juan-Bautista de Zuloaga me dit encore, que la Reine avoit marqué un vif ressentiment de l'imprudence que le Duc de Ripperda avoit eue, de compromettre le Roi Cath. avec la France, par des propositions aussi hors de saison qu'étoient celles que ce Ministre s'étoit hasardé de faire écrire au Comte de Morville, & que cette Princesse paroissoit fort inquiète des suites de cette démarche.

Quoique je n'ignorasse pas l'abus que
font

font certains Ministres de la confiance des Rois ; j'étois cependant bien éloigné de penser , qu'ils étendissent cette licence , jusqu'à faire parler leurs Maîtres sur des matières importantes sans en avoir obtenu la permission : & j'avoue , que je fus très-surpris d'apprendre par Don Juan-Bautista de Zuloaga , la témérité qu'avoit eue à cet égard le Duc de Ripperda. Plus je réfléchissois sur les propositions qu'il avoit fait passer en France , & sur le parti qu'il avoit pris d'y parler de réconciliation , dans le tems qu'il savoit à quel point la Reine d'Espagne paroissoit opposée à une pareille démarche ; & plus son procédé me paroissoit extraordinaire. En sorte que j'étois tenté de croire , que c'étoit peut-être la Reine elle-même , qui avoit ordonné au Duc de Ripperda de faire à la France quelque ouverture d'accommodement , dans la vue de rendre la bonne foi de cette Couronne suspecte à ses Alliés ; mais qu'ensuite cette Princesse s'appercevant que la tentative étoit hors de saison , elle cherchoit à rejeter sur ce Ministre l'espèce de confusion qui résulte toujours de l'inexécution d'un dessein qu'on a formé.

Pour

L'ABBE' DE MONTGON. 41

Pour tâcher de démêler si mes conjectures étoient bien fondées, je fis plusieurs questions à Don Juan Bautista de Zuloaga, qui tendoient presque toutes à découvrir, si la Reine, par l'extrême envie qu'elle avoit d'engager S. Maj. Très-Chrétienne à accéder au Traité de Vienne, ne se seroit point persuadée, que dans la circonstance où ce jeune Monarque avoit donné l'administration de son Royaume au Duc de Bourbon, l'appas frivole, mais séducteur d'une renonciation plus ample & plus authentique du Roi son Mari à la Couronne de France, pourroit déterminer ce Prince, par l'intérêt qu'il devoit naturellement prendre à une pareille démarche, à conseiller au Roi de France de faire celle que le Duc de Ripperda proposoit.

Don Juan-Bautista de Zuloaga prévenu, comme c'est l'ordinaire, en faveur de sa Nation, étoit très-persuadé que le sacrifice de perdre la Couronne de France, quand on devoit par-là s'assurer pour toujours celle d'Espagne, ne devoit pas paroître fort considérable. Ainsi il panchoit assez, à former le même jugement que moi, des intentions secrètes de la Reine d'Espagne. Et
comme

comme je le pressois de s'expliquer plus clairement, il me répondit, que le Comte de * Salazar & l'Archevêque d'Amida, n'ayant point jugé à propos d'entrer dans aucun détail particulier avec lui, sur ce qui faisoit l'objet de ma curiosité, il lui étoit impossible de la satisfaire. Nous nous séparâmes là-dessus, & je le priai seulement, en prenant congé de lui, d'approfondir avec les deux personnes qu'il venoit de me nommer, quelle part la Reine d'Espagne pouvoit avoir eue dans ce qui s'étoit passé entre le Duc de Ripperda & Stalpart; & de les assurer en même tems, que je travaillerois de mon mieux à exécuter ce que leurs Maj. Cath. m'avoient fait l'honneur de me prescrire.

Il est aussi nécessaire, quand on est chargé d'une négociation, de ne rien négliger de ce qui sert à découvrir les desseins des personnes principales avec qui on doit être en relation, qu'il est utile

* Leurs Maj. Cath. me firent dire par Don Juan-Bautista de Zuloaga, de communiquer au Comte de Salazar ou à l'Arch. d'Amida, tout ce que j'avois à leur dire, par l'entremise du seul Don Juan, afin que cette relation fût plus secrète.

utile de convertir pour cet effet en moyens, plusieurs petits événemens qui surviennent assez fréquemment dans les Cours. Suivant ce principe, je crus devoir profiter du mouvement que cau-
soit dans celle d'Espagne ce qui s'étoit passé entre le Duc de Ripperda & Stalpart, pour tâcher de démêler, quelles pourroient être les vûes de leurs Maj. Cath.; au cas que le Roi leur Neveu vînt à mourir sans héritier. Mais pour éviter que ma curiosité, sur une matière si délicate, ne parût téméraire, j'observai toujours, de ne laisser entrevoir à Don Juan-Bautista de Zuloaga d'autre sentiment, que celui de paroître étonné que le Duc de Ripperda eût prétendu, qu'un acte tendant à éteindre de nouveau les droits du Roi d'Espagne sur la Monarchie Françoisé, dût être une preuve, que ce Prince reprenoit pour elle les sentimens de bienveillance qu'il avoit eu, & qu'il étoit disposé à se réconcilier avec le Roi son Neveu. Je n'hazardois rien en cela d'indiscret. Au contraire, j'entrevoyois, par ce que Don Juan m'avoit dit, que cette manière de censurer indirectement la légèreté, ou l'imprudence du Duc de
Ripperda,

Ripperda, ne pouvoit déplaire ; qu'elle feroit infailliblement rendue à leurs Maj. Cath. ; & qu'elle pourroit attirer certaines explications, capables de me faire connoître une partie de ce que je desirois.

L'impossibilité où j'étois de demander à leurs Maj. Cath. une audience à ce sujet, bien loin de mettre obstacle à l'exécution de mon projet, y étoit au contraire très-favorable ; puisqu'elle m'offroit un moyen de m'expliquer bien plus librement, par un écrit, sur des questions si délicates, que je n'aurois pû faire en parlant au Roi & à la Reine d'Espagne. D'ailleurs, l'ordre qu'ils m'avoient donné l'un & l'autre, de leur rendre un compte exact de tout ce qui m'étoit revenu de la conversation du Duc de Ripperda avec Stalpart, m'autorisoit à leur faire présenter un Mémoire, qui leur en fît le détail. J'en écrivis donc un, qui ne parût contenir que la simple relation qu'on m'avoit enjoint de faire ; mais qui ne laissoit pas de renfermer des remarques ou des réflexions convenables au dessein que j'avois. J'exposois, sur l'article des nouvelles renonciations que le Duc de Ripperda offroit,

froit qu'une pareille proposition ne pouvoit contribuer en rien , dans la conjoncture où l'on se trouvoit , à la réunion des deux Couronnes ; & qu'elle ne serviroit au contraire , qu'à répandre parmi toutes les Puissances de l'Europe , de justes soupçons qu'il y avoit eu de la collusion entre les deux Rois , dans les actes solennels qui avoient déjà été passés sur cette matière lors de la paix d'Utrecht , & desquels on avoit encore tout récemment rappelé le souvenir dans le Traité de Vienne. Cet exposé étoit accompagné de réflexions qui tendoient , les unes à faire voir que la multiplication de semblables renonciations , loin de les rendre plus solides , servoit au contraire à en manifester l'injustice & la foiblesse ; & les autres , à réveiller d'une manière imperceptible dans le cœur du Roi d'Espagne , nonobstant l'égalité que j'affectois d'établir entre les deux Monarchies , les mouvemens d'amour & de préférence que tous les hommes ont naturellement pour leur Patrie , & que l'espérance de posséder un Royaume aussi florissant & aussi puissant que celui de France , ne peut jamais manquer d'exciter.

Dès

Dès que j'eus achevé d'écrire ce Mémoire, je le portai à Don Juan Bautista de Zuloaga, pour qu'il pût être présenté à leurs Maj. Cath. par le Comte de Salazar, ou par l'Archevêque d'Amida. J'avois été très-attentif à ne rien dire qui pût blesser les préventions d'aucun des trois en faveur de la Monarchie Espagnole. Aussi jugerent-ils, après l'avoir lû, que je n'avois eu d'autre dessein, que celui de présenter au Roi d'Espagne, selon qu'on me l'avoit ordonné, une relation exacte de la démarche que le Duc de Ripperda avoit fait si légèrement; & c'est dans cette opinion, qu'ils remirent mon Mémoire à Sa Majesté Catholique.

Cet Ecrit, dont une copie se trouve dans les papiers que le Cardinal de Fleury m'a fait enlever, devint dans la suite le principe d'une autre négociation aussi secrète qu'importante, dont j'ai été chargé; & qui, accompagnée par mes soins de tout le succès qu'on pouvoit desirer, n'a eu cependant pour récompense à la Cour d'Espagne, que le traitement rigoureux & presque sans exemple, dont j'aurai dans la suite occasion de parler.

Traiter

Traiter ouvertement de l'extrême importance dont il étoit pour leurs Maj. Cath. , de ne point retarder la conclusion de leur réconciliation avec le Roi leur Neveu ; en offrir les moyens ; en faire même indirectement dépendre l'accomplissement des promesses de l'Empereur , comme on vient de voir que j'avois fait dans mon premier Mémoire ; & parler dans le second d'une matière aussi intéressante que celle des renonciations , me paroïssoit , pour un novice comme moi dans l'art de négocier , avoir heureusement commencé à applanir bien des obstacles. Mais si j'étois intérieurement flatté que Dieu eût daigné permettre , que sans caractère , sans autorité , & environné d'une infinité d'écueils , j'eusse pû cependant servir utilement ma Patrie , & en soutenir les intérêts , dans une Cour que j'avois trouvée si animée contr'elle ; je ne laissois pas de craindre , que cette foule de créatures que le Ministre de l'Empereur entretenoit , ou certains François aussi inquiets qu'envieux avec lesquels j'étois obligé de vivre , ne me fissent tôt ou tard succomber aux efforts de leur mauvaise volonté , & ne continuassent au moins

moins à mettre tout en usage pour découvrir mes desseins, afin de les contrecarrer.

La Cour d'Espagne étoit dans ce tems là si indéfinissable, que ce qui sembloit un jour avoir son approbation, encouroit souvent le lendemain sa censure. Cette fréquente variation me faisant craindre que mon Mémoire n'éprouvât le même sort, j'eus recours, pour sortir de cette incertitude, à un artifice, qui, tout innocent qu'il étoit, ne laissa pas de me procurer les éclaircissemens que je desirois.

Je fis répandre insensiblement dans Madrid un bruit sourd, que je devois bien-tôt recevoir ordre d'en sortir. Dès que je fûs par mes domestiques, à qui d'autres, sur ce qu'ils en avoient entendu parler à leurs Maîtres, le raconterent, que cette nouvelle commençoit à se débiter; j'écrivis à Don Juan-Bautista de Zuloaga, comme pour l'engager à me rendre le bon office, de s'informer de l'Arch. d'Amida & du Comte de Salazar, si ces bruits avoient quelque fondement; afin, lui disois-je dans ma lettre, que si mon séjour à Madrid étoit désagréable à leurs Maj. Cath., je

pusse

pûsse , en me retirant , éviter la confusion d'en sortir par quelque ordre subit, tel qu'on en donne aux intriguans , ou aux personnes suspectes.

Dans le tems que je tâchois de découvrir l'effet qu'avoit produit mon dernier Mémoire , & de régler ma conduite sur les avis que me donneroit Don Juan-Bautista de Zuloaga , Milord Harrington me remit une lettre du Comte de Morville en datte du 25. Mai. Ce qu'elle contient fort au long , sert de preuve si convaincante de tous les faits que j'ai rapportés jusqu'ici , & de l'entière satisfaction qu'avoient le Duc de Bourbon & le Ministre qui m'écrivoit , des marques de mon zèle pour le service du Roi , & de tout ce que j'avois fait jusqu'alors à la Cour d'Espagne ; qu'il est aisé de comprendre, combien il m'est sensible de ne pouvoir soutenir d'une pareille autorité, la relation que je fais dans ces Mémoires. Mais cette lettre se trouvant dans le nombre de celles que le Cardinal de Fleury m'a fait enlever, c'est désormais de la Cour de France que je dois attendre la justice de me la rendre , & d'y laisser voir au Public, ces expressions dont le Comte de Mor-

ville se servoit, à l'occasion de ce que j'ai rapporté d'une conversation que nous avions eue Don Juan-Bautista de Zuloaga & moi, & dont je lui avois rendu compte : *Votre conduite, Mr., dans les réceptions & les réponses que vous avez faites à Don Juan-Bautista de Zuloaga, est bien louable, & les effets de la sagesse & de l'habileté ne peuvent aller plus loin.*

A la suite de ces termes obligeans, le Comte de Morville me faisoit part des insinuations que le Duc de Ripperda avoit fait faire au sujet de la réconciliation, par le moyen du Sieur Stalpart; &, en m'apprenant comment il avoit répondu à ce dernier, il me chargeoit de l'informer exactement de l'effet que produiroit sa lettre, & sur tout, de faire en sorte qu'elle pût tomber entre les mains du Roi d'Espagne.

La nouvelle de la disgrâce du Duc de Ripperda n'arriva à Paris, qu'après le départ de la lettre que le Comte de Morville écrivoit à Stalpart, parce que le Courier que Milord Harrington avoit dépêché pour la porter, fut arrêté quelques jours à Vittoria. Le Comte de Morville qui ignoroit cet événement, avoit

L'ABBE' DE MONTGON. 51
avoit répondu exactement à tous les articles de la lettre de Stalpart, comme devant être remise au premier Ministre d'Espagne, à qui effectivement elle s'adressoit indirectement; & sa curiosité pour savoir les suites qu'elle auroit, étoit proportionnée à l'intérêt qu'on prenoit alors à tout ce qui avoit quelque rapport à la réconciliation avec la Cour d'Espagne. Leurs Majestés Catholiques ne desiroient pas moins de connoître une négociation d'autant plus singulière, qu'elle s'étoit entamée à leur insçu; & c'étoit de moi qu'Elles attendoient, aussi bien que le Comte de Morville, d'être instruites de tout ce qui s'étoit passé.

Occupé donc à chercher les moyens de contenter les deux Partis, sans que Stalpart pût pénétrer mon dessein, celui-ci vint m'apprendre, comme une suite de la première confidence qu'il m'avoit faite, que le Comte de Morville avoit répondu à sa lettre; & en même tems il me lut celle de ce * Ministre.

C 2 Elle

* Elle est dans le nombre des autres dont le Cardinal de FLEURY s'est emparé.

Elle contenoit, autant que je puis m'en souvenir, les témoignages les plus forts du desir qu'avoit le Roi Très-Chr. de voir leurs Maj. Cath. lui rendre leur amitié, & Mr. le Duc de Bourbon, de mériter le retour de leur bienveillance. Le Comte de Morville les accompagnoit ensuite de quelques réflexions fort modérées & fort judicieuses, sur le peu de bienséance qu'il y avoit de proposer au Roi, comme faisoit le Duc de Ripperda, une démarche aussi contraire à la bonne foi & à la gloire de Sa Maj., qu'étoit celle de manquer aux engagements qu'Elle avoit pris avec ses Alliés, & de vouloir en faire dépendre la réconciliation des deux Couronnes; & il ne laissoit aucune espérance que l'on admît une pareille proposition. Ce Ministre faisoit remarquer aussi, avec combien peu de raison on préféroit en Espagne l'amitié de la Cour de Vienne à celle de la France; & il ajoutoit, sur ce que le Duc de Ripperda avoit paru surpris qu'il n'y eût personne à Madrid chargé de ménager les intérêts de la France, que dès-lors que leurs M. C. consentiroient à recevoir un Ambassadeur du Roi, Sa Maj. en enverroient un
qui

qui contribueroit de son mieux à renouveler & à augmenter de plus en plus une bonne intelligence entre les deux Cours. Enfin , le Comte de Morville parlant des nouvelles renonciations à la Couronne de France de la part du Roi d'Espagne , que le Duc de Ripperda avoit fait offrir ; disoit , qu'il lui paroïsoit aussi peu nécessaire que convenable , de remettre sur le tapis une semblable proposition ; & encore plus , d'en vouloir faire dépendre la réconciliation des deux Couronnes.

Stalpart , après m'avoir lû la lettre dont je rapporte à peu près la substance , me parut sensiblement touché qu'elle fût arrivée précisément au moment que le Duc de Ripperda , pour qui elle étoit principalement écrite , venoit d'être disgracié. Après bien des lamentations sur la perte des avantages qu'il auroit pû retirer des liaisons qu'il commençoit de former avec ce premier Ministre , si sa faveur eût été de plus longue durée ; que dois-je faire , me dit-il , de la lettre que je viens de vous lire ? Me conseillez-vous de la supprimer , ou d'en rendre compte simplement à Mr. le Marquis de Grimaldo , ou croyez-vous que

Je puisse demander une audience au Roi d'Espagne, pour la lui présenter ? Ce dernier parti étant celui que je savois qui seroit le plus du goût de S. M. C., fut aussi celui que je conseillai fort au Sr. Stalpart de préférer à tout autre : & sans lui rien témoigner du desir secret que ressentoit le Roi d'Espagne de voir la lettre qu'il avoit écrite en France, & la réponse qu'il venoit de recevoir ; je tâchai simplement de le déterminer à recourir à la voye de l'audience, comme la plus convenable, lui dis-je, & même la plus honorable pour lui, dans la circonstance où il se trouvoit.

Il est toujours flatteur d'avoir quelque chose à ménager avec les Rois, & de paroître honoré à leurs yeux de la confiance des Ministres de son Souverain. Stalpart, qui n'étoit pas moins susceptible qu'un autre de ces sentimens, entra sans peine dans ceux que je cherchois à lui inspirer. Ainsi, après avoir raisonné long-tems l'un & l'autre, de l'effet que cette lettre pourroit produire sur l'esprit du Roi Catholique, par ordre duquel Stalpart croyoit toujours que le Duc de Ripperda l'avoit fait écrire en France ; il me quitta pour aller chez
l'Am-

l'Ambassadeur d'Angleterre , à qui il étoit de son devoir de communiquer aussi ce qui venoit de lui arriver.

Dès qu'il fut sorti de chez moi , j'écrivis à Don Juan-Bautista de Zuloaga , pour lui donner avis que la réponse du Comte de Morville à la lettre de Stalpart , étoit arrivée. Et comme nous étions convenus que je mettrois toujours dans un écrit séparé , les choses que l'Archevêque d'Amida feroit obligé de rapporter à leurs Maj. Cath , la mémoire infidèle de ce Prélat exigeant de prendre cette précaution ; j'exposai en peu de mots , dans une espèce de petit Mémoire , ce que contenoit la lettre du Comte de Morville. J'ajoutai , que j'avois déterminé Stalpart à demander l'audience ; & que pourvû que l'Ambassadeur d'Angleterre , chez qui il étoit actuellement , ne lui fît point changer de dessein , il me paroïssoit résolu de suivre le conseil que je lui avois donné.

Don Juan-Bautista de Zuloaga reçut mon billet , comme il revenoit du Palais , où il étoit allé rendre compte au Comte de Salazar & à l'Arch. d'Amida , de celui que je lui avois écrit au sujet du bruit que j'avois fait répandre , qu'on

me donneroît incessamment l'ordre de sortir de Madrid. Comme il savoit l'empressement de leurs Maj. Cath. , d'examiner par Elles-mêmes tout ce qui concernoit la négociation clandestine du Duc de Ripperda ; il retourna sur le champ au Palais , dès qu'il eut lû mon billet , pour remettre à l'Archevêque d'Amida le Précis que j'avois fait de la réponse du Comte de Morville , qui commençoit à mettre au fait le Roi & la Reine d'Espagne de ce qu'elle contenoit , en attendant que Stalpart pût la leur présenter en original.

La précipitation avec laquelle Don Juan-Bautista de Zuloaga avoit été au Palais , ne lui ayant pas donné le tems de répondre à aucune des deux lettres que je lui avois écrites , ce ne fut que le soir assez tard , du jour qu'il les avoit reçues , qu'il m'informa par * un billet ; que le Mémoire , où je parlois des renonciations du Roi d'Espagne à la Couronne de France , avoit été reçu aussi favorablement que je pouvois le désirer ; qu'à l'égard des dispositions où
leurs

* Il se trouve dans les papiers qui m'ont été enlevés par l'ordre du Cardinal de FLEURY.

leurs Maj. Cath. étoient pour moi, je pouvois être très-assuré, que bien loin de vouloir m'éloigner de leur Cour, la résidence que je faisois à Madrid, leur étoit au contraire très-agréable : en un mot, que je pouvois compter sur l'honneur de leur protection.

Le Sieur Stalpart qui étoit allé chez l'Ambassadeur d'Angleterre, pour lui rendre compte de la lettre qu'il avoit reçue du Comte de Morville, repassa chez moi au sortir de chez ce Ministre ; &, par le récit qu'il me fit de leur conversation, il me parut que Milord Harrington l'avoit fortement dissuadé de demander une audience. Je voyois avec peine, que s'il perséveroit dans ce sentiment, je ne pouvois plus insister à engager Stalpart à suivre le mien, sans donner lieu à Milord Harrington de me soupçonner, de savoir certains mystères au sujet de toutes ces lettres que je voulois lui cacher ; ou peut-être aussi de se persuader, que je voulois affecter ridiculement l'air de Ministre, en voulant, de mon chef, déterminer un particulier de ma nation, à faire une démarche à la Cour d'Espagne contre son avis. J'avois pour Milord Harrington, non-

seulement les égards qu'exigeoit son caractère ; mais ceux encore qu'il s'attire personnellement. Son amitié m'étoit d'ailleurs aussi nécessaire que précieuse ; & je me trouvois en certains momens presque résolu , pour ne lui point déplaire , de conseiller à Stalpart de suivre l'avis qu'il lui avoit donné. Mais en même tems je souffrois , de voir échapper l'occasion qui se présentoit , de procurer à leurs Majestés Catholiques , & en même tems au Comte de Morville , la satisfaction de découvrir les effets de la singulière négociation qu'avoit entamée le Duc de Ripperda ; & de les disposer favorablement pour moi , par l'adresse avec laquelle ils verroient que j'avois su trouver le secret de contenter leur curiosité.

Le desir d'acquérir de l'estime & de la reputation , fait trouver bien de la ressource dans certaines circonstances décisives ; & ce n'est jamais qu'avec une peine très-sensible qu'on en voit échapper les moyens. Ces sentimens , joints à l'opinion que j'ai qu'il y a peu d'obstacles insurmontables à la patience & à la fermeté , me déterminèrent à vaincre , à quelque prix que ce fût , ceux que j'en-

tre-

trevoyois que Stalpart alloit trouver pour obtenir une audience. Et comme la situation où nous nous trouvâmes tous deux, lui, de me demander conseil sur le parti qu'il devoit prendre, & moi, de réfléchir sur ce qu'il convenoit de lui répondre, lui fit remarquer que je paroiffois occupé, & que je tournois fans cesse, comme on dit, autour du pot ; » dé-
 » cidez donc, me dit-il, en riant : vous
 » faites avec moi depuis une demi heure
 » l'Avocat pour & contre ; & au bout
 » de tous vos raisonnemens, je me trou-
 » ve dans la même incertitude. Finif-
 » sons ce plaidoyer. Demanderai-je l'au-
 » dience ? « Oui, lui dis-je, en riant à
 mon tour ; car je vois bien que l'érudi-
 tion avec laquelle je prétendois faire
 précéder ce conseil, commence à vous
 ennuyer. Avouez à présent, que la déci-
 sion que je viens de prononcer est de
 votre goût ; & comme je suis bien aise
 aussi de la rendre sans appel, je vais dans
 le moment chez l'Ambassadeur d'An-
 gleterre, lui demander la confirmation
 de mon Arrêt. » Remplissez bien, «
 (me repartit alors le Sr. Stalpart, qui
 désiroit extrêmement de s'attirer la dis-
 tinction de parler au Roi) » l'engage-

» ment que vous prenez. Et je vous sup-
 » plie , quand vous aurez parlé à l'Am-
 » bassadeur d'Angleterre , de m'infor-
 » mer du résultat de la conversation que
 » vous aurez eue avec lui. »

Il étoit près de neuf heures du soir ; quand Stalpart sortit de chez moi. Mais comme il me parut absolument nécessaire de déterminer promptement Milord Harrington en faveur de l'audience , avant que les Espions sans nombre qu'il avoit jusques dans l'intérieur du Palais , lui donnassent quelque avis de ce qui se passoit à ce sujet , & lui fissent prendre une dernière résolution ; je me disposois à aller chez lui , lorsqu'il arriva à ma porte , pour me parler de la même chose qui m'engageoit à l'aller chercher.

La conversation , après les premiers complimens , tomba bien-tôt entre Milord Harrington & moi , sur ce qui s'étoit passé dans celle qu'il venoit d'avoir avec Stalpart. Ce Ministre s'étendit beaucoup sur l'extrême empressement que celui ci avoit de faire demander une audience au Roi d'Espagne , afin de lui rendre compte des ordres qu'il avoit reçu du Duc de Ripperda , & de ce qui s'en étoit suivi ; & il ajouta , qu'il n'avoit pas voulu lui

con-

L'ABBE' DE MONTGON. 61
conseiller de faire usage de ce moyen
jusqu'à ce qu'il eût appris si je l'approu-
vois.

A travers ce langage flatteur de l'Am-
bassadeur d'Angleterre , je crus entre-
voir qu'il ne vouloit me découvrir son
véritable sentiment , qu'après avoir pé-
nétré le mien , & cette réserve me ser-
vant de leçon sur celle que je devois
observer avec lui ; j'affectai d'abord ,
pour l'engager à s'expliquer plus claire-
ment, de regarder comme très indiffé-
rentes les démarches que Stalpart feroit,
pour informer leurs Majestés Cathol.
de la relation qu'il avoit eue avec le
Duc de Ripperda. J'attribuai aussi l'en-
vie qu'il avoit de demander une audien-
ce , à quelque secrète démangeaison de
se procurer peut-être par là , une petite
distinction à la Cour , & de paroître ho-
noré, aux yeux du Roi & de la Reine
d'Espagne, de la confiance des Ministres
de France. J'ajoutai enfin , que suivant
toute apparence , Stalpart cherchoit à
faire naître la pensée à ces mêmes Mi-
nistres , de l'employer à quelque Négoc-
iation , ou au moins à la continuation
de celle dont le Duc de Ripperda l'avoit
chargé,

Mes

Mes vues , en parlant de la sorte à l'Ambassadeur d'Angleterre , ne se bor-
noient point à lui cacher ce que je fa-
vois de l'imprudencce & de la légereté ,
avec laquelle le Duc de Ripperda avoit
fait écrire à la Cour de France à l'inscû
du Roi d'Espagne. Je voulois aller plus
loin , & comme je savois toutes les ten-
tatives que le même Duc de Ripperda
avoit faites , pour jeter quelque semence
de division entre la France & ses Al-
liés , & que j'avois été témoin des fré-
quentes conférences qu'il avoit eues sur
ce sujet avec les deux Ministres d'An-
gleterre & d'Hollande , je croyois le mo-
ment venu d'approfondir , si la lettre
que le Sieur Stalpart avoit écrite n'é-
toit pas un piège , que le premier Mi-
nistre d'Espagne tendoit à la France de
concert avec ces deux Ambassadeurs ,
& si les uns & les autres ne se flat-
toient point de découvrir , à l'aide de
ces artifices , jusqu'à quel point on pou-
voit compter sur la fidélité du Roi à
observer le Traité d'Hanover ; & si elle
prévaudroit sur l'envie qu'on ne dou-
toit nullement que Sa Majesté Très-
Chrétienne ne ressentit de renouer une
sincère intelligence avec l'Espagne.

Atten-

Attendant donc , pour éclaircir mes doutes , de voir quel intérêt Milord Harrington continueroit de prendre aux démarches du Sieur Stalpart , peu s'en fallut , je l'avoue , que la réponse qu'il me fit , ne me déterminât à croire que quelque motif secret , qui ne pouvoit être selon moi que celui que je soupçonnois , l'engageoit à vouloir faire enfevelir dans le silence tout ce qui s'étoit passé entre le Duc de Ripperda & Stalpart.

En effet, l'Ambassadeur d'Angleterre, sur ce que j'avois dit que l'audience , que Stalpart vouloit demander , ne me paroïssoit tirer à aucune conséquence , m'ayant reparti qu'elle ne pouvoit être aussi d'aucune utilité ; & puis ayant ajouté que si le Duc de Ripperda , dont nous connoissons lui & moi , l'imprudence & la légèreté , s'étoit déterminé à engager Stalpart d'écrire au Comte de Morville, sans en rien communiquer au Roi d'Espagne ; ce Prince , quand il viendrait à découvrir une démarche si téméraire , feroit peut-être ressentir quelque nouvel effet de son indignation au Duc de Ripperda. Ce ménagement de Milord Harrington

rington pour ce Ministre disgracié, qui ne procédoit, comme je le vis après, que d'un sentiment d'humanité, me fit porter cependant un jugement bien différent, dans le premier moment que je le remarquai. Je me persuadai que c'étoit par son conseil, & par celui de l'Ambassadeur d'Hollande, que le Duc de Ripperda avoit fait écrire Stalpart en France. Cette opinion me fit encore naître la pensée que Milord Harrington craignoit à présent, que si la lettre de Stalpart venoit à la connoissance du Roi d'Espagne, & que ce Prince en désavouât le contenu, le Duc de Bourbon ne découvrit, ou au moins ne soupçonnât le piège qu'on auroit voulu lui tendre, & le peu de justice que les Alliés du Roi T. Chret. rendoient à sa bonne foi : & que par conséquent, le Ministre Anglois cherchoit adroitement à supprimer cette secrète négociation, ou à faire remettre l'examen & le détail des suites qu'elle avoit eues au Marquis de Grimaldo ; bien assuré que celui ci, par les étroites liaisons qu'ils avoient ensemble, ne feroit que l'usage qu'il lui permettroit de tout ce qui passeroit par ses mains.

Je dissimulai cependant l'effet qu'avoit produit sur mon esprit , ce que Milord Harrington venoit de me dire , & , sans insister sur ce que Stalpart demandât une audience , je repliquai au Ministre Anglois : qu'il me paroïssoit extraordinaire , & même inconcevable ; que le Duc de Ripperda , à l'inscû du Roi son Maître , eût fait passer des propositions d'acommodement en France , dans le tems que l'Espagne étoit à la veille d'en venir à une rupture avec cette Couronne , & qu'à moins de soupçonner ce Ministre , d'avoir voulu de gayeté de cœur passer pour extravagant en France , & pour le plus téméraire des hommes aux yeux de L. M. Cath., il falloit croire , qu'il avoit agi par leur ordre : que j'avoüois au surplus de bonne foi , que n'ayant jamais rien eu à démêler ni à traiter avec des Ministres aussi absolus que le Duc de Ripperda , j'ignorois jusqu'où ils croyoient pouvoir pousser leur indépendance : & qu'enfin , ce qui m'avoit fait panacher à croire , qu'il étoit à propos que la lettre du Comte de Morville tombât directement entre les mains du Roi d'Espagne , étoit qu'il s'y trouvoit un article,

article , où ce Ministre parloit de la délicatesse du Roi Très-Chrétien à observer fidelement le Traité d'Hanover , d'une manière qui ne pouvoit que contribuer beaucoup à désabuser leurs M. Cath. , de réussir à mettre entre S. M. Très-Chrét. , & ses Alliés, quelque désunion. Après tout, dis-je ensuite à Milord Harrington, je soumets en cela , comme en tout le reste , mes sentimens aux vôtres , & je ne prendrai point sur moi , de déterminer Monsieur Stalpart à faire d'autres démarches , que celles que vous jugerez à propos de lui conseiller.

La réflexion que je venois de faire , sur l'effet que la lettre du Comte de Morville pouvoit produire dans l'esprit du Roi d'Espagne , convenant parfaitement à ce que Milord Harrington pouvoit désirer; il se détermina à ne plus s'opposer à ce que Stalpart demandât une audience : & il m'assura , en se retirant , qu'il lui parleroit dans ce sens là le lendemain matin , qu'il devoit venir chez lui.

Il étoit plus d'onze heures du soir , lorsque l'Ambassadeur d'Angleterre sortit de chez moi , & j'écrivis cependant un
mot

mot à Stalpart, pour lui apprendre ce qui s'étoit passé. Mais comme il n'étoit plus possible, à cette heure-là, d'en user de même envers Don Juan-Bautista de Zuloaga, par l'éloignement où sa maison étoit de la mienne (car il demouroit dans la rue d'Alcala, & moi dans celle de St. Bernard,) je remis au lendemain matin à l'informer, que j'étois enfin parvenu à exécuter ce que le Roi & la Reine d'Espagne m'avoient ordonné; & que leurs Maj. pouvoient compter que Stalpart leur feroit demander cette même journée, ou la suivante une audience,

Cet avis de Don Juan-Bautista de Zuloaga fut aussi-tôt porté au Palais à l'Archevêque d'Amida, y fut reçu avec grand plaisir. Le Prélat & le Comte de Salazar approuverent fort, à ce qu'il me rapporta, la manière dont je m'y étois pris pour faire entrer l'Ambassadeur d'Angleterre dans mes sentimens, & quand le Marquis de la Roche demanda le lendemain au Roi d'Espagne, comme je l'avois annoncé, d'agréer que Stalpart eût l'honneur de lui parler, cette grace fut facilement accordée.

Le

Le moment de l'audience venu, Stalpart fut admis dans le Cabinet du Roi d'Espagne, & il fit à Sa Maj. un détail fort circonstancié, & très-vrai, de tout ce qui s'étoit passé entre le Duc de Ripperda & lui, & de la réponse qu'il avoit reçue du Comte de Morville. Le Roi d'Espagne, qui l'avoit écouté sans l'interrompre, & sans lui laisser entrevoir qu'il fut déjà instruit de tout ce qu'il lui disoit, lui demanda simplement, après qu'il eut cessé de parler, la copie de la lettre que le Duc de Ripperda lui avoit fait écrire, & la réponse en original que le Comte de Morville y avoit faite. Stalpart qui les avoit portées l'une & l'autre avec lui, les présenta aussi-tôt à Sa Maj., & le Roi les ayant prises, lui dit alors avec la même tranquillité : *Je suis d'autant plus surpris de tout ce que vous venez de me raconter, que Ripperda ne m'en a jamais donné la moindre connoissance, & que c'est sans avoir reçu aucun ordre de moi, & entièrement à mon insçu qu'il a fait cette démarche, & qu'il s'est servi de vous.*

Il est aisé d'imaginer quelle surprise causa au Sieur Stalpart cette réponse,

&

& dans quel embarras elle le jetta. Cependant la droiture & la bonne foi avec laquelle il s'étoit comporté, le rassurant (car rien n'égale la confiance que donne une conduite qui les a eu pour principe) il représenta au Roi d'Espagne à quel point ce que Sa Maj. venoit d'avoir la bonté de lui apprendre, l'étonnoit & l'affligeoit en même tems, puisqu'Elle devoit naturellement être blessée, qu'il eût servi d'instrument à l'exécution des desseins que Mr. le Duc de Ripperda avoit eu la témérité de former & d'exécuter sans son agrément. Il ajouta qu'il espéroit cependant que quand Sa Maj. voudroit bien faire attention, que tout autre sur qui Mr. le Duc de Ripperda eut jetté les yeux pour le faire écrire en France, seroit vraisemblablement tombé dans le même inconvénient que lui; Elle voudroit bien lui pardonner une faute, qui ne procédoit que de son ignorance, & de son zèle pour le service de Sa Maj., & pour celui du Roi son Neveu.

Le Roi d'Espagne, qui dans l'audience qu'il avoit accordée à Stalpart, souhaittoit seulement de se rendre Maître des lettres que celui-ci avoit entre les mains;

maines, ne jugea pas à propos, après les avoir reçues, d'entrer dans un plus grand détail sur ce qu'elles contenoient, & s'appercevant seulement de la crainte que Stalpart avoit de lui avoir déplu, ce Monarque lui dit avec bonté en se retirant: *qu'il étoit très-content de la conduite qu'il avoit tenue & de sa bonne volonté; mais je vous répète, ajouta-t-il, que je n'ai pas sù un mot de ce que vous venez de me dire, & que cela s'est fait sans ma participation.*

J'appris bien-tôt par le Sr. Stalpart ce qui s'étoit passé dans l'audience, & comme il en étoit sorti très-surpris de ce que le Roi d'Espagne lui avoit dit, & encore plus mortifié d'appercevoir que Sa Maj. Cath. ne feroit, suivant toute apparence, aucun usage, pour sa réconciliation avec le Roi son Neveu, des moyens que le Comte de Morville proposoit dans sa lettre, ni par conséquent de son zèle: je tâchai de le consoler, en lui faisant remarquer, que l'audience qu'il venoit d'obtenir, ne pouvoit que lui faire honneur en France aussi bien qu'en Espagne, puisque Sa Maj. paroïssoit aussi convaincue de sa bonne foi, que contenté de sa conduite.

Après

Après avoir heureusement procuré à leurs Maj. Cath. la satisfaction de voir par Elles-mêmes , sur quoi rouloit la négociation du Duc de Ripperda , & au Comte de Morville , celle de faire tomber la lettre qu'il avoit écrite à Stalpart entre les mains du Roi d'Espagne : j'informai ce Ministre de tout ce qui s'étoit passé , & en même tems des différens Mémoires que j'avois présenté au Roi & à la Reine d'Espagne , dont je lui fis remettre des copies par le Marquis de † Bissy. Le Duc de Bourbon & lui parurent aussi contents que surpris , que je me fusse mis à portée dans la circonstance où l'on étoit , de parler en Espagne aussi librement que je l'avois fait. Le Comte de Morville s'expliqua là-dessus dans les termes les plus obligeans pour moi au Marquis de Bissy ; & il le chargea de m'apprendre , en attendant qu'il le fit lui même , qu'on approuvoit entièrement tout ce que j'avois écrit dans mes Mémoires.

C'est

† Il étoit un de ceux , par le moyen desquels le Comte de MORVILLE m'avoit ordonné de faire passer quelquefois la correspondance que nous avions ensemble.

C'est ce qu'on peut voir dans la lettre que je reçus alors du Marquis de Bissy, & qui se trouve dans le nombre de celles que le Cardinal de Fleury m'a fait enlever.

Le même jour que le Duc de Ripperda fut disgracié, l'Infant de Portugal Don Emanuel, qui venoit de Vienne, arriva à Madrid accompagné de *Don Gaspard GIRON*, Majordome de semaine du Roi d'Espagne, qui étoit allé au devant de ce Prince à Alcala avec les Carosses de Sa Maj. . Il fût reçu & traité à la Cour d'Espagne avec tous les honneurs dûs à son rang : & c'est pendant le séjour assez long qu'il y a fait, que j'ai eu l'honneur d'être connu de S. A. R., & d'en recevoir des marques de bonté & de confiance, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, & auxquelles je suis trop sensible, pour n'en pas rappeler ici l'époque avec plaisir.

Quoique les principales Puissances de l'Europe, que les deux Traités de Vienne & d'Hanover partageoient, affectassent d'être également portées à conserver la tranquillité publique, elles cherchoient cependant, chacune de son côté, à se fortifier par de nouvelles alliances ,
&

& on n'entendoit parler de toutes parts que de négociations qui tendoient à ce but. Sur l'avis que reçut la Cour d'Espagne par le Marquis de St. Phillippe, de la résolution que la Province d'Hollande avoit prise & exécutée, d'accéder au Traité d'Hanover; & de la disposition où étoient les autres Provinces de la République, de suivre bientôt cet exemple, on dépêcha plusieurs Courriers à ce Ministre, avec ordre de faire tout son possible pour retarder l'entière accession des Etats Généraux au Traité d'Hanover.

L'entreprise n'étoit pas facile, & le Marquis de St. Phillippe le voyoit bien. Pour exécuter cependant les ordres qu'on lui donnoit, il présenta à L. H. P. le Mémoire qu'on trouvera au Tome VI. * On verra en le lisant, que malgré la répugnance que la République d'Hollande montroit d'entrer dans les vûes de la Cour d'Espagne, celle-ci ne se rebutoit pourtant point de l'en solliciter, & de faire valoir sa bonne volonté, quoique fort inutilement.

* *Pièces Justificatives*. No. V.

Tome II.

D

Les

Les représentations du Marquis de St. Philippe eurent aussi peu de succès ; que toutes celles que le Comte de Konikseg Erps , & le sieur Olivier avoient déjà faites sur le même sujet. Les Etats Généraux jugeoient avec raison , qu'en accédant au Traité d'Hanover , ils parviendroient bien plus sûrement à faire abolir la Compagnie d'Ostende , & à obtenir les autres avantages qu'ils désiroient pour leur Commerce , que par l'entremise de la Cour d'Espagne , dont la bonne volonté leur paroissoit fort suspecte. Ainsi ils remercièrent fort poliment le Marquis de St. Philippe du zèle officieux que le Roi son Maître vouloit bien avoir pour leurs intérêts. Mais ils s'en tinrent là ; & ce Ministre de son côté , voyant qu'il retiroit peu de fruit de toutes les tentatives qu'il faisoit auprès de leurs Hautes Puissances , pour les engager à entrer dans ses vûes , se dégoûta de les renouveler. Elles auroient été en effet bien inutiles , puisque les Etats Généraux , pressés par les Ministres des Rois alliés , de terminer l'affaire de leur accession au Traité d'Hanover , firent communiquer à ces Ministres le 27 Avril , par leurs Députés ,
que

que la résolution qu'ils avoient prise à cet égard étoit entièrement conforme aux désirs de ces Monarques. Cependant comme cette résolution ne se trouvoit point unanime , les deux Provinces d'Utrecht & de Groeningue n'ayant pas jugé à propos de suivre l'exemple des autres ; ce ne fut que quelque mois après, que cet obstacle ayant été levé, l'accession des Provinces Unies devint publique.

Le Marquis de St. Philippe qui s'attendoit à cet événement, & qui l'avoit annoncé comme prochain à la Cour d'Espagne, ne le vit pourtant point arriver ; car il mourut le 11. Juin 1726. d'une attaque d'apopléxie à son retour d'Amsterdam, où il étoit allé retirer des mains du Comte de Lambili, les papiers dont le Duc de Ripperda l'avoit chargé, en le faisant partir pour aller à la Cour de Russie.

L'Empereur & le Roi d'Espagne, pour se dédommager du mauvais succès des négociations qui se passaient à la Haye, travailloient de concert à faire entrer d'autres Puissances dans leur Alliance ; & Sa Maj. Imp. envoya à ce sujet des Ministres en différentes Cours d'Al-

Allemagne, d'Italie & du Nord. J'ai dit que le Comte de RABUTIN avoit été choisi pour celle de l'Impératrice de Russie. Le Comte de ZINZENDORF, grand Chancelier de la Cour Impériale, accompagné de tous les Conseillers de la Chancellerie & du Comte de KUFSTEIN, Conseiller Aulique, partit de Vienne le 28. Avril pour se rendre à Munich, sous le prétexte de complimenter le nouvel Electeur sur la mort du Prince son Pere; mais dans le fond, pour l'engager, aussi bien que l'Electeur de Cologne son Frere, à accéder au Traité de Vienne; & en attendant que le Comte d'HARRACH, qu'on vouloit charger d'une commission toute semblable pour la Cour de Turin, pût s'en acquitter, l'Empereur ordonna au Comte de DAUN, Gouverneur du Milanois, de commencer à entamer avec le Roi de Sardaigne quelque négociation sur cet article.

La Cour de Vienne, en cherchant à grossir le plus qu'elle pouvoit le nombre de ses Partisans, ménagoit sur tout l'Impératrice de Russie; & il paroissoit en Espagne, qu'on y comptoit aussi beaucoup sur les favorables dispositions
où

où cette Souveraine étoit d'embrasser les intérêts de leurs Maj. Imp. & Cath., & d'employer en leur faveur ses forces, tant de Terre que de Mer.

L'Impératrice Catherine, après avoir succédée, par l'événement le plus singulier, à l'Empereur PIERRE I. son Epoux, soutenoit dignement la gloire que ce grand Prince avoit procurée à la Nation Russe; & Elle régnoit avec autant d'autorité que lui. Les liaisons qu'Elle paroissoit avoir avec l'Empereur, & par conséquent avec l'Espagne; & le dessein où l'on croyoit qu'Elle étoit de faire rentrer le Duc d'Holstein son Gendre, dans la possession du Duché de *Sleswick*, dont le Roi de Dannemarck s'étoit emparé, & même de le faire déclarer futur * successeur du Royaume de

D 3 Suède,

* Le Duc d'Holstein étoit Fils de la Sœur aînée de CHARLES XII. Roi de Suède, & de la Reine de Suède, ULRIQUE ELEONOR, morte le 5. Décembre 1741. On lui accorda en Suède par le Traité d'Alliance qui y fut signé le 4. Mars 1724. avec la Russie, le titre d'Altesse Royale, avec promesse d'être mis sur les rangs lors de l'Election d'un nouveau Roi, s'il survivoit à leurs Majestés Suédoises, & qu'Elles mourussent sans lignée.

Suède, mettant tout le Nord en mouvement, & sur tout le Roi de † Danemark; ce Monarque qui craignoit d'être le premier attaqué, augmenta considérablement ses forces navales, & fit d'autres préparatifs de guerre. Mais afin qu'ils ne donnassent aucun ombrage à la Suède, où il sçavoit que le Duc d'Holstein avoit beauconp de Partisans, le Secrétaire de l'Ambassadeur de Danemarck à Stockholm, qui, pendant l'absence de son Maître, y étoit chargé des affaires de cette Couronne, présenta le 28. Février un Mémoire au Roi de Suède, par lequel il lui représentoit : que le Roi son Maître ayant été informé de bonne part que le Duc d'Holstein avoit dessein d'exécuter l'Eté prochain, avec l'assistance de l'Impératrice de Russie, tant par Terre que par Mer, le projet formé depuis long tems de l'attaquer; Sa Majesté Danoise se trouvoit obligée de prendre les mesures convenables, pour se mettre en état de défense, & de déclarer en même tems au Roi de Suède, que les préparatifs & armemens qu'Elle faisoit, ne tendoient qu'à

qu'à cela : que son intention étant donc de vivre toujours en bonne intelligence avec Sa Majesté Suédoise , Elle ne doutoit nullement que Sa dite Majesté ne fût de son côté dans les mêmes dispositions, & ne lui donnât de nouvelles preuves de son amitié , en ne se prêtant point aux instances que le Duc d'Holstein pourroit lui faire d'embrasser ses intérêts ; & en n'accordant à ce Prince aucun secours , qui pût causer quelque préjudice à Sa Majesté Danoise , ou enfreindre les Traités mutuels.

Le Roi de Suède différa près d'un mois à répondre à ce Mémoire. Il est vraisemblable qu'il voulut prendre ce temps là , pour s'informer si les alarmes du Roi de Dannemarck étoient bien fondées , & pour examiner quelle part il lui convenoit de prendre aux desseins qu'on attribuoit au Duc d'Holstein. Il ne parut pas que ce Monarque les crût aussi étendus qu'on vouloit le faire croire : au moins ne jugea-t'il point à propos d'entrer, sur cet article , dans aucun détail. Sa Réponse portoit en substance : que Sa Maj. Suédoise étoit très-sensible à la marque d'amitié & de confiance que le Roi de Dannemarck lui

donnoit, en lui communiquant le motif de ses armemens; que Sa Majesté étant toujours disposée à observer religieusement les Traités & les conventions qu'Elle avoit conclus avec d'autres Puissances, Elle pouvoit aussi assurer le Roi de Dannemarck, qu'Elle exécuteroit ponctuellement tout ce qui étoit stipulé par les Traités entre les deux Royaumes, & qu'Elle donneroit en toute occasion des preuves d'une amitié & d'une confiance réciproque; d'autant plus qu'Elle étoit persuadée que Sa Majesté Danoise seroit disposée de son côté, à contribuer en tout ce qui dépendroit d'Elle, au maintien de la tranquillité dans le Nord.

Une Réponse si générale ne satisfait point pleinement le Roi de Dannemarck. Certains bruits qui s'étoient répandus, qu'il régnoit entre la Suède & la Russie une fort étroite intelligence, laquelle, ajoutoit-on, donnoit lieu aux armemens qu'on leur voyoit faire; ces bruits, dis-je, laissoient toujours S. M. Danoise dans l'incertitude sur les desseins de ces deux Puissances. Afin donc d'en prévenir les suites, ce Monarque sollicita vivement le Roi d'Angleterre d'en

L'ABBE' DE MONTGON. 81
d'envoyer, pour conserver la tranquillité dans le Nord, une Escadre dans la Mer Baltique, à laquelle il offrit d'en joindre une autre. Pour rendre même ses instances plus persuasives, S. M. Danoise ne manqua pas de faire sentir au Roi d'Angleterre, qu'en consentant à ce qu'Elle lui proposoit, il acquerroit, non seulement la gloire de dissiper l'orage qui sembloit menacer le Nord; mais qu'il donneroit aussi plus d'autorité aux négociations de Monsieur * POINTZ à Stockholm, qui paroissoient y être fort languissantes.

Cet avis du Roi de Dannemarck, confirmé par les Lettres qu'on recevoit de Mr. Pointz, ne contribua pas peu à déterminer le Roi d'Angleterre d'envoyer l'Escadre qu'on lui demandoit. Il crut d'autant plus important d'observer de près les desseins qu'on pouvoit former dans le Nord, & de déterminer s'il étoit possible la Couronne de Suède d'accéder au Traité d'Hanover, que ce Monarque prétendoit avoir découvert par certaines Lettres, interceptées d'un Agent du Prétendant en Moscovie, que les

D 5

Parti-

⌘ Ministre Plénipotentiaire d'Angleterre.

Partisans de ce Prince avoient trouvé le moyen d'y acheter trois vaisseaux de guerre, qui étoient partis vers la fin de 1725. pour se rendre à Cadix, afin de servir à l'exécution de certains projets secrets des deux Cours, de Petersbourg & de Madrid.

Les plus légères apparences d'un dessein, qui tend à ravir à un Souverain la possession de sa Couronne, font une vive impression sur son esprit, & excitent autant son attention que sa vigilance. Le Roi d'Angleterre déjà prévenu par Mr. de St. Saphorin, & par Milord Harrington de tout ce qu'on soupçonnoit, qui se tramoit à Vienne & en Espagne en faveur du Prétendant, & qui croyoit aussi remarquer que l'Impératrice de Russie entroit dans les mêmes projets, ordonna à Milord Harrington de s'informer soigneusement du lieu où étoient arrivés, sur les côtes d'Espagne, les vaisseaux Moscovites, & des desseins qui pouvoient les y avoir attirés. Ce Ministre, dont l'activité à découvrir ce qu'on vouloit tenir le plus caché, étoit extrême, exécuta promptement les ordres du Roi son Maître. Il informa Sa Maj. que les vaisseaux en
question

question étoient effectivement venus à Cadix ; que de-là ils avoient passé à *St. Ander*, où quatre autres vaisseaux du Roi d'Espagne, à qui on avoit donné des vivres pour cent jours devoient les joindre, & servir vraisemblablement à embarquer le corps des troupes Espagnoles, qui se trouvoient dans le voisinage de ce Port.

L'intelligence, qu'un tel avis faisoit connoître au Roi d'Angleterre, qu'il y avoit entre la Russie & l'Espagne, & ce qu'il prétendoit sçavoir, que l'Empereur devoit tenir six mille hommes à Ostende prêts à y être embarqués, réveillant de plus en plus son attention sur les vûes de ces trois Puissances, il crût enfin les avoir pénétrées ; & selon ce que ses Ministres répandirent alors dans différentes Cours de l'Europe, & qu'il confirma ensuite dans la harangue qu'il fit à son Parlement, le 28. Janvier 1727., il parut qu'une révolution en Angleterre devoit être le fruit de l'union qui régnoit entre l'Empereur, l'Imperatrice de Russie & le Roi d'Espagne. Cependant comme on n'étoit pas persuadé, même en Angleterre, que ce projet fût bien certain ; on publia dans ce

tems là plusieurs Ecrits à Londres pour convaincre les incrédules.

Dans ces Ecrits on s'attachoit à dévoiler les avantages, que L. M. Imp. & Cath. & l'Impératrice de Russie se flattoient de recueillir de leurs desseins. On y annonçoit, que malgré la bonne intelligence que S. M. Imp. de Russie affectoit de vouloir conserver avec le Roi de Suède, elle cachoit des desseins bien opposés; puisque la flotte qu'elle devoit envoyer à Stokholm, sous le spécieux prétexte d'engager ce Monarque à concourir avec Elle au rétablissement du Duc d'Holstein dans le Duché de Sleswik, étoit secrètement destinée à soutenir les Partisans, en assez grand nombre, que ce Prince avoit en Suède, & à lui frayer le chemin pour monter promptement sur le Trône de cette Monarchie, après avoir réduit Sa Majesté Suédoise à l'abandonner. Enfin on donnoit clairement à entendre que l'Impératrice Catherine tendoit, par la révolution qu'elle méditoit, d'exciter en Suède, à unir étroitement ses intérêts à ceux de cette Monarchie, & s'assujettir ainsi tout le Nord.

Cette Princesse , selon les mêmes Ecrits , après avoir ménagé cet événement , devoit envoyer quinze vaisseaux en Espagne , pour , de concert avec L. M. Cath. , produire une révolution toute semblable en Angleterre en faveur du Prétendant. Ce Prince , pour reconnoître un service si important , s'engageoit de son côté , quand il seroit devenu paisible possesseur du Trône de la Grande Bretagne , de protéger la Compagnie Impériale d'Ostende , en accordant à ses vaisseaux une libre entrée dans les Colonies Angloises ; de restituer à l'Espagne Gibraltar & Port-Mahon ; de contribuer à maintenir le Duc d'Holstein sur le Trône de Suède ; de lui procurer aussi la restitution du Duché de Sleswik ; enfin , d'agir en tout de concert avec les Puissances auxquelles il seroit redevable de son rétablissement.

Tels étoient les projets qu'on s'efforçoit de persuader à Londres & dans les Cours de l'Europe , qu'avoient formé les trois Puissances dont je viens de parler. Il étoit de l'intérêt du Roi d'Angleterre , que Sa Majesté Suédoise les crût au moins vraisemblables ; & qu'en même tems la terreur panique de l'introduction

duction du Papisme en Angleterre , conciliât plus fortement à ce Monarque l'attachement assez équivoque des Anglois , qu'on est toujours certain de mettre en mouvement , dès qu'on leur présente cette espèce de marotte.

Une grande justesse d'esprit , & le talent particulier d'approfondir & d'éclaircir les choses les plus abstraites , sont en quelque façon le partage de la Nation Angloise. Comment se peut-il (qu'on me pardonne cette réflexion) qu'avec tant de lumières , elle n'apperçoive cependant dans la Doctrine toujours uniforme de l'Eglise Romaine , sur la pureté du culte divin , & sur la fidélité que les sujets doivent à leurs Souverains , qu'idolâtrie & que cruauté ; & que par une prévention aussi injuste que palpable , elle veuille * confondre ce que la superstition , ou un zèle indiscret & même insensé , a fait entreprendre & écrire quelquefois à certains Pasteurs ou Ministres de cette Eglise , avec les maximes

* *Quisquis ab hac unitate , vento superbiæ tanquam sola palea separatur , aræ dominicæ propter commixtam paleam quid calumniatur ?*
Augustin. de agon. Christi. C. 12.

mes si opposées qu'elle enseigne, & que tant de grands hommes ont suivi en Angleterre, avant que la funeste époque de l'incontinence d'Henri VIII. y eût introduit le schisme & l'erreur ?

Soit que le Roi de la Grande Bretagne fût véritablement persuadé qu'on songeoit à lui enlever sa Couronne, soit que, pour faciliter l'exécution de ses desseins, il crût nécessaire de paroître avoir cette opinion; on lui doit toujours la justice de dire, que par les mesures pleines de sagesse & de vigueur qu'il prit, il parvint également, dans la conjoncture critique où il se trouvoit, à affermir sa Puissance en Angleterre, & à la faire respecter en même tems dans le reste de l'Europe.

On ne voyoit point dans ce tems là, l'Angleterre couvrir la Manche de vaisseaux, comme on l'a vû quelques années après, & un secret enchantement les empêcher ensuite de sortir. Entre la résolution d'armer & de faire partir trois Escadres, il ne se passa que le tems nécessaire pour les équiper. L'Amiral HOZIER, qui mit à la voile le 19 Avril 1726, alla bloquer à *Porto-bello* l'argent qui devoit servir à la réussite des
vastes

vastes projets des Alliés de Vienne. L'amiral WAGER, qui en fit autant le 28 du même mois, pour se rendre dans la Mer Baltique, après s'être joint près de l'Isle de *Nargin* avec la Flotte Danoise, renferma la Marine naissante de l'Impératrice de Russie, dans les ports de *Revel* & de *Cronslot*, pour tout le reste de l'Eté.

Par cette démarche le Roi d'Angleterre conserva, avec autant de promptitude que de gloire, la tranquillité dans le Nord. Il ne fut plus question de faire un embarquement en Gallice, ni de se servir des vaisseaux Russiens qui y étoient venus à cette fin. Le départ de l'Amiral Hozier obligea la Cour d'Espagne, d'envoyer en Amerique les vaisseaux armés à Cadix pour un voyage bien différent : & ceux de Russie, au lieu des armes & des troupes qu'ils devoient transporter en Ecosse avec les vaisseaux Espagnols, reprirent tristement la route de Peterbourg, chargés d'huile & d'autres semblables denrées.

On attribuoit au Duc de WARTHON, qui s'étoit déjà acquis beaucoup de réputation en Angleterre, d'avoir mis en mouvement toutes ces différentes Puissances

lances en faveur du Prétendant. Les voyages de ce Seigneur en Allemagne, à Vienne, à Rome & en Espagne, avoient fait du bruit, & il étoit regardé comme un homme capable de former & d'exécuter les plus grands projets. Il se trouvoit à Madrid lors de la disgrâce du Duc de Ripperda; je cherchai à le connoître, & il parut avoir sur mon sujet le même empressement. Cette disposition réciproque nous donna lieu de nous voir assez familièrement. Mais les conversations que j'eus avec lui, diminuèrent beaucoup l'idée que je m'étois faite de son génie; ses talens me parurent semblables aux fruits, qui, cueillis trop tôt, conservent je ne fais quelle âpreté qui en ôte tout le prix. D'ailleurs, dans le choix des moyens qu'il paroissoit prendre pour la réussite de ses projets, on remarquoit aisément, qu'il ne se donnoit guère le tems de réfléchir sur ceux qui étoient plus ou moins convenables, & que son humeur seule en décidait.

Un trait que ce Duc me rapporta, à l'effein sans doute de me faire valoir la liberté avec laquelle il avoit embrassé le parti du Roi Jacques, fera encore mieux

mieux connoître son caractère. Il me raconta un jour, que dans le tems qu'il étoit à Londres, ayant célébré * publiquement à *Morlak*, en-deçà de *Richement*, le jour de la Naissance du Roi Jacques, par un grand dîné avec le Comte de SCARSDALE & divers autres Seigneurs Anglois, ils allerent après le repas, en remontant la Tamise, sous la terrasse du Palais qu'habitoit le Prince de Galles, qui est aujourd'hui le Roi d'Angleterre; & qu'arrivés là, ils firent jouer par divers instrumens de musique qu'ils avoient dans leur Barge, un air, dont les paroles avoient été composées dans le tems du rétablissement de la Famille

* Sa légèreté sur cet article étoit d'autant plus singulière, que quelques mois auparavant, dans un discours qu'il tint dans la Chambre des Pairs du Parlement d'Angleterre, il s'étendit beaucoup sur les avantages que procuroit l'abdication du Roi d'Espagne, par l'éloignement du Ministère Italien, qui, sous ce Monarque, favorisoit le parti du Prétendant; & qu'en parlant ensuite des Officiers de l'Armée Angloise, dans le tems de l'arrivée du Prince d'Orange en Angleterre, il attribua le bonheur dont on jouissoit, au refus qu'ils avoient fait de concourir aux desseins du Roi JACQUES II.

mille Royale , & qui commence par ces mots : *Bien tôt le Roi rentrera dans son héritage* ; accompagnant une pareille licence de beaucoup de fantés , & de propos très équivoques. Le Duc de Warthon , en me faisant ce récit , paroissoit s'applaudir de ce qui en étoit le sujet : mais il s'en fallut beaucoup qu'il excitât en moi le même sentiment. Je conçus au contraire une médiocre opinion de son jugement & de sa prudence , puisqu'il prétendoit se faire un mérite d'une pareille faillie , dont la débauche seule , qui est une mauvaise excuse , pouvoit faire tolérer l'emportement & la grossièreté.

L'idée que ce Seigneur donna de lui à la Cour d'Espagne , ne lui fut guères plus favorable. Toutes les grandes affaires dont on le croyoit chargé , aboutirent à y épouser une jeune Irlandoise Camariste de la Reine , nommée *Madle. Auberne* , dont il devint éperduement amoureux , & à obtenir un Brevet de Colonel au service du Roi d'Espagne. Un si petit établissement , (car la Demoiselle n'avoit pour dot que sa beauté ,) l'auroit mal dédommagé de celui qu'il perdoit en Angleterre ; si Dieu ne l'eût fait servir à faire embrasser au Duc de War-

Warthon la Religion Catholique, dans le sein de laquelle il eut le bonheur de mourir quatre ou cinq ans après, dans le Couvent de *Poblet*, près de Taragone en Catalogne.

Comme il me marquoit de l'amitié, & même une sorte de confiance, je dois lui rendre ici la justice de dire, que nous entretenant ensemble de sa conversion, plus d'un an après qu'elle s'étoit faite, & lui demandant si sa passion pour *Mdle. Auberne*, qui n'avoit point voulu entendre parler de l'épouser tant qu'il persisteroit à rester dans l'erreur, n'avoit pas autant contribué à lui inspirer le desir de s'instruire des vérités de la Foi Catholique, que les doutes où il pouvoit être sur sa Religion? Il me répondit qu'il étoit vrai que sans le singulier motif dont je lui parlois, il eût vraisemblablement gardé une très-exacte neutralité entre les deux Eglises Catholique & Anglicane, & que quand il s'étoit marié il les regardoit avec autant d'indifférence l'une que l'autre; mais que depuis, il avoit bien changé de sentiment.

» Et si je pouvois, ajouta-t-il, en riant,

» aussi bien assujettir mes passions que

» ma raison, à la Foi de l'Eglise Ro-

» maine;

maine ; assurez-vous que vous pour-
riez me regarder dès à présent comme
un Saint. α

Si l'Angleterre ne négligeoit rien pour faire échouer les desseins des Cours de Vienne & de Madrid , la France ne prenoit pas moins de précautions pour arriver au même but. Outre l'augmentation de 25 mille hommes qu'on fit dans les Troupes , le Duc de Bourbon , conformément à un projet qu'on lui proposa alors , ordonna , qu'on en levéroit soixante mille de Milice dans les Provinces qui seroient commandées par les anciens Officiers réformés des vieilles troupes ; & cet établissement , dont on a reconnu l'utilité , subsiste encore à présent. Au moyen de ces dispositions , on comptoit de pouvoir , au besoin , mettre en campagne plus de cent soixante mille hommes. Mais malgré tous ces préparatifs de guerre , & ces apparences d'une prochaine rupture , les deux Partis desiroient dans le fond la Paix , & ne cherchoient uniquement qu'à se mettre en état de n'avoir rien à craindre l'un de l'autre.

Pendant tous les mouvemens qu'on remarquoit dans les Cours de l'Europe ,
il

il survint à celle de Madrid, je ne fais quel subit changement dans l'esprit de leurs Majestés Catholiques, qui pensa disposer tout à coup les choses à une prompte réconciliation entre elles & le Roi leur Neveu.

Dans les différens Mémoires que j'avois présentés au Roi & à la Reine d'Espagne, il y en avoit un où je parlois du caractère des principaux personnages de la Cour de France qui pouvoient s'acquitter dignement de l'Ambassade solennelle que le Roi Très-Chr. offroit d'envoyer, pour réparer l'injure du renvoi de l'Infante; & j'avois fait entrer dans ce Mémoire, l'éloge du Cardinal de Bissy, de sa probité & de son attachement pour leurs Maj. Cath. Je savois par le Duc de Bourbon, que ce Cardinal étoit un de ceux sur qui il avoit principalement jetté les yeux, pour le charger de la commission de réconcilier les deux Cours; & je souhaitois d'autant plus que cette Eminence vînt en Espagne, qu'Elle m'honoroit d'une amitié particulière.

Soit donc qu'il fût survenu tout à coup quelque refroidissement entre leurs Majestés Catholiques & l'Empereur, ou qu'Elles

qu'Elles eussent disposé ce Monarque à ne point s'opposer aux démarches qu'elles vouloient faire du côté de la France, (car ni Don Juan-Bautista de Zuloaga, ni moi, n'avons jamais pû découvrir ce qui en étoit,) je vis arriver celui-ci chez moi un après-midi ; & après m'avoir embrassé, il débuta par me dire, qu'il fortoit dans le moment de chez l'Archevêque d'Amida, & que ce Prélat l'avoit chargé de m'apprendre, que je pouvois écrire en France à Mr. le Duc de Bourbon, que leurs Majestés consentoient qu'on leur envoyât Mr. le Cardinal de Bissy pour terminer l'ouvrage de la réconciliation.

Un avis si peu attendu me combla de joye. Je voyois la réunion des deux Couronnes prête à se conclurre, dans le tems qu'on y pensoit le moins : & outre que celui qui devoit venir à Madrid pour la renouveler, étoit infiniment agréable au Duc de Bourbon ; je pouvois, en mon particulier, compter sur son amitié. Ainsi je témoignai à Don Juan-Bautista de Zuloaga, toute la reconnaissance possible du zèle & de la sagesse qu'il avoit marquée dans tout ce qui s'étoit passé entre nous, & qui
avoit

96 MEMOIRES DE MR.
avoit servi de préparatif à l'événement
agréable qu'il m'annonçoit. Je lui pro-
mis aussi que quand le Cardinal de Bissy
seroit arrivé, il trouveroit en lui un Pro-
tecteur bien assuré auprès de leurs Ma-
jestés, & à qui je ne laisserois pas igno-
rer les bons offices qu'il lui avoit ren-
du pour l'attirer en Espagne.

Après ces premiers mouvemens de
joye, je ne dissimulai point à Don Juan,
la surprise où j'étois de la nouvelle qu'il
m'annonçoit, & je le priai de m'appren-
dre ce qui avoit opéré un si heureux
changement. Il me répondit qu'il n'en
savait pas un mot, ni le Comte de Sala-
zar non plus, qui en étoit cependant aussi
content que nous; & que, suivant toute
apparence, l'Archevêque seul en étoit
instruit. » Mais qu'importe, ajouta-t-il,
» que nous dévoilions actuellement ce
» mystère. Laissons ce soin au Cardinal
» de Bissy, & profitez seulement des
» bonnes dispositions où vous voyez
» qu'on est ici de recevoir cette Emi-
» nence, en pressant Mr. le Duc de
» Bourbon de l'y envoyer au plutôt. »

Quoique j'eusse pour Milord Harring-
ton toute la déférence, & toute la con-
fiance possible, je n'avois pourtant pas
jugé

jugé à propos de lui faire part de mes relations avec l'Archevêque d'Amida & le Comte de Salazar ; & comme elles passaient uniquement par Don Juan-Bautista de Zuloaga , il ignoroit totalement ce qui se passoit entre eux & moi. La suite aussi singulière qu'imprévue que j'apprenois que nos liaisons alloient avoir , devenant trop importante pour ne la pas découvrir à l'Ambassadeur d'Angleterre ; je fus chez lui aussi-tôt après que Don Juan-Bautista de Zuloaga m'eut quitté , & sans lui parler des Mémoires que j'avois donné , ni des effets qu'ils pouvoient avoir produits, je me contentai de lui dire : qu'à l'occasion de certaines visites de pur bienfaisance , que j'avois eu lieu de faire quelquefois au Confesseur de la Reine , & des conversations que nous avions eues , sur ce qui pouvoit contribuer à la réconciliation des deux Couronnes , ce Prélat m'avoit fait savoir ce jour-là , à mon grand étonnement , que je pouvois informer Mr. le Duc de Bourbon , que leurs Maj. agréassent qu'il envoyât le Cardinal de Bissy à leur Cour ; & que , ne doutant point que son Excellence ne partageât avec moi la joye que je res-

98 MEMOIRES DE MR.
fentois , de voir le Roi & la Reine
d'Espagne dans une disposition si favo-
rable , je venois lui en faire part.

L'Ambassadeur d'Angleterre me parut
extraordinairement surpris de tout ce
que je lui apprenois. » Voilà donc ,
» me dit-il , la réunion des deux Cou-
» rones terminée , & c'est à vous à
» qui la France en a l'obligation. Mais
» comment a-t-on changé si promp-
» tement ? Car enfin , je puis vous cer-
» tifier , pour le bien savoir , que l'in-
» time union entre cette Cour & celle
» de Vienne , ne sauroit être plus gran-
» de , & que , malgré la disette d'argent
» où l'on est ici , il est question de faire
» remettre à l'Empereur tout ce qu'a ap-
» porté nouvellement le Vaisseau de Re-
» gistre le St. Joseph , qui est arrivé ,
» comme vous savez , depuis peu de
» jours de Cartagene à Cadix. Com-
» ment allier cela avec l'arrivée du Car-
» dinal de Bissy en cette Cour ? »

Ne me demandez rien , repartis-je à
Milord Harrington , au-delà de ce que
je viens de vous dire ; car il m'est im-
possible de satisfaire à cet égard votre
curiosité. Je ne sai , je vous proteste , à
quoi on peut attribuer le subit change-
ment

ment dont je suis venu vous informer : il m'a surpris autant que vous , & vous en pourrez juger par les lettres que je vous porterai demain (c'étoit le Vendredy 7. Juin que tout ceci se passoit ,) que je compte d'écrire à Mr. le Duc de Bourbon & à Mr. de Morville , pour les faire partir Lundi par la Poste ordinaire.

Je parlois à Milord Harrington de si bonne foi , que quoiqu'il pût penser , comme il étoit naturel de le faire en pareil cas , que je ne lui découvrois qu'une partie du succès des démarches secretes que j'avois faites pour la réconciliation , il ne me marqua cependant là-dessus aucun soupçon. Au contraire , me félicitant sur la gloire , & sur les avantages que je recueillerois de la bonne nouvelle que j'allois apprendre en France , il m'assura qu'il ne feroit point partir de Courier qui pût précéder ma lettre , & que je verrois dans celles qu'il écriroit sur le même sujet , & en même tems que moi , qu'il y rendroit justice , avec plaisir , à la sagesse de ma conduite.

J'avois si peu donné lieu à cet éloge , dans la circonstance dont il s'agissoit ,

E 2

que



que je ne pouvois m'empêcher de rire intérieurement de toutes les louanges que l'Ambassadeur d'Angleterre me prodiguoit. Mais comme je sentoís que plus j'insisterois à m'en défendre & à lui vouloir prouver que j'étois dans une entière ignorance de ce qui avoit déterminé leurs Maj. Cath. à m'ordonner d'écrire en France, plus il se confirmeroit dans la pensée, que je voulois réserver pour le seul Duc de Bourbon la connoissance de mes prétendus mystères; je le quittai, après l'avoir remercié de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de moi, & du témoignage avantageux qu'il m'offroit obligeamment d'en rendre.

J'étois convenu avec Don Juan-Bautista de Zuloaga, quand nous nous étions séparés, de lui porter le lendemain matin les lettres que je me proposois d'écrire au Duc de Bourbon & au Comte de Morville, afin qu'il pût les remettre à l'Archevêque d'Amida, & que celui-ci en rendit compte à leurs Maj., pour savoir si elles seroient conformes à leurs intentions. Je me disposois donc le Samedi après dîné, à aller chez lui pour exécuter ma promesse, lorsqu'il

L'ABBÉ' DE MONTGON. 101
lorsqu'il m'écrivit un * billet , par lequel il m'apprenoit , que depuis que nous nous étions quittés , il étoit survenu dans le Palais bien du changement : que l'Archevêque d'Amida l'avoit envoyé chercher dès le matin , & que ce Prélat lui avoit ordonné de m'informer , que leurs M. Cath. ne jugeant plus à propos que j'écrivisse rien en France , de tout ce qui concernoit l'envoi du Cardinal de Bissy , me prescrivoient , au contraire , de garder à cet égard le silence le plus exact : qu'ainsi il étoit inutile que je lui portasse mes lettres , mais que le lendemain , jour de la Pentecôte , nous pourrions aller nous promener jusqu'à Notre-Dame d'Atocha , & qu'alors il m'en apprendroit davantage.

J'avois promis à l'Ambassadeur d'Angleterre , de passer chez lui ce même jour , pour lui rendre compte de ce que je devois écrire en France. Quoique je fusse très-assuré qu'il me tiendrait exactement la parole qu'il m'avoit donnée , de ne point envoyer de Courier ,

E 3 je

* Dans les papiers que le Cardinal de FLEURY m'a fait enlever.

je ne voulois pas cependant , en manquant à ce que je lui avois promis , l'autoriser en quelque façon à se croire dispensé du ménagement qu'il vouloit bien avoir pour moi , & en droit d'annoncer en France une nouvelle , qui par ce que Don Juan m'apprenoit , m'y auroit fait passer pour un visionnaire. Je me rendis donc sur le champ chez ce dernier , & sur ce qu'il me parut surpris de me voir suivre de si près son domestique , je lui expliquai les raisons que j'avois eues de venir chercher moi-même , auprès de lui , certains éclaircissémens sur ce qu'il m'avoit écrit , qui m'étoient nécessaires par rapport aux précautions que je devois prendre avec l'Ambassadeur d'Angleterre , à qui , ajoutai-je , je n'avois pû laisser ignorer ce qui s'étoit passé , & qui pouvoit informer ce jour-là sa Cour & celle de France de ce que je lui aurois dit.

» Je suis bien peu en état , me re-
 » partit alors Don Juan - Bautista de
 » Zuloaga , de vous satisfaire : car je
 » suis aussi mal informé de ce qui a
 » donné lieu à leurs M. de changer
 » si promptement la résolution où Elles
 » étoient

» étoient de vous faire écrire en Fran-
 » ce , que je vous le parus hier de ce
 » qui la leur avoit fait prendre. Tout
 » ce que je puis vous dire , est que ce
 » matin , de très-bonne heure , l'Arche-
 » vêque d'Amida m'a envoyé chercher ;
 » & que dès que j'ai paru , il m'a d'a-
 » bord demandé avec beaucoup de pré-
 » cipitation & d'inquiétude, si je croyois
 » que vous eussiez fait partir la lettre
 » que vous deviez écrire en France ,
 » sur quoi lui ayant rappelé , qu'avant
 » de faire cette démarche , vous deviez
 » me charger de la lui présenter , il
 » m'a paru que ce que je lui disois l'a-
 » voit fort tranquillisé , & il m'a or-
 » donné , tout de suite , de vous écrire
 » ce que vous avez trouvé dans mon
 » billet , & de l'informer de votre ré-
 » ponse. »

Ce détail de Don Juan me faisant
 voir que vraisemblablement il n'étoit
 plus question d'une commission aussi
 agréable que celle dont il m'avoit flatté
 la veille , me rendit un peu pensif &
 consterné. Don Juan s'en étant ap-
 perçu , » je partage , me dit-il bien
 » sincèrement , la peine que vous de-
 » vez avoir du contre - tems qui vous

E 4 arrive ;

» arrive , & je comprends combien, il est
 » sensible. Mais que faire ? Nous ne
 » pouvons , ni vous ni moi , y remé-
 » dier , ni même savoir quel en peut
 » être le principe. Ainsi , si vous m'en
 » croyez , vous prendrez le parti de n'y
 » plus penser , & de regarder tout ce
 » qui est arrivé hier comme un songe. »
 Enfin, ajouta-t-il en souriant , (& en me
 priant de le laisser aller au Palais , ap-
 prendre que je n'avois rien écrit en Fran-
 ce, & que je n'y écrirois point) » adref-
 » sez demain au S. Esprit les paroles
 » de la Prose de la Messe : *Flecte*
 » *quod est rigidum , fove quod est frigi-*
 » *dum , rege quod est devium.* C'est le
 » meilleur conseil que je puisse vous
 » donner. »

En vous remerciant , dis-je à Don
 Juan , l'avis sans doute est très-bon , &
 si le St Esprit daigne opérer les effets
 que vous me conseillez de lui demander
 dans les cœurs de ceux à qui j'ai ici à
 faire , je me flatte de n'y plus trouver
 tant de variation. Mais pour vous ré-
 pondre sur le même ton que vous venez
 de me parler , vous savez ce qu'il est dit
 dans l'Ecriture † : *Spiritus ubi vult spirat*
sed

† Joan. c. 3.

sed nescis unde veniat , aut quo vadat. Ce qui vient de m'arriver , me met précisément dans cette situation ; je ne vous suis cependant pas moins obligé de tout ce que vous avez fait , & que vous continuez de faire , pour m'en procurer une plus agréable.

Aussi-tôt après avoir quitté Don J. , je fus chez l'Ambassadeur d'Angleterre. Je le trouvai avec beaucoup de monde. Mais comme ce que je lui avois dit la veille le rendoit extrêmement curieux d'en savoir davantage , & qu'il espéroit, en lisant les lettres que je lui avois promises de lui porter , d'avoir cette satisfaction : nous passâmes lui & moi , comme en nous promenant , dans une espèce de galerie , qui joignoit la pièce où il se tenoit , & quand nous y fûmes seuls : » Tout, continue-t-il , à bien aller ? me dit-il ; & comptez-vous de » faire partir après demain vos lettres ? » J'ai écrit en partie les miennes : vous » les lirez , s'il vous plaît , & vous » ferez content , j'espère , de la manière » dont je m'explique sur ce qui vous » concerne. » Votre Excellence peut abréger mon panégyrique , repartis-je, en riant. Ce qui m'est arrivé , est pré-

cifément l'avanture du Pot au lait des Fables de la Fontaine : & pour ne vous pas tenir plus longtems en suspens , on a si bien changé de sentiment depuis hier dans le Palais , que j'ai reçu ordre de l'Archevêque d'Amida , de ne pas écrire un mot en France de ce qui concernoit le voyage que le Cardinal de Bissy devoit faire en cette Cour. Voilà , comme vous voyez , toutes les flatteuses espérances que vous m'aviez données hier , évanouies. Ce que je vous dis , ne vous paroît-il pas bien surprenant ? » Oui , sans doute , me dit l'Ambassadeur , il n'y a que cette Cour où « l'on voye arriver pareille chose. Mais » n'avez-vous pas pû pénétrer la cause » de cette variation ? » Nullement lui repartis-je , & j'ignore aussi parfaitement ce qui avoit fait naître la bonne disposition où on étoit hier , que ce qui a produit la mauvaise où on est aujourd'hui. Quoi qu'il en soit , je me garderai bien de parler , dans mes lettres , de ce qui s'est passé. On me croiroit en France , ou visionnaire , ou pour le moins fort crédule : & j'espère que V. Exc. voudra bien , dans les siennes , user de la même discrétion.

Telle

Telle fut l'origine & la suite d'une ouverture qu'on voulut faire par mon canal , & qui pouvoit , sans le changement qui survint , terminer la réunion des deux Couronnes , dans le tems où elle paroïssoit la plus éloignée. La lueur d'espérance qu'elle me donna , ne fut pas de longue durée , elle se perdit dans des ténébres , d'où je n'ai pû depuis la faire sortir.

Deux jours après que ce que je viens de rapporter s'étoit passé , la Reine d'Espagne accoucha * d'une Princesse , qui fut nommée *Marie-Therese-Antoinette-Raphaële*. Sa naissance fut célébrée à Madrid par de grands témoignages de joye , & entr'autres , après que la Reine fut relevée de couches , & qu'elle alla avec le Roi en cérémonie à Notre-Dame d'Atocha , par une illumination de la grande place de cette Ville , qui forme un coup d'œil extrêmement agréable , & enfin , peu de jours après , par un combat de Taureaux dans la même place. On fait que ce spectacle est fort du goût de la Nation Espagnole : la déco-

E 6 ration

* Le onze Juin 1726. Elle épousa Mgr le Dauphin le 23 Fevrier 1745 , & elle mourut à *Versailles* le 22 Juillet 1746.

ration en est aussi magnifique, & aussi singulière, que l'espèce de boucherie de taureaux & de cheveaux, par où il finit, me parut effroyable.

Toutes les différentes scènes de la disgrâce du Duc de Ripperda, avoient tellement occupé le Public en Espagne, qu'elle lui avoient totalement fait perdre de vûe, celles, à peu près semblables, qui se passaient en France, pour faire éprouver le même sort au Duc de Bourbon, & lui ôter, comme à l'autre, la charge de premier Ministre. Pendant tout l'Hyver, & sur tout depuis le retour de l'Evêque de Frejus à la Cour de sa retraite d'Issy, on ne s'étoit entretenu que des intrigues qui se faisoient contre ce Prince à Versailles. Mais, comme on n'avoit point vû qu'elles produisissent le changement auquel on s'attendoit, les raisonnemens sur cette manière étoient épuisés, & paroissoient tout à fait tombés.

Le calme qui régnoit sur cet article à la Cour d'Espagne, ne se remarquoit pas à celle de France. L'aigreur & la méfiance entre le Duc de Bourbon, l'Evêque de Frejus & leurs partisans, se pouvoient au contraire si loin chaque jour,

jour, qu'une pareille disposition devoit entraîner nécessairement la chute de l'un ou de l'autre. Ce Prélat, à son ordinaire, paroïsoit extérieurement toujours très-éloigné de songer à remplir la première place : & quoiqu'elle fût l'objet de ses desirs , & qu'il eût bien résolu, comme on a pû le remarquer ensuite, de ne partager avec personne l'autorité qu'elle donne ; Il vouloit qu'elle parût lui être accordée comme le prix de ses vertus & de son désintéressement ; & non point comme le fruit de son ambition secrètes & de ses brigues.

Le Duc de Bourbon, qui savoit parfaitement à quoi s'en tenir , sur la prétendue modération du personnage , voyoit avec un secret dépit , que le Public fût la dupe de l'espèce de Comédie , que le Prélat jouoit depuis longtems , & il ne se refusoit guère le plaisir de la faire remarquer. Mais l'Evêque de Frejus , qui savoit aussi-bien se posséder qu'arriver à ses fins , & qui craignoit surtout d'être dévoilé , se hâtoit de se mettre à l'abri de ce danger, en s'appuyant l'autorité de ce Prince , & en la rendant odieuse & méprisable.

La

La diminution de crédit, dont le Duc de Bourbon s'appercevoit chaque jour d'une manière sensible, & l'ascendant qu'il remarquoit, au contraire, que prenoit l'autorité de l'Evêque de Frejus, rendant la situation de ce Prince aussi désagréable qu'incertaine, & étant d'ailleurs aussi ennuyé que piqué de toutes les tracasseries contre lesquelles il falloit sans cesse qu'il se défendît : il voulut s'épargner le déchaînement, & tous les dégoût qu'une subite disgrâce entraîne après elle, en priant le Roi d'agréer qu'il pût se démettre de la place de Premier Ministre. Et il m'a raconté lui-même qu'il exécuta cette résolution un jour qu'il se trouvoit seul avec le Roi & l'Evêque de Frejus, après l'avoir cependant fait précéder de beaucoup de témoignage du déplaisir qu'il ressentoit, de ce que sa capacité & ses lumières n'étoient point aussi étendues que son zèle pour le service du Roi, & pour le bien de l'Etat.

La proposition du Duc de Bourbon, ayant surpris le jeune * Monarque, qui ne s'y attendoit pas ; il hésitoit à déclarer

* Le Roi n'avoit que 16 ans.

L'ABBE' DE MONTGON. III

clarer s'il l'admettoit ou s'il ne jugeoit pas à propos de la recevoir. Mais l'Evêque de Fréjus , qui n'avoit garde de laisser échapper une occasion si favorable , de faire valoir sa modération sans aucun danger , & de cacher en même tems ses desseins aux yeux du Duc de Bourbon , sous l'apparence du zèle le plus désintéressé pour ses intérêts , adressa la parole au Roi, & lui dit : » Votre » Majesté voudroit-elle consentir à ce » que Monsieur le Duc lui propose, & » ne pas l'engager au contraire à la servir , comme il a fait jusqu'à présent ? » Ce discours ayant tiré le Roi de l'irrésolution où il sembloit être , il répondit au Duc de Bourbon , qu'il le prioit de rester dans la place qu'il occupoit , & il accompagna ce discours d'autres marques de bonté , & de la satisfaction qu'il avoit de ses services.

Quelque flatteurs que fussent ces témoignages , ils ne rassurèrent par entièrement le Duc de Bourbon sur l'état chancelant de sa situation , ni sur la sincérité des intentions de celui qui les lui avoit attirés. En effet on continuoit de l'avertir de toutes parts de ne pas s'y fier ; d'ailleurs il voyoit de trop près

près les choses pour pouvoir se dissimuler le terme où elles devoient tôt ou tard aboutir. Pour sortir donc de la perplexité où il se trouvoit, il voulut, trois ou quatre jours avant qu'on lui ôtât sa place, avoir encore une explication sur son état avec l'Evêque de Fréjus. Mais celui-ci (peut-être un peu aux dépens de sa rare candeur) protesta de nouveau au Duc de Bourbon, qu'il croyoit ses soupçons très-mal fondés, qu'il ne voyoit avec le Roi aucune disposition à faire la démarche qu'il craignoit, & qu'il devoit regarder toutes les inquiétudes qu'on cherchoit à lui donner sur cet article, comme dénuées de toute vraisemblance. Elles ne l'étoient pourtant pas autant que le Prélat vouloit le lui faire croire : car le 11 Juin 1726. après midi, le Roi étant parti de Versailles pour aller à Rambouillet, le Duc de CHAROST, sur les six heures du soir, vint porter au Duc de Bourbon, qui se disposoit à suivre Sa Maj. une lettre de sa part, par laquelle elle le remercioit en termes obligeans, de ses services, n'ayant plus besoin, disoit-Elle, de Premier Ministre, par la résolution qu'Elle avoit prise de gouverner

verner son Royaume par Elle-même. Le Duc de Bourbon, sur cette nouvelle, ne fit que mettre ordre à quelques papiers & monter tout de suite dans sa chaise de poste pour se rendre à sa maison de Chantilly, où le conduisit le Sieur de *St. Po*, Exemt des Gardes du Corps.

La Duchesse Douairiere de Bourbon étoit à *St. Maur* *, lorsqu'elle apprit, dans la nuit, ce qui s'étoit passé à Versailles. Cette Princesse alla aussi-tôt à Chantilly, où se rendirent également les Comtes de Charolois & de Clermont, & Mesdemoiselles de Charolois & de Clermont. Ils trouverent le Duc de Bourbon dans une assiette d'esprit aussi tranquille, que pouvoit lui permettre la disgrâce & l'exil qu'il venoit d'essuyer.

Ce Prince me raconta, quand j'eus l'honneur de le voir à Escouan, à mon retour d'Espagne, que bien loin d'être sensible à la perte de sa place de Premier Ministre, il l'auroit quittée avec plaisir dans le tems qu'il supplia le Roi d'agréer qu'il fît cette démarche: mais qu'il étoit vrai que l'artifice (j'adoucis le

* Maison de Campagne de cette Princesse aux environs de Paris.

le terme dont il se servit) auquel l'Evêque de Fréjus avoit eu recours pour lui persuader d'être tranquille dans le moment précisément , ou il travailloit avec le plus de vivacité à l'éloigner de la Cour , & à lui faire essuyer tout l'éclat , & toute l'amertume d'un exil , l'avoit sensiblement piqué.

Dans le court espace d'environ trois ans que dura le Ministère du Duc de Bourbon , ce Prince se conduisit dans des circonstances également délicates & critiques , d'une manière qui auroit dû le mettre à l'abri de l'acharnement avec lequel ses ennemis se déchaînerent contre lui. Mais la passion & l'animosité * permettent-elles de juger équitablement des choses ? Comme à présent l'une & l'autre n'ont plus vraisemblablement la même force , je me flatte que certains faits , que je vais rapporter , contribueront à faire remarquer combien elles étoient injustes.

On a pû voir dans le premier Tome de ces Mémoires , la prudence avec laquelle ce Prince sçut dissimuler , & prévenir

* *Præjudicatis opinionibus ; sæpe errores nostros , & propria etiam vitia in alios transferimus.* SENECA.

venir ensuite par l'alliance d'Hanover , les effets du ressentiment que leurs Maj. Cath. marquèrent de la rupture du mariage du Roi Très-Chrét. avec l'Infante leur fille. La modération du Duc de Bourbon fut d'autant plus louable , qu'il n'ignoroit point ce qui se passoit à la Cour d'Espagne de personnel contre lui.

La France vraisemblablement n'oubliera point , qu'elle est redevable à ce Prince , d'une Reine qui semble n'être montée sur le Trône , que pour y faire régner la vertu , & qui d'ailleurs réunit à la Monarchie , par un enchaînement de circonstances que la divine Providence seule pouvoit produire , deux Duchés * dont l'acquisition avoit toujours paru , depuis le Règne d'HENRI le Grand † , aussi utile qu'importante.

La prudence avec laquelle le Duc de Bourbon engagea l'Empereur de Russie PIERRE I. & le Grand Seigneur , à rendre le Roi arbitre de leurs différens , & à les terminer par la médiation de Sa Majesté , mérite autant de louanges que
l'atten-

* La *Lorraine* , & le Duché de *Bar*.

† On peut voir dans les Mémoires du Maréchal de BASSOMPIERRE , la commission dont il fut chargé à cet égard.

l'attention qu'il eut par là d'attirer au Roi, dans les premières années de sa jeunesse & de son Règne, la gloire aussi solide qu'éclatante, d'être l'auteur du bonheur des Peuples de deux vastes Empires *.

Le soin de soutenir les intérêts de la Religion, est le premier & le principal devoir † des Rois, & de ceux à qui ils confient

* La *Russie* & l'Empire *Ottoman*, qui signèrent un Traité de Paix le 8. Juillet 1724. par la médiation de la France. L'Empereur PIERRE I, donna au Marquis de BONAC, Ambassadeur du Roi à la Porte, l'Ordre de *St. André*, en reconnaissance des soins que ce Ministre s'étoit donné pour la conclusion du Traité. Le Grand Seigneur remercia le Roi de sa médiation, & Mr. de BONAC remit à Sa Hauteſſe le 24. Octobre la réponse de Sa Majesté.

† *Debes Imperator incunctanter advertere, Regiam potestatem tibi non solum ad mundi regimen, sed maxime ad Ecclesiæ præsidium esse collatam, ut ausus nefarios comprimendo, & quæ bene sunt statuta defendas, & veram pacem his quæ sunt turbata restituas.* LEO Epist. 75 ad LEONEM Augustum. *Ad hoc potestas Dominorum meorum pietati cœlitus data est super omnes homines, ut qui bona appetunt adjuvantur, ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur.* GREG. Epist. 62 ad MAURITIUM Imperat.

confient leur autorité. Le Duc de Bourbon, quoique dans un âge † où l'on ne fait pas toujours une sérieuse attention sur l'étendue de cette obligation, travailla cependant à la remplir, en engageant le Roi à confirmer par une Déclaration *, tout ce que le Roi son Bis-Ayeul avoit si glorieusement ordonné en faveur de la Religion Catholique. L'article de cette Déclaration, qui veut qu'on établisse dans les Paroisses des Maîtres & Maîtresses d'école, afin d'instruire la jeunesse, est aussi avantageux à la Religion qu'aux Particuliers; puisque, si l'on observoit ce que cet article prescrit, on remédieroit efficacement à l'ignorance, à la superstition, & à la perte d'une infinité de bons sujets, qui, faute de moyens pour commencer à cultiver leurs talens, restent à charge à leurs familles, & hors de portée de servir utilement l'Eglise & l'Etat.

Au zèle pour la Foi & pour l'Eglise, le Duc de Bourbon fût joindre la douceur & la bonne-foi, que la charité inspirera toujours d'observer envers ceux
d'une

† Il n'avoit alors que 32. ans.

* Elle est du 14. Mai 1724.

d'une Communion différente. En effet, ce Prince ayant été informé, qu'au sujet de la Déclaration du Roi dont je viens de parler, les habitans de la Province d'*Alsace* qui font profession de la Confession d'Aufbourg, craignoient qu'on ne les contraignît d'embrasser la Foi Catholique; il ordonna au Comte de Morville, d'écrire * au Maréchal DU BOURG qui commandoit en *Alsace*, d'assurer ces Peuples qu'on ne les troubleroit point dans le paisible exercice de leur Religion que le feu Roi leur avoit accordé.

Ce n'est point, au reste, à l'occasion seule de la Déclaration dont je rappelle le souvenir, que le Duc de Bourbon donna des marques de son respect & de son attachement pour l'Eglise: l'un & l'autre parurent constamment, dans toutes les circonstances où ce Prince crut nécessaire d'en donner des preuves. J'en pourrois présenter plusieurs, mais cela me meneroit trop loin; il suffit de renvoyer ceux qui voudront se convaincre de la vérité de ce que j'avance, à l'Ar-
rêt

* Cette Lettre se trouvera dans les *Pièces justificatives*. No. 13. Tome VI,

rêt du Conseil du 12 Août 1724, au sujet d'un Arrêt du Parlement de Metz, * qui supprimoit un Livre composé par un Bénédictin de la Congrégation de *St. Vanne*, & à l'Extrait des Registres du Conseil du 21 Avril 1725, touchant la collection des Conciles du Pere HARDOUIN. On remarquera dans le premier, combien le Duc de Bourbon étoit attentif à faire rendre aux Constitutions Apostoliques qui sont reçues en France, le respect qui leur est dû; & dans l'autre, qu'il savoit parfaitement qu'on peut soutenir, quand on veut, les Maximes du Royaume, & les Libertés de l'Eglise Gallicane, sans donner aucune atteinte à la légitime & si respectable autorité du Saint Siège.

L'Edit † donné à *Chantilly* au mois de Juillet 1724, pour reduire & fixer le nombre des Secretaires du Roi que cette Charge annoblit, & pour supprimer le même privilège accordé par la nécessité de certaines circonstances à un nom-

* On le trouvera dans les *Pièces justificatives*. No. 13. Tome VI.

† Le Préambule de cet Edit se trouvera dans les *Pièces justificatives*, No. 14. Tom. VI.

nombre infini d'autres Charges également venales ; fait voir que le Duc de Bourbon avoit sincèrement à cœur , de conserver à l'ancienne Noblesse du Royaume , le lustre que cette multitude de nouveaux Nobles détruit. Cet Edit * est encore une preuve du louable desir que ce Prince avoit , d'adoucir aux Peuples le fardeau des impositions , en le faisant partager à ceux , qui quelquefois n'ont d'autre titre pour l'éviter , que celui que leur ont donné des richesses acquises avec une rapidité qui n'en manifeste que trop l'injustice.

Je pourrois , en m'étendant davantage , faire encore ici mention du sage établissement d'un Corps de soixante mille hommes de Milice toujours subsistant , & prêt à servir au besoin , dont on est redevable au Duc de Bourbon ; du désintéressement que ce Prince montra , en refusant de jouir des appointemens de Premier Ministre ; & de la remise de trois millions sur les tailles , qu'il

* Le Cardinal de FLEURY , à qui apparemment les Droits de l'ancienne Noblesse étoient moins chers , fit casser cet Edit en 1728 , & rétablit la multiplication des nouveaux Nobles.

L'ABBE' DE MONTGON. 121
qu'il fit accorder au Roi en 1725. *.
Mais ce que je viens de rapporter, doit
ce me semble suffire, pour faire connoître
que c'est à tort que les ennemis du
Duc de Bourbon se sont attachés à dé-
crier son Ministère.

Je n'ignore cependant pas que l'im-
position du 50^{me}. denier, malgré toutes
les représentations des Parlemens, & les
plaintes des différens Ordres de l'Etat,
ont fait regarder le Duc de Bourbon
comme un Prince qui ne pouvoit admet-
tre la moindre résistance à sa volonté:
que la prompte détermination de ren-
voyer l'Infante en Espagne, sans pren-
dre d'avance aucune mesure pour ren-
dre cette démarche moins sensible à L.
Maj. Cath., l'a fait taxer d'imprudence;
& qu'enfin, la passion dont le Duc de
Bourbon parut animé contre Mr. LE
BLANC & contre plusieurs autres per-
sonnes, ont autant donné lieu à l'accu-
ser de dureté, que la disette des grains,
qui occasionna en 1725 de si grands
défor-

* Les pluyes continuelles qu'il fit pendant
le Printems & l'Eté de cette année, avoient
tellement gâté la recolte, qu'on ordonna des
prières publiques à cette occasion.

122 MEMOIRES DE MR.
désordres à Paris , & dans plusieurs Vil-
les du Royaume.

Je n'entreprendrai point de justifier ici pleinement le Duc de Bourbon , de tout ce qu'on a publié à son désavantage sur ces différens articles. Toutefois ne pourroit-on point dire , quant au premier , que l'extrême confusion que l'exécution des pernicieux projets du Sieur LAW avoit jetté dans les Finances & dans tous les Ordres & les conditions de l'Etat , rendoit en quelque façon excusable la résolution que le Duc de Bourbon avoit prise , de remédier à ce désordre * , par une imposition qu'il croyoit propre à produire cet effet ? J'avoue qu'il s'attacha avec trop de fermeté , ou , si l'on veut , d'opiniâtreté , à se faire obéir. Mais est-il toujours bien facile d'allier la conservation du vaste dépôt de l'autorité Royale , dans toute l'étendue qu'elle a , avec une certaine condescendance ? L'espèce même de conviction intérieure qui peut se faire sentir ,

* On peut lire le préambule de la Déclaration du Roi du 5 Juin 1725 , pour l'établissement de l'impôt du 50^e. denier ; & le Mémoire contenant l'état présent des Finances de France publié dans la même année.

sentir , de la nécessité qu'il y auroit dans quelques circonstances de modérer les effets de cette autorité , ne paroît-elle pas facilement une foiblesse dont les conséquences sont dangereuses , & dont il faut se défendre ? Et ceux d'ailleurs à qui l'administration du souverain pouvoir est remise , n'ont-ils point un intérêt personnel à ne jamais souffrir qu'elle puisse avoir des bornes ?

Ce que j'ai rapporté dans mon premier Tome , des précautions que prit le Duc de Bourbon pour faire approuver la rupture des conventions du mariage du Roi avec l'Infante , par un certain nombre des principaux Personnages de l'Etat , justifie ce Prince de n'avoir suivi (comme ses ennemis affectèrent de le dire) que ses propres idées , dans une affaire si importante. Si après cela , par le changement qui survint dans le Ministère , quelqu'un de ceux qui avoient conseillé , & même pressé ce Prince de faire reconduire l'Infante en Espagne , eurent la foiblesse de condamner cette démarche ; que conclurre de cette variation ? Si ce n'est , que dans tous les tems , il y a eu certains Courtisans dont la censure & l'approbation sont toujours

subordonnées au goût de celui qui gouverne , & duquel leur fortune dépend. Les discours que des gens de ce caractère ont tenus au désavantage du Duc de Bourbon , de concert avec ses ennemis , ne fauroient donc en vérité porter aucune atteinte à sa réputation. Le bien de l'Etat & le repos de toute l'Europe , demandoient que ce Prince se hâtât de marier le Roi à une Princesse , en âge de donner des héritiers à la Couronne. Chargé de remplir un devoir si essentiel , la prudence permettoit-elle au Duc de Bourbon d'en attendre les moyens , du succès d'une négociation avec l'Espagne , que cette Puissance avoit intérêt de traîner en longueur ?

Il s'en faut bien qu'il soit aussi facile d'excuser le Duc de Bourbon , de s'être laissé aller avec trop de vivacité aux préventions qu'il avoit contre Mr. LE BLANC , & quelques amis de ce Ministre. Il faut convenir , au contraire , que dans cette occasion , ce Prince naturellement vrai & équitable , marqua , en suivant les conseils violens & pernicioeux de certaines gens qui abusoient de sa confiance , une passion contre ces personnes , dont leur mérite personnel & leurs talens ,

talens , qui ont bien éclaté depuis , auroient dû lui faire appercevoir l'injustice. Par malheur nous jugeons presque toujours des choses selon nos dispositions. La décision que nous portons sur le mérite ou les défauts des autres , nous paroît dicté par une souveraine équité : & les Grands , qui sont d'ailleurs accoutumés à voir louer jusqu'à leurs caprices , se persuadent volontiers qu'on doit souscrire aux préjugés auxquels ils s'abandonnent aussi entièrement , qu'à une démonstration de Mathématique. Le tems seul qui donne lieu aux réflexions , peut dissiper de semblables illusions , & faire appercevoir à ceux qui en sont atteints , que souvent les personnes qui sont l'objet de leur indignation , mériteroient de l'être de leur estime.

Dans les tems de calamité , les Peuples ont toujours droit d'attendre que ceux qui les gouvernent , adoucissent * , par leur sagesse & leur prévoyance , au

F 3 moins

* *O vere Principis officium , intercedere iniquitatibus Magistratum , insectumque reddere quidquid fieri non oportuerit , omnia invisere , omnia audire , & undecumque invocatum , statim veluti numen adesse , & assistere.* Paneg. Trajan. pag. 223.

moins une partie des maux qu'ils souffrent : & le privilège le plus flatteur des * Souverains , & de ceux à qui ils confient une partie de leur autorité , est d'avoir plus de moyens que le reste des hommes , de porter en tous lieux la paix & l'abondance. Le Duc de Bourbon avoit des sentimens trop conformes à sa haute naissance , pour n'être pas sensible à la satisfaction si pure d'être l'objet de la reconnoissance & de l'estime du public ; il fut aussi vivement touché , de voir que les mesures qu'il avoit prises pour remédier à la disette qu'on éprouva en 1725 à Paris & dans plusieurs Provinces , n'avoient point produit l'effet qu'il en attendoit ; & que l'inutilité de sa bonne volonté la rendit suspecte & même inconnue. Faut il donc après cela le rendre responsable de la négligence , de l'honteuse cupidité , & de la perfidie de quelques-uns de ceux qu'il avoit chargé du soin de faire venir des grains ? Et peut-on , avec justice , imputer à ce Prince une dureté dont étoient uniquement coupables ,

* *Non modo Principis sollicitudinem , sed & parentis affectum unicum præstitit ; nunc consolando per edicta ; nunc opitulando quatenus suppetere facultas.* SÜETONE parlant de Tite c. 8.

bles , ceux qui profiterent de l'occasion , pour accumuler leurs richesses aux dépens des larmes † & des souffrances des peuples , comme il n'arrive que trop souvent dans de semblables circonstances ?

La lettre * que le Duc de Bourbon écrivit au Premier Président du Parlement de Paris , achevera , j'espère , de mettre dans tout leur jour les bonnes intentions qu'il avoit ; combien il étoit sensible aux maux & aux murmures des peuples , & à quel point il desiroit d'y remédier. C'est par ce témoignage des sentimens d'humanité & de justice du Duc de Bourbon , que je terminerai la succincte apologie de son Ministère , que le récit de ce qui se passa quand il en fut privé , m'a engagé insensiblement de

F 4 faire.

† *Audite hoc qui conteritis pauperem , & deficere facitis egenos terræ , dicentes : quando transibit mensis , & venundabimus merces ; & sabbatum , & aperiemus frumentum ; ut imminuamus mensuram , & augeamus siclum , & supponamus stateras dolosas ; ut possideamus in argento egenos & pauperes pro calceamentis , & quisquilias frumenti vendamus. Juravit Dominus in superbiam Jacob : si oblitus fuero usque ad finem omnia opera eorum. Amos c. 8. v. 4. 5. 6. & 7.*

* On la trouvera dans les *Pièces Justificatives* , No. XV. Tome VI.

faire. Je n'ai rien avancé qui ne soit soutenu par des preuves authentiques. Il ne me reste qu'à souhaiter, que ce témoignage de ma reconnoissance de la confiance que ce Prince me marquoit *, & de mon respect pour sa mémoire †, serve à la faire honorer.

L'Evêque de Frejus, pour s'attirer modestement, mais sûrement, la souveraine autorité, avoit ménagé adroitement tous les Partis, sans montrer aucune partialité pendant le Ministère du Duc de Bourbon, ni pour la ligue d'Hanover, ni pour celle de Vienne; & si on le soupçonnoit de pancher de quelque côté, c'étoit de celui de l'Espagne préféablement à tout autre. On s'attendit aussi en Europe, quand la nouvelle fut répandue du changement arrivé en France, qu'une prompte réconciliation entre les deux Couronnes en feroit le fruit; & on peut dire même que ce fut la

* Je pourrois en citer pour preuve, différentes lettres qu'il m'a écrites; mais je me contenterai, (outre celle qu'on trouvera dans les Pièces Justificatives No. XVI. Tome VI.) d'en placer quelques autres dans ces Mémoires, selon que le sujet que je traiterai, & la prudence me le permettront.

† Il est mort le 27 Janvier 1740.

la première réflexion que chacun fit en apprenant la disgrâce du Duc de Bourbon. Mais on ne fut pas long tems à apercevoir combien elle étoit mal fondée.

Le refroidissement, & même l'interruption de tout commerce entre les deux Rois, qui subsistoit alors, n'ayant point permis à l'Evêque de Fréjus d'envoyer un Courier au Roi d'Espagne, pour lui faire part de la résolution que Sa Maj. Très-Chrét. avoit prise de supprimer la Charge de Premier Ministre; ce fut à Mr. MASSEI *, à présent Cardinal, & qui étoit alors Nonce de Sa Sainteté en France, à qui il s'adressa pour le prier de se charger de ce soin. La proposition ayant été acceptée, M. Massei dépêcha aussitôt un Courier à M. ALDOBRANDINI, Nonce en Espagne, qui arriva à Madrid le vingt-unième Juin environ midi.

Ce Ministre se trouvant chez le Duc & la Duchesse de MEDINA Cœli, lorsque le Courier arriva, son Auditeur qui reçut les paquets, alla les lui porter; & sur ce qu'il dit en les lui présentant,

F 5 que

* Il est mort pendant l'impression de ces Mémoires.

que le Courier venoit de France, le Duc & la Duchesse de Medina Coeli, l'Ambassadeur de Venise & beaucoup d'autres personnes de considération qui étoient présentes, parurent fort curieuses de savoir de quoi il s'agissoit, & prièrent instamment le Nonce, qui sembloit vouloir aller chez lui, d'ouvrir ses lettres, & de leur faire part, si cela étoit possible, des nouvelles qu'elles contenoient. Ce Ministre ayant alors décacheté la lettre que Mr. Maffei lui écrivoit, dit, en souriant à l'assemblée, que les nouvelles qu'on lui mandoit étoient bonnes; & comme alors les instances redoublèrent pour les savoir: » Dans une heure, leur repartit le » Nonce, vous serez contens. Laissez- » moi aller au Palais, & aussi-tôt après » que j'aurai informé leurs Majestés du » contenu des paquets que je reçois, je » reviens ici vous en faire part. «

Mr. Aldobrandini partit en effet pour se rendre au Palais, où ayant été admis à l'audience du Roi & de la Reine, dans la chambre de cette Princesse, qui n'en sortoit point encore à cause de ses couches; il annonça le changement qui venoit d'arriver en France, & en même tems il présenta à leurs Majestés les lettres

tres

tres que l'Evêque de Fréjus avoit l'honneur de leur écrire : mais Elles refusèrent de les recevoir & de les lire. A cela près, Elles parurent avoir beaucoup de joye de la nouvelle que le Nonce leur apportoit ; & Elles s'entretinrent quelque tems avec lui sur tout ce qu'il venoit de leur apprendre , avec cet air de gayeté & de contentement qui ne sauroit se cacher quand on apprend un événement agréable , & qui dévoile parfaitement les secrets sentimens du cœur.

L'audience qui fut assez longue étant finie , le Nonce tint exactement parole au Duc & à la Duchesse de Medina Coeli, & aux personnes qu'il avoit laissées chez eux ; car y étant retourné au sortir du Palais , il leur communiqua la lettre qu'il avoit reçue du Nonce en France , & leur apprit tout de suite l'extrême plaisir qu'elle avoit paru faire au Roi & à la Reine d'Espagne. Toute l'assemblée entra alors dans la même disposition , & applaudit infiniment à la résolution que S. M. T. Chr. avoit prise , d'éloigner un Prince dont on regardoit le Ministère , comme la pierre d'achoppement à la réconciliation ; & de donner sa confiance à un Prélat , de la sagesse duquel , & de

son zèle pour leurs Majestés Cath. , on ne doutoit pas un moment que cette réconciliation ne fût bientôt l'ouvrage.

Je n'étois point sorti ce jour là de chez moi , & entre trois & quatre heures après midi , un Page de Milord Harrington me remit un billet de ce Ministre , par lequel il m'apprenoit l'arrivée du Courier du Nonce , & la-nouvelle qu'il avoit apportée. Je ne la reçus assurément point avec plaisir. Tout ce qui s'étoit passé entre l'Evêque de Fréjus & moi , quand j'étois venu en Espagne , ne me permettoit point de douter qu'il ne me fût toujours contraire. Ainsi , le regardant comme un homme dont j'avois désormais autant à redouter la mauvaise volonté que la puissance , je pris la résolution de m'attacher entièrement à leurs Majestés Catholiques qui m'avoient appelé à leur Cour , & de n'avoir plus aucune relation avec le Comte de Morville , ni avec personne en France , sur ce qui concernoit les affaires du tems ; à moins que ce Ministre , ou l'Evêque de Fréjus lui-même , n'exigeassent de moi d'en user différemment.

La curiosité de savoir le détail de ce qui s'étoit passé en France , m'engagea à
suivre

suivre de près le Page que Milord Harrington m'avoit envoyé. Je trouvai ce Ministre seul chez lui ; nous raisonnâmes long tems ensemble sur l'événement qui venoit d'arriver. Il me demanda à ce sujet avec amitié, & par la connoissance qu'il avoit des bontés dont le Duc de Bourbon m'honoroit, si la disgrâce de ce Prince ne changeroit point ma situation en Espagne ? M'offrant en même tems obligeamment, décrire à l'Evêque de Fréjus en ma faveur, & de lui faire connoître, combien mon séjour à Madrid pouvoit y être utile.

Je remerciai Milord Harrington des bons offices que je le voyois disposé à me rendre. Mais en même tems je le priai, supposé qu'il fût question de moi dans ses lettres, de n'en parler qu'avec indifférence, & d'une manière qui ne donnât pas le moindre sujet à l'Evêque de Fréjus, de penser que je voulusse m'attirer par son moyen quelque part dans la confiance de ce Prélat. Nous nous sommes quittés, ajoutai-je, avec une médiocre affection l'un pour l'autre. Depuis que je suis en cette Cour, je ne crois pas que cette disposition ait changé. Mon empressement à offrir à l'Evêque
de

de Fréjus, dans la circonstance présente, un zèle pour ses intérêts, dont il peut penser qu'il n'a aucun besoin, lui feroit à coup sûr fort suspect. Ainsi je crois devoir régler mes démarches à cet égard sur ce qu'il me fera connoître, ou sur ce que le Comte de Morville m'écrira : en attendant, je vais tâcher de répondre aux bontés que Leurs M. Cath. veulent bien me marquer, par un véritable attachement à leur service.

Milord Harrington parut approuver ma manière de penser, & comme à l'occasion de ce qui m'avoit personnellement regardé dans notre conversation nous étions entré dans bien d'autres détails, sur les effets que produiroit en France & en Espagne la disgrâce du Duc de Bourbon, il me répéta de nouveau ce qu'il m'avoit dit précédemment, que l'Evêque de Fréjus seroit encore plus fidèle aux engagements que la France avoit pris avec ses Alliés, que le Duc de Bourbon lui-même ; & il agira, ajouta-t-il, avec d'autant plus de fermeté, que possédant toute la confiance du Roi, il ne craindra point, comme faisoit le Prince, d'en donner des marques dans les occasions.

Ayant

Ayant passé assez de tems chez l'Am-
 bassadeur d'Angleterre, j'allai, en le quit-
 tant, chez Don J.B. de Zuloaga, le pren-
 dre dans mon carosse pour nous aller
 promener. Il avoit appris la nouvelle
 du jour, dont le Palais & tout Madrid
 retentissoient, & que Leurs Maj. en té-
 moignoient une joye infinie : comme je
 n'avois pas jugé à propos de lui décou-
 vrir malgré toute ma confiance en lui,
 combien je devois me défier de l'Evê-
 que de Fréjus, & qu'il croyoit que j'é-
 tois avec ce Prélat presque aussi bien
 qu'avec le Duc de Bourbon : il me mar-
 qua une grande satisfaction de l'événe-
 ment qui venoit d'arriver. » Il ne peut
 « produire, me dit-il, que d'heureux
 » effets en Espagne. C'étoit au Duc de
 » Bourbon personnellement, que L. M.
 » attribuoient tout ce qui avoit donné
 » lieu aux brouilleries des deux Cou-
 » rones. Le voilà éloigné de la Cour
 » comme on le désiroit ici. Je suis per-
 » suadé que la mésintelligence cessera
 » bien-tôt, & que vous aurez la satis-
 » faction de la voir suivie d'une sincère
 » réunion. »

Le raisonnement de Don Juan paroîs-
 soit vraisemblable. C'étoit le sentiment
 unani-

unanime de tout le monde à Madrid , & il eût été imprudent & inutile de le combattre. Aussi lui laissai-je croire que le mien y étoit parfaitement conforme , & pendant tout le reste de la journée , soit avec lui , soit avec les autres personnes que nous rencontrâmes à la promenade , ou ailleurs , je tâchai de me comporter de façon , qu'il ne parût pas que le changement qui étoit arrivé en France pût m'intéresser , ou me causer la moindre inquiétude.

Les lettres dont le Courier du Nonce étoit chargé , ne faisant mention que de l'éloignement du Duc de Bourbon , on attendoit avec impatience celles de la Poste ordinaire de France , pour être instruit des suites de cet événement. Elles arrivèrent sept ou huit jours après , avec le détail de ce qui s'étoit passé. On apprit alors que Mr. Le Blanc avoit été rétabli dans la place de Ministre de la Guerre , dont le Marquis de Breteuil qui en étoit pourvû avoit donné sa démission : (1) que sur ce que Mr Dodun
Control-

(1) Cette démission fut aussi peu volontaire que celle du Contrôleur Général. l'Evêque de Fréjus , qui les connoissoit fort attachés au Duc de Bourbon , voulut se défaire d'eux , &
il

Contrôleur Général avoit jugé à propos d'imiter l'exemple du Marq. de Breteuil ; Mr. le Pelletier des Forts avoit été nommé pour remplir sa place ; & qu'enfin par une vicissitude assez ordinaire dans de semblables conjonctures , tous ceux qui pendant le Ministère du Duc de Bourbon avoient été exilés , venoient d'être rappelés , & entr'autres le Comte (2) & le Chevalier de Bellisle , Mrs. de la Jonchere & de Sechelles , (3) amis de Mr. le

il fallut acquiescer à sa volonté. Mais comme il n'y a point d'endroit où l'on cherche avec plus de soin , & cependant plus inutilement , à sauver les apparences , que dans les Cours , ces deux Ministres affectèrent de répandre que leur retraite étoit volontaire ; & l'Evêque de Fréjus , qui étoit arrivé à son but , ne s'embarassa guères de contredire cette opinion. Le détachement le plus héroïque paroît souvent ne rien coûter aux Ministres ou aux Courtisans disgraciés : Cependant personne n'est la dupe de leur indifférence. Mais n'importe , ils l'appliquent à toutes sortes de circonstances à peu près comme les remèdes des Charlatans.

(2) A présent Duc & Pair , Maréchal de France , & célèbre par les importantes négociations dont il a été chargé à la Diète de l'Élection de l'Empereur CHARLES VII & dans plusieurs Cours d'Allemagne.

(3) Intendant de l'Armée que commandoit en *Bohême* le Marechal Duc de BROGLIE , & depuis de celle de Flandre.

le Blanc , pendant que d'un autre côté ; la Marquise de Prie, & M. Paris du Vernai qui paroissoient posséder toute la confiance du Duc du Bourbon, avoient été, la premiere exilée, l'autre mis à la Bastille & ses freres relégués dans leurs terres, (4) Au reste on ne tarissoit point sur les louanges de l'Evêque de Fréjus. Il étoit le Restaurateur de l'Etat. Le Peuple de Paris marquoit, disoit-on, un si grand contentement de lui voir prendre le Gouvernement, qu'on avoit été obligé d'ordonner aux Commissaires des Quartiers, de veiller à ce qu'il ne s'emportât pas à de trop grands excès de joye, ou à vouloir en donner des marques publiques ; & selon toutes ces lettres, on alloit voir revenir le Siècle d'or.

La Cour d'Espagne étoit devenue sur cette matière l'écho de celle de France. Le Discours * que le Roi Très-Chrét. avoit prononcé dans son Conseil, y char-

(4) L'utilité que le Cardinal de FLEURY lui-même a retiré dans la suite des lumières de Mrs PARIS, justifie bien l'usage que le Duc de Bourbon en faisoit, & la confiance dont il les honoroit.

* On le trouvera dans les *Pièces Justificatives*, N^o. II. Tome VI

charmoit tout le monde. Et comme la mémoire du grand Prince, † dont S. M. annonçoit qu'Elle vouloit suivre l'exemple, est aussi chérie que respectée par toute la nation Espagnole ; on regardoit la résolution du jeune Monarque comme le présage le plus certain d'un Règne le plus glorieux.

Les préventions publiques sont comme les torrens , auxquels il est inutile de vouloir s'opposer dans le moment de leur violence. Je me gardai donc bien de combattre celles , où l'on étoit à Madrid sur les heureux changemens que devoit produire entre les deux Cours de France & d'Espagne, la disgrâce du Duc de Bourbon , & je paroissais persuadé, comme tout le monde , d'une prochaine réunion entre les deux Couronnes. Je ne doutois cependant point que si leurs Maj. Cath. vouloient faire dépendre leur réconciliation avec le Roi leur Neveu , de son accession au Traité de Vienne , on ne changeât bien-tôt de sentiment à Madrid. Car il n'étoit pas vraisemblable que l'Evêque de Fréjus conseillât au Roi une pareille démarche,

&

& qu'il commença son Ministère , par détruire l'alliance que le Duc de Bourbon avoit faite si à propos , avec l'Angleterre & la Prusse , & dans laquelle la Hollande étoit sur le point d'entrer.

Mon devoir & ma situation en Espagne, exigeant que j'écrivisse à ce Prélat sur ce qui venoit d'arriver ; je m'acquittai de ce devoir en le félicitant sur la confiance entière dont le Roi l'honoroit , sur la satisfaction qu'on en ressentoit en France & en Espagne , & sur l'espérance qu'on concevoit dans l'un & dans l'autre Royaume , de voir bientôt arriver par sa sagesse la réconciliation si désirée des deux Rois , je terminois mon compliment , par le supplier de m'honorer de sa protection auprès de Sa Maj. & par les assurances du désir que j'avois de m'en rendre digne.

L'Archevêque d'Amida, le Comte de Salazar , & Don J. B. de Zuloaga , désiroient fort de savoir si le changement de Ministère n'en porteroit aucun aux relations qu'ils favoient que j'entretenois avec le Comte de Morville , & le dernier eut à cet égard , sans doute de concert avec les deux autres , une assez longue

L'ABBE' DE MONTGON. 141
longue explication avec moi. Mon intérêt, & la circonstance où je me trouvois, ne me permettant point de rien dire de positif sur cet article, avant que j'eusse appris comment on penseroit en France sur mon sujet, je me contentai d'assurer Don J. B. de Zuloaga, que quoique véritablement je fusse plus attaché au Duc de Bourbon qu'à l'Evêque de Fréjus, je n'avois cependant aucun lieu de croire que ce Prélat me fût mauvais gré de cette disposition, & que, comme suivant toute apparence, il n'ignoroit point les démarches que j'avois faites en Espagne, & la satisfaction qu'on en avoit témoignée en France, je pouvois présumer, que soit par lui, soit par le Comte de Morville, j'apprendrois bien-tôt la conduite que je devois tenir. J'ajoutai enfin, qu'ayant écrit à l'Evêque de Fréjus, qu'il falloit attendre sa réponse, pour juger de ses sentimens, & de l'usage qu'il vouloit faire de ma bonne volonté.

Don J. B. de Zuloaga, qui prenoit un véritable intérêt à ce qui me regardoit, me dit alors, qu'on avoit fait entendre à l'Archevêque d'Amida, & sans doute à leurs Maj. que l'Evêque de
Fréjus

Fréjus étoit fort peu porté à me faire plaisir ; que ce Prélat, suivant toute apparence , me feroit bien-tôt venir en France ; ou que s'il me laissoit en Espagne , ce feroit sans vouloir m'employer à rien ; il y a , ajoûta-t-il, des personnes ici , sur le zèle desquelles l'Evêque de Fréjus compte , dit-on , depuis long tems , auxquelles on prétend encore qu'il accordera sa confiance préféralement à vous.

Il ne seroit pas difficile , répondis-je à Don Juan , de vous nommer ces personnes , mais comme vous les connoissez comme moi , cela seroit inutile. J'ignore au surplus , quelles assurances elles peuvent avoir de la vérité de tout ce que vous m'apprenez qu'elles débitent ou font débiter sur mon compte , ni jusqu'où se peut être expliqué l'Evêque Fréjus avec elles , sur sa manière de penser pour moi. Quoi qu'il en soit , je laisse à ce Prélat à décider , ou de leur bonne-foi , ou de leur présomption ; & de tout ce que vous pouvez rapporter à l'Archevêque d'Amida & au Comte de Salazar , est , que dans l'ignorance où je suis actuellement sur tout cela , je m'en tiens , (ajoutai-je

L'ABBE' DE MONTGON. 143
je en riant) à la maxime de l'almanach :
Dios sobré todo.

Don J. B. après m'avoir encore entretenu de ce qui m'étoit personnel , me demanda si je connoissois les nouveaux Ministres qu'on venoit de mettre en place en France ? Je lui repondis , qu'à l'égard de Mr. le Blanc , j'avois eu avec lui des liaisons d'amitié très-grandes, malgré tous les* malheurs qui lui étoient arrivés ,

* Peu de personnes ont plus éprouvé que Mr. LE BLANC , l'inconstance de la fortune , & tout ce qu'elle peut faire ressentir de flatteur & de cruel. En effet , après avoir été choisi dans le tems de la Régence , pour remplir la place de Ministre de la guerre , dont sa capacité le rendoit digne , il la perdit le 1 Juillet 1723. par une Lettre de cachet , que le Marquis de la LA V R I L L I E R E , Secrétaire d'Etat , lui porta , & par laquelle il lui étoit ordonné de se retirer à 30 lieues de Paris. Impliqué ensuite dans des accusations de malversation , & ce qui n'est pas moins sensible dans l'assassinat du Sr. SANDRIER , il fut mis à la Bastille , où l'on conduisit successivement ses Secrétaires , son Biblotécaire ; & presque tous ceux qui avoient quelque rapport à lui. L'examen des crimes dont on l'accusoit ayant été remis au Parlement , il essuya toute l'amertume & la honte de l'interrogation qui lui fut faite sur les différens chefs
d'accu-

rivés , & que j'étois persuadé qu'il conservoit pour moi les mêmes sentimens , mais que pour Mr. Pelletier des Forts , je n'avois jamais eu aucune relation avec lui , & ne pouvois rien dire de certain sur son caractère.

Nous raisonnâmes ensuite sur tous les mouvemens , que ce qui s'étoit passé à la Cour de France devoit y avoir produit. Don Juan me dit à cette occasion ,

d'accusation qu'on intentoit contre lui , & Mr. ARNAUD DE BOEX , qui étoit chargé de cette Commission poussa même cette interrogation au-delà des bornes qui lui avoient été prescrites. Enfin Mr. LE BLANC , après être parvenu à se justifier des differens crimes qu'on lui imputoit , & avoir éprouvé dans une si triste circonstance , les effets les plus marqués de la généreuse protection de M. le Duc d'ORLEANS & de feu Mr. le Prince de CONTI , il fut élargi en 1725. & il se retira à la Campagne dans une de ses terres , aussi accablé de malheurs que d'infirmités. Le Duc de Bourbon qui s'étoit déclaré avec le plus de vivacité contre ce Ministre , ayant dans ces entrefaites été obligé de se retirer à *Chantilly*, l'Evêque de Fréjus obtint non seulement le rappel de Mr. LE BLANC , mais il le fit encore rétablir dans la place de Ministre de la Guerre. Son retour à la Cour fut accompagné d'un applaudissement & d'une distinction ,

sion, que l'Archevêque d'Amida & le Comte de Salazar lui avoient témoigné, que leurs Maj. paroissoient un peu inquiètes des dispositions où pouvoient être pour Elles les nouveaux Ministres de France; & s'ils suivroient tous, les mêmes principes de l'Evêque de Fréjus, sur les bonnes intentions duquel on les assuroit de toutes parts, qu'Elles pouvoient sûrement compter. Voulez-vous, lui dis-je, que je vous mette mon sentiment par écrit, sur toutes les questions

tion, qui le dédommagoient des humiliations & des longues peines qu'il avoit souffertes, Mais cette espèce de triomphe, tout éclatant qu'il fût, ne put cependant remédier à l'impression que la disgrâce, les chagrins & une longue détention avoient fait sur sa santé. Elle fut toujours languissante, & ne lui laissoient goûter qu'imparfaitement la douceur de voir son innocence reconnue, & ses ennemis humiliés. Ce Ministre se comporta à leur égard avec une modération qui lui fit beaucoup d'honneur; & le seul Mr. ARNAUD DE BOEX, Maître des Requêtes & Conseiller au Parlement, qui, dans les interrogations qu'il avoit été chargé de faire à Mr. LE BLANC, avoit montré plus de passion que de prudence, reçut ordre de se défaire de sa Charge & de se retirer à *Angoulême*.

tions que vous me faites ? » Oui, sans
 » doute, me repartit Don J. B. de Zu-
 » loaga , & vous ferez un très-grand
 » plaisir aux deux personnes que je viens
 » de vous nommer ». Eh bien ! revenez
 donc demain ; & je vous promets, ajoû-
 tai-je , de vous tenir parole , à condition
 cependant que le seul Comte de Sala-
 zard lira ce que je vous donnerai. Car
 pour votre Archevêque , les matières
 que je veux traiter , sont trop délicates
 pour les lui confier. Il pourroit me
 compromettre ici par quelque trait d'im-
 prudence avec les personnes dont vous
 venez de me parler , & qui plus fines
 que lui , ne manqueroient point de faire
 ensuite des commentaires sur mes réflé-
 xions , qui sûrement ne seroient point à
 mon avantage.

Don Juan , en me quittant , me pro-
 mit de se conformer à ce que je sou-
 haitois ; de mon côté j'écrivis un Mé-
 moire , qui contenoit le portrait de l'E-
 vêque de Fréjus , & de ceux qui de-
 voient , suivant toute apparence , avoir
 quelque part au Gouvernement en Fran-
 ce. J'exposois ensuite , comme par ma-
 nière de réflexion , les effets favorables
 ou contraires aux vûes de leurs Majesté
 Cath. ,

Cath., que les dispositions & les intérêts de ces personnes pouvoient produire dans la circonstance présente. C'étoit sans passion que je m'expliquois ; & je n'étois assurément prévenu d'aucun sentiment d'attachement ou de haine, envers ceux que je faisois paroître sur la scène. Je pouvois, je l'avoue, avoir quelque méfiance sur la manière de penser de l'Evêque Fréjus à mon égard ; mais elle ne m'empêchoit point de lui rendre justice, & d'ailleurs je n'avois pas lieu de le regarder encore comme mon ennemi déclaré.

Mon Mémoire parut à Don Juan Bautista & au Comte de Salazar, avoir un grand caractère de vérité, & très-propre à donner à leurs Maj. une juste idée de la situation présente de la Cour de France. Fidèles cependant l'un & l'autre à me garder le secret que j'avois exigé, le Comte de Salazar me fit seulement prier par Don Juan de trouver bon, que sans se désaisir du papier que je lui avois confié, il le lût simplement à l'Archevêque d'Amida, afin que ce Prélat pût satisfaire la curiosité de leurs Maj. ; sur plusieurs articles que contenoit mon Mémoire.

Je n'avois point alors éprouvé, comme je fis depuis, la perfidie de l'Archevêque d'Amida. Je le regardois à la vérité comme un homme d'un génie très-borné, mais j'étois fort éloigné de penser qu'il fut capable de manquer essentiellement à la bonnefoi & à la probité. Ainsi réfléchissant, que si ce Prélat venoit dans la suite à avoir quelque connoissance du Mémoire en question, le mystère que je lui en aurois fait, seroit très capable de l'offenser; je dis à Don Juan, qu'ayant une confiance entière dans la prudence du Comte de Salazar & dans l'amitié qu'il me marquoit, je souscrivois avec plaisir à tout ce qu'il désiroit, & que je le priois seulement, quand il liroit mon Mémoire à l'Archevêque, de lui insinuer que je comptois sur sa discrétion,

Au bout de trois ou quatre jours, Don Juan vint me dire que le Comte de Salazar avoit communiqué mon Mémoire à l'Archevêque; & que celui-ci en avoit été si satisfait, qu'il avoit voulu absolument le donner à leurs Maj., qui, de leur côté en paroissoient aussi contentes, que de l'attachement que je montrois pour leurs intérêts. Il ajouta
que

que ce Mémoire étant entre les mains du Roi & de la Reine , je ne devois pas craindre qu'ils s'en servissent pour me compromettre avec la Cour de France. Ce discours de Don Juan me paroissant bien fondé , je me contentai de lui demander s'il étoit bien certain que mon Mémoire eut été remis à leurs Majestés ? Et comme il m'assura que le Comte de Salazar l'avoit positivement chargé de me le dire , je n'eus plus d'inquiétude à ce sujet , connoissant toute la fureté qu'il y avoit à traiter avec leurs Maj. Cath. & leur exactitude à garder un secret, quand c'étoit avec Elles personnellement qu'on avoit à faire.

La curiosité que beaucoup de personnes avoient à Madrid d'apprendre les suites qu'entraîneroit pour moi le changement de Ministère en France , m'attirant beaucoup de visites & de questions inutiles & embarrassantes ; je jugeai à propos, en attendant que je fusse instruit de ma destinée , de satisfaire l'envie que j'avois de voir *Tolède*. Don Juan B. de Zuloaga, qui y avoit été , m'avoit parlé avec beaucoup d'éloges des richesses de l'Eglise Cathédrale de cette Ville & des autres raretés qui s'y re-

marquent. J'y fis donc un petit voyage, & je passai en chemin faisant par *Aranjuez*. C'est une Maison Royale, située sur les bords du *Tage*, & du *Xarama*, dont les Jardins, quoique dans un goût ancien, sont fort agréables, & les avenues d'arbres qui conduisent au Palais, extrêmement longues & belles. L'Empereur CHARLES V., qui, me dit-on avoit commencé à les faire planter, les peupla par un goût bien singulier, de corbeaux & de corneilles, qu'il y fit apporter exprès de Flandres; car auparavant on n'en voyoit point en Espagne. Ces animaux ont si bien suivi depuis les intentions de ce Prince, qu'on peut dire, qu'ils regardent ces beaux arbres comme leur unique héritage, s'écartant si peu de ce séjour qu'on n'en voit presque point ailleurs.

Mr. l'Archevêque * de Toléde, qui m'honoroit d'une amitié, dont j'aurai plus d'une occasion de parler dans la suite, m'avoit donné une Lettre pour un de ses Neveux, nommé ce me semble, *Don*, ANDREZ CANNO, Archidiacre d'*Alcaraz*, dans l'illustre Chapitre

* *Don Diego de Astorga y Cespeder.*

L'ABBE' DE MONTGON. 151
tre de cette Eglise Métropolitaine. Ce-
lui-ci s'offrit avec toute la politesse pos-
sible, de me faire voir lui-même, ce
qui pouvoit le plus exciter ma curiosi-
té: Et comme elle rouloit principalement
sur les richesses du trésor de l'Eglise, &
sur ce qui concerne le *Rit* (1) *Mozara-
bique*, qui s'y observe encore; il me
G 4 donna

(1) Les Visigots *Ariens*, s'étant rendus maî-
tres de presque toute l'Espagne, ils introdui-
sirent dans le culte, plusieurs changemens con-
formes à leurs sentimens. Mais ces peuples
étant rentrés dans la suite dans le sein de l'E-
glise, par les soins de leur Roi RECCAREDE,
frere du St. Prince & Martyr HERMENEGIL-
DE, & par les instructions de St. LEANDRE,
Archevêque de *Seville*; on travailla après
leur conversion, à établir un culte uniforme
dans les Eglises d'Espagne: & cette Liturgie,
qui fût appelée après *Mozarabique*, est attri-
buée pour l'ordre & la disposition à St. LEAN-
DRE, & à St. ISIDORE son successeur, qu'on
dit aussi avoir eu part à sa composition. Ainsi
elle est, comme on voit, de la fin du cinquié-
me siècle. Il n'y a pas d'apparence cependant,
que ce soit St. LEANDRE qui l'ait entièrement
composée; mais il est très-vraisemblable qu'il
suivit, pour le choix des prières & des céré-
monies, les usages reçus & autorisés dans les
Eglises Catholiques de son tems.

Cette

donna rendez-vous le lendemain matin de mon arrivée, dans une Chapelle assez grande, au bas de l'Eglise Cathédrale, où l'Office se fait, & la Messe se dit conformément à ce Rit. J'eus la satisfaction

Cette Liturgie ainsi établie, ayant donc été observée par celle d'Espagne, jusqu'au tems que les Arabes s'emparèrent de presque tout ce Royaume, les Chrétiens qui furent soumis à ces peuples, & qu'on nomma *Mozarabes*, n'ayant que peu de communication avec les autres Eglises Chrétiennes, conservèrent toujours les mêmes usages, sans admettre les changemens qui s'étoient insensiblement introduits ailleurs dans l'Office public.

ALPHONSE VI. Roi de Castille, ayant repris *Tolède* en 1085. sur les Maures, & trouvant parmi les Chrétiens cette Liturgie, telle qu'elle étoit pratiquée depuis St. LEANDRE; ce Prince fit assembler plusieurs Evêques pour régler les affaires de la Religion: & il vouloit, aussi bien que la Reine CONSTANCE son Epouse, qu'on abolit l'Office *Mozarabique*, & qu'on y substituât celui de *Rome*, que presque toutes les autres Eglises Chrétiennes suivoient. Le Pape, pour favoriser ce changement, envoya RICHARD, Abbé de St. Victor de *Marseille*, au Roi ALPHONSE; & cet Abbé, de concert avec ce Prince, la Reine, & BERNARD, nommé à l'Archevêché de *Tolède*, travailla à établir l'usage de l'Office Romain. Mais, ni ses exhorta-

L'ABBE' DE MONTGON. 153
tion d'y en entendre une , célébrée selon
cette ancienne & vénérable Liturgie. J'e-
xaminai ensuite les Livres qui la contien-
nent , & j'y remarquai avec plaisir , la
foi de la réalité , & de l'adoration de la
G 5 divine

hortations , ni l'autorité du Roi , ne purent
déterminer le Clergé , la Noblesse & le Peu-
ple , à consentir à la proposition. Dans cette
circonstance , on s'avisa de recourir pour dé-
cider l'affaire , à un expédient bien extraor-
dinaire : car on choisit deux Chevaliers qui
devoient dans un combat singulier , soutenir
l'un l'Office Romain , & l'autre l'Office *Mo-
zarabique*. La chose ainsi déterminée , les deux
Champions en vinrent , dit-on , aux mains ,
& le premier fut vaincu. Cette épreuve
n'ayant apparemment point encore paru suf-
fisante , on en admit une autre d'une espèce
différente : car , après beaucoup de prières &
de processions , on alluma un grand feu dans
lequel on jeta un Missel Romain , & un Mis-
sel Mozarabe. Le sort du premier , dit-on ,
fut aussi malheureux , que l'avoit précédem-
ment été , dans le combat , celui de son dé-
fenseur : il fut brûlé , pendant que le Missel
Mozarabe resta sain & entier. Le Roi , la
Reine , ni l'Abbé Richard , n'osèrent plus ,
après cet événement , insister davantage sur
le changement qu'ils avoient proposé ; & on
consentit que les anciennes Paroisses conti-
nuassent de faire l'Office Mozarabique , en or-
donnant seulement aux Chrétiens , qui avoient
vécu

divine Eucharistie , même hors de son usage ; la prière pour les morts ; l'invocation des Saints & le culte des Images ; l'usage des lumières pendant le saint Sacrifice & l'Office divin ; celui de l'encens , des Ornaments & des autres Cérémonies : Et cette conformité si exacte de la foi de l'ancienne Eglise , sur des points si essentiels , avec celle de notre tems , me fit sentir mieux que je ne puis l'exprimer , le bonheur d'être né dans le sein de l'Eglise Romaine , l'unique & fidèle dépositaire de la vérité.

De

vêcu sous la domination des Maures , de se retirer , & qu'au surplus les autres Eglises faisoient l'Office Romain.

Dans la suite des tems , les anciennes familles Mozarabes venant peu à peu à s'éteindre & à être remplacées par de nouvelles , on introduisit enfin dans toutes les Eglises l'Office Romain ; & on se contenta simplement de célébrer en certains jours la Messe selon le Rit Mozarabique.

Enfin , le Cardinal XIMENES , Archevêque de *Tolède* , désirant avec raison de conserver dans son Eglise ce précieux monument de l'antiquité , fit de nouveau imprimer à ses frais les Missels , Breviaires , Rituels & autres Livres à l'usage des Mozarabes : & c'étoit de ceux-là dont on se servoit encore quand je fus à *Tolède*.

De la Chapelle où le Rit Mozarabique s'observe, le neveu de Mr. l'Archevêque de Tolède me conduisit à la Chapelle de la sainte Vierge, qui répond parfaitement par sa richesse à la vénération singulière, que toute la Nation Espagnole montre pour la Mere de Dieu. Il me fit voir aussi derrière le Chœur, l'Autel où le S. Sacrement repose, & que le pieux Archevêque son oncle faisoit alors construire avec une magnificence digne de sa Religion. Nous passâmes ensuite dans ce qu'on appelle le Trésor, qui est une grande & magnifique Pièce. C'est-là qu'on tient beaucoup de Reliques dans des Châsses d'une grande richesse; & qu'on garde aussi un vase très-pesant, construit du premier or qui fut porté des Indes en Espagne. Ce vase est placé sur une espèce de grande table d'argent, environnée d'Ornemens & de Girandoles du même métal; & il est consacré à porter le Saint Sacrement le jour de la Fête de Dieu.

La magnificence paroît de toutes parts dans cette illustre Métropolitaine d'Espagne; l'argenterie qui s'y trouve va à des sommes immenses, & ne contribue

pas peu à la Majesté avec laquelle on y fait le Service divin. A la vue de tant de Richesses, je dis à l'Archidiacre Don Andrez Canno, que je pouvois lui tenir le discours de la Reine de *Saba* à *Salomon* : Que dans le recit qui m'avoit été fait de la magnificence de son Eglise, on ne m'avoit pas rapporté la moitié de ce que je voyois de mes yeux. Après quelques autres propos semblables sur les diverses choses que j'avois vûes, & sur la beauté des peintures du plafond du Trésor, l'Archidiacre me rapporta, sans doute, pour me faire plaisir, que l'Eglise de Toléde avoit toujours honoré St. LOUIS d'un culte particulier, en reconnoissance du don de plusieurs Reliques que ce St. Roi avoit fait à cette Eglise à son retour de la Terre Sainte, & qu'on m'avoit effectivement fait voir. L'ordre, ajouta-t'il, que le Roi a donné depuis qu'il est monté sur le trône, que la Fête de St. Louis fût observée dans tous ses Etats, à été reçu dans cette Eglise avec un véritable plaisir.

Presque toute la matinée s'étant passée à examiner ce que je viens de rapporter, je pris congé de l'Archidiacre
pour

pour me retirer chez moi. A peine y fus-je arrivé, qu'il m'y envoya un régal de toutes sortes de confitures, de fruits, de vins & d'autres mets, en me mandant qu'il viendrait sur le soir me prendre, pour me conduire dans les autres endroits de la Ville que je croirois digne de ma curiosité. Celui de tous que j'eusse le plus souhaité de voir, étoit l'ancien Palais des Rois Maures, nommé l'*Alcazar*, que CHARLES V. avoit fait embellir; mais qui fut brûlé par les troupes de l'Empereur CHARLES VI. au mois de Novembre 1710, quand ils abandonnèrent Toléde. Je crus donc très-inutile d'aller considérer les ruines de cet ancien édifice, & les restes de son ancienne splendeur, & je me rendis à l'Archevêché, avant que Don Andrez Canno sortit pour me venir chercher. Il me fit parcourir toute cette vaste maison, qui, fort dénuée d'ornemens, au moins dans ce tems là, n'a rien de remarquable que sa grandeur. Quand nous fûmes de retour dans son appartement, il me donna toutes sortes de rafraîchissemens selon l'usage du Païs; & il me mena ensuite à la promenade dans des endroits d'où l'on découvre

une

une très-belle vûe. Ce fut là où nous nous séparâmes , après toutes sortes de témoignages d'amitié & de politesses de sa part , & de reconnoissance de la mienne.

Au sortir de Toléde , je vins coucher à *Illescas* , qui est une petite Ville assez jolie , à moitié chemin de Toléde à Madrid ; d'où je me rendis dans cette Capitale , cinq ou six jours après que j'en étois parti.

J'appris en y arrivant , que malgré tous les bruits qui se répandoient d'une prochaine réconciliation , leurs Majestés Catholiques ne laissoient pas de faire passer un gros Corps de troupes sur les frontières de la France , & qu'on comptoit de faire cantonner plus de trente mille hommes d'Infanterie & près de dix mille chevaux , le long des Pirénées , depuis *Puicerda* jusqu'à *Rosé*.

L'Archevêque de Toléde , chez qui je fus le lendemain de mon arrivée , pour le remercier de tous les témoignages d'amitié que son Neveu m'avoit donné ; me dit que le Courier qui étoit venu porter au Nonce la nouvelle du changement de Ministère en France , étoit reparti assez brusquement , & qu'il étoit vrai-

vraisemblable que l'Evêque de Fréjus dans sa lettre au Roi d'Espagne, avoit fait quelques propositions d'accommodement, & vouloit se servir du Nonce, pour obtenir d'être écouté par sa médiation. » Mais, ajouta le Prélat, l'Evê-
 » que de Fréjus prend là, entre nous
 » soit dit, un Confident un peu sus-
 » pect, & qui sûrement ne fera rien
 » que de concert avec le Comte de Ko-
 » nikseg : & ce canal, à votre avis, est-
 » il bien sûr, ou du goût de vos nou-
 » veaux Ministres ? «

Comme j'ignorois entièrement les dispositions de l'Evêque de Fréjus, & ce qu'il avoit écrit au Nonce, & à d'autres personnes de la Cour; je ne repliquai rien à l'Archev. de Toledé qui pût détruire l'opinion où l'on étoit à Madrid, & où il pouvoit être lui-même, que l'Evêque de Fréjus préféreroit la Ligue de Vienne à celle d'Hanover. Je me contentai de lui dire, que jusqu'à ce que l'on vît quel train prendroient désormais les affaires en France, il étoit bien difficile de juger des suites qu'auroient tous les changemens qui y étoient survenus; mais que j'étois très-persuadé avec le public, qu'ils ne pouvoient qu'être
 tre

tre avantageux à la réunion des deux Couronnes.

Depuis que j'avois appris que le Duc de Bourbon étoit exilé à Chantilli, je m'étois entièrement abstenu de rien écrire au Comte de Morville de ce qui se passoit en Espagne; & j'étois fermement résolu, comme je l'ai dit, de ne faire aucune démarche auprès de lui, qui pût autoriser l'artificieux Evêque de Fréjus à me faire sentir, qu'il regardoit comme inutiles les relations que j'entretenois avec ce Ministre, & à les faire entièrement cesser. Soit que le Comte de Morville soupçonnât ce que je pensois à cet égard, soit qu'il eût appris par le Duc de Bourbon, que j'étois parti de France assez mécontent de l'Evêque de Fréjus: il crut devoir me rassurer par une lettre qu'il m'écrivit, en date du 24 Juin 1726, dans laquelle il m'apprenoit que l'Evêque de Fréjus possédoit désormais toute la confiance du Roi; que les changemens qui étoient arrivés, n'en devoient porter aucun au zèle que j'avois montré jusqu'alors pour le service de Sa Majesté; qu'il m'exhortoit de continuer à en donner des marques, & à l'informer, comme par le passé,

passé, de tout ce qui viendrait à ma connoissance. Malgré tous ces témoignages des favorables dispositions où le Comte de Morville étoit pour moi , & du desir que je m'appercevois qu'il avoit que je lui écrivisse à mon ordinaire ; je jugeai pourtant à propos , avant de prendre ce parti , d'attendre encore que j'eusse vû par la réponse que l'Evêque de Fréjus feroit à mon compliment , si le stile de sa lettre paroîtroit conforme à ce que le Comte de Morville me disoit dans la sienne , & ce que m'écriroit aussi Mr. le Blanc.

Don Juan-Bautista de Zuloaga , toujours fort curieux de savoir dans quels sentimens les Ministres de France étoient sur mon compte , ne me voyoit point , qu'il ne me demandât là-dessus quelque nouvelle. Ainsi , ayant reçu peu de jours après mon retour de Toléde , la lettre du * Comte de Morville dont je viens de parler , je la lui donnai à lire. Il me pria de la lui laisser pour la communiquer

* Elle est restée entre les mains de l'Archevêque d'*Amida* , aussi bien que les réponses de l'Evêque de *Fréjus* , & de Mr. LE BLANC.

quer à l'Archevêque d'Amida & au Comte de Salazar, qui l'un & l'autre, me dit-il, souhaitent autant que moi, que votre Cour continue à vous employer dans celle-ci.

Au bout de dix à douze jours, je reçus, par la Poste de France, les réponses de l'Evêque de Fréjus & de Mr. le Blanc; toutes deux, autant que je puis m'en souvenir, en date du 8 Juillet 1726. Le Prélat me disoit dans la sienne, qu'il recevoit avec plaisir les assurances que je lui donnois de la part que je prenois à ce qui le regardoit. Il ajoutoit, qu'il souhaitoit ardemment de pouvoir contribuer à la réconciliation des deux Couronnes, & en particulier de donner en toute occasion au Roi d'Espagne, des marques de son zèle & de son respect. Et sans me rien dire sur la conduite que je devois tenir en Espagne, ni sur celle que j'y avois tenue depuis que j'y étois, il finissoit sa lettre par les complimens ordinaires des gens en place; que je pouvois compter sur son empressement à me donner, en toute occasion, des preuves de l'envie qu'il avoit de m'être bon à quelque chose.

A l'égard de Mr. le Blanc, il se servoit de toutes les expressions les plus obligeantes, pour me faire connoître, que son amitié pour moi & pour ma famille étoit toujours la même. Il me prioit de lui donner souvent de mes nouvelles, & terminoit sa lettre, par me souhaiter tout le bonheur possible dans la Cour où j'étois, & sur-tout, ajoutoit-il, celui de pouvoir contribuer à la réunion des deux Couronnes, que tout le Royaume de France désiroit, & lui encore plus que personne.

Je remis ces deux lettres en original à Don J. B. de Zuloaga ; & il les porta à l'Archevêque d'Amida & au Comte de Salazar. † Outre ces deux lettres, je lui en communiquai aussi une * du Marquis de Bissy, où il me disoit, que le Comte de Morville dans une conversation qu'il avoit eue avec lui, paroissoit toujours extrêmement content de ma conduite, & l'avoit même chargé de me l'apprendre, & de me dire en même tems qu'il s'attendoit que j'aurois toujours la même exactitude à lui rendre compte de
ce

† Ces lettres sont restées entre leurs mains.

* Dans les papiers enlevés par ordre du Cardinal de Fleury.

ce qui se passoit en Espagne. Le Marquis de Bissy me pressoit fort , de me conformer à ce que ce Ministre desiroit , & de cultiver par ce moyen l'amitié & l'estime qu'il témoignoit avoir pour moi. Bien persuadé de mon côté , que les marques qu'il me donnoit de l'une & de l'autre étoient sincères , je me sentoits très disposé à entretenir fidèlement le commerce de lettres que j'avois avec lui : mais comme en même tems ce que j'avois éprouvé des artifices de l'Evêque de Fréjus , & ce que je savois de l'espèce de froideur avec laquelle nous étions séparés , me tenoit fort en garde contre lui , je me proposai , dans la circonstance délicate où je me voyois , de tenir une conduite si mesurée , qu'elle ne donnât aucun sujet à ce Prélat , de me faire passer pour un homme , qui voulût s'attirer une confiance de sa part , dont peut-être il ne me jugeoit pas digne , ni de me reprocher , par un silence affecté , que je manquois de zèle pour le service du Roi.

Cette précaution me parut d'autant plus nécessaire , que je ne tardai point à appercevoir , que depuis que l'Evêque de Fréjus étoit à la tête des affaires en France,

France , il paroiffoit faire entrer dans fa manière d'agir , pour fe reconcilier tous les partis , beaucoup de petites rufes , qui , ne pouvant manquer d'être découvertes , devoient naurellement donner aux uns & aux autres , une méfiance commune de fes vues.

En effet , dans le même tems que j'apprenois de Milord Harrington , que le Comte de Morville , par l'ordre , fans doute , de ce Prélat , s'expliquoit dans fes lettres d'une manière conforme aux engagements que la France avoit pris avec fes Alliés ; il me revenoit d'un autre côté , que l'Evêque de Fréjus , dans celles qu'il écrivoit , tantôt à la Ducheffe de St. Pierre , & tantôt au Marquis de la Roche , ou aux Peres Bermudez & l'Aubruffel , fembloit prefque contredire ce Miniftre , & s'expliquoit au moins fi obfcurément , fur ce qui concernoit les moyens qu'on pouvoit prendre pour terminer la réconciliation , qu'à l'entendre parler , elle pouvoit fe conclure , en laiffant fubfifter toute l'union de la France avec l'Angleterre & la Pruffe , & toute celle de l'Efpagne avec l'Empereur.

Cette difpofition , que je remarquois dans ce Prélat , à prendre comme un Caméléon

méléon tant de formes différentes , me fit soupçonner qu'il falloit se résoudre , quand on travailloit sous ses ordres , à lui voir recueillir scrupuleusement toute la gloire du succès , & rejeter facilement sur autrui , les suites fâcheuses & embarrassantes des raffinemens de sa politique. Je laissai donc sans nulle envie , le soin & la gloire de démêler les véritables sentimens de ce Ministre , aux confidens & confidentes qu'il se ménageoit à Madrid ; & il me paroissoit que j'étois amplement dédommagé , de n'être point compris dans ce nombre , par l'embarras où j'apprenois que ces personnes se trouvoient souvent, pour soutenir auprès de L.M.C. tout ce qu'elles avoient avancé des changemens favorables à leurs vues , que le ministère de l'Evêque de Fréjus devoit opérer.

Ce n'étoit pas au reste les partisans seuls de l'Evêque de Fréjus à Madrid , qui s'efforçoient de donner cette idée. On peut dire qu'elle étoit devenue générale dans toute l'Europe ; & qu'on paroissoit persuadé de toute parts , comme je l'ai dit , que la disgrâce du Duc de Bourbon , & l'élévation de l'Evêque de Fréjus devoient produire infailliblement la
réunion

L'ABBE' DE MONTGON 167
réunion des deux Couronnes. En effet ,
aussi-tôt que l'un & l'autre furent sçues en
Angleterre , on y vit baisser les fonds
publics. Quant à la Cour de Vienne ,
quoiqu'on affectât d'y publier , que tous
les changemens qui étoient arrivés en
France seroient très avantageux à Leurs
Maj. Imp. & Cath. & serviroient même
à conserver la bonne intelligence qui ré-
gnoit entr'Elles ; on conçu néanmoins
tant de soupçons du contraire , & tant
de crainte d'apprendre tout d'un coup la
réconciliation des deux Rois conclue ,
que l'on envoya , dès qu'on fut instruit
de la destitution du Duc de Bourbon ,
un Courier au Comte de Konikseg à Ma-
drid , avec d'amples instructions sur la
manière dont il devoit s'y conduire pour
empêcher un pareil événement , ou pour
le faire au moins dépendre de la média-
tion de l'Empereur.

Le Roi de Prusse de son côté , ne
marqua pas moins d'inquiétude ; il té-
moigna au Comte de Rottembourg ,
Ambassadeur de France , qu'il crai-
gnoit , que sous le Ministère de l'Evê-
que de Fréjus , qui , par délicatesse de
con-

conscience , † avoit jugé à propos de se démettre de son Evêché , l'Alliance du Roi Très-Chrétien avec les Protestans ne fût pas de longue durée , & que Sa Maj. ne lui préférât celle qui s'étoit faite à Vienne.

Les conséquences qui résultoient pour la France d'une opinion si universellement

† Extrait de la Lettre Pastorale de Mr. l'Evêque de *Fréjus* , lorsqu'il étoit sur le point de quitter le Gouvernement de son Diocèse. *Du 30 Avril 1715.*

» Nous ne sentons que trop , par l'amertume
 » de notre douleur , disoit S. GREGOIRE ,
 » combien il est dur & pésant de gouverner
 » dans les tems de trouble & de division; avec
 » combien plus de raison devons-nous former
 » la même plainte , nous qui n'avons ni les
 » lumières , ni la science , ni l'autorité , ni la
 » Sainteté de ce grand Pape , & qui vivons
 » dans un siècle plus malheureux encore que le
 » sien. »

A cinquante-neuf ans le gouvernement d'un Diocèse effrayoit Mr. l'Evêque de *Fréjus* , 17. ans après , celui d'un grand Royaume lui a paru si léger , que son attention de n'en partager les soins avec personne , a été jusqu'au scrupule. Est-ce le pur zèle du bien public , ou un désir immodéré de dominer , qui ont causé des sentimens si opposés? C'est au public à en juger.

ment répandue , & qui tendoit à lui faire perdre tous ses Alliés , étoient trop importantes , pour que cette Puissance ne s'attachât point à les arrêter. On enjoignit donc à tous les Ministres du Roi dans les Cours Etrangères , de désabuser promptement les Souverains auprès desquels ils résidoient , des faux bruits qu'on répandoit ; & de les assurer , que quoique le Roi désirât sincèrement de se réconcilier avec le Roi d'Espagne , ce ne seroit cependant jamais aux dépens de la bonne foi. Pour tranquilliser encore davantage le Roi de Prusse , qui paroissoit le plus allarmé ; l'Evêque de Fréjus , en écrivant au Comte de Rottembourg , Ambassadeur de France à Berlin , le chargea de faire connoître à Sa Majesté Prussienne , outre ce que je viens de dire ; que le Roi avoit été élevé dans le principe d'être toujours religieux observateur des Traités qu'il feroit , même avec les Infidèles , à l'exemple du Roi St. LOUIS , qui garda exactement la parole qu'il avoit donnée aux Sarasins pendant sa captivité. La comparaison que l'Evêque de Fréjus sembloit faire entre ces derniers & les Protestans , n'avoit , je l'avoue , rien de

bien flatteur pour un Prince de leur Communion ; le Prélat cependant ne laissa pas de s'en servir , & même utilement : car le Roi de Prusse témoigna au Comte de Rottembourg la satisfaction qu'il avoit d'apprendre les dispositions où étoit Sa Majesté Très-Chrétienne , d'observer le Traité d'Hanover , & que l'Evêque de Fréjus lui inspirât ces sentimens.

Les précautions que ce Prélat prenoit pour faire tomber tous les raisonnemens qu'on avoit débité d'abord sur les changemens que son Ministère devoit produire en faveur de l'Espagne , & sur son intimité avec Mr. Horace Walpole , Ambassadeur d'Angleterre en France , ne tardèrent pas à être scûes à Madrid. Et comme il est bien difficile d'approuver ce qui paroît contraire à nos intérêts , les louanges qu'on avoit prodiguées à l'Evêque de Fréjus à la Cour d'Espagne , dans les premiers momens qu'on y avoit appris qu'il possédoit seul la confiance du Roi Très-Chrétien , se refroidirent beaucoup ; c'étoit souvent avec peu de fruit , que les partisans de ce Prélat cherchoient à justifier ses démarches.

C'est

C'est un métier très-dangereux, que celui de s'ériger en Prophète, quand c'est seulement par son esprit particulier qu'on parle ; & ce ne fut pas une précaution inutile aux anciens faiseurs d'Oracles, de s'expliquer si énigmatiquement, qu'on pût toujours trouver quelque sorte de rélation entre les événemens qui arrivoient, & ce qu'ils en avoient prédit. Par malheur pour les confidens de l'Evêque de Fréjus à Madrid, ils n'avoient pas suivi cette maxime. Au contraire, ils avoient annoncé si clairement les grands & prompts effets que devoit produire son zèle pour la Cour d'Espagne, que leurs Majestés ne voyant rien arriver de semblable, & appercevant même chaque jour combien ce Prélat paroissoit éloigné de s'unir à la Cour de Vienne, n'avoient plus aucune confiance dans leurs Prophéties, & les regardoient insensiblement comme celles des faiseurs d'Almanachs.

J'étois souvent témoin des discours qui se tenoient à cet égard, & auxquels je m'étois bien attendu. Mais comme je n'avois reçu aucune instruction de l'Evêque de Fréjus, sur ce que je devois dire en pareil cas, & que je voyois, par le

silence qu'il gardoit avec moi, qu'il se méfioit apparemment, ou de ma bonne volonté, ou de mes lumières; j'abandonnai sans peine à ceux dont il avoit sans doute meilleure opinion, le soin de faire connoître l'utilité & la justice de ses desseins.

Pendant que tout ceci se passoit à Madrid, l'arrivée de l'Amiral WAGER avec son Escadre dans le Nord, changea si fort la face des affaires en ce Pais-là, que je crois à propos d'en dire ici quelque chose, à cause de la relation qu'elles avoient avec ce qui se passoit en Espagne & à Vienne.

J'ai observé que la Cour de Danemarck, soupçonnant l'Impératrice de Russie de former de vastes projets en faveur du Duc d'Holstein, avoit secrètement sollicité le Roi d'Angleterre de lui envoyer du secours; & que ce Monarque s'étoit d'autant plus volontiers déterminé à le lui accorder, qu'il se croyoit intéressé autant que le Danemarck, à s'opposer aux desseins de l'Impératrice de Russie. L'Amiral Wager ayant donc mis à la voile de la *Buoy de Nore* le 28 Avril, avec une Escadre de vingt-trois vaisseaux de ligne, deux
brulots

brulots & un vaisseau d'Hôpital, il arriva à la Rade de Coppenhague le 4 Mai. On le vit arriver avec joye ; & dans l'audience que le Roi de Dannemarck lui donna deux jours après son arrivée , il régla avec ce Prince ce qui concer-
noit la jonction de la Flotte Danoise avec celle d'Angleterre. Après quoi , il eut l'honneur de régaler Sa Majesté Danoise , le Prince Royal , & plusieurs Ministres & Seigneurs Danois sur son bord , & il leur fit voir à cette occasion son Escadre rangée en bataille.

Aussi-tôt après l'arrivée de cet Amiral devant Coppenhague , on donna des ordres très-précis à tous les Officiers & à toutes les troupes auxquelles celles d'Hanover devoient se joindre en cas de besoin , de se tenir prêtes à marcher au premier commandement , & on acheva d'équiper promptement les vaisseaux qui étoient destinés à joindre l'Escadre Angloise. Plusieurs des sujets du Roi de Dannemarck étoient engagés au service des Princes Etrangers , & en particulier à celui de la Russie , sur la Flotte de laquelle il y en avoit grand nombre. Ce Monarque , dans la vûe vraisemblablement d'affoiblir cette der-

nière, fit publier une Ordonnance, qui, revoquant la permission qu'il avoit donnée à ses sujets de prendre ce parti, les obligeoit à revenir dans leur Patrie, aussi-tôt que les Puissances, au service desquelles ils étoient entrés, cesseroient de vouloir vivre avec Sa Majesté Danoise dans une bonne intelligence.

L'Amiral Wager, après avoir été témoin de toutes les mesures que le Roi de Dannemarck prenoit pour seconder les vûes du Roi d'Angleterre, remit à la voile, & arriva le 18 Mai 1726 à la vûe d'*Elsenap* sur les côtes de Suède. C'est-là que Mr. POINTZ, Ministre de la Grande Bretagne, alla aussi-tôt le joindre sur son bord, & le conduisit le lendemain à Stockholm chez le Comte de HORN, Président de la Chancellerie. Cet Amiral, dans la visite qu'il rendit à ce Seigneur, lui communiqua la copie de la lettre du Roi d'Angleterre à Sa Majesté Suédoise. Le sur-lendemain, il eut audience de ce Monarque, dans laquelle il l'affura que le Roi son Maître ne l'avoit envoyé dans la Mer Baltique, que pour veiller à la sûreté des Etats de Sa Majesté, & pour
con-

L'ABBE' DE MONTGON. 175
concourir avec Elle , à maintenir la
paix & la tranquillité dans le Nord.
Cette assurance ayant paru être reçue
avec une entière satisfaction de la part
du Roi de Suède , l'Amiral Wager prit
congé de ce Prince & de la Reine son
Epouse , qui lui donnèrent les marques
les plus distinguées de leur bienveil-
lance ; & après être retourné à Elfenap ,
accompagné de Mr. POINTZ & du
Comte de BRANCAS-CEREST , Minis-
tres d'Angleterre & de France , il remit
à la voile le 5 Juin , pour se rendre
dans le Golphe de Finlande.

Le favorable accueil qui avoit été
fait à l'Amiral Anglois à Stockolm , &
la diligence avec laquelle le Roi d'An-
gleterre l'avoit envoyé pour y veiller ,
disoit-on , à la sûreté des Etats des deux
Rois de Suède & de Dannemarck , en-
gagea Mr. Pointz à profiter d'une con-
joncture si favorable , pour présenter un
Mémoire * à Sa Majesté Suédoise qui
contribuât à la déterminer d'accéder au
Traité d'Hanover. Ce Mémoire , joint

H 4 à

* On le trouvera au Tome VI. *Pièces Jus-
tificatives* , No. III.

à la subite apparition de l'Escadre Angloise, eut le succès que ce Ministre désiroit. On assembla plusieurs fois le Sénat à Stockholm, & on débattit dans cette assemblée avec beaucoup de chaleur, l'affaire de l'accession au Traité d'Hanover. Elle passa enfin à l'affirmative; quoique ce ne fût pas par la pluralité des suffrages, y ayant eu nombre égal de Sénateurs pour & contre. Mais comme le Roi se trouva du côté des accédans, leur sentiment, selon l'usage, prévalut, & détermina la résolution, qui ne fut cependant que provisionnelle: l'examen, & l'entière décision d'une affaire si importante, & d'une si grande conséquence, ayant été renvoyé à la Diète que le Roi convoqua pour le premier Septembre suivant.

Aussi-tôt qu'on fut certain à Peterf-bourg que l'Escadre Angloise paroissoit dans la Mer Baltique, l'Impératrice de Russie, qui voyoit échouer tous ses projets par l'arrivée de cette Escadre, jugea alors à propos de prévenir les suites du ressentiment que la Suède pouvoit avoir des desseins qu'on avoit soupçonné Sa Majesté Czarienne de former contre cette Couronne. Dans cette

vûe,

vûe, elle fit présenter un Mémoire au Roi de Suède, dans lequel elle s'attachoit à faire connoître la fausseté des bruits qu'on avoit, disoit-Elle, malicieusement répandus, que la Flotte Ruffienne devoit venir sur les côtes de la Suède, pour y favoriser une révolution en faveur du Duc d'Holstein; & pour preuve, au contraire, de l'amitié & de la bonne intelligence qu'Elle vouloit conserver avec Sa Majesté Suédoise, Elle offroit d'employer pour son service toutes ses forces, au cas que la Suède eût sujet de craindre d'être attaquée par quelque Puissance.

Ces assurances des intentions pacifiques de la Cour de Russie, & de l'intérêt qu'Elle prenoit à la sûreté des Etats du Roi de Suède, venant un peu tard, furent reçues assez froidement à Stockholm; & on y témoigna au Ministre Ruffien, une reconnoissance proportionnée à l'opinion qu'on avoit de la bonne volonté de l'Impératrice Catherine.

L'arrivée de l'Amiral Wager à la Cour de Suède, & les suites avantageuses qu'elle avoit eues, aussi bien que le Mémoire que Mr. Pointz avoit présenté au Roi de Suède pour l'engager

à accéder au Traité d'Hanover, furent bientôt scûes à Peterfbourg. L'Impératrice de Ruffie, qui, dans les circonstances affez critiques où Elle se trouvoit, avoit plusieurs raifons de ménager la Suède, eut alors recours à un autre expédient pour retarder au moins, fi on ne pouvoit l'empêcher tout-à-fait, l'union de cette Couronne avec celles de France & d'Angleterre. Elle ordonna au Comte GOLLOWIN, fon Miniftre à Stockolm, de préfenter un nouveau Mémoire dans lequel, en fupposant que l'Efcadre Angloife paroiffoit vouloir attaquer la Mofcovie, Sa Majefté Impériale croyoit devoir donner part au Roi de Suède, que toute fa Flotte & fes Galères étoient prêtes à fe mettre en mer, pour s'opposer aux deffeins des Anglois : demandant là-deffus l'avis de Sa Majefté Suédoife, & en même tems, en cas d'infulte, les fecours que la Suède devoit donner à la Mofcovie, felon les deux Traités qui fubfiftoient entre les deux Puiffances.

Le Comte Gollowin, pour fe conformer exactement aux ordres qu'il avoit reçus de fa Souveraine, présenta au Comte de Horn le Mémoire dont je viens

viens de rapporter la substance, précisément le matin du jour qu'on devoit examiner dans le Sénat de Suède, la résolution qu'il convenoit de prendre sur les propositions que faisoient l'Angleterre & la France. Mais les vûes artificieuses de la Cour de Russie étoient trop visibles dans ce Mémoire, sur tout dans le moment qu'on le donnoit, pour que les prétendues allarmes de l'Impératrice de Russie, le Conseil qu'Elle demandoit, & le dessein qu'Elle faisoit semblant d'avoir pris, d'ordonner à sa Flotte d'attaquer celle d'Angleterre, fissent aucune impression sur l'esprit du Roi de Suède. Ce Monarque, parfaitement instruit que l'Escadre Angloise, bien loin de venir troubler la tranquillité du Nord, devoit au contraire s'attacher uniquement à la conserver, fit répondre au Comte Gollowin, que l'Impératrice sa Maîtresse n'ayant rien à craindre de la part de l'Angleterre, il jugeoit que tous les armemens que cette Princesse faisoit pour s'opposer aux desseins de l'Escadre Angloise, étoient très-inutiles, & que la Suède par conséquent n'étoit point obligée de lui accorder les secours qu'Elle feroit cependant

toujours fidèle à lui donner , quand les occasions le requerroient , conformément au Traité.

Dans le soin que l'Impératrice de Russie se donnoit pour détourner le Roi de Suède de se rendre aux sollicitations des Rois alliés, elle étoit parfaitement secondée par le Comte de FREYTAG, Ministre de l'Empereur à Stockholm : car , étant aussi peu satisfait que l'Impératrice Catherine , de voir le Roi & le Sénat de Suède portés à entrer dans la Ligue d'Hanover, il ne se laissoit point de représenter aux Ministres Suédois, combien Sa Maj. Impériale auroit lieu de se plaindre, que si peu de tems après qu'Elle avoit accédé au Traité que la Couronne de Suède avoit fait avec la Russie, S. M. Suéd. songeât cependant à s'unir à la France & à l'Angleterre. Ce Ministre ajoutoit même, comme par manière de réflexion, que suivant toute apparence, le parti que le Roi de Suède prendroit à cet égard, seroit bientôt suivi de la résolution que l'Empereur prendroit de son côté, d'accorder aux Rois de la Grande Bretagne & de Prusse, l'investiture des Duchés de Bremen, Verdeen, & Stetin, comme

Elec,

Electeurs de l'Empire , & de soutenir en même tems , de concert avec l'Imp. de Russie , les intérêts du Duc d'Holftein. Mais malgré toutes les sollicitations , les ruses , & les menaces des Comtes de Freytag & Gollowin , l'affaire de l'accession au Traité d'Hanover alloit toujours son train à Stockholm , & il étoit facile d'appercevoir , que suivant toute apparence , la Diète se conformeroit sur cet article aux sentimens du Roi & du Sénat.

L'Escadre Angloise étant partie d'Elfenap , entra dans le golphe de Finlande , & vint jeter l'ancre près de l'Isle de *Nargen* , à trois mille de *Revel*. Le Commandant de cette Place, ne sçachant trop comment prendre cette subite apparition , envoya à tout hazard faire un compliment à l'Amiral Wager , & lui demander en même tems à quel dessein il s'approchoit si près de Revel avec son Escadre. Celui-ci , après l'avoir assuré n'en avoir aucun , dont on dût prendre ombrage , dépêcha aussi-tôt un de ses Capitaines avec une Fregate pour porter à *Cronstadt* au Comte APRAXIN , Amiral de Moscovie , la lettre que le Roi d'Angleterre écrivoit à l'Impératrice
de

de Russie. Cet Amiral l'ayant envoyé sur le champ à cette Princesse, Elle lui ordonna de dire au Capitaine Anglois, qu'il pouvoit retourner à son Escadre, où Elle envoyeroit la réponse, qu'Elle vouloit faire au Roi son Maître. Il se passa dix à douze jours, avant qu'Elle exécutât ce qu'elle avoit promis. Au bout de ce tems-là, le Comte Apraxin ayant reçu la Lettre qu'Elle écrivoit au Roi d'Angleterre; il envoya à l'Amiral Wager, le Capitaine *Mitchkoff* pour la lui porter; & comme on sera bien aise, peut-être, de la voir, aussi-bien que celle de Sa Maj. Britannique, on les trouvera toutes deux insérées au Tome VI. † telles que je les reçus à Madrid de Milord Harrington.

L'Impératrice de Russie s'attachoit principalement dans sa réponse, à faire connoître combien les soupçons du Roi d'Angleterre, sur l'intérêt qu'Elle prenoit au rétablissement du Roi Jacques, étoient mal fondés; aussi-bien que sur les autres projets qu'on lui attribuoit dans le Nord. Mais les grands

* arme-

* armemens de terre & de mer , qu'on avoit vû faire à cette Princeſſe , & dont la dépenſe montoit , à ce qu'on diſoit , à quinze-cens mille Roubles ; ** vingt-deux Régimens d'Infanterie , qu'on devoit , diſoit-on , encore embarquer ſur la Flotte , avec un train conſidérable d'Artillerie , pendant que quinze à ſeize mille Chevaux avoient ordre de ſe tenir prêts à marcher ; & enfin , beaucoup d'autres diſpoſitions pour une grande entrepriſe , pouvoient faire douter de la ſincérité dès aſſurances que donnoit Sa Maj. Impériale , & juſtifier les ſages & prompts méſures , que les Rois d'Angleterre , de Suède & de Dannemarck avoient priſes de concert , pour conſerver la tranquillité dans le Nord.

La Flotte que ce dernier Monarque avoit armée , ayant joint l'Eſcadre Angloiſe ſous les ordres du Vice-Amiral

BILLE ;

* On débita alors à Madrid , que la Flotte Ruſſienne devoit être compoſée de 22. Vaiſſeaux de guerre , & de 75 Galères à trois Rames , & qu'on devoit mettre du Biſcuit ſur cette Flotte pour trente mille hommes , pour trois mois.

** Le Rouble vaut quatres livres monnoye de France.

BILLE, le 24 Juin près de *Revel*, le Sr. de WESTPHALEN présenta à ce sujet à l'Impératrice de Russie un Mémoire, * du contenu du quel S. Maj. Imp. parut extrêmement offensée : & on répondit par ordre de cette Princesse au Sr. de Westphalen avec beaucoup de vivacité.

Le ressentiment de cette Souveraine n'eut pourtant point d'autres suites. Bien loin même de traiter les Anglois & les Danois comme ennemis, Elle ordonna qu'on leur fournit toutes sortes de rafraîchissemens, & qu'on exigeât rien d'eux pour les différentes denrées qu'ils achettoient, au-delà du prix qu'en payoient les habitans du pays. Enfin, pour mettre le comble à sa générosité, † & pour se concilier apparemment l'amitié de la Nation Angloise, Elle fit publier une

* On le trouvera à la fin du Tome VI ; *Pieces Justificatives No. VI.* avec la réponse de S. M. Czarienne, No. VII.

† Les ménagemens de l'Impératrice de Russie pour se concilier l'affection de la Nation Angloise, pendant qu'Elle se plaignoit du Roi d'Angleterre, ne servoient qu'à fortifier ce Monarque dans l'opinion que cette Princesse mettoit tout en usage pour faire réussir le projet dont j'ai parlé.

une Ordonnance , * * qui produisit à Madrid autant d'éloges de la modération que montrait cette Princesse , que d'aigreur contre l'Angleterre , à qui on attribuoit de vouloir dominer par tout.

La bonté que l'Impératrice de Russie montrait pour une nation dont elle avoit lieu de se plaindre , toucha sensiblement tous les Négocians Anglois qui se trouvoient à Petersbourg. Ils vinrent se jeter aux pieds de S. Maj. pour lui en marquer leur reconnoissance , les autres , qui étoient répandus dans ses Etats ne cessoient de vanter sa magnanimité.

Au reste , si cette Princesse eut le chagrin de ne pouvoir exécuter les vastes projets qu'on lui attribuoit ; la prudence avec laquelle elle se conduisit avec ses voisins dans le Nord , & la fermeté qu'Elle montra en même tems , d'accéder au Traité de Vienne , à la vûe des deux Flottes Angloise & Danoise , ne lui fut pas moins glorieuse. On retrouve aujourd'hui la même sagesse , & la même grandeur d'ame dans son Auguste Fille , †
qui ,

* * *Pièces justificatives , No. VIII. Tom. VI.*

† ELISABETH PETROWNA , à présent Impératrice de Russie , depuis le 25. Novembre 1741.

qui, après être montée sur le Trône de ses Peres, par une révolution qui tient du prodige, s'attire de plus en plus l'amour & le respect des Sujets de son vaste Empire.

Tous les changemens qu'avoient causé dans le Nord l'arrivée des deux Escadres dont je viens de parler, ne furent guères vûs de bon œil à Vienne & à Madrid. Le refroidissement entre L. M. Imp. & Cath. & le Roi d'Angleterre s'augmentoît chaque jour, & on ne s'embarraffoit pas beaucoup de le diffimuler à la Cour d'Espagne. Pour se dédommager en quelque façon du mauvais succès des projets secrets qu'on avoit formé dans le Nord avec l'Imp. de Russie, L. M. Imp. & Cath. s'appliquerent avec une nouvelle ardeur, à disposer plusieurs Electeurs à embrasser leur parti; & afin de faciliter les Négociations qui se faisoient pour cet effet dans plusieurs Cours d'Allemagne, on fit passer d'Espagne, malgré l'épuisement des Finances, de grosses remises d'argent à Vienne, où l'on ne s'ennuyoit point d'en recevoir.

L'Empereur, qui tâchoit avec ce secours de porter aussi la plus grande partie du Corps Germanique à s'unir à lui

&

& à l'Espagne , auroit fort fouhaité , auffi bien que le Roi & la Reine d'Espagne , de gagner le Landgrave de Hefse-Caffel. On lui offrit pour cela des fubfides confidérables , que la Cour d'Espagne , felon fa générofité ordinaire , confervoit obligeamment de donner. Mais dans cette occafion L. M. Imp. & Cath. eurent encore le défagrément d'éprouver que le Roi de la Grande Bretagne les avoit prévenus par le Traité * qui fût figné à Londres le 12 Mars 1726. par le Vicomte de T O W N S H E N D de la part de ce Monarque , & par le Général DIEMAR de la part du Landgrave.

Tant de divers obftacles que l'Angleterre fufcitoit de toutes parts à l'exécution des deffeins de l'Empereur & de l'Espagne , piquoient vivement L. Maj. Cath. Elles auroient ardemment defiré de voir alors , comme on les en avoit flatté , l'Ev. de Fréjus détacher la France de l'Alliance d'Hanover. Mais les ef pérances fur cet article s'évanouiffant chaque jour de plus en plus , on étoit obligé à Madrid de diffimuler un reffentiment , qu'on ne fe trouvoit point en état de fatisfaire. Il

* On le trouvera dans les *Pièces juftificatives*, No. IX. Tome VI.

Il n'y avoit guère qu'un mois que nous avions appris en Espagne la disgrâce du Duc de Bourbon , lorsque je reçus une lettre du Comte de Morville , dans laquelle , après m'avoir assuré de nouveau que l'Evêque de Fréjus possédoit toute la confiance du Roi , il ajoutoit ; Qu'il avoit reçu ordre de ce Monarque de me faire savoir , que je ne pouvois rien faire qui fût plus agréable à S. M. & qui lui prouvât mieux mon zèle pour son service , que de disposer le Roi d'Espagne à consentir , que le † Pape anticipât en faveur de l'Evêque de Fréjus , la nomination de ce Prélat au Cardinalat , sans attendre celle des Couronnes. Le Comte de Morville , en m'enjoignant de faire toutes les instances possibles , pour obtenir cette grace de S. M. Cath. m'apprenoit que le Duc de Richelieu travailloit de son côté à Vienne à porter l'Empereur à ne point s'opposer à cette nomination , & qu'il y avoit tout lieu de se flatter , que les démarches qu'il faisoit auroient un heureux succès.

L'occasion de contribuer par mes soins à une chose que le Roi paroissoit avoir fort à cœur , étoit trop précieuse pour
que

que je ne m'appliquasse point à suivre de mon mieux les intentions de Sa Maj. D'ailleurs je n'étois point, grace au Seigneur, élevé dans les maximes vindicatives de l'Evêque de Fréjus, & bien loin de conserver le moindre ressentiment de tout le mal qu'il avoit tenté de me faire, j'étois au contraire très flatté, de lui montrer dans une circonstance si intéressante pour lui, avec combien peu de fondement il se méfioit de ma bonne volonté.

Aussi-tôt donc que j'eus reçu la lettre du Comte de Morville, je fus la porter à Don J. B. de Zuloaga; & je profitai de cette occasion, pour lui découvrir tout ce qui s'étoit passé précédemment entre l'Evêque de Fréjus & moi. J'ajoutai, que puisque la Providence permettoit que je pusse être de quelque utilité à l'Evêque de Fréjus, j'étois résolu de le servir avec autant d'amitié, qu'il m'avoit marqué d'indifférence; que je venois dans ce dessein, prier Don Juan de m'aider de ses conseils & de ses bons offices, pour faire réussir une négociation d'autant plus intéressante pour moi, qu'il s'agissoit, comme il voyoit par la lettre du Comte de Morville, d'une chose, que le Roi mon Maître désiroit extrêmement, &
d'enga-

d'engager en même tems un Prélat , qui possédoit toute la confiance de Sa Maj. à revenir des fausses préventions qu'il avoit sur mon compte.

Don Juan après m'avoir écouté sans m'interrompre , me répondit qu'il s'étoit toujours bien douté qu'il y avoit entre l'Evêque de Fréjus & moi quelque espèce de froideur , mais que voyant que je ne lui en disois mot , il n'avoit pas jugé à propos de me faire part de ses soupçons. Il ajouta que le Comte de Salazar & l'Arch. d'Amida étoient dans la même opinion , & que comme il m'en avoit déjà averti, on n'avoit pas négligé de la donner à L. M. Cath. » Mais voici enfin ,
 « continua-t-il , la circonstance du monde la plus favorable pour mettre l'Evêque de Fréjus dans vos intérêts , &
 » il doit être d'autant plus sensible au zèle que vous lui montrez pour les siens , qu'il ne paroît pas vous avoir trop donné lieu de concevoir pour lui de pareils sentimens. Reposez-vous au reste sur ceux que vous me connoissez pour vous , du soin que je vais prendre pour mettre en bon train la négociation dont il s'agit. Je verrai dès aujourd'hui nos deux amis ,
 pour

» pour les consulter & pour les prier de
 » vous être favorables. Laissez-moi la
 » lettre que le Comte de Morville vous
 » écrit , afin de la leur communiquer ,
 » & demain je vous rendrai compte de
 » leur disposition , & des mesures que
 » vous aurez à prendre. »

Don J. B. de Zuloaga me tint exacte-
 ment parole , & il m'apprit , quand il
 revint chez moi , que le Comte de Sala-
 zar & l'Arch. d'Amida , avoient eu un
 véritable plaisir , en lisant la lettre du
 Comte de Morville , de remarquer que
 c'étoit à moi que ce Ministre s'étoit
 adressé pour obtenir de L. Maj. Cath.
 la permission dont il s'agissoit. » Ils ne
 » s'y feroient point attendus , me dit-il
 » ensuite , car je les ai trouvés bien plus
 » instruits encore que je ne pensois ,
 » de la froideur qu'il y a entre l'Evê-
 » que de Fréjus & vous : & s'ils en igno-
 » roient toutes les circonstances que
 » vous m'avez apprises , ils favoient au
 » moins parfaitement , que le Prélat est
 » médiocrement de vos amis. Ce que je
 » leur ai rapporté du zèle que vous mon-
 » trez nonobstant cela pour ses intérêts ,
 » n'a fait qu'augmenter les sentimens
 » d'estime que vous leur connoissez pour
 vous,

» vous, & vous pouvez compter, que com-
 » me ils voyent de quelle importance il
 » vous est de faire réussir la négociation
 » dont on vous charge, ils vous servi-
 » ront avec amitié. Je ne dois pourtant
 » point vous dissimuler, que L. M. ont
 » remarqué que tout ce qu'on leur avoit
 » annoncé ici des changemens qui arri-
 » veroient en France en leur faveur,
 » quand l'Ev. de Fréjus y tiendrait la
 » première place, paroît de plus en plus
 » chimérique, & qu'Elles ne sont nulle-
 » ment satisfaites de la conduite de ce
 » Prélat. Cette disposition jointe au plai-
 » sir secret qu'on se fait actuellement en
 » cette Cour, de contrecarrer autant
 » qu'on peut les desseins de la vôtre, pour-
 » ra bien mettre quelques obstacles à la
 » réussite de vos projets. Mais il faut tâ-
 » cher de les surmonter, & pour que
 » vous ne vous découragiez point,
 » l'Arch. & le Comte de Salazar m'ont
 » chargé de vous dire : Que comme ils
 » savent que L. M. ont de la bonté pour
 » vous, ils vous conseillent d'exposer na-
 » turellement dans un Mémoire, les rai-
 » sons essentielles que vous avez de les
 » supplier d'accorder au Roi votre Maî-
 » tre un plaisir, qui, après tout, ne
 » tire

» tire à aucune conséquence, puisqu'il
 » ne s'agit que de faire écrire au Cardi-
 » nal BELLUGA, qui est chargé de leurs
 » affaires à Rome, pour qu'il témoigne
 » au Pape, qu'Elles ne s'opposent point
 » à ce qu'il accorde au Roi Très-Chré-
 » tien la satisfaction de nommer l'Evê-
 » que de Fréjus Cardinal. Travaillez
 » donc à présent sur ce Plan, poursuivit
 » Don Juan Bautista de Zuloaga, dans
 » le Mémoire qu'on vous conseille de
 » présenter à leurs Majestés : & quand
 » vous l'aurez mis au net, vous n'avez
 » qu'à me le donner, afin que je le por-
 » te à l'Archevêque d'Amida, qui s'of-
 » fre obligeamment de le présenter, &
 » de l'appuyer de son crédit auprès du
 » Roi & de la Reine ; & sans doute auf-
 » si, ajouta Don Juan en souriant, de
 » toute son éloquence ».

Très content de tout ce que Don J. B. de Zuloaga venoit de m'apprendre, je lui promis de porter le lendemain chez lui, le Mémoire dont il s'agissoit, & dès qu'il m'eût quitté, je commençai à y travailler. Comme il est dans le nombre des Papiers que la Cour de France m'a fait enlever, aussi bien qu'un Billet de Don Juan qui y a rapport, il ne

tient qu'à ceux qui s'en font emparés (au cas que j'avance ici quelque chose contre la vérité) de me convaincre de mensonge. Mais c'est ce que je ne crains point. Bien loin de-là, je souhaite de tout mon cœur que ce Mémoire devienne public, afin qu'on puisse y remarquer mon empressement & mon exactitude à y exécuter les ordres du Roi: l'éloge que j'y fais de l'Evêque de Fréjus, & toutes les raisons pressantes & intéressantes que j'emploie pour déterminer leurs Majestés Catholiques à ne point mettre d'opposition à la nomination de ce Prélat au Cardinalat.

Dès que j'eus mis ce Mémoire au net, je me rendis chez Don J. B. de Zuloaga, à qui je le donnai, avec une Lettre que j'écrivis à l'Archevêque d'Amida, pour le remercier de la bonté qu'il avoit de vouloir bien se charger de le présenter à leurs Maj. Cath.. Je le priai en même tems de le soutenir de ses bons offices; & j'ajoutois, pour l'exciter encore davantage à les accorder, que suivant toute apparence, l'Evêque de Fréjus feroit bien-tôt au Roi Très-Chrét. les mêmes instances en sa faveur, dont
il

il étoit question pour lui à la Cour d'Espagne ; & qu'ainsi par le service qu'il alloit rendre à ce Prélat auprès de leurs Majestés Catholiques , il s'acqueroit davantage le droit d'en exiger un tout semblable en France , pour lui procurer la même dignité , quand le tems (que je désirois , qui fût fort prochain) en seroit venu.

Don Juan B. de Zuloaga exécuta fidèlement la commission que je lui avois donné : deux ou trois jours après il vint me dire de la part de l'Archev. d'Amida , que ce Prélat avoit présenté ce Mémoire à L. M. , avec la Lettre que m'écrivoit le Comte de Morville ; qu'Elles lui avoient témoigné avec bonté , être fâchées de ne pouvoir m'accorder la grace que je leur demandois : mais qu'eu égard aux raisons essentielles qu'Elles avoient , de ne vouloir , dans la conjoncture présente , ni écouter , ni encore moins paroître accepter aucune proposition de la France , je ne devois point être surpris qu'elles n'eussent aucun égard aux représentations que le Comte de Morville m'ordonnoit de la part du Roi de leur faire , & que par conséquent , Elles ne fissent point

écrire au Cardinal Belluga, d'agir directement en leur nom auprès de Sa Sainteté; que cependant, afin de me donner dans cette occasion une preuve de la disposition favorable où Elles étoient de me faire plaisir, Elles trouvoient bon que j'écrivisse au Comte de Morville, qu'Elles se conformeroient à la conduite que l'Empereur tiendrait dans l'occasion dont il s'agissoit, & qu'Elles laisseroient en même tems le soin à S. M. I., de faire connoître là-dessus leurs intentions au Pape.

Les raisons de refus que le Roi & la Reine d'Espagne voulurent bien me faire parvenir, pour la grace que je leur avois demandé, jointes à la manière dont leurs Maj. jugeoient à propos d'agir dans cette occasion là, me prouvoient clairement que ce n'étoit qu'une certaine délicatesse, autorisée par les circonstances du tems, qui les empêchoit de déclarer ouvertement qu'Elles consentoient à ce que le Roi désiroit. Je fus donc, avec Don J. B. de Zuloaga, chez l'Archv. d'Amida pour le remercier des bons offices qu'il avoit rendus à l'Evêque de Fréjus, & à moi en parti-

particulier. Ce Prélat me reçut avec beaucoup d'amitié, & me répéta les mêmes choses que Don Juan m'avoit dites; & puis me ferrant la main, comme je me retirois : » Vous devez, me » dit-il tout bas, être bien sensible aux » bontés de leurs Maj. pour vous; car » je puis vous assurer que c'est avec » regret qu'Elles ne vous ont pas permis d'écrire au Comte de Morville, » qu'Elles vous avoient accordé la grâce dont il s'agit pour l'Evêque de Fréjus. Mais à ce petit refus près, dont » L. Maj. ont bien voulu, comme vous » voyez, vous faire connoître les raisons, & qui n'est dans le fond qu'une formalité de peu d'importance, » vous pouvez être en repos sur le succès de votre négociation ». C'est à vous seul, Monseigneur, lui repartis-je sur le même ton, que je le dois; & j'en suis pénétré de reconnoissance, aussi bien que des bontés de leurs Maj., Elles sçavent, & vous aussi, les raisons que j'ai eues de rendre mon Mémoire un peu pressant; & je me flatte qu'Elles ne les ont point désapprouvées. La circonstance où je suis avec l'Evêque de Fréjus, justifie ce me semble, mon im-

portunité; y à *buen entendedor*, ajoutai-je en riant, *pocas palabras*.

L'Archevêque, qui étoit dans ce moment-là de bonne humeur, entra dans ce que je lui disois, avec un air de liberté qui ne lui étoit point ordinaire, sur-tout quand il s'agissoit entre nous de quelque chose, qui réfléchissoit tant soit peu sur les affaires, dont il sçavoit que j'étois chargé: & jugeant que cette bonne disposition étoit une preuve indubitable de celle où il avoit sans doute apperçu qu'étoient leurs Maj. pour moi, & de la vérité par conséquent de ce qu'il venoit de m'en dire; je me séparai de lui, très-content de voir que je pouvois sûrement compter sur l'honneur de la bienveillance du Roi & de la Reine d'Espagne.

Quoique le service que je venois de rendre à l'Evêque de Fréjus, dans une occasion où il s'agissoit de contribuer à lui faire obtenir une dignité qu'il désiroit ardamment, pût me donner quelque lieu d'espérer de rentrer dans ses bonnes grâces; je ne jugeai point devoir me faire un mérite auprès de lui, du zèle que j'avois montré pour ses intérêts, en lui en rendant d'abord compte.

te. Je me contentai de répondre simplement au Comte de Morville , pour l'informer des démarches que j'avois faites pour exécuter les ordres du Roi ; & que c'étoit désormais au Duc de Richelieu , d'achever à Vienne ce que j'avois commencé à Madrid. Après avoir laissé passer quelques jours , je crus qu'il convenoit pourtant d'écrire aussi à l'Evêque de Fréjus , & je me flattai que ma Lettre arrivant dans une conjoncture , où ce Prélat seroit déjà instruit vraisemblablement du service que je lui avois rendu , ne pourroit que produire un bon effet , & servir à le désabuser que je lui fusse contraire.

Je ne connoissois qu'imparfaitement alors , jusqu'où la vanité de l'Evêque de Fréjus lui persuadoit que chacun devoit se mettre dans sa dépendance ; mais je ne laissai pas dans ma Lettre de ménager sur cet article , la sensibilité & la délicatesse que je croyois avoir entrevûes en lui. J'y disois que m'imaginant que mon séjour en Espagne pourroit lui déplaire , je le suppliois de ne me point cacher là - dessus ses sentimens , afin d'en faire la règle de ma conduite ;

soit pour rester à Madrid, ou pour partir, selon ce qu'il jugeroit à propos de me prescrire. Je rappellois ensuite à ce Prélat les marques de bonté & d'amitié qu'il m'avoit données autrefois pendant la minorité du Roi ; ajoutant que je voyois avec une véritable peine l'espèce de refroidissement qu'il avoit fait succéder à leur place, depuis qu'il avoit été question de mon voyage en Espagne, quoique je croyois n'avoir rien fait qui dût me l'attirer. Enfin, après avoir dit un mot des démarches que j'avois faites pour lever les obstacles que la Cour d'Espagne pouvoit mettre à sa nomination au Cardinalat, & l'avoir prié de les regarder comme une nouvelle preuve de mon attachement pour lui, je terminois ma Lettre en assurant ce Prélat, que la dignité que le Roi vouloit lui procurer, quelque éclatante qu'elle fut, ne pourroit, quand il l'obtiendrait, lui causer une satisfaction plus sensible, que celle que le retour de son amitié & de sa bienveillance, pourroit me faire ressentir.

L'Evêque de Fréjus m'ayant paru l'homme du monde le plus avide de louanges, le plus prévenu que ce tribut
lui

lui étoit dû , & le plus occupé du soin de † cacher ce qui pouvoit le lui ravir ; je fus bien aise , dans l'incertitude où j'étois de l'effet que produiroit ma Lettre sur son esprit , d'avoir des témoins à la Cour d'Espagne , des expressions que j'avois employées pour me concilier l'amitié de ce Prélat. Dans cette intention j'allai la communiquer à Don Juan Bautista de Zuloaga , & tout de suite , par son moyen , au Comte de Salazar & à l'Arch. d'Amida , avant qu'ils partissent avec la Cour pour St. Idelphonse. Ils en parurent tous trois également con-

I 5 , tens ,

† Sa délicatesse sur cet article étoit allée si loin qu'en 1742. ayant passé une partie de l'Eté à Issy, il fit mettre trente ou quarante faiseurs de Gazetins à la Bastille , sur ce qu'ils donnoient à entendre , que ce long séjour à la campagne étoit un signe de la diminution de son crédit ; & qu'il fit écrire outre cela en Hollande , pour qu'on défendit à ceux qui y débitoient de semblables Ecrits , de les envoyer en France ; parce qu'en ce tems-là , ils y glissèrent certaines réflexions sur les affaires générales , peu agréables pour lui. Ne pourroit-on point appliquer à ce Cardinal ces paroles de Sénèque ?

Neminem adversa fortuna comminuit , nisi quem secunda decepit.

tens, & persuadés en même tems que ce qu'elle contenoit, joint à la connoissance que l'Evêque de Fréjus auroit du zèle avec lequel je l'avois servi, établiroit désormais entre lui & moi une confiance réciproque.

Les obstacles que la Cour de Londres mettoit de tous côtés aux desseins de celle de Madrid, avoient causé, comme je l'ai rapporté, un extrême refroidissement entre l'une & l'autre. Ce qui contribua encore à l'augmenter, furent les divers avis qu'on reçut en Espagne, dans le tems dont je parle, que l'Amiral JENNINGS devoit incessamment venir sur les côtes de ce Royaume, avec une Escadre, qu'on disoit forte de vingt Vaisseaux de Guerre, & sur laquelle on mettoit tout ce qui pouvoit servir à faire quelque descente. Il ne paroissoit guère vraisemblable, malgré tous ces préparatifs, que l'Angleterre voulût déclarer la Guerre à l'Espagne. Cependant leurs Maj. Cath. jugèrent à propos de prendre les précautions, que la prudence exigeoit d'Elles dans cette conjoncture; & comme on étoit incertain du lieu où pouvoit venir aborder l'Escadre Angloise, Elles don-

nérent

nérent des ordres, pour que sur les côtes de Galice & de Biscaye; sur celles de Malaga, de Valence, & de Catalogne, aussi-bien que dans l'Isle de Majorque, on se mit en état de défense. Outre cela, Elles envoyèrent plusieurs Ingénieurs dans les Places de ces différentes Provinces, qui pouvoient être les plus exposées, afin d'en examiner les fortifications, & de faire réparer celles qui en avoient besoin. On augmenta aussi la Garnison de Cadix, & on fit marcher quelques Régimens de Cavalerie & de Dragons pour venir camper dans l'Isle de *Léon*, qui joint ce fameux Port afin de le mettre à l'abri de toute insulte.

Ce n'étoit pas seulement les desseins que l'Angleterre pouvoit avoir contre l'Espagne en Europe, qui causoient de l'inquiétude à Madrid; on n'y en resentoit pas moins de ceux qu'on soupçonnoit cette Couronne d'avoir chargé l'Amiral HOZIER d'exécuter en Amérique. On craignoit également, qu'il ne s'emparât des Gallions, ou qu'il n'entreprit de faire un établissement à *Darien*, dans le Golphe du Mexique, selon ce que le Duc de PORTLAND,

Gouverneur de la Jamaïque avoit autrefois proposé. Ces différens projets paroissoient d'autant plus importans, que l'un tendoit à ôter à l'Espagne les moyens de remplir les engagemens que cette Couronne avoit pris avec l'Empereur ; & l'autre, à tenir perpétuellement en échec la *Havane*, entrepôt ordinaire des Gallions. La Cour envoya donc trois Vaisseaux d'avis, pour les Gouverneurs de la *Havane*, *Cartagène* & de la *Vera-Cruz*, afin qu'ils prissent toutes les précautions possibles, pour empêcher les Anglois de réussir dans de pareils desseins, & sur-tout, pour mettre en sureté le trésor des Gallions.

Quelque grande que fut l'attention que leurs Maj. Cath. donnoient dans ce tems-là aux affaires du dehors, Elles ne laissoient pas de s'occuper de ce qui pouvoit être utile à leurs Sujets dans l'intérieur de la Monarchie. Et comme on leur représenta que souvent la jeune Noblesse, par la médiocrité des biens de leur parens, manquoit d'instruction & devenoit ensuite inutile à l'Etat : Elles voulurent remédier à cet inconvénient ; & dans cette vûe on forma par leur ordre, dans le Collège-Impérial de Madrid,

Madrid , sous la direction des Peres Jésuites , une espèce d'Académie où l'on devoit recevoir gratis un certain nombre de jeunes Gens de condition ; afin qu'ils apprissent non seulement le Latin & les autres Sciences ordinaires , mais encore les Langues étrangères , & tout ce qui pouvoit les rendre capables de servir l'Etat , conformément aux talens qu'on remarqueroit en eux. Leurs Majestés se rendirent les fondateurs de cet établissement ; & pour le soutenir , Elles accorderent une rente perpétuelle de deux * *Maravedis* à prendre sur chaque livre de Tabac , ce qui forme un revenu aussi considérable que bien employé.

Plus on croyoit à Madrid avoir des preuves de la mauvaise volonté des Anglois , & de leurs liaisons avec la Cour de France , & plus on y paroïssoit resserrer les nœuds de l'alliance & de l'union qu'on avoit formée avec la Cour de Vienne. Le Comte de Konikseg voyoit avec d'autant plus de plaisir cette disposition , qu'il avoit craint qu'une prompte réconciliation entre les deux
Cou-

* Le *Maravedis* vaut trois deniers de notre monnoye.

Couronnes ne fût la suite du changement dans le Ministère qui étoit arrivé en France ; & cet Ambassadeur Impérial profitoit, avec son habileté ordinaire, du crédit qu'il avoit, pour obtenir de leurs Maj. Cath., le payement des subsides qu'Elles s'étoient engagées de donner à l'Empereur, & que le Duc de Ripperda avoit si long tems éludé de payer. La disgrâce que celui-ci s'étoit attirée par cette résistance, servant de leçon très-efficace aux nouveaux Ministres d'Espagne pour ne pas suivre son exemple ; ils cherchoient avec empressement les moyens de contenter la Cour de Vienne, & ils craignoient autant la vigilance que le ressentiment du Comte de Konikseg. Quelque grande que fût leur attention à éviter l'un & l'autre, ils n'en sentoient pas moins les obstacles qui se présentoient de toutes parts pour avoir de l'argent. Dans l'extrême épuisement où étoient les finances, ces Ministres jugèrent à propos d'avoir recours aux Marchands de Madrid, & ils leur firent proposer par leurs Sindics, de prêter au Roi cent mille pistoles. Ceux ci, quoiqu'à regret, s'étant chargés de la commission, il falut bien que les Marchands

sout-

souscrivissent aux intentions de la Cour , & ils donnerent 60000 pistoles en argent comptant , dont on se servit pour les besoins les plus pressans , pendant qu'on fit passer les 40000 pistoles restantes à Vienne par des lettres de change. Ce secours n'y paroissant pas suffisant , on y en enjoignit encore d'autres plus considérables , & on faisoit monter jusqu'à six cens mille pistoles , les sommes qui avoient été envoyées en assez peu de tems.

De si abondantes largesses , rendirent l'argent d'une rareté extrême à Madrid : tout y languissoit. Les Troupes , les Officiers des Maisons du Roi & de la Reine , & ceux de Justice , ne pouvoient obtenir le payement d'une petite partie de leurs appointemens. Chacun en murmuroit , mais on faisoit peu d'attention à leurs plaintes , & on ne paroissoit occupé que du soin d'éviter celles qui pouvoient venir de Vienne.

La marque qu'on donna de ce ménagement extraordinaire dans le tems dont je parle , au sujet de quelques Seigneurs Espagnols qui avoient obtenu la Grandesse de l'Empereur , fit tant de bruit à Madrid , que je crois devoir ici la rapporter.

Par

Par l'Article 9 du Traité de Vienne, il étoit stipulé, que tous ceux qui avoient suivi pendant la Guerre le parti de l'Empereur ou du Roi d'Espagne, pourroient non seulement rentrer dans la possession de leurs biens confisqués, mais aussi jouir des dignités qui leur avoient été données pendant la guerre, lesquelles on reconnoîtroit de part & d'autre. Plusieurs Espagnols qui étoient ou dans les Troupes, ou à la Cour de Sa Majesté Impériale, voulant profiter de cette convention, repassèrent en Espagne, & ceux que l'Empereur avoit fait Grands d'Espagne, vinrent à Madrid pour y prendre possession des honneurs attachés à cette dignité. Comme ils furent obligés de présenter, selon la coutume, leurs Patentes au Conseil de Castille, afin qu'elles y fussent enregistrées (formalité qu'il faut observer avant de se couvrir devant le Roi) on fut fort étonné de trouver dans celles du Comte de SASTAGO, & je crois aussi de quelques autres, que l'Empereur les faisoit Grands, en récompense de leur zèle pour son service, & pour les dédommager de la perte de leurs biens par la *tirannie du Duc d'ANJOU*. Une ex-
pres-

pression si dure qui échappe dans la circonstance d'une Guerre vive & animée, mais que l'on voudroit, dans un tems différent, n'avoir point employée, parut si diamétralement opposée au privilège qu'elle accordoit de se couvrir, en qualité de Grand, devant le Monarque contre lequel on s'en servoit; que le Conseil de Castille ne voulut point procéder à l'enregistrement d'une semblable pièce, sans savoir auparavant les intentions de leurs Majestés Catholiques: & il me souvient que *Don Alvare de Castille*, * Camariste de ce Conseil, & fort de mes amis, m'assura même, qu'on avoit été tenté, en la lisant, de la mettre en pièce. Mais quoique la délicatesse de ce premier Tribunal de la Monarchie d'Espagne, fût assurément bien fondée, & son zèle pour la gloire du Roi Catholique très-louable & digne de sa fidélité; leurs Majestés ne jugèrent point à propos d'avoir égard aux représentations qu'il leur fit sur le stile de ces Patentes. Elles trouverent bon qu'on les enregistrât, & que le Comte de Sastago,

* C'est une dignité qui correspond à celle de Président à Mortier du Parlement.

tago , & les autres qui en avoient de pareilles , en profitaient.

Si la déférence que l'on montrait à Madrid pour tout ce qui venoit de la Cour de Vienne , étoit flatteuse pour le Comte de Konikseg , il ne devoit pas être moins touché des attentions qu'on continuoit d'avoir pour lui personnellement , & dont en toute occasion on lui donnoit des marques. Leurs Maj. Cath. étant parties le 24 Juillet pour aller passer le reste de l'Été à St. Ildephonse , on lui destina le Château de *Balsaim* , qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue , pour son logement. A cette distinction , qui n'avoit jamais été accordée qu'aux seuls Ambassadeurs de France , comme Ministres de la Famille Royale , on joignit encore celle d'envoyer au-devant du Comte de Konikseg , différens postillons , quand il partit de Madrid , pour lui servir de guide , & d'avoir l'honneur de se promener quelquefois seul avec leurs Majestés Catholiques dans les Jardins de St. Ildephonse.

Des privilèges si marqués dans une Cour , où ordinairement ils ne sont point facilement accordés , faisant connoître l'estime & le crédit qu'y possé-
doit

doit le Ministre Impérial, chacun travailloit à lui plaire, & à s'attirer une si puissante protection. Témoin de cet empressement, & très-instruit de l'autorité du Comte de Konikseg, je ne voulus cependant jamais me ranger dans le nombre de ses courtisans, par une assiduité à le voir que je trouvois peu convenable, & je me contentai de me comporter avec lui, comme avec tous les autres Ministres étrangers que je fréquentois peu, & seulement autant que la politesse & la bienséance l'exigeoient.

Les relations qui s'étoient formées entre le Comte de Salazar, l'Archevêque d'Amida & moi, & qu'il m'étoit extrêmement important de continuer, tant pour ce qui m'étoit personnel, que pour être mieux en état d'informer le Comte de Morville de ce qui se passoit en Espagne, se trouvant fort interrompues par le voyage & le séjour que leurs Majestés Cath. étoient allées faire à St. Ildephonse; je craignis qu'elles ne devinssent fort languissantes, & même qu'elles ne s'éteignissent tout-à-fait. Je ne pouvois aller à la Cour sans permission; & les circonstances du tems, jointes à l'attention que le Public faisoit sans
 cesse

cesse à mes démarches, ne me donnoit
 guères le droit de demander cette grace,
 & encore moins l'espérance de l'obtenir.
 Incertain donc des mesures que je pou-
 vois prendre pour éviter l'inconvénient
 qui résultoit d'une si longue absence, je
 fis part de mon inquiétude à Don Juan-
 Bautista de Zuloaga, qui devoit, dans
 les premiers jours d'Août, aller faire un
 tour à la Cour, & je le priai, quand il
 y seroit arrivé, de sonder les dispositions
 de l'Archevêque d'Amida & du Comte
 de Salazar, pour savoir s'ils voudroient
 bien m'obtenir la permission d'y faire
 un petit voyage, & de m'apprendre en
 particulier si je pouvois y paroître, sans
 m'exposer à déplaire à leurs Majestés
 Catholiques. Don Juan se chargea avec
 plaisir de cette commission. Il vint me
 dire à son retour, que l'Archevêque
 d'Amida n'avoit fait aucune difficulté de
 parler à leurs Majestés de l'envie que
 j'avois de faire un voyage à St. Ilde-
 phonse, & qu'Elles avoient répondu à
 ce Prélat, qu'Elles ne trouvoient aucun
 inconvénient de m'en accorder la per-
 mission; que j'y pouvois donc venir
 quand il me plairoit, pourvû cepen-
 dant, que je prisse quelque précau-
 tion

tion pour trouver un logement.

Très-content d'avoir obtenu la grace que je désirois , je songeai à en profiter promptement , & j'écrivis pour ce sujet aux Peres de l'Aubrussel & de Nyel ; (qui , en qualité de Précepteurs du Prince des Asturies & des Infans , avoient un appartement dans le Palais ,) de vouloir bien me permettre de placer un lit chez eux pour quelques jours. Ils me repondirent, qu'ils me donneroient volontiers une chambre ; assuré au moyen de cela d'avoir un logement , je me rendis à St. Ildephonse avec Don Antonio de Sartines , qui est à présent Intendant en Catalogne.

Ce Palais , qui d'abord avoit été bâti pour servir de retraite au Roi d'Espagne , quand il abdiqua sa Couronne , est situé au pied des montagnes , & à deux lieues de la Ville de Segovie. Il n'étoit point , dans le tems dont je parle , ni aussi grand , ni aussi orné qu'il l'est actuellement ; & même du côté de la principale entrée , il me parut , quand j'y arrivai , assez semblable à une grosse Abbaye : mais pour les Jardins , ornés de belles cascades extrêmement abondantes , de plusieurs jets-d'eaux & de statues de marbre , je trouvai qu'ils ne cédoient à ceux de

de Versailles qu'en grandeur , & nullement en magnificence.

La manière dont ceux qui jouent un certain rôle dans les Cours , ou qui font un peu initiés dans les mystères qui s'y passent , reçoivent ceux qui y viennent , est ordinairement une preuve peu équivoque des dispositions bonnes ou mauvaises où sont les Princes en faveur des nouveaux venus. Depuis plus de huit mois que j'étois à Madrid , j'avois eu tout le tems d'acquérir sur cette matière une expérience suffisante ; & je comptois de démêler bientôt , en arrivant à St. Ildephonse , quelle étoit ma situation dans l'esprit de L. M. , par la façon dont ceux qui les environnoient en agiroient à mon égard. La bonne réception qui me fut faite , ne me laissa rien à désirer. L'Arch. d'Amida , le Comte de Salazar , le Confesseur du Roi , & les autres principales personnes de la Cour , s'empressèrent à me marquer toutes sortes d'attentions ; & dans l'espace de huit ou dix jours que je passai à St. Ildephonse , mes deux hôtes n'eurent pas souvent occasion d'augmenter leur ordinaire en ma faveur.

Un accueil si favorable n'étant point ignoré du Comte de Konikseg , qui venoit

noit presque deux fois par jour de *Balsaim* faire sa Cour à leurs Majestés ; il laissa entrevoir quelque inquiétude & quelque curiosité de savoir ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon voyage. J'en fus bien-tôt informé ; & bien loin de paroître embarrassé de ce qu'on m'en dit , je jugeai seulement que pour éviter de prendre ridiculement l'air de Ministre de France , en affectant , eu égard aux conjonctures du tems , de ne vouloir avoir aucune communication avec l'Ambassadeur de l'Empereur , je devois au contraire continuer d'aller chez lui : ce que j'exécutai deux fois , avec tout l'air d'indifférence qu'il convenoit à un Particulier comme moi de montrer.

Cette démarche fut bien remarquée ; elle m'attira beaucoup de louanges de la part des Confesseurs du Roi & de la Reine , à qui je rendis compte des motifs qu'elle avoit eu ; & ils me dirent l'un & l'autre que leurs Majestés l'avoient fort approuvée , & paroissoient de plus en plus contentes de la manière dont je me conduisois à leur Cour.

La nouvelle qui y vint , pendant que j'y étois , de la maladie assez dangereuse qu'eut le Roi Très-Chrét. vers la fin de
Juillet,

Juillet, y causa bien des mouvemens secrets. Mais comme on apprit assez promptement la convalescence de ce Prince, ils se calmèrent aussi-tôt, & on n'y parut plus occupé que des desseins que pouvoit avoir une Escadre Angloise de douze ou quatorze vaisseaux, dont on apprit l'arrivée sur les Côtes de Biscaye, par un Courier que dépêcha le Gouverneur de St. Ander, & qui arriva le 17 Août.

Leurs Maj. Cath. étoient depuis long-tems informées, qu'on armoit cette Escadre en Angleterre; & quoiqu'Elles se fussent mises en état de n'en rien craindre, on n'en ressentit pas moins vivement à St. Ildephonse le procédé du Roi de la Grande Bretagne; & le Marquis de la Paz écrivit à Milord Harrington, qui étoit resté à Madrid, la lettre suivante, le même jour que le Courier du Gouverneur de St. Ander étoit arrivé.

M O N S I E U R ,

***L**E Roi a été informé par plusieurs Exprès depuis le 15 du courant, que l'Escadre Angl. commandée par l'Amiral Jennings a paru sur la côte de St. Ander, & qu'après s'être approchée de ce Port, elle est enfin entrée dans celui de Santonna,*
avec

avec la permission du Commandant de cette Province, en considération de l'amitié & de la bonne intelligence qui régné entre le Roi mon Maître & Sa Maj. Brit. au nom de laquelle l'Amiral Jennings leur fit des protestations de paix, étant entré dans le dit Port, sous prétexte qu'il avoit besoin de faire aiguade, sans y trouver la moindre résistance, ni aucune insulte de la part du Commandant de la côte. La conduite de cet Amiral oblige S. Maj. mon Maître, de demander quelles sont les intentions précises de S. M. Brit. dans ces mouvemens, & les véritables desseins de cette Escadre ? A cet effet S. M. m'ordonne d'envoyer ce Courier à Votre Excellence, & de vous écrire la présente à son nom, afin qu'en me renvoyant ledit Courier, Votre Excellence m'explique & déclare sans équivoque, & de la manière la plus claire, les véritables intentions de Sa Maj. Brit. & les véritables desseins de cette Escadre, parce que si Votre Excell. ne me répond pas cathégoriquement & sans équivoque, S. Maj. prendra les précautions, & donnera les ordres convenables à son service. Je suis &c.

Il est bon d'user sobrement dans les Cours, de certaines faveurs qu'on y ac-

corde afin d'acquérir par cette discrétion; une espèce de droit d'endemander de nouvelles, sans craindre les inconvéniens de l'importunité. Le séjour que j'avois fait à St. Ildéphonse, me paroissant donc assez long, je fus le 17 d'Août au soir, (qui étoit précisément le jour que le Courier du Gouverneur de St. Ander étoit venu) prendre congé de l'Arch. d'Amida, du Confesseur du Roi, & du Comte de Salazar. Je les trouvais tous trois fort irrités de la démarche qu'avoit faite l'Angleterre. Ils me dirent que leurs M. Cath. la regardoient comme une espèce d'insulte, & qu'Elles ne pouvoient comprendre quelle étoit la politique de la France; de tolérer, comme Elle faisoit, & même de paroître approuver la conduite des Anglois, & l'air de supériorité qu'ils affectoient de prendre dans toute l'Europe. » Ce n'étoit pas ainsi, ajoutèrent-ils, que le Roi Louis XIV. se gouvernoit, l'on s'étoit flatté que l'Ev. de Fréjus, qui se vantoit si fort d'inspirer au Roi Très-Chrétien les maximes de ce grand Monarque, montrait moins de partialité pour ces anciens & dangereux ennemis de la France. Mais nous commençons à dévoi-

„ dévoiler ce Prélat, & à estimer, suivant
 „ leur juste valeur , toutes les assurances
 „ qu'il nous fait ici débiter , de son zèle
 „ pour l'Espagne. Pour vous , des sen-
 „ timens duquel nous sommes plus assu-
 „ rés , tâchez , quand vous ferez à Ma-
 „ drid , de savoir de l'Ambassadeur
 „ d'Angleterre , à quel propos le Roi
 „ son maître a envoyé cette Escadre , &
 „ informez-nous ensuite de ce que vous
 „ aurez appris. „

Les grandes chaleurs qu'il faisoit ,
 m'ayant obligé de partir de St. Ildéphon-
 se le 18 vers les trois heures du matin ,
 j'arrivai , au moyen de trois relais que
 j'avois , de bonne heure à Madrid. Le
 Marquis de Monteleon passa chez moi
 le lendemain pour me proposer d'aller
 avec lui à la promenade ; il me condui-
 sit ensuite chez l'Ambassadeur d'Angle-
 terre , où il alloit très fréquemment. Ce
 Ministre , qui savoit que j'étois revenu de
 la Cour , me questionna beaucoup sur ce
 qu'on y disoit de l'arrivée de l'Amiral
 Jennings : que vous êtes , Messieurs les
 Anglois , lui répondis-je , des gens fort
 importuns & fort incommodes , que vous
 voulez dominer par tout ; dans le Nord
 comme dans le Sud , & que si on pouvoit

vous conjurer comme les fauterelles, vos Amiraux Jennings , Wager & Hozier , & toutes leurs Escadres deviendroient bien-tôt la pâture des poissons. ,, J'en
 ,, croirois bien quelque chose , me ré-
 ,, partit Milord Harrington : mais heu-
 ,, reusement pour ceux que vous me
 ,, nommez , ils ne redoutent guère les
 ,, Exorcismes , quand même ils vien-
 ,, droient du bon homme Arch. d'Amida.
 ,, C'est à tort , cependant , ajouta-t-il ,
 ,, qu'on a si fort pris l'allarme à St. Ilde-
 ,, phonse de la venue de notre Escadre :
 ,, car outre qu'il n'y a dessus que très peu
 ,, de Troupes , les Gouverneurs des
 ,, Ports de St. Ander & de Santana ont
 ,, pû voir, par ce qui s'est passé entr'eux &
 ,, l'Amiral Jennings , que le Roi mon
 ,, maître est très-éloigné de vouloir rien
 ,, entreprendre contre l'Espagne ; & le
 ,, Marquis de la Paz lui-même en con-
 ,, vient dans la lettre que je reçus hier de
 ,, lui. Je lui avois fait une réponse, conti-
 ,, nua-t-il, dont vos verrez le précis dans
 ,, la lettre † que voilà , qu'on m'a ren-
 ,, due il n'y a qu'un moment de fa
 ,, , part ,

† On la trouvera au Tome VI. *Pièces Justificatives*, No. X.

„ part, & puisque je vois par ce qu'il
 „ me mande, & par ce que vous me
 „ dites, qu'on paroît à la Cour fort
 „ animé contre nous, j'irai demain pour
 „ y justifier un peu notre conduite. „

La manière dont l'Ambassadeur d'Angleterre s'expliquoit, & ce qu'il m'avoit encore dit précédemment, lorsqu'on avoit commencé de parler à Madrid des armemens que faisoit l'Anglet. que les intentions du Roi de la Grande Bretagne ne tendoient en cela qu'à prévenir & faire échouer les desseins que ce Monarque soupçonnoit qu'on avoit, d'exciter quelque trouble dans son Royaume, me fit clairement connoître qu'il n'y avoit nul sujet de craindre que l'Amiral Jennings formât quelque entreprise. Dès que je fus rentré chez moi, j'écrivis à l'Arch. d'Amida pour lui rendre compte de ce que Milord Harrington nous avoit dit au Marquis de Monteleon & à moi, & que ce Ministre arriveroit vraisemblablement presque aussi-tôt que ma lettre à St. Ildephonse; à quoi il me souvient que j'ajoutai, en parlant des dispositions où il m'avoit paru, qu'au cas que l'Archev. d'Amida trouva à propos, quand il paroîtroit à St. Ildephonse,

de lui demander, comme on avoit fait autrefois au Prophète Samuel : * *Pacificus ne est ingressus tuus ?* Il répondroit, suivant toute apparence, aussi favorablement que ce Prophète.

Dans le tems de toutes les agitations que caufoit en Espagne l'arrivée de l'Escadre Angloise, on y apprit que la République d'Hollande, à l'exception seulement de la Province d'Utrecht, s'étoit enfin déterminée accéder au Traité d'Alliance conclu à Hanover, & que le 9 Août les Députés de leur Hautes Puissances, avoient eu une conférence avec le Marquis de Fenelon, Mrs. Finch & Meynershagen, Ministres de France, d'Angleterre & de Prusse, à la fin de laquelle l'Acte de l'Accession avoit été signé, ensuite de quoi le premier avoit aussitôt dépêché le Chev. de Fenelon son frere à Versailles, pour y apprendre cette nouvelle, & quelques jours après le Sr. du Jardin son Secrétaire, pour y porter l'Acte d'Accession. † On s'attendoit en Espagne depuis longtems à cet événement, mais comme on se flattoit toujours, que

* Liv. I. des Rois ch. XVI.

† On le trouve au Tome VI. *Pièces Justificatives* No. XI.

que quelques circonstances pourroient l'éloigner , on fût fort fâché de le savoir arrivé , & encore plus embarrassé des mesures qu'il falloit prendre pour en arrêter les suites.

L'inquiétude où l'on étoit à cet égard, fit bien-tôt place à des sentimens différens , par l'avis que reçut le Comte de Konikseg, de l'heureux succès qu'avoient eu les Négociations du Comte du Rabutin à Petersbourg , & que le 6 Août on avoit signé à Vienne un Traité d'Alliance entre l'Empereur & l'Impératrice Catherine , dans lequel cette Princesse accédoit à celui de Vienne. Comme la puissance de Sa M. Imp. de Russie , & ses nombreuses armées de terre & de mer , sur lesquelles on comptoit en cas de besoin , paroissoient en Espagne (où l'on grossissoit alors volontiers les objets qui flattoient) très capable de contenir l'Allemagne & le Nord , & de faire évanouir tous les projets des Alliés d'Hanover , le Roi & la Reine d'Espagne apprirent cette nouvelle avec une joye sensible , & elle dissipa entièrement le chagrin que celle de l'accession des Etats Généraux avoit d'abord causé.

Soit que cette nouvelle donnât la même

me confiance & la même assurance à Vienne, ou que l'Empereur crût sa gloire intéressée à soutenir la Compagnie d'Ostende; ce Monarque, sur l'expédient proposé par la Cour Brit. de la transférer à *Trieste* ou à *Fiume*, fit répondre qu'il le trouvoit impraticable, & il donna seulement à entendre, qu'en faveur de la bonne intelligence qu'il vouloit conserver avec le Roi d'Angleterre & la République d'Hollande, il consentiroit à mettre quelque limitation au Commerce de cette Compagnie. Mais ces deux Puissances également intéressées à en demander l'extinction totale, étoient bien éloignées de se contenter d'une si légère condescendance. La résistance qu'Elles trouvèrent de la part de la Cour Imp. & de celle de Madrid, à obtenir sur cet article la satisfaction qu'Elles désiroient, les anima de telle sorte, qu'Elles ne voulurent plus dans la suite, écouter aucune proposition d'accommodement, qui n'eut l'abolition de la Compagnie d'Ostende pour préliminaire.

Lorsque je m'étois séparé à St. Ildéphonse du Comte de Salazar & des Confesseurs du Roi & de la Reine, j'étois convenu avec eux, que si l'Evêque de Fréjus

jus répondoit à la lettre que je lui avois écrite , je leur communiquerois le contenu de cette réponse. Je me trouvois d'autant plus disposé à satisfaire leur curiosité sur cet article , que la part que je leur avois donnée de ce qui s'étoit passé entre ce Prélat & moi , quand j'étois venu en Espagne , & celle qu'ils avoient eue aux démarches que j'avois faites pour obtenir le consentement de leurs M. Cath. à la nomination de Mr. de Fleury au Cardinalat , exigeoient que je leur donnasse cette marque de ma confiance. Ayant donc reçu , cinq ou six jours après mon retour à Madrid , la lettre que j'attendois ; je la portai à Don J. B. de Zuloaga , pour qu'il la lût. Je lui remis en même tems la copie de cette lettre , * que je joins ici , & un billet pour le Comte de Salazar , afin que Don J. fît tenir l'un & l'autre.

A Versailles le 10 Août 1726.

*J*E vous avoue , Monsieur , que la lettre dont vous m'avez honoré du 30 du passé m'a extrêmement surpris , & que je ne m'imagine pas sur quel fondement vous

K 5 pour-

* J'en ai encore l'original.

pouvez avoir cru , que votre séjour à Madrid ne me fût pas agréable. Vous pouvez vous souvenir que c'est par moi que le premier dessein que vous formâtes d'y aller, passa jusqu'à Mr. le Duc , & si vous l'avez exécuté ensuite sans m'en rien communiquer , je n'en ai point du tout été fâché : & quand ce Prince m'en parla ensuite , je lui dis qu'on ne pouvoit mieux faire que de vous y envoyer. Je n'ai point changé là-dessus , & toutes les lettres qu'on a reçues de vous depuis , m'y ont encore confirmé. Je suis très persuadé de la droiture de vos intentions , & du zèle que vous conservez pour le service du Roi & pour votre Patrie ; quoique vous soyez dans une Cour où les conjonctures ne vous fournissent guère d'occasions de le mettre en usage. Pour ce qui me regarde , je ne m'en mêle en aucune façon , & c'est l'affaire du Roi. Je sai parfaitement qu'il n'y a rien à espérer pour la réconciliation , que par la médiation de l'Empereur , à laquelle certainement Sa M. n'aura jamais recours. Il faut prier Dieu , que le Roi Cath. ouvre les yeux sur son véritable intérêt , & qu'il ne se repente pas un jour du parti qu'il a pris & qu'il soutient avec peut-être trop de fermeté. Je

Je vous supplie d'être persuadé , que j'aurai toujours une attention particulière à vos intérêts , & qu'on ne peut vous honorer ni être plus parfaitement que moi , Monsieur , votre très-humble & très-obéissant serviteur.

A. H. anc. Evêque de FREJUS.

Le stile de cette lettre répondoit bien mal à celui dont je m'étois servi dans la mienne , & le silence affecté de l'Evêque de Fréjus, sur les démarches toutes récentes que j'avois faites en sa faveur auprès de leurs M. Cath. pendant qu'il me reprochoit l'indifférence qu'il m'avoit cependant si fort donné lieu de lui marquer quand j'étois venu en Espagne , me dévoiloit clairement l'amertume qu'il conservoit toujours contre moi dans le cœur. Je compris aisément dès-lors , que je ne pouvois guère espérer de lui voir prendre des sentimens différens , & que suivant toute apparence il se persuadoit , que la plus légère faute commise contre lui , ne pouvoit être réparée par aucune excuse , ni même par aucun service. Peu édifié , de remarquer dans un Evêque une semblable

disposition, je me confirmai dans la résolution que j'avois déjà prise, d'éviter avec soin tout ce qui pouvoit me mettre dans la nécessité de traiter de quelque affaire avec ce Prélat. Heureux si la providence eut permis que je pusse la fuivre, & que par là elle m'eût délivré de la longue & dure oppression qu'il m'a fait souffrir !

Don J. B. de Zuloaga, qui avoit été témoin du zèle que j'avois montré pour l'Evêque de Fréjus, parut presque aussi surpris que moi, en lisant sa lettre, de n'y trouver pas un seul mot qui me fît connoître, que ce Prélat me scût quelque gré du service que je lui avois rendu, ni seulement qu'il en fût informé. „ On remarque pourtant, me dit „ il, par ce qu'il vous mande, qu'il a „ vû, & même approuvé, toutes les lettres que vous avez écrites ci-devant en „ France : par quel hazard ne vous parle-t-il donc point de la dernière, qui „ étoit la plus intéressante pour lui ? „ Seroit-il fâché de vous marquer quelque reconnoissance, dans le même „ tems qu'il vous reproche, d'être venu dans ce pays sans lui communiquer votre départ ? Cette délicatesse „ seroit

seroit bien raffinée. „ Ne doutez point, lui repartis-je, qu'il ne la ressent, il n'a même pû gagner sur lui de paroître avoir quelque obligation à un homme, dont vous voyez que l'indifférence l'a piqué. Mais quoique je le sois à mon tour de son procédé, je ne lui en témoignerai rien, & je laisserai au tems, le soin d'opérer dans son cœur des changemens en ma faveur, que le service que je viens de lui rendre auroit déjà dû produire. Don Juan m'exhorta fort de perséverer dans ces sentimens, & sur tout de ne rien dire de l'Evêque de Fréjus, dont ses partisans en Espagne pussent se servir, pour lui faire valoir leur zèle à mes dépens. Quant au paquet que je lui avois remis pour le Comte de Salazar, il me promit de le lui envoyer, & de l'accompagner aussi d'une lettre.

L'un & l'autre arrivèrent à St. Ildephonse dans un tems où la venue de l'Escadre Angloise n'y dispoisoit pas trop favorablement les esprits en faveur de l'Evêque de Fréjus. On n'ignoroit point d'ailleurs, l'espèce de comédie que ce Prélat avoit jouée en se retirant à *Courson* près de Paris, lorsqu'on avoit
exilé

230 MEMOIRES DE MR.
exilé le Maréchal de Villeroi , son
bienfaicteur , (1) & qui continuoit
(2) depuis que ce Seigneur étoit re-
venu de Lyon. On favoit auffi tout
récemment , le peu de reconnoissance
qu'il témoignoît au Duc (3) de MOR-
TE-

(1) Ce fut ce Maréchal & le Pere Tellier
Confesseur du Roi LOUIS XIV, qui contri-
buèrent le plus à vaincre la répugnance que
ce Grand Monarque avoit , de nommer Pré-
cepteur du Dauphin , à présent Roi , l'Evêque
de Fréjus , & personne n'ignore toutes les dé-
marches qu'ils firent l'un & l'autre , dans ce
tems-là , en faveur de ce Prélat , & quelle
reconnoissance il leur en a ensuite marqué.

(2) L'Evêque de Fréjus , en affectant tou-
jours d'avoir de grands égards pour le Maré-
chal de VILLEROY , n'omettoit rien en secret
pour le tenir éloigné de la Cour , & hors de
portée des agrémens & des distinctions dont
ce Seigneur avoit joui avant son exil , & qu'il
méritoit par son tendre & respectueux at-
tachement pour le Roi.

(3) Ce Seigneur , qui , sur la promesse posi-
tive de l'Evêque de Fréjus s'étoit flatté d'être
admis dans le Conseil, fut si piqué de voir que
ce Prélat , depuis l'éloignement du Duc de
BOURBON ne lui donnoit aucune part dans
le Gouvernement, qu'il partit le 8 Juillet pour
aller dans ses Terres , & que remettant en-
suite

TEMART , qui l'avoit cependant tiré seul de l'embarras où il s'étoit jetté à Issy par sa seconde sortie de la Cour. L'opinion qu'on avoit de la bonté du cœur de l'Evêque de Fréjus étant donc assez médiocre , le Comte de Salazar ne fut point surpris que je lui en parusse peu satisfait. *Confessio à V. S.* , me disoit-il dans sa réponse , *que el estilo del Obispo de Fréjus parece algo frio , y no salamente para V. S. pero para nosotros tambien.* Il me conseilloit cependant , comme Don Juan , de dissimuler le ressentiment que j'en pouvois avoir & d'éviter par là d'aigrir encore davantage les choses.

C'est presque toujours l'intérêt , qui , dans la plûpart des Courtisans , devient le principe & le lien de leur confiance & de leur amitié. Quand l'une & l'autre ne peuvent plus compâtrir avec lui , elles s'éteignent bien-tôt , & cèdent même la place à des sentimens tout opposés.

fuite sa charge de premier Gentilhomme de la Chambre à son fils , il u'a plus paru à Versailles que rarement , & seulement pour y faire sa Cour au Roi.

posés. Ne me flattant donc pas de trouver plus de délicatesse sur cet article dans la Cour d'Espagne, que dans les autres, je prévoyois aisément, malgré tout le refroidissement qui étoit actuellement entre cette Cour & celle de France, que tôt ou tard cependant, les ménagemens qu'on seroit obligé d'avoir à Madrid pour l'Evêque de Fréjus m'y attireroient plusieurs désagréemens, & que par conséquent, le meilleur moyen que je pusse prendre pour les éviter, étoit de travailler à me retirer en France d'une manière qui ne ressentît point la disgrâce, & qui pût au contraire justifier aux yeux du Public la conduite que j'avois tenue en Espagne. Je m'attendois bien que l'exécution de ce projet rencontreroit peut-être quelques obstacles de la part de l'Ev. de Fréjus, peu disposé à me faire plaisir : mais je ne laissois pas d'espérer, qu'en paroissant résolu de quitter un pays où je ne pouvois douter que ce Prélat me voyoit résider avec peine, il se prêteroit plus facilement à m'en fournir les moyens que je désirois, ou que s'il se sentoît à cet égard quelque secrète répugnance, elle pourroit être
surmon-

surmontée par les bons offices des amis que j'avois à la Cour.

L'esprit fort occupé de toutes ces différentes idées, je fus un jour chez Don J. B. de Zuloaga pour lui en faire part. Après l'en avoir long tems entretenu, je le priai de rapporter notre conversation au Comte de Salazar & à l'Archevêque d'Amida, quand il iroit à St. Ildephonse, & de les engager, non seulement à parler à leur Maj. du dessein que j'avois de retourner en France, mais aussi de les supplier de faire passer, s'il étoit possible, jusqu'à l'Evêque de Fréjus, quelques marques de leur contentement de ma conduite, afin qu'un témoignage si respectable le disposât à y joindre le sien après du Roi, ou l'empêchât au moins de prévenir Sa M. contre moi.

Don J. B. de Zuloaga, qui me marquoit une amitié dont je conserverai toujours une sincère reconnoissance, & qui désiroit de me retenir en Espagne, combattit de toutes ses forces mon projet. Bien loin donc d'approuver le parti que je voulois prendre de retourner dans ma patrie, ou de le croire le plus propre à me concilier l'amitié de l'Evêque de

de Fréjus , il fit de son mieux pour me persuader que le besoin qu'on avoit de moi en France dans la conjoncture présente , se trouvant joint aux bontés & à l'approbation dont L. M. C. m'honoreroient , contribueroit infiniment plus à faire revenir l'Evêque de Fréjus des préjugés qu'il paroïssoit avoir contre moi , que l'espèce de condescendance que je prétendois lui montrer en me retirant.

„ Suivant toute apparence , ajouta-t-il ,
 „ dès-lors que ce Prélat verra que
 „ vous ne pouvez ni le servir ni lui nuire ,
 „ & qu'il vous tiendra sous sa puissance ,
 „ ou il vous oubliera ; ou s'il se
 „ croit en quelque façon obligé de vous
 „ procurer quelque grace , soyez assuré
 „ qu'il saura bien lui faire porter plutôt
 „ le caractère d'un mécontentement
 „ pardonné , que celui d'une récompense
 „ des services que vous avez rendus
 „ en ce pays , & dont vous êtes si
 „ digne. „

Malgré toute la solidité des réflexions que Don J. B. de Zuloaga employoit pour me faire changer de sentiment , je persévérois cependant toujours dans le mien , & quoique je ne pusse point prévoir alors , jusqu'où iroit le

mau-

la mauvaise volonté de l'Evêque de Fréjus contre moi, & que le séjour de Madrid me fût très-agréable; j'étois cependant si persuadé que j'avois tout à craindre de la part de ce Prélat, qu'il me sembloit que je ne pouvois acheter trop cher le bonheur de n'avoir rien à démêler avec lui, & de rentrer dans la situation (1) paisible & tranquille où j'étois en France, avant que les conjonctures du tems m'en eussent fait sortir. Don J. Botista de Zuloaga s'apercevant donc que tout ce qu'il me disoit pour rester en Espagne, ne me faisoit point changer d'opinion, & que j'étois en quelque manière déterminé à retourner dans ma Patrie, il me promit de parler à l'Archevêque d'Amida & au Comte de Salazar, conformément à ce que je désirois, aussi-tôt qu'il iroit à St. Ildéphonse.

C'est envain qu'on cherche à se procurer un bonheur (2) dans cette vie
que

(1) *Alta quietis meæ gaudia perdidi ; & intus corruens , ascendere exterius videor ex eis me esse video , de quibus scriptum est : dejecisti eos dum allevarentur. Epist. 5. S. Gr.*

(2) *Non est requies ubi quæritis eam : querite*

que l'on ne sauroit y trouver , ou qu'on se flatte de pouvoir éviter les peines & les amertumes , que la justice ou la miséricorde de Dieu nous prépare. Comme le sort (1) de tous les hommes est entre ses mains , rien ne leur arrive qui ne soit permis ou ordonné par sa sagesse infinie : & l'unique moyen de conserver la paix dans les adversités qui surviennent , est de les recevoir avec cette humble soumission à sa volonté , que la seule Religion est capable de nous inspirer. Etant donc destiné par la divine Providence à souffrir une longue suite de mortifications & d'humiliations très-sensibles , & qui dureront peut-être autant que ma vie ; c'étoit sans doute bien inutilement que je travaillois à les fuir , & on verra en effet que ce que je me persuadois devoir contribuer à ma tranquillité

te quod quæritis ; sed ibi non est ubi quæritis : beatam vitam quæritis in regione umbrae mortis ; non est illic. August. lib. 4. Confess.

Ostendis (Deus) quam magnam creaturam rationalem feceris , cui nullo modo sufficit ad beatam requiem quidquid te minus est , ac per hoc nec ipsa sibi. Idem. lib. 13 Confess.

(1) *Deus meus es tu ; in manibus tuis fortes meæ. Ps. 36.*

quillité, (1) est devenu précisément le principe de toutes mes peines.

Comme c'étoit à Don J. B. de Zuloaga que je m'étois adressé, pour instruire l'Arch. d'Amida & le Comte de Salazar du dessein que j'avois de retourner en France, & pour ménager ensuite avec eux les choses, de façon que je pusse sortir d'Espagne d'une manière agréable, & honoré de la protection de L. M. C., j'attendois que cet Ami fût arrivé à la Cour, où il devoit aller incessamment pour recevoir de ses nouvelles, & pour régler ensuite, sur ce qu'il m'écrirait, les démarches que j'aurois à faire; lorsque je reçus par la Poste une Lettre * de l'Arch. d'Amida, adressée directement à moi contre l'ordinaire †, dans laquelle ce Prélat me disoit, qu'il avoit ordre de m'écrire de venir à St. Ildéphonse, où on seroit bien aise, ajouta-t-il, de me voir & de m'entretenir.

N'ayant aucun établissement en Espagne,

(1) *Exspectabam bona, & venerant mihi mala: præstolabar lucem, & eruperunt tenebræ.*
Job. cap. 30. v. 26.

* Dans le nombre de celles qu'on m'a enlevées.

† Toutes celles qu'il m'écrivait m'étoient rendues par Don J. B. de Zuloaga.

pagne , & me méfiant beaucoup des dispositions de l'Evêque de Fréjus , surtout depuis la dernière Lettre que j'en avois reçue, j'étois très persuadé que ma situation à Madrid alloit devenir dans la suite aussi triste qu'embarrassante. Ainsi je reçus avec plaisir la Lettre de l'Archev. d'Amida, qui sembloit me donner quelque lueur d'espérance d'un sort plus doux. Afin donc de marquer à ce Prélat, par mon empressement d'aller le trouver, combien j'étois sensible à son invitation, je partis de Madrid le lendemain que j'eus reçu sa Lettre ; & m'étant rendu ce même jour-là , qui étoit le dernier du mois d'Août, à St. Ildéphonse, j'allai, peu de tems après mon arrivée, rendre mes devoirs à l'Archevêque d'Amida. Il me reçut avec les mêmes démonstrations d'empressement qu'il m'avoit témoigné à mon premier voyage. Mais comme il étoit tard, & que le tems où il se rendoit ordinairement chez la Reine approchoit, il me dit, en nous séparant, de me trouver le lendemain à l'entrée de la nuit dans le Chœur de la Chapelle Royale, où il viendrait me joindre ; n'étant point à propos, ajouta-t-il, par rapport au

Comte

Comte de Konikseg, que je parusse lui rendre de si fréquentes visites.

Le tems de notre entrevûe arrivé, nous nous trouvâmes l'Archevêque d'Amida & moi, exactement au rendez-vous. Après beaucoup de nouveaux témoignages d'estime & de confiance de sa part, il débuta par me dire, que c'étoit avec un véritable plaisir qu'il s'acquittoit ce jour-là envers moi d'une commission, qui devoit me causer une joie bien sensible, puisqu'il s'agissoit de m'apprendre que leurs Maj. étant très-satisfaites de la conduite que j'avois tenue depuis que j'étois en Espagne, du zèle que j'avois montré pour leurs intérêts, & en un mot de tout ce que j'avois fait ou écrit, qui concernoit leur service, désiroient que je m'attachasse pour toujours à Elles; & que c'étoit enfin de la part du Roi & de la Reine qu'il m'avoit écrit de venir à la Cour. Ce Prélat ajouta, que si je me déterminois à rester en Espagne, leurs Maj. étoient dans l'intention de m'y procurer un établissement aussi agréable que je pouvois le désirer; de m'employer aussi d'une manière honorable dans les Pays étrangers, & de commencer même
par

par me charger d'une affaire, qui me feroit connoître l'estime & la confiance dont Elles m'honoroient. Au surplus, me dit-il tout de suite, leurs Maj. souhaitent que vous preniez promptement votre résolution sur ce que je vous offre de leur part; & que si vous jugez qu'il soit nécessaire d'écrire en France, pour obtenir la permission du Roi Très-Chrétien d'entrer à leur service, vous fassiez cette démarche dès ce soir, ou demain matin au plus tard; & que vous me remettiez ensuite les Lettres que vous écrirez à ce sujet, que leurs Maj. veulent lire. » Profitez donc, continua » l'Archevêque, des favorables dispositions où vous voyez que leurs Maj. » sont pour vous. Restez avec nous : » On vous aime en ce pays; & vous » y trouverez, suivant toute apparence, de quoi vous dédommager amplement du sacrifice que vous ferez d'abandonner votre Patrie. Quant à l'agrément de votre Cour, si vous jugez à propos de le demander, vous l'obtiendrez d'autant plus facilement, qu'on vous a déjà donné celui de venir ici; qu'on fait par conséquent en France, que c'est leurs Maj. seules » qui

» qui vous y ont appelé , dans le tems
 » même qu'on en avoit fermé l'entrée à
 » tous les autres François ; & qu'enfin
 » vous n'y avez aucun caractère de la
 » part de la France , qui puisse mettre
 » le moindre obstacle au parti que nous
 » souhaitons que vous preniez. α

Quoique la lettre que l'Archevêque d'Amida m'avoit écrite , & la réception gracieuse qui l'avoit suivie , me donnaient bien sujet de penser qu'on avoit peut-être à la Cour d'Espagne quelque dessein sur moi , je ne m'attendois cependant point à celui dont il s'agissoit ; & depuis que je m'étois excusé d'accepter l'emploi de *Sumillér de Cortina* , par les raisons que j'ai rapportées , j'étois persuadé qu'on songeoit aussi peu à me donner quelque établissement en Espagne , que j'étois éloigné d'en demander. Cependant la disposition toute différente où j'apprenois qu'étoient leurs Majestés , & le changement qui arrivoit tout à coup à la situation critique où je me trouvois , & que je regardai alors (bien mal à propos) comme un bonheur pour moi , me causa une joye sensible. J'assurai l'Archevêque d'Amida , que je recevois avec une extrême reconnoissance la

proposition qu'il me faisoit de la part de leurs Majestés, & je le suppliai de les assurer, que j'aurois toute ma vie pour leur gloire & pour leur service, un zèle aussi sincère que désintéressé. J'ajoutai, que je ne perdrois jamais le souvenir de la protection qu'Elles m'avoient accordée depuis que j'étois à leur Cour, malgré le personnage aussi délicat qu'embarrassant que le Duc de Bourbon m'avoit obligé d'y représenter; & que sans la nécessité où je m'étois trouvé d'obéir à ce Prince, n'étant venu en Espagne que pour m'y attacher au service de leurs Majestés, j'aurois, dès le premier jour de mon arrivée à Madrid, accepté la Charge que le Roi m'avoit accordée, si je n'avois trouvé peu convenable, comme je m'en étois alors expliqué avec le Pere Bermudez, de servir deux Maîtres à la fois; sur tout dans une circonstance, où par les ordres que le Duc de Bourbon m'avoit données, je ne pouvois remplir mon devoir envers l'un, sans blesser ce que la reconnoissance exigeoit de moi envers l'autre: Que pour à présent, ce Prince n'étant plus en place, & l'Evêque de Fréjus qui lui avoit succédé, ne paroissant point disposé à vouloir

loir se servir de moi, je ne voyois aucune difficulté à suivre l'inclination que j'avois de fixer mon séjour en Espagne, & de profiter des bontés de leurs Majestés : Qu'afin de ne rien faire cependant sans l'agrément du Roi, j'écrirois à l'Evêque de Fréjus & au Comte de Morville, pour leur apprendre les intentions de leurs Majestés, & pour les prier de m'obtenir la permission de les suivre.

L'Archevêque d'Amida m'interrompit alors pour m'embrasser. Il n'avoit en ce tems là aucun intérêt de me sacrifier, comme il l'a fait depuis, à la haine du Cardinal de Fleury. Ainsi, suivant tout naturellement les sentimens d'amitié que les fréquentes relations que nous avions eues ensemble lui avoient inspiré pour moi : » Soyons toujours amis, me dit-
 » il, en me ferrant les mains dans les
 » siennes. Comptez sur mon amitié au-
 » tant que je veux compter sur la vôtre.
 » Leurs Majestés sont prévenues d'une
 » véritable estime pour vous, & vous
 » ne devez envisager que des agrémens
 » en ce Païs : car je puis vous assurer,
 » que chacun vous y voit avec plaisir.
 » C'est à vous à soutenir désormais, par
 » votre conduite, la bonne opinion

» que vous avez donnée de vous jus-
 » qu'à présent, & je suis persuadé que
 » vous le ferez. Allez donc écrire à
 » l'Evêque de Fréjus & au Comte de
 » Morville, & m'envoyez vos deux
 » lettres ce soir ou demain matin, qui
 » est le jour du départ du Courier de
 » France, afin que je les fasse partir,
 » après que leurs Majestés, qui veulent
 » les voir, les auront lûes; & ensuite
 » quand on vous aura fait réponse, &
 » que la permission que vous demandez
 » vous sera accordée, on vous expli-
 » quera les vûes qu'on a sur vous; & je
 » me persuade, ajouta l'Archevêque,
 » en me serrant encore la main, & en
 » se levant pour s'en aller, que vous en
 » ferez content. α

La manière aussi amicale qu'obli-
 geante avec laquelle, non seulement on
 m'offroit, mais on me pressoit même
 d'entrer au service de leurs Majestés Ca-
 tholiques; la reconnoissance que j'avois
 de leurs bontés, & l'avantage que j'en-
 visageois, en restant en Espagne, de
 sortir pour toujours de la dépendance
 de l'Evêque de Fréjus, étoient des mo-
 tifs trop pressans d'accepter la proposi-
 tion qui m'étoit faite, pour que je dif-
 férasse

féraſſe à demander en France la permiſſion qui m'étoit néceſſaire. Ainſi , d'abord après être rentré chez moi , j'écrivis à l'Evêque de Fréjus & au Comte de Morville , comme je m'y étois engagé , & j'envoyai ces deux lettres à l'Archevêque , avant qu'il allât chez la Reine , comme il faiſoit tous les ſoirs.

Le lendemain matin , 2 de Septembre , ce Prélat m'écrivit un billet * que Don Bernardo Alvarez de Caſtro ſon Secrétaire vint m'apporter , par lequel il me prioit de me rendre encore ce jour-là , ſur les huit heures du ſoir , dans le Chœur de la Chapelle Royale , où il avoit quelque choſe à me communiquer. Je ne manquai pas de m'y trouver à l'heure qui m'étoit preſcrite , & l'Archevêque y vint un moment après moi. Il me dit que leurs Majeſtés avoient paru contentes de la diligence avec laquelle j'avois écrit en France , pour obtenir la permiſſion de m'attacher à leur ſervice : qu'Elles avoient lû & approuvé mes lettres , qui partiroient , ajouta-t-il , ce

- L 3 même

* Dans les papiers enlevés par l'ordre du Cardinal de Fleury.

même soir-là , enforte que je pourrois en recevoir la réponse avant la fin du mois : & qu'enfin il avoit ordre de m'assurer de nouveau , que l'intention de leurs Majestés étoit , de m'accorder un établissement agréable , & de me demander même quels appointemens je voudrois avoir pour subsister , jusqu'à ce qu'ayant quelque Emploi , je puisse jouir alors des revenus qu'il me procureroit.

» Expliquez-vous donc en toute liberté
 » sur cet article , continua l'Archevê-
 » que , afin que je puisse rendre compte
 » à leurs Majestés de vos intentions ?
 » & soyez bien persuadé de ma bonne
 » volonté à vous rendre , dans cette
 » occasion , tous les services qui pour-
 » ront dépendre de moi. «

Sensiblement touché de l'attention que leurs Maj. Cath. daignoient faire à ma situation & à mes besoins , & de la cordialité avec laquelle l'Archevêque d'Amida me l'apprenoit , je renouvelai à ce Prélat les assurances que je lui avois données la veille , de l'attachement que je conserverois toute ma vie pour lui , & de la fidélité avec laquelle je me proposois de suivre en tout ses conseils. Passant ensuite à ce qui concernoit la proposition

position qu'il venoit de me faire de la part de leurs Majestés , au sujet des appointemens que je pouvois demander ; je le suppliai instamment de ne point exiger de moi d'entrer avec lui dans un semblable détail , & de faire agréer à leurs Majestés , que je reçûsse simplement ce qu'on jugeroit qui me seroit nécessaire pour remplir avec décence les fonctions de l'Emploi qu'Elles voudroient m'accorder. Je ne mettrai jamais à prix , lui dis-je , ma bonne volonté , ni les services que je pourrai être assez heureux de rendre à leurs Majestés , & je serai toujours content du traitement qu'on me fera. La seule grace que je demande , Monseigneur , est qu'on fixe ma situation & mon état en cette Cour , afin que je n'y représente plus le personnage équivoque qu'on m'y voit faire depuis un an , & qui m'expose , comme vous le savez encore mieux que moi , autant à la critique des uns , qu'à la maligne envie des autres. Je suis aussi , je vous l'avoue , si dégoûté de cette situation , que ne prévoyant point la bonté que leurs Majestés veulent avoir pour moi , je méditois de retourner dans ma Patrie : & j'avois même , Monseigneur , prié Don Juan-Bau-

tista de Zuloaga qui devoit venir ici , de vous parler & à Mr. le Comte de Salazar , de mon deſſein , & de vous engager l'un & l'autre à m'accorder votre protection , pour obtenir de leurs Majeſtés de faire paſſer en France quelque témoignage qu'Elles ſont contentes de moi ; afin de quitter leur Cour honoré de leur bienveillance , & de pouvoir me flatter d'être reçu , par ce moyen là , favorablement dans celle du Roi mon Maître.

» Je ſuis bien aïſe , me repartit l'Ar-
 » chevêque , en m'interrompant , que ce
 » ne ſoit point pour pareille choſe que
 » vous faſſiez uſage de l'intention où
 » vous ſavez bien que nous ſommes le
 » Comte de Salazar & moi de vous ſer-
 » vir , & je vous proteſte que c'eût été
 » avec regret que nous vous aurions vû
 » partir. Mais pourquoi vouliez-vous
 » nous quitter ? l'Evêque de Fréjus ou
 » le Comte de Morville vous ont-ils
 » donc écrit de revenir en France « ?
 Point du tout , lui dis-je , Monſieur ;
 mais , eu égard à la ſituation où je crois
 être avec le premier , & à tout ce qui
 ſ'eſt paſſé entre nous quand je ſuis venu
 dans ce Royaume , dont vous a rendu
 compte Don Juan-Bautiſta de Zuloaga ;
 j'ai

J'ai crû que mon séjour dans cette Cour ne lui étant point agréable, je ne pouvois mieux faire, pour éviter les désagrémens que ce Prélat peut facilement m'y attirer tôt ou tard, que de retourner en France, & de lui marquer par là une condescendance qui changeât les dispositions peu favorables où il est pour moi. Je me suis d'autant plus confirmé dans ce sentiment, que j'ai vû clairement, dans sa dernière lettre, que les services que j'ai tâché de lui rendre pour accélérer sa nomination au Cardinalat, n'ont pû m'attirer de sa part la moindre marque de reconnoissance.

» C'est ce que nous avons remarqué,
 » me dit alors l'Archevêque d'Amida,
 » le Comte de Salazar & moi, aussi bien
 » que vous, quand vous nous envoyâ-
 » tes, il y a peu de jours, la copie de
 » cette lettre; & je conviens avec vous,
 » que le silence que l'Evêque de Fré-
 » jus garde sur cet article, a dû vous
 » surprendre & vous confirmer dans vos
 » soupçons. Mais à cela près, je n'ai
 » aucune connoissance qu'il ait écrit ou
 » fait écrire quelque chose à votre désa-
 » vantage. Il ne parle jamais de vous
 » dans plusieurs lettres qu'il a écrites.

„ ici : & si c'est un signe que vous n'a-
 „ vez pas beaucoup de part dans sa con-
 „ fiance , & que votre voyage en cette
 „ Cour n'est pas de son goût ; c'est plu-
 „ tôt par le silence qu'il affecte sur ce
 „ qui vous regarde , que par quelque
 „ témoignage de sa part , du peu de con-
 „ fiance qu'il a en vous , qu'on peut ju-
 „ ger de sa manière de penser. Mais que
 „ vous importe après tout , qu'il soit
 „ présentement bien ou mal disposé pour
 „ vous ? Sa froideur à votre égard , qui
 „ véritablement est sensible , n'a point
 „ empêché leurs Majestés , comme vous
 „ voyez , de vous donner des marques
 „ de leur estime ; & elle ne fera pas
 „ plus capable dans la suite , de mettre
 „ quelque obstacle aux graces que vos
 „ services pourront vous attirer. Qui
 „ fait d'ailleurs si l'Evêque de Fréjus ,
 „ quand il apprendra la proposition que
 „ vous font leurs Majestés , ne tiendra
 „ pas avec vous une conduite différen-
 „ te , & s'il ne cherchera pas à se con-
 „ cilier votre amitié ? Mais quand il
 „ feroit toujours votre ennemi secret ;
 „ comme vous le soupçonnez , ne dé-
 „ pendant plus de lui , quel mal peut-il
 „ vous faire ? Et sur quel fondement
 „ cher-

» chercheroit-il à vous traverser , dès
» que de votre côté vous ne lui donne-
» rez aucun sujet de plainte ? Ce seroit
» vouloir vous nuire de gayeté de cœur ,
» & un pareil procédé lui feroit plus
» de tort qu'à vous - même. N'ayez
» donc , si vous m'en croyez , aucune
» inquiétude des peines que l'Evêque
» de Fréjus peut , ou pourra vouloir
» vous susciter : car , outre qu'il y a
» peu d'apparence qu'il soit ou qu'il per-
» sévère dans cette disposition , foyez
» assuré que leurs Majestés , quand vous
» vous rendrez digne de leur bienveil-
» lance , ne régleront point leurs senti-
» mens pour vous sur ceux de ce Prélat.
» Il ne leur donne pas d'ailleurs beau-
» coup de sujet d'avoir pour lui tant de
» déférence, puisqu'Elles découvrent de
» plus en plus , que toutes les protesta-
» tions qu'il leur a faites de son zèle &
» de son attachement , sont de pures
» chimères ; & que ses liaisons avec l'An-
» gleterre sont encore plus étroites ,
» que celles qu'avoit prises le Duc de
» Bourbon. Qui pourroit donc engager
» leurs Majestés à vous abandonner à la
» mauvaise volonté de l'Evêque de Fré-
» jus , & à lui montrer une complaisance

» si contraire à l'esprit de justice que
 » vous leur connoissez ? Certainement
 » une pareille réflexion doit, ce me sem-
 » ble , dissiper pleinement vos allarmes ;
 » & servir en même tems à vous atta-
 » cher encore davantage à leurs Maj. ,
 » afin de mériter de plus en plus la pro-
 » tection qu'Elles vous accordent.

Ce n'étoit ni le tems ni le lieu de con-
 tredire l'Archevêque d'Amida. Ce qu'il
 me disoit paroissoit très-vraisemblable ,
 & je ne pouvois sans doute prévoir , ni
 même imaginer que le parti que je pre-
 nois , dût me causer toutes les traverses
 que j'ai souffertes. Entrant donc dans les
 sentimens de ce Prélat , je le remerciai
 de nouveau de l'amitié qu'il me mar-
 quoit ; & après lui avoir réitéré les affu-
 rances de mon attachement & de ma re-
 connoissance , je le priai encore instam-
 ment de disposer leurs Majestés à déclai-
 rer (quand j'aurois reçu la permission
 que je venois de demander en France)
 l'usage qu'Elles vouloient faire de moi :
 n'y ayant rien , lui dis-je , de plus dan-
 géreux & de plus triste en même tems ,
 que d'être regardé dans une Cour com-
 me un homme qui prétend à tout , & qui
 cependant ne tient à rien. » Est-ce
 » donc,

» donc, me repartit sur le champ l'Ar-
 » chevêque d'Amida avec quelque émo-
 » tion, que vous vous figurez que c'est
 » pour être ici simplement Courtisan,
 » que l'on vous propose d'y rester? Al-
 » lez, me dit-il, soyez tranquille sur cet
 » article. Laissez venir votre permis-
 » sion, & vous serez content. α

Nous nous séparâmes là-dessus, & j'é-
 tois déjà sorti de la Chapelle, lorsqu'un
 Page vint de la part du Prélat, me prier
 d'y rentrer. » Pardon, me dit il, quand
 » je l'abordai; mais j'avois oublié de
 » vous dire une chose. L'amitié & la
 » confiance que vous avez pour le Com-
 » te de Salazar & pour Don Juan-Bau-
 » tista de Zuloaga, que j'approuve fort,
 » pouvant peut-être vous engager à leur
 » faire part des desseins que leurs Ma-
 » jestés ont sur vous, & de la résolution
 » que vous avez prise de rester en Espa-
 » gne; j'ai ordre de vous avertir de ne
 » leur rien communiquer de tout ce qui
 » vient de se passer entre nous, ni de ce
 » qui pourroit dans la suite y avoir rap-
 » port. Leurs Maj. estiment le Comte de
 » Salazar, comme il le mérite, & la
 » place qu'il occupe auprès du Prince en
 » est une bonne preuve; mais quoiqu'El-
 les.

» les le jugent très-digne de leur con-
 » fiance, Elles ont des raisons de vou-
 » loir, que ce que je vous ai dit soit
 » enseveli quant à présent dans le silen-
 » ce. Ainsi elles vous ordonnent de le
 » garder exactement, tant envers lui
 » qu'envers Don Juan. Observez ce-
 » pendant, de vous comporter toujours
 » avec eux comme par le passé; je veux
 » dire, avec la même amitié, & sans
 » leur laisser entrevoir, qu'il soit sur-
 » venu aucun changement ni dans votre
 » situation, ni dans les relations que
 » nous avons ensemble.

Cet avis, qui me réduisoit à regarder
 désormais comme le seul oracle que je
 devois consulter, le Prélat aussi borné
 que timide qui me le donnoit, me fit
 d'autant plus de peine, qu'indépendam-
 ment de cet inconvénient, qui n'étoit
 pas petit, j'étois tombé dans celui de
 dire tout naturellement au Comte de
 Salazar (que j'avois été voir le matin de
 ce jour là) que c'étoit l'Archevêque qui
 m'avoit écrit de venir à la Cour; &
 que, par la faute que ce Prélat avoit
 faite, de ne me point apprendre dès la
 première conversation que nous avions
 eu ensemble, le secret qu'on exigeoit
 de

de moi , je ne pouvois plus donner à ce Seigneur d'autre motif de mon arrivée. Mais comme j'apperçus bien que si je découvrois cela à l'Archevêque d'Amida , il n'en falloit pas davantage pour le troubler à l'excès , & pour l'engager même , peut-être pour excuser son imprudence auprès de leurs Majestés , à m'imputer une indiscretion dont je n'étois point coupable ; je dissimulai mon trouble , & je me contentai , en prenant congé de lui , de l'assurer que les ordres de leurs Majestés seroient exactement suivis.

Rien n'est plus délicat , & en même tems plus difficile , que de prétendre cacher certains mystères à un Courtisan , accoutumé de longue main aux différentes ruses qu'on employe tous les jours à cet effet dans les Cours : & quand on est pourtant obligé de lui dérober la connoissance de ces sortes de mystères , il faut tâcher que ce qu'on dit soit toujours fondé au moins sur quelque vérité , qui serve à dissiper les soupçons que des raisonnemens frivoles ou étudiés ne manquent jamais de produire. C'étoit-là précisément la situation où je me trouvois ; & , dans la nécessité qu'elle

m'im-

m'imposoit de me ménager entre l'Archevêque d'Amida & le Comte de Salazar, d'une manière qui ne les compromit point sur mon sujet l'un avec l'autre, ni moi avec eux; je me souvins fort à propos, qu'à l'occasion de quelques mauvais offices qu'on avoit rendu tout récemment à un Pere de l'Oratoire, Directeur de l'Hôpital de St. Louis de la Nation Françoisise à Madrid, qu'on vouloit faire passer pour Janséniste, & à qui on attribuoit même de débiter secrètement des écrits suspects; l'Archevêque d'Amida, dans la première conversation que nous avions eu ensemble, m'avoit parlé de tout cela avec chaleur, & extrêmement recommandé de découvrir, s'il étoit possible, les senimens de ce Religieux; & de l'avertir en particulier, que pour peu que sa soumission à la Constitution de notre Saint Pere le Pape qui condamne le Livre des Réflexions Morales du Pere *Quesnel*, parût équivoque, on sauroit bien l'en faire repentir. Comme alors on s'entretenoit souvent en Espagne de tous les troubles qui s'étoient élevés au sujet de cette Constitution dans l'Eglise de France, & que le Comte de Salazar m'en avoit
parlé

parlé fréquemment ; je résolus , pour cacher mon secret , de faire usage de ce qui s'étoit passé à cet égard entre nous. Dans cette vûe , j'allai une seconde fois chez ce Seigneur : il ne manqua point de me demander alors quel motif l'Archevêque d'Amida avoit eu de me faire venir , & je lui dis , que c'étoit uniquement sur quelque avis qu'on avoit donné à ce Prélat , & qui étoit aussi parvenu jusqu'à leurs Majestés , que le Directeur de l'Hôpital de St. Louis favorisoit en secret le Jansenisme ; & pour s'informer de moi si je connoissois cet Oratorien ; qu'elle opinion j'avois de sa Doctrine ; & enfin , pour m'ordonner d'examiner avec soin , si ses discours ou sa conduite donnoient lieu aux soupçons qu'on avoit sur lui : leurs Majestés ne voulant point souffrir , pour peu qu'il favorisât les Jansénistes , qu'il restât plus long tems dans leurs Etats. J'ajoutai , que mon voyage n'ayant point d'autre objet , je comptois de retourner incessamment à Madrid.

Le Comte de Salazar , fort en rélation avec *Don Juan de CAMARGO* , Evêque de *Pampelune* & grand Inquisiteur d'Espagne , ayant eu de son côté quelque con-

connoissance de ce que je lui disois , & sachant qu'on observoit d'assez près le Pere de l'Oratoire en question , me parut persuadé , comme je le désirois , que c'étoit uniquement par rapport à lui que l'Archevêque d'Amida m'avoit appelé à St. Ildephonse ; & j'eus grand soin , comme on peut croire , d'avertir ensuite ce Prélat , de confirmer le Comte de Salazar dans ce sentiment.

Puisque la relation que je fais ici , m'a conduit à faire mention de ce Pere de l'Oratoire , dont je ne me souviens plus du nom , qui apparemment vit encore , & qui occupe peut-être toujours la même place de Directeur de l'Hôpital de St. Louis ; je crois devoir dire , qu'on reconnut la fausseté des bruits défavantageux que ses ennemis avoient fait courir sur ses sentimens , auxquels on ne trouva rien à reprendre. Ce ne fut pas au reste seulement sur la Doctrine qu'on attaqua cet Oratorien : on l'accusa aussi de manquer de soin pour la propreté de son Eglise , & de charité pour les Pélerins & autres pauvres François qui venoient chercher auprès de lui un azile ou quelque secours ; & d'employer les revenus de l'Hôpital uniquement

L'ABBE' DE MONTGON. 259
ment pour ses besoins, & pour s'enrichir.

Le Comte de Morville, à qui on écrivit apparamment là-dessus, me chargea * de savoir, si les plaintes qu'on faisoit étoient bien fondées, & de lui en rendre compte : & comme à l'occasion de ces plaintes & de la Lettre du Comte de Morville, j'avois engagé ce Religieux à venir me voir, & que j'avois aussi été quelquefois à l'Hôpital de St. Louis, il me fut facile de remarquer que c'étoit à tort qu'on l'accusoit d'être avide & dur ; qu'il subsistoit au contraire avec beaucoup de peine ; & que la Maison & l'Eglise étoient totalement dépourvûes, même du nécessaire. J'informai le Comte de Morville de tout cela, en lui représentant combien il me paroissoit indécent, que la seule maison à Madrid, qui, sous la protection du Roi, étoit destinée au soulagement de ses Sujets, se trouvât cependant hors d'état de lui procurer quelque secours, & que l'Eglise Nationale de France fût dans une indigence d'ornemens,

* Sa Lettre se trouve dans les Papiers, dont le Cardinal de FLEURY s'est emparé.

nemens, qui alloit jusqu'au scandale ; dans un Pays où rien n'est épargné pour la décoration des Autels, & pour la majesté du culte Divin.

La précaution que j'avois été obligé de prendre, de donner au Comte de Salazar une raison de mon arrivée à la Cour, bien différente de la véritable, m'ayant déterminé à aller le voir dans un tems où je pus le trouver seul ; je choisis celui que Monseigneur le Prince des Asturies * passoit à étudier, & qui laissoit le Comte de Salazar plus libre. L'ayant donc trouvé dans cette situation, & notre conversation s'étant un peu prolongée, un premier valet de Chambre vint l'avertir que l'Etude étoit finie, & que le Prince alloit prendre sa leçon de danse. Alors m'étant levé pour me retirer : » Restez, me dit obligeamment le Comte de Salazar, si » vous n'avez rien à faire, & passez » avec moi chez son Altesse †, pendant » qu'Elle dansera, pour lui faire votre » cour ;

* A présent Roi d'Espagne, sous le nom de FERDINAND VI.

† On donne ce titre en Espagne au Prince des Asturies, comme aux Infants.

» cour ; Elle vous verra avec plaisir ».

Ayant fort remercié le Comte de Salazar de l'honneur qu'il me procuroit, je le suivis & entrai avec lui dans la chambre du Prince, où il n'y avoit que *Don Carlos* *DARISAGA* son premier Gentilhomme de la Chambre, le Pere l'*AUBRUSSEL* son Précepteur, & quelques premiers Valets de chambre, ou autres personnes du service. Le Comte de Salazar, & les deux autres que je viens de nommer, m'ayant souvent attaqué de conversation pendant la leçon du Prince, tant sur la manière dont il dançoit, que sur d'autres choses indifférentes, & dans lesquelles entra aussi S. A.; je fus tout étonné d'apprendre dès le soir même, qu'à l'occasion de quelques bals donnés à Marly ou à Versailles, par le Roi *LOUIS XIV.*, dont il avoit été question, on débitoit que j'avois dit à Monseigneur le Prince des Asturies, que j'espérois qu'il pourroit peut-être un jour, dans les mêmes lieux, en donner d'aussi magnifiques. Un discours si imprudent & si éloigné de toute vraisemblance, ne me paroissant point digne d'être relevé, je ne fis que rire de ce qu'on m'en rapporta, sans juger qu'il fût nécessaire

cessaire de me défendre de l'avoir tenu. Mais sur ce qu'il me revint pourtant qu'on répandoit de plus en plus ce bruit à la Cour, & qu'il étoit aussi mal fondé qu'opposé aux vœux sincères que j'ai faits, & que je ferai toute ma vie pour la conservation de la précieuse vie du Roi, je priai ceux qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé, de dissiper par leur témoignage la mauvaise opinion qu'on tâchoit de donner de mes sentimens pour S. M., & du zèle indiscret qu'on m'attribuoit pour Monseigneur le Prince des Asturies, très-incapable certainement de lui déplaire.

La Cour d'Espagne assez sérieuse, & fort dépourvûe dans ce tems-là de certains spectacles, ou d'autres amusemens, qui occupent dans les autres ce grand nombre de Courtisans oisifs qui sont à la suite des Princes, avoit cela encore de désagréable pour ceux qui y étoient chargés de quelque négociation, qu'ils s'y trouvoient continuellement exposés à la démangeaison mélancolique de politiquer, qui dominoit les gens de différentes Nations, que cette Cour rassembloit. Comme cette espèce de manie s'étendoit jusqu'aux plus bas Officiers

ciers du Roi & de la Reine d'Espagne , & même jusques aux Camaristes , beaucoup plus capables de raisonner sur des rubans , des paniers , & des mouches ; il falloit s'attendre , pour peu qu'on fût à ces différentes personnes un sujet de spéculation à le devenir bien-tôt aussi de leurs mauvais contes. Celui que je viens de rapporter , partoît sans doute de quelque Auteur semblable ; & il étoit certainement aussi faux que ridicule. Mais qu'importe , cette histoire supposée pouvoit me nuire ; & c'étoit assez pour exciter certains François ou Italiens de cette Cour-là , dont je croyois le commerce plus dangereux qu'utile , à la répandre ; & peut-être , toute chimérique qu'elle étoit , auroit-elle fait impression , si les personnes qui s'étoient trouvées chez le Prince , n'en n'eussent fait appercevoir la fausseté.

N'ayant plus aucune raison de rester à St. Ildéphonse , depuis les Lettres que j'avois écrites en France , puisque ce n'étoit qu'après avoir obtenu la permission que je demandois d'entrer au service de leurs M. Cat. , que l'Arch. d'Amida devoit m'apprendre l'usage qu'on vouloit faire de moi : je fus trouver ce Prélat ,
pour

pour favoir s'il convenoit que je fisse un plus long séjour à la Cour, où que je retournaſſe à Madrid. Il me dit que leurs Majeſtés lui avoient ordonné de m'apprendre qu'Elles jugeoient à propos que je priſſe le dernier parti, & de reſter dans cette Capitale, juſqu'à ce que l'Evêque de Fréjus & le Comte de Morville m'euffent fait réponſe. Il m'affura encore que quand je ſerois en liberté d'accepter la propoſition qu'il m'avoit faite, j'aurois tout lieu d'en être content. Comme je l'étois infiniment de la bonne volonté & de l'amitié qu'il m'avoit témoignée dans les différentes conférences que nous avions eues enſemble, je lui en renouvelai encore mes remerciemens; & prenant tout de ſuite congé de lui, je partis le lendemain 5. de Septembre de grand matin, pour me rendre à Madrid, où j'arrivai le même jour.

Don J. B. de Zuloaga, qui avoit appris que j'étois parti aſſez ſubitement pour aller à la Cour, vint me voir le lendemain de mon arrivée, fort curieux, à ce qu'il me parut, de ſçavoir ce qui m'avoit fait aller ſi promptement à St. Il-déphonſe, & revenir de même. Mais le
ſecret

secrét que l'Ar. d'Amida m'avoit ordonné de garder , ne me permettoit point de satisfaire la curiosité de D. Juan. Cependant, pour ne lui donner aucun sujet de soupçonner que je me méfiois de lui , & encore moins de croire , qu'après m'être servi de son ministère pour former entre l'Arch. d'Amida & moi les liaisons que nous avions , je cherchois à lui en cacher les suites : j'eus recours au même prétexte que j'avois pris avec le Comte de Salazar , je veux dire au prétendu Jansénisme du Directeur de l'Hôpital de St. Louis , & D. Juan le prit d'autant plus volontiers pour le véritable , que le petit séjour que j'avois fait à la Cour , joint aux préventions où il étoit , comme bien d'autres , qu'un Pere de l'Oratoire François devoit pour le moins favoriser en secret le Jansénisme , donnoit toute la vraisemblance possible à l'opinion que je voulois lui donner.

D. Juan me parut aussi très persuadé du motif que je lui dis qu'avoit eu mon voyage , & il me demanda ensuite , si je n'avois point profité de cette occasion , pour parler à l'Arch. d'Amida , & au Comte de Salazar , du dessein que j'avois de retourner en France , dont je m'étois

ouvert à lui, quels avoient été là-dessus leurs sentimens, & si je persévérois toujours dans les mêmes ?

Toutes ces questions, eû égard à ce qui s'étoit passé entre le Prélat & moi, m'embarraissoient un peu pour y répondre. Je répliquai à D. J. que comme j'étois tous les jours aux prises avec moi-même, sur ce qu'il me disoit, & également combattu, tantôt par le désir de rester en Espagne, & tantôt par la crainte, si je prenois ce parti, d'achever d'éteindre le peu de bonne volonté que l'Ev. de Fréjus pouvoit peut-être encore avoir pour moi ; je lui avouois ingénument, que je n'avois pu gagner sur moi, pendant le court séjour que j'avois fait à St. Ildéphonse, de me déterminer à parler de mon projet au Comte de Salazar, ni à l'Arch. d'Amida ; & qu'ayant écrit en France, à plusieurs personnes qui s'intéressoient à moi, pour leur demander conseil sur ce que je devois faire, j'attendois d'être instruit de leurs sentimens, pour prendre ma dernière résolution. J'ajoutai enfin, que je le priois quand il iroit à St. Ildéphonse, de ne rien dire à nos deux amis, de tout ce que je lui avois communiqué sur cet article

» cle ». Si les vôtres en France consultent
 » vos véritables intérêts , répartit D. J.
 » ils vous parleront à coup sûr comme
 » j'ai fait , & vous resterez ici. Je comp-
 » te aller dans deux ou trois jours à la
 » Cour , & vous me soulagez beaucoup,
 » en me dispensant d'exécuter la com-
 » mission que vous m'aviez donnée.
 » Vous avez pu remarquer que c'étoit
 » avec bien de la répugnance , que je l'a-
 » vois acceptée , & si vous êtes sage,
 » ajouta-t-il , en nous séparant , vous
 » rejetterez comme une mauvaise pen-
 » sée , toutes celles qui vous pourront
 » venir de nous quitter. ,

L'inquiétude que l'arrivée de l'Esca-
 dre Angloise sur les côtes de Biscaye
 & de Galice , avoit causée à la Cour
 d'Espagne , s'étoit un peu dissipée , par
 les nouvelles qu'on avoit reçues à St. Il-
 déphonse , que cette Escadre avoit pris
 la route de Lisbonne. Mais le ressenti-
 ment qu'avoient L. M. d'une semblable
 démarche de la part de l'Anglet. qu'El-
 les regardoient , avec raison , comme un
 acte d'hostilité , n'avoit rien perdu de sa
 force. Comme Elles paroissoient donc
 fort offensées de ce procédé , & qu'El-
 les remarquoient de plus en plus , le peu

de fonds qu'il y avoit à faire sur les espérances qu'on leur avoit données, de voir sous le ministère de l'Evêque de Fréjus, la France se détacher de la ligue d'Hanover; Elles jugèrent à propos d'envoyer à l'Empereur un nouvel Ambassadeur, qui contribuât à renouveler, & à resserrer encore plus étroitement, s'il étoit possible, leur amitié & leur union avec ce Monarque. Cette résolution leur parut d'autant plus convenable, qu'il ne l'étoit guère, sans doute, de voir le Baron de Ripperda, fils du Ministre disgracié, chargé des affaires de la Couronne d'Espagne à Vienne, où son pere l'avoit laissé. Plusieurs Seigneurs Espagnols, qui sentoient tout l'agrément d'une pareille commission, s'étoient mis sur les rangs pour l'obtenir, & faisoient assiduellement leur Cour au Comte de Konikseg, par la certitude qu'ils croyoient avoir, que le choix de L. Maj. tomberoit infailliblement sur celui que ce Ministre favoriseroit. Mais comme la plûpart des Grands d'Espagne à portée de demander cet Ambassade, avoient montré aussi peu de satisfaction du Traité de Vienne, que d'attachement pour l'Empereur, le Comte de Konikseg n'avoit garde de souffrir

frir qu'on envoyât à la Cour Imp. quel-
 qu'un de ces Seigneurs , également zélés
 pour la gloire de leur Maître , & pour ce-
 lui de la Monarchie Espagnole. Ainsi ce
 Ministre scut déterminer L. M. Cath.
 à leur préférer le Duc de BOURNON-
 VILLE Flamand , dont le frere étoit
 actuellement au service † de l'Empereur,
 & qui d'ailleurs dans ce tems-là , se dis-
 tinguoit à la Cour d'Espagne , par une
 partialité , & beaucoup de propos contre
 la France , qu'il croyoit apparemment
 donner un nouveau lustre aux talens
 qu'on pouvoit remarquer en lui pour les
 Négociations. Il venoit d'être nommé
 Ambassadeur quand j'arrivai à St. Ildé-
 phonse ; & si la confiance avec laquelle
 il annonçoit les suites avantageuses qui
 devoient résulter de ses projets , eût suffi
 seule à les faire réussir , la ligue d'Hano-
 ver auroit eu certainement sujet d'être
 alarmée. Mais heureusement pour les
 Princes qui la formoient , ces sortes de
 prédictions politiques , ne sont pas tou-
 jours suivies d'un fidèle accomplissement.

La Cour d'Espagne n'étoit pas unique-
 ment occupée des affaires du dehors.

M 3 Son

† Il étoit Gouverneur de *Termonde*.

Son attention à cet égard étoit partagée au sujet des représentations que le Nonce venoit tout récemment de faire à L. M. C. touchant une Bulle pour la réformation du Clergé d'Espagne, que le Cardinal BELLUGA avoit obtenue du Pape INNOCENT XIII. † & dont BENOIT XIII. * son successeur, demandoit que les Réglemens fussent observés. Le Cardinal Belluga, aussi recommandable par son zèle pour la gloire de Dieu, que par la longue résistance qu'il avoit faite d'accepter la dignité de Cardinal, avoit dressé la Lettre Synodale que cette Bulle autorisoit, & une Congrégation de Cardinaux, députés par Sa Sainteté pour l'examiner, qui tinrent leur première séance le 12 Janvier 1723. chez le Cardinal GUALTIERI, l'avoit approuvée.

Comme il ne s'agissoit plus après cela que de faire intervenir l'autorité Royale, pour que cette réformation eût lieu, le Cardinal Belluga, qui le souhaitoit extrêmement, vint en Espagne, peu de tems après que la Bulle eut été accordée,

† Michel-Ange CONTI.

* Vincent-Marie ORSINI.

dée, pour solliciter lui-même Sa Maj. Cath. de se joindre au Pape pour la réussite d'un projet si salutaire. Mais ce Monarque ayant jugé à propos, avant de se déterminer, de renvoyer l'examen de la Bulle au Conseil de Castille; les brigues & les intrigues de ceux, qui, dans le Clergé Espagnols, favorisoient le relâchement, empêchèrent que le Conseil n'entrât dans les vues du Cardinal Belluga, & que son rapport au Roi ne fût favorable à la Bulle.

L'abdication de ce Prince étant survenue dans ces entrefaites, & le Roi LOUIS I. son fils, étant monté sur le Trône, le Cardinal Belluga, dont le zèle pour le rétablissement de la Discipline Ecclésiastique ne s'étoit point ralenti, malgré tous les obstacles qu'il avoit rencontrés, travailla auprès du jeune Monarque, comme il avoit déjà fait auprès du Roi son Pere, pour lui faire goûter son projet, & pour l'engager de signaler les commencemens de son Règne, par une action aussi chrétienne que celle d'autoriser la réformation du Clergé de ses Etats.

Les instances & les représentations de ce pieux Cardinal produisirent enfin l'effet

272 MEMOIRES DE MR.
qu'il en attendoit. Le jeune Roi se déterminâ d'ordonner , (1) que la Bulle du Pape fût exécutée dans toute l'étendue de son Royaume , en tout ce qui ne porteroit aucun préjudice aux prérogatives de sa Couronne , & que le Clergé eût à se conformer à ses décisions.

Il sembloit , après une déclaration si favorable , & par laquelle les deux Puissances se réunissoient pour autoriser la réformation que le Cardinal Belluga feroit réussir ses bons desseins. Mais lorsqu'il s'occupoit du soin de porter peu à peu le Clergé à les goûter , & de surmonter aussi les obstacles qu'il rencontroit dans ce Corps , il survint des événemens qui ne lui permirent point de soutenir , par sa présence en Espagne, l'ouvrage que son zèle lui avoit fait entreprendre. Le Pape INNOCENT XIII. (2) mourut , & le Cardinal Belluga se trouvant alors obligé de quitter l'Espagne (3) pour se rendre au Conclave , environ un mois après avoir obtenu du Roi LOUIS I. le Décret

(1) Le Décret est du mois de Mars 1724.

(2) Le 7 Mars 1724. dans la 3. année de son Pontificat.

(3) Il partit le 30 Mars de la même année.

cret dont je viens de parler ; il arriva encore pour comble de malheur , que le décès (1) du jeune Monarque , suivit d'assez près celui du Pape, & que ceux qui avoient en premier lieu trouvé le secret d'empêcher, comme je l'ai rapporté que cette réformation ne fut admise , profitant des changemens , tant dans l'Eglise que dans la Monarchie Espagnole , qui venoient d'arriver, parvinrent enfin à rendre inutile le Décret du Roi Louis I. Le Pape Benoit XIII. qui n'avoit pas moins à cœur que le Cardinal Belluga cette réformation , ne laissa pas d'ordonner à son Nonce de faire de nouvelles instances au Roi Philippe V. pour que les Réglemens de la Bulle de son Prédécesseur établissoit, fussent suivis, mais elles ne produisirent aucun fruit, (2) & l'éloignement du Cardinal

M 5 Belluga,

(1) Il décéda le 31 Août 1724.

(2) *Don Félix CORNEJO*, qui étoit chargé alors des affaires d'Espagne à Rome , eut ordre de faire au Pape des représentations , pour détourner l'effet de cette Bulle , & il insista si fort sur cet article , que le Pape lui fit donner au mois d'Octobre par Mr. LERCARI Secrétaire d'Etat , la réponse suivante.

» Sur les représentations faites à Sa Sainteté

Belluga , qui resta à Rome , acheva de donner aux ennemis secrets d'un ouvrage si salutaire , une facilité entière d'en empêcher l'effet , & même de le faire regarder comme partant d'un zèle indiscret de la part de cette Eminence.

Ce n'est , sans doute , point ici le lieu d'examiner en quoi le Clergé d'Espagne peut avoir besoin de réforme , ni sur quels articles rouloit celle que le Cardinal Belluga vouloit introduire. Cependant , l'attachement plein de vénération que je conserverai toujours pour une portion si illustre de l'Eglise Catholique , ne me permet point de dissimuler , qu'il seroit à souhaiter , que les Prélats Espagnols ,

» au nom de Sa Maj. Cath. , par *Don Félix*
 » *Cornejo* son Agent , à ce qu'il plaise à Sa
 » Sainteté de permettre au Clergé des Royaumes d'Espagne , aux Chapitres des Eglises
 » Cathédrales de Castille & de Leon , & aux
 » Ordres Militaires , de faire les remontrances qu'il leur conviendra sur la Bulle *Apostolici Ministerii* , Sa Sainteté a non-seulement témoigné être disposée de donner cette
 » satisfaction à Sa Maj. Cath. mais elle a aussi
 » déclaré ne trouver aucune difficulté , à députer là-dessus une Congrégation particulière pour l'examen desdites remontrances ,
 » de quoi elle a fait donner avis audit Agent ,
 » pour en faire part à Sa Maj. Cath. »

gnols , si recommandables par leur régularité , & par leur zèle pour la Foi , le fussent également pour l'établissement des Séminaires dans leurs Diocèses , conformément à ce que le Concile (3) de Trente recommande si fort ; & qu'ils s'attachassent aussi , à bannir des Eglises toutes les vaines décorations (4) qu'on invente en Espagne pour les parer dans certains jours ; les danses (5) indécentes qui y sont en usage dans les Processions

M 6 solem-

(3) Session 23 de la réformation , chap. 18.

(4) Il y en avoit une dans l'Eglise de *St. Gilles* des Peres Franciscains près le Palais à Madrid , dans les Fêtes de Noël , où j'ai vu au-dessus de l'Autel , le Mont-Parnasse avec le cheval *Pégase* , *Apollon* , les *Muses* , *Hercule* , *Hector* , *Priam* , & ensuite différens Rois d'Espagne , & au bas de cette représentation , celle de la Ville de *Bethléem* , & puis l'étable où Notre Seigneur est né , avec la Sainte Vierge en habit de Dame de Cour ; Saint *Joseph* en celui d'un séculier , avec une Perruque & une canne à la main , & le Très-Saint Sacrement entre eux deux , & dans le lointain on appercevoit les Rois *Mages* à cheval , avec un grand cortège , suivans l'étoile qui les conduisoit.

(5) Il ne se fait point de processions un peu solennelles en Espagne , où il ne se trouve plusieurs troupes de *Gitanos* , qui sont ce que

276 MEMOIRES DE MR.
solemnelles ; (6) & les habillemens mon-
dains , dont les figures de la sainte Vier-
ge , & des Saints ou Saintes qu'on y por-
te , paroissent revêtues. Tout ce qui a
le moindre rapport au culte de Dieu, doit
tendre uniquement à ranimer la foi , &
à

que nous appellons *Bohémiens* en France , &
que les Ordonnances des Rois ont bannis du
Royaume pour leur irrégion & leur frippon-
neries. Leur fonction , dans ces processions ,
est de danser avec des castagnettes , ou au son
d'autres instrumens , d'une manière aussi bou-
fonne qu'indécence : & ce qui paroît encore
plus surprenant , c'est que ces espèces de Pan-
tomimes précèdent de peu le St. Sacrement ,
ou les images des Sts. ou Saintes qu'on porte
dans les Processions , & qu'outre cela , ils sont
ordinairement précédés ou suivis de certains
Géans , ou Nains de carton , qui sont à peu près
le même personnage dans des cérémonies si
augustes, que des marionnettes sur les théâtres.

(6) On voit dans les Processions de la Se-
maine Sainte , qui se font le Mercredi , le Jeudi
& le Vendredi Saint , des espèces de théâtres
ambulans , sur lesquels on porte en représenta-
tion les principaux Mystères de notre salut, qui
deviennent des spectacles auxquels tout le
Peuple accourt : ce qui se passant la nuit com-
me pendant le jour , favorise une infinité de
désordres.

Les figures qu'on porte, sont représentées au
naturel , & celle de la sainte Vierge ne man-
que

à inspirer autant de recueillement que de respect. Or , rien n'est certainement plus contraire à de semblables dispositions , que la dissipation ou la vaine curiosité que ces espèces (7) de pieux spectacles produisent : & c'est par conséquent

ne
que jamais d'être alors couverte d'une longue mante de crêpe , & d'autres ornemens lugubres. Elle est suivie de plusieurs femmes qui lui présentent des mouchoirs pour essuyer ses larmes. Après Pâques la décoration change , & les Images de la Sainte Vierge sont alors ornées de pendans d'oreille , de colliers , de bracelets , de frisures & d'autres ornemens mondains : ce qui se pratique aussi pour les autres Saints & Saintes , qu'on ajuste selon leur sexe & leur état dans le même goût. J'ajouterai à cela , que passant à *Sarragoce* , un Chanoine m'y faisant voir les différentes robes d'une Image de la Sainte Vierge , qui est en grande vénération dans cette Ville , sous le nom de *Nuestra Señora del pilar* ; il me dit, après avoir sorti les plus magnifiques : *Nuestra Señora tiene tambien sus vestidos de carnestolendas ; y en este tiempo , ajouta-t-il , parece su magestad mas alegre*. On peut juger de ma surprise à la vûe d'un semblable ajustement , & à quel point l'indécente plaisanterie du Chanoine me parut déplacée.

(7) On peut voir ce que pensoit le vénérable *Jean d'Avila* de ces sortes de pratiques , & la conduite qu'il tint à cet égard un jour de la Fête-Dieu à Grenade , qui est rapportée dans sa vie.

ne point suivre l'esprit de l'Eglise, mais au contraire s'en écarter totalement, que de joindre aux cérémonies pleines de Majesté & de Religion qu'elle a établies, une infinité de pratiques superstitieuses & même boufannes, dignes des théâtres profanes, & non point d'être remarquées dans le lieu saint. Il faut espérer que la gloire de proscrire ces différens abus, & de rétablir le culte divin dans sa pureté, est réservée au Prince (8) que Dieu a établi dans la Chaire Primatiale de *Toledo*; & qu'il deviendra par son zèle, le digne successeur des *Eugenes*, des *Ildéphonses*, des *Hellades*, des *Juliens*, & des autres grands & saints Prélats qui ont fondé & gouverné une Eglise si illustre.

Ce n'étoit pas seulement à la Cour de Madrid que l'arrivée de l'Escadre Angloise dont j'ai parlé, avoit causé de l'inquiétude. La Cour Impériale n'en avoit pas moins ressenti, du sujet & des suites que pouvoit avoir cet armement. Les soupçons bien fondés qu'Elle croyoit avoir, que le principal objet de l'Angleterre & de la Hollande tendoit à détruire.

(8) Don *Louis-Antoine-Jacques*, Infant d'Espagne, Cardinal, Archevêque de *Toledo* & de *Seville*.

truire la Compagnie d'Ostende, lui firent craindre que l'Escadre ne fût destinée à bombarder ce Port. Ainsi l'Empereur, dès qu'il fut informé des préparatifs que faisoit l'Angleterre, envoya en Flandre le Feldt-Maréchal, Baron de ZUMJUNGEN, pour y commander les troupes Impériales qui y étoient, & pour y veiller aux desseins des Anglois, & en empêcher les suites. L'Archiduchesse Gouvernante des Pais-Bas, étoit également attentive de son côté à toutes les démarches de la Cour de Londres. Les avis qu'elle reçut dans ce tems là du Comte de KONIKSEG-ERPS, de certains bruits sourds qui couroient en Hollande, qu'on méditoit en Angleterre quelque entreprise contre le Port d'Ostende, lui parurent d'autant plus importants, qu'Elle reçut peu de jours après un Courier du Marquis DEL-CAMPO, Gouverneur d'Ostende, qui informoit cette Princesse qu'on appercevoit plusieurs Vaisseaux dans le canal, faisant alors voile pour s'approcher du port; S. A. S. fit partir sur le champ le Sieur Debeauffe, Ingénieur général, pour se rendre à Ostende: un Bataillon du Régiment de Konikseg, en garnison à Bruxelles,

xelles , eut ordre de prendre la même route ; & il fut suivi par d'autres troupes qu'on envoya , tant pour augmenter la garnison de cette Place , que pour y travailler aux réparations & aux nouveaux ouvrages que le Sieur Debeauffe jugeroit être nécessaires , pour le mettre en bon état de défense. La route différente que prit l'Escadre Angloise , dissipa véritablement toutes ces allarmes ; mais quand on apprit à Vienne son entrée dans la Méditerranée , elle réveilla d'autres soupçons dans l'esprit de l'Empereur , dont l'objet ne lui parut pas moins important , que celui de la conservation & de la sûreté du Port d'Ostende.

J'ai rapporté plus haut , que ce Monarque avoit envoyé à Turin le Comte d'HARRACH , pour travailler à disposer le Roi de Sardaigne à accéder au Traité de Vienne , & pour continuer à cet égard les Négociations que le Gouverneur du Duché de Milan avoit entamées. Mais malgré tous les soins du Comte d'Harrach , & toutes les espérances & les promesses même qu'il employa pour persuader le Roi de Sardaigne d'entrer dans la Ligue de Vienne ; ce Prince , aussi éclairé que grand politique , ne ju-
gea

gea point qu'il lui fût avantageux de se prêter aux vûes de la Cour Impériale , encore moins de fortifier , par son union avec Elle, la puissance formidable qu'Elle avoit déjà en Italie ; & de se mettre ainsi hors d'état , de profiter des conjonctures favorables qui pouvoient survenir pour y affoiblir cette Puissance , & pour y augmenter la sienne. Le Comte d'Harrach, témoin de ces dispositions, n'ignoroit point aussi les démarches & les instances que faisoient dans le même tems la France & l'Angleterre , pour insinuer au Roi de Sardaigne de se joindre à Elles ; & elles lui paroïssent avec raison d'autant plus persuasives , que ces deux Puissances assuroient ce Monarque , que leur unique but étoit de conserver l'équilibre en Italie , & de favoriser les vûes d'agrandissement qu'il pouvoit avoir.

Le Comte d'Harrach avoit exactement informé l'Empereur de tout ce qui se passoit à cet égard à Turin , & qu'il ne falloit pas se flatter de voir prendre d'autre parti au Roi de Sardaigne , que celui qu'il jugeroit pouvoir plus sûrement le conduire , à se dédommager du sacrifice qu'il avoit été obligé de faire à Sa Majesté Impériale du Royaume de *Sicile* ,
 lors-

lorsque l'Espagne en étoit venu faire la conquête. Comme c'étoit effectivement à ce prix, que l'Empereur s'étoit alors déterminé à donner du secours au Roi de Sardaigne, & qu'il ne pouvoit douter par conséquent que ce Monarque n'entrevît avec joye, que si la guerre venoit à s'allumer entre les deux Lignes de Vienne & d'Hanover, l'occasion pouvoit facilement renaître de recouvrer un Royaume qu'il n'avoit cédé qu'à regret; Sa Majesté Impériale craignit, lorsqu'Elle fut l'Escadre Angloise à Gibraltar, qu'elle ne méditât quelque entreprise contre ses Etats d'Italie, de concert avec le Roi de Sardaigne; que l'Angleterre & la France ne fussent peut-être même déjà convenus avec ce Prince, qu'il se déclareroit dans cette circonstance en leur faveur; & que ce ne fût au moins, afin de donner un plus grand poids aux Négociations qui se tra-
moient, pour le déterminer à prendre ce parti, & pour engager aussi d'autres Princes d'Italie à en faire de même, que cette Escadre passoit dans la Méditerranée. Afin donc de mettre le Royaume de Sicile à l'abri de toute invasion, l'Empereur ordonna au Comte de WAL-

LIS, qu'il avoit nommé pour commander ses Troupes dans ce Royaume là, de s'y rendre incessamment, aussi bien qu'au Comte de TRAUN, Gouverneur de *Messine*. Il leur prescrivit également d'observer avec attention toutes les démarches des Anglois, & de mettre les Places de Sicile en bon état de défense.

Presque dans le même tems que tout ceci se passoit, il survint encore une bagatelle qui ne laissa pas d'exciter l'attention de la Cour de Vienne, & de la confirmer même dans l'opinion où Elle étoit, que la Ligue d'Hanover mettoit tout en usage pour en former une en Italie capable d'y renverser sa puissance.

Le Comte de SCHULEMBOURG, Général des Vénitiens, & fameux par la valeur & l'habileté avec laquelle il avoit soutenu & fait lever le siège * de
Corfou,

* Les Turcs ayant commencé le siège dans les premiers jours d'Août 1716, le levèrent le 21 du même mois avec une si grande précipitation, qu'ils s'embarquèrent la nuit, & abandonnèrent leurs canons, leurs munitions, leurs tentes & leur bagage. Le Sénat, pour marquer au Comte de SCHULEMBOURG sa reconnoissance de la belle défense qu'il avoit faite, lui fit présent d'une épée enrichie

Corfou, que les Turcs avoient formé ; fit dans le tems dont je parle un voyage à Londres , pour y voir la Duchesse de KENDALE sa sœur. Cette Dame , après avoir eu sur le Roi d'Angleterre cet espèce d'empire que donne ordinairement la beauté , conservoit beaucoup de part dans la confiance de ce Monarque. Ainsi , le Comte de Schulembourg fut reçu à la Cour d'Angleterre , avec toute la distinction que son mérite personnel & le crédit qu'y conservoit sa sœur , ne pouvoit manquer de lui attirer. On n'ignoroit pas à Vienne ce qui donnoit lieu à une si favorable réception ; mais on ne laissa pas d'y soupçonner que le voyage du Comte de Schulembourg étoit mystérieux , & qu'il se traînoit peut-être , par son entremise , entre le Roi d'Angleterre & la République de Vénise , quelque Négociation contraire aux intérêts de l'Empereur. Les Ministres de ce Monarque firent donc , par son ordre , beaucoup de questions

richie de diamans ; lui accorda une pension de cinq mille ducats ; & ordonna qu'on lui érigerait une statue équestre dans la principale Place de *Corfou* , avec une inscription à sa louange.

questions à l'Ambassadeur de Venise, tendantes à découvrir quel motif le Général de la République pouvoit avoir eu d'aller à Londres, dans une circonstance aussi critique que celle où on étoit alors. Mais comme le seul véritable, étoit de voir la Duchesse de Kendale sa sœur, il fut facile à l'Ambassadeur de Venise, de dissiper les fausses idées des Ministres Impériaux; & enfin, le retour à Spithead de l'Amiral Jennings vers la fin de l'automne, avec la plus grande partie des vaisseaux de son Escadre, acheva de les tranquilliser.

L'Empereur ayant consenti, tant pour lui que pour le Roi d'Espagne, que le Pape nommât Cardinal l'Evêque de Fréjus, avant la promotion qui se fait ordinairement pour les Couronnes; le Duc de RICHELIEU informa la Cour de France de l'heureux succès qu'avoient eu ses sollicitations; & en conséquence de cet avis, le Roi Très-Christien dépêcha un Courier à Rome au Cardinal de POLIGNAC, pour lui enjoindre de faire à Sa Sainteté les plus pressantes instances de ne pas différer davantage une nomination si désirée. Le Courier étant arrivé le 7 de Septembre

au

au soir, le Cardinal de Polignac fut dès le lendemain matin trouver le Pape à *Ste. Marie del Popolo*, où il tenoit Chappelle à cause de la fête de la Nativité de la Sainte Vierge; & après avoir présenté à Sa Sainteté les lettres qui contenoient l'avis du consentement que l'Empereur & le Roi d'Espagne donnoient à la nomination anticipée de l'Evêque de Fréjus, il la supplia d'accorder au Roi la satisfaction qu'il désiroit; accompagnant ces instances de grands éloges de la vertu de l'Evêque de Fréjus, & de son zèle pour les intérêts de la Religion & du Saint Siège.

L'empressement avec lequel le Cardinal de Polignac paroissoit embrasser les intérêts de l'Evêque de Fréjus, & solliciter son élévation, surprit un peu d'abord ceux qui favoient à Rome les démarches différentes qu'il avoit faites quelque tems auparavant. Mais comme cette Cour Ecclésiastique, par les fréquens changemens des Souverains Pontifes qui y surviennent, fait mieux qu'aucune autre s'accommoder aux circonstances des tems, & au génie de ceux qui sont en sa faveur; la différence de langage & de conduite qu'Elle

remar-

remarqua dans le Cardinal de Polignac sur ce qui concernoit l'Evêque de Fréjus, lui parut une suite toute naturelle du pouvoir où ce Prélat étoit parvenu en France, & des grands ménagemens que le Cardinal de Polignac étoit par conséquent obligé d'avoir pour lui.

Les soins que cette Eminence se donna pour presser la nomination de Mr. de Fleury, & ce qu'Elle fit ensuite pour se concilier son amitié, lui furent cependant bien inutiles. Rien ne put effacer de la mémoire de l'Evêque de Fréjus, la condescendance qu'il savoit que le Cardinal de Polignac avoit eue précédemment pour les vûes secrètes du Duc de Bourbon, en traversant sa nomination au Cardinalat. Le Comte de Morville, dont le Duc de Bourbon s'étoit également servi pour faire écrire & agir à Rome sur le même sujet, ne fut pas plus heureux. Ce Ministre & le Cardinal de Polignac, éprouvèrent bien-tôt toute l'étendue du ressentiment de ce Prélat : le premier, par la perte de la place qu'il occupoit ; & le Cardinal, par l'oubli où il a été laissé après son retour de Rome, & par l'espèce de mépris que le Cardinal de Fleury
qui

lui a marqué jusqu'à la mort.

Les instances réitérées d'un aussi grand Roi que celui de France , en faveur de son Précepteur , les justes égards que le Pape ne pouvoit se dispenser d'avoir pour elles , & l'avantage que la Cour de Rome se flattoit de retirer du zèle que l'Evêque de Fréjus affectoit pour les intérêts du Saint Siège ; déterminèrent enfin le Pape à élever ce Prélat à la dignité de Cardinal. Sa Sainteté tint à ce sujet un Consistoire secret , le 11 Septembre. Elle communiqua d'abord aux Cardinaux la résolution qu'Elle avoit prise de canoniser (1) différens saints Personnages , dont le Cardinal MARINI , Président de la Congrégation des Rites , lut ensuite les Procès verbaux ; & à la fin du Consistoire , Elle déclara Messire *André-Hercules* FLEURY ,
ancien

(1) TORRIBIO , Archevêque de *Lima* , Jacques DE LA MARCHE , Cordelier , LAZIOZI , Pélerin , Jean DE LA CROIX , Carme déchaussé , François SOLANO , Franciscain , Louis DE GONZAGUE & Stanislas KOSKA , Jésuites , & Agnès DE MONTEPULCIANO , Religieuse de l'Ordre de Saint Dominique.

ancien Evêque de Fréjus , Cardinal, dont Elle fit l'éloge en même tems à ses nouveaux confrères, d'une manière très-distinguée; cette nomination ayant été reçue avec applaudissement de tous les Cardinaux, à l'exception du Cardinal PEREIRA (1) Portugais, le Cardinal DEL GIUDICE répondit en leur nom en ces termes , selon l'usage , quand elle leur fut proposée.

T R E'S-

(1) Ce Cardinal n'assista pas à cette nomination , sur ce qu'il prétendit, qu'elle ne devoit point se faire, sans que le Pape accordât le même honneur à Mr. BICHI , Nonce en Portugal , ainsi que Sa Sainteté l'avoit, disoit il , promis à Sa Maj. Portugaise, qui desiroit extrêmement qu'on accordât un Chapeau à ce Nonce ; & outre cela, parce qu'on devoit , selon lui , attendre le consentement du Roi de Portugal , comme on avoit fait celui de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Il parla là-dessus au Pape , la veille que le Consistoire se tint , avec beaucoup de fermeté ; & ayant passé ensuite chez Mr. LERCARI , Secrétaire d'Etat , il y renouvela les mêmes représentations , dans lesquelles il alla jusqu'à dire , que le St. Siège reconnoissoit assez mal les obligations qu'il avoit à Sa Majesté Portugaise , & protesta après cela contre tout ce qui se passeroit le lendemain.

TRES-SAINT PERE,

Il y a long-tems que la Pourpre étoit dûe aux mérites du très-excellent personnage M. André - Hercule FLEURY, ancien Evêque de Fréjus. Le Sérénissime Roi de France LOUIS XV., rempli de reconnoissance envers son Précepteur bien aimé, le demande avec instance à Votre Sainteté; & ce qui arrive bien rarement, la demande a été précédée d'un applaudissement général des autres Puissances. Que pouvoit-il donc arriver à Votre Sainteté de plus gracieux & de plus honorable, que d'élever à la dignité du Cardinalat un Prélat si reconnu, & si renommé dans l'esprit des Souverains; très-agréable au Roi son Maître, qui en toutes choses a toujours été constamment attaché au St. Siège Apostolique, respecté & admiré de toutes les Nations, & qui est généralement estimé de tout le monde? Je rends en mon particulier de très-humbles actions de grâces à Votre Sainteté, du dessein qu'Elle a de nous donner, en la personne de ce Prélat, un Confrère, qui, par ses mœurs, sa vertu & ses exemples, nous aidera & nous excitera à tendre toujours à ce qui est

L'ABBE' DE MONTGON. 291
*est de mieux, & de plus à l'avantage & à
la gloire du St. Siège Apostolique.*

Pendant que tout ceci se passoit à Rome, les deux Lettres que j'avois écrites de St. Ildéphonse à l'Evêque de Fréjus & au Comte de Morville étant arrivées en France, le dernier me fit réponse * de Fontainebleau le 16. Septembre; deux ou trois jours immédiatement après la réception de ma Lettre; qu'il voyoit avec plaisir que ma conduite en Espagne avoit, non-seulement mérité l'approbation de Leurs Maj. Cath., mais encore donné lieu à la proposition que Mr. l'Arch. d'Amida m'avoit faite de leur part, de m'attacher à leur service, si le Roi daignoit l'agréer; qu'après avoir rendu compte à Sa M. du contenu de ma Lettre, Elle lui avoit ordonné de m'écrire que je pouvois me conformer aux volontés du Roi d'Espagne, & qu'Elle regarderoit même les services que je rendrois à ce Prince, comme si c'étoit à Elle-même: les fâcheuses circonstances

N 2

des

* Dans le nombre de celles qu'on m'a enlevées à Douay, par ordre du Cardinal de FLEURY.

des tems ne portant , disoit le Comte de Morville , aucune altération à l'amitié & aux égards que le Roi conserveroit toujours pour L. M. C. Ce Ministre terminoit sa Lettre , par me souhaitter tout le bonheur , que la démarche qu'on m'avoit obligé de faire sembloit mannoncer , & par les assurances les plus obligeantes de son amitié , & de l'intérêt qu'il prendroit à tout ce qui pourroit m'arriver.

Quoiqu'après une telle réponse du Ministre des affaires étrangères en France , je fusse pleinement en liberté d'accepter ce que le Roi & la Reine d'Espagne m'avoient fait proposer ; cependant le silence que l'Evêque de Fréjus gardoit de son côté sur cet article , ne laissoit pas de me causer quelque inquiétude. Je m'étois adressé à lui , comme au Comte de Morville , pour obtenir la permission du Roi d'entrer au service du Roi d'Espagne ; & il me sembloit naturel par conséquent , qu'il m'expliquât à cet égard les intentions de Sa Majesté. Je ne pouvois comprendre quelle raison pouvoit avoir ce Cardinal , de ne me point répondre ; & je ne savois , s'il vouloit par-là me faire entendre ,

dre, que le parti que je prenois n'étoit pas de son goût, ou si le dépit qu'il avoit peut-être des agrémens qu'on m'offroit, dans une Cour où il ne m'avoit vû aller qu'avec répugnance, ne lui donnoit point la liberté d'approuver clairement que j'y fixasse mon séjour. Ce que je croyois remarquer d'artifice ou de mauvaise foi dans toute cette manière d'agir, acheva de me faire désirer de sortir pour toujours de la dépendance du Cardinal. J'écrivis donc à l'Archevêque d'Amida, en lui envoyant la réponse du Comte de Morville, que je me rendrois à St. Ildéphonse, pour y recevoir ses ordres, comme nous en étions convenus, aussitôt qu'il jugeroit à propos de m'y appeler.

Me voici enfin arrivé à rapporter les suites de l'engagement que je pris à la Cour d'Espagne, & qui, bien loin de me procurer les avantages qu'on m'y faisoit entrevoir, est devenu au contraire, l'origine de la persécution que je souffre. Démêlons donc, s'il est possible ce cahos d'iniquité; & à l'exemple de ceux qui ont échappé d'un naufrage, effaçons-en l'horreur de notre mémoire, par le plaisir de le raconter.

C'étoit le Samedi 28 de Sept. que j'eus la réponse du Comte de Morville, & Don J. B. de Z., par le moyen duquel je continuois toujours de faire passer mes Lettres à l'Archev. d'Amida, étoit allé depuis quelques jours à St. Ildéphonse ; j'écrivis donc en droiture à ce Prélat le Lundi suivant, par le Courier de la Cour, qu'on appelle en Espagne *El-Parté*. Le Jeudi d'après je reçus un Billet*, par lequel il me mandoit de venir le plutôt qu'il me feroit possible à St. Ildéphonse, & que j'y aurois une chambre dans l'appartement du Marquis DE LA ROCHE, Secrétaire du Cabinet, étant vraisemblable, ajoutoit-il, que je serois obligé de faire un plus long séjour à la Cour dans les autres voyages précédens. Cet avis m'ayant obligé de prendre certains arrangements à Madrid, pour faire porter à St. Ildéphonse de quoi meubler le petit logement qui m'étoit destiné, mon départ fut retardé de quelques jours, & je

* Il est dans le nombre des Lettres de ce Prélat, dont fait mention le Procès-verbal des Pièces qu'on m'a enlevées.

je n'arrivai que le Lundi à Saint Ildéphonse.

Pendant que je me préparois à aller à la Cour , il s'y passoit bien des changemens dans le Ministère , qui , annoncés déjà diverses fois , & ensuite suspendus , éclatèrent enfin tout-à-fait le dernier jour du mois de Septembre.

J'ai rapporté que le Duc de Ripperda , pendant la courte durée de sa puissance , ne voulant point souffrir qu'elle fût partagée avec personne , dépouilla successivement tous les Secrétaires d'Etat de leurs Emplois pour se les approprier ; & quoiqu'il eût laissé aux Marquis de la Paz & de la Compuesta , la part qu'ils avoient l'un & l'autre dans le Ministère , il les tenoit cependant dans une si servile dépendance de ses volontés , qu'ils n'osoient rien faire sans le consulter.

La disgrâce de cet impérieux Favori , ayant fait rentrer les Marquis de Grimaldo , de Castellar & Mr. Ariaza dans les places qu'on leur avoit ôtées , le Ministère Espagnol reprit alors son ancienne forme. On partagea seulement le détail des affaires étrangères entre les Marquis de Grimaldo & de la Paz , com-

me cela s'étoit pratiqué depuis la mort du Roi *Don LOUIS I.* ; & on laissa au dernier la direction des relations qu'on avoit avec la Cour Impériale. Cette portion, depuis le Traité de Vienne, étant la plus agréable, devint bien-tôt la pomme de Discorde entre ces deux Ministres. Le Marquis de Grimaldo s'apperçut aisément qu'elle donnoit toute la facilité possible au Marquis de la Paz, de s'attirer la confiance de L. M. C. ; & cette préférence le bleissoit d'autant plus vivement, qu'elle étoit accordée à un homme qui avoit été ci-devant son Page † ; & qu'étant réduit par-là à ne plus rendre compte au Roi & à la Reine d'Espagne que de nouvelles infipides, ou peu agréables, il éprouvoit cette diminution de considération, qui suit ordinairement dans les Cours, celle du crédit.

Une

† *Don Juan Bautista ORENDAIN*, ci-devant Page & premier Commis du Marquis de Grimaldo, & puis Secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères, sous le Règne du Roi *LOUIS I.* Le Roi *PHILIPPE V.* lui donna le titre de Marquis de la Paz, à l'occasion du Traité de *Vienne*, dont la négociation avoit été confiée à ce Ministre, à l'insçu du Marquis de Grimaldo.

Une pareille situation ne manque guère de répandre bien de l'amertume dans l'humeur d'un Courtisan ; & le Marquis de Grimaldo ne paroïssoit pas s'embarasser beaucoup de retenir les fallies de la sienne avec son Collègue ; il reprenoit même volontiers avec lui le ton d'autorité qu'il avoit eu autrefois. Celui-ci , de son côté , revêtu comme le Marquis de Grimaldo , d'un titre de Secrétaire d'Etat , & d'ailleurs sûr d'être soutenu du Comte de Konikseg , dont il dépendoit entièrement , s'ennuyoit fort de la déférence continuelle que le Marquis de Grimaldo se croyoit en droit d'exiger de lui , & encore plus de ce que celui-ci affectoit de lui rappeler assez fréquemment le souvenir des services qu'il lui avoit rendus , & de l'obscurité dont il l'avoit tiré. Cette manière de rappeler à un homme en place la supériorité qu'on a eu sur lui , est sans contredit très - piquante ; & le Marquis de la Paz vivement offensé , que son ancien Maître affectât en toute occasion de paroître tel , prit enfin le parti de se délivrer des importuns ménagemens , qu'il étoit sans cesse obligé d'avoir pour ce Ministre , en travaillant secrètement

à réunir, s'il étoit possible, en lui seul ; l'autorité qu'ils partageoient entr'eux.

Les précautions qu'il falloit prendre pour réussir dans ses vûes, sans qu'il parût vouloir achever de dépouiller son bienfaiteur, ne laissoient pas d'être gênantes. Il est sans doute flatteur de parvenir à une grande élévation : mais on ne veut cependant point paroître y être arrivé par des moyens odieux. Le Marquis de la Paz, qui avoit de la probité & de la Religion, étoit par-là même encore plus susceptible de concevoir une juste horreur pour l'ingratitude : & il est très-vraisemblable qu'il auroit souffert plus long-tems avec patience, les effets de l'envie que sa faveur caufoit au Marquis de Grimaldo, & qu'il n'auroit peut-être jamais entrepris d'augmenter sa puissance par les débris de celle de cet ancien Ministre, si celui-ci eût eu plus d'attention à réprimer les fréquentes faillies de son humeur chagrine.

Le Marquis de Grimaldo étoit soupçonné depuis long-tems, de conserver pour l'Angleterre un secret attachement, & même ajoutoit-on (peut-être fausement) d'y être obligé par reconnoissance. On n'ignoroit point non plus, qu'il

qu'il avoit de très-étroites liaisons avec Milord Harrington, Ambassadeur de cette Couronne : & même le Maréchal de Tessé, pendant le tems qu'il avoit été chargé des affaires de France en Espagne, en ayant été informé, & croyant effectivement remarquer dans le Marquis de Grimaldo une partialité pour l'Angleterre, fort contraire aux intérêts du Roi, l'avoit reproché à ce Ministre Espagnol, & s'en étoit plaint à Sa Maj. Cath., en lui faisant un grand détail de tout ce qu'il prétendoit sçavoir sur cet article. Il est vrai que ce fut avec peu de fruit : car le Marquis de la Roche, Secrétaire du Cabinet, & le sieur Stalpart, pour qui le Maréchal de Tessé avoit une sorte de confiance, m'ont conté l'un & l'autre que le Marquis de Grimaldo, se doutant des mauvais offices que le Maréchal de Tessé méditoit de lui rendre, en arrêta l'effet par une espèce de Confession qu'il fit au Roi d'Espagne, des liaisons qu'on l'accusoit d'entretenir avec Milord Harrington, & de certains présens qu'il avoit reçus de la part du Roi d'Angleterre. Ces mêmes personnes, ajoutèrent encore, que, soit que le conte-

nu de cette déclaration ne parût à S. M. C. que de légères peccadilles, ou qu'au moins, satisfaisante du caractère de sincérité qu'elle avoit, Elle ne voulut rien exiger de plus : ce Monarque se contenta de répondre au Maréchal de Tessé, quand il vint lui faire une longue énumération de ses griefs, contre le Marquis de Grimaldo : *N'en sçavez-vous pas davantage Monsieur le Maréchal ?* Et sur ce que celui-ci repartit, qu'il croyoit en avoir assez dit pour faire impression sur l'esprit de S. M. : *Eh bien*, repliqua-t-Elle, *j'en sai donc encore plus que vous*, & termina par ces paroles l'Audience, sans vouloir entrer dans un plus long détail.

L'avantage signalé, que le Marquis de Grimaldo avoit remporté dans cette occasion sur le Maréchal, les avoit brouillés presque ouvertement ; & comme ils avoient vécu depuis avec froideur, & s'étoient séparés de même, le Marquis de Grimaldo resta dans l'opinion, que la Cour de France, entrant dans les sentimens de son Ministre, travailleroit secrètement à le perdre. C'étoit sans doute, dans le dessein d'ôter cette idée à ce Ministre, que la seule commission
don

dont on a vû que l'Evêque de Fréjus me chargea , quand je vins prendre congé de lui à Versailles , fut d'assurer le Marquis de Grimaldo , qu'on désapprouvoit fort la conduite qu'avoit tenue à son égard le Maréchal de Tessé , & que le Roi & ses Ministres conservoient au contraire pour lui , toute l'estime possible.

Après une pareille assurance , & l'éloignement du Maréchal de Tessé , le Marquis de Grimaldo jouissoit paisiblement de sa faveur. Il est vrai , que pendant le Ministère du Duc de Ripperda , il avoit parû la perdre tout-à-coup avec sa place : mais cette espèce d'éclipse avoit peu duré , & son rappel dans le poste qu'il avoit occupé , joint au mépris dans lequel étoit tombé l'auteur de sa disgrâce , relevoit encore sa gloire. Par malheur pour le Marquis de Grimaldo , il ne scût pas se conformer assés au changement de système qui étoit survenu en Espagne , dont on lui avoit caché la plus grande partie , ni dissimuler son affection pour l'Angleterre , dont le Comte de Konikseg fut bien-tôt instruit. A cette imprudence il joignit encore celle de ne pas faire assez attention ,
qu'en

qu'en matière de péchés, il y a quelquefois certaines circonstances aggravantes, qui en changent l'espèce, & que ce qui n'avoit point paru en lui matière d'absolution, pendant le séjour du Maréchal de Tessé en Espagne, étoit devenu, depuis l'arrivée du Ministre Impérial, des fautes mortelles. En effet, le Comte de Konikseg, qui travailloit avec autant de lumières que de zèle à soutenir les intérêts de son Maître, comprit aisément, de quelle importance il étoit, de ne point laisser auprès du Roi d'Espagne un Ministre tel que le Marquis de Grimaldo, peu disposé en faveur de la Cour de Vienne, par la méfiance qu'Elle lui marquoit; & qui d'ailleurs, accoutumé depuis longtems à étudier les sentimens & les dispositions de S. M. Cath. ne manqueroit point, suivant toute apparence, de profiter des occasions qui pourroient se présenter, pour faire remarquer au Roi d'Espagne le peu de solidité des promesses de l'Empereur. Ce fut aussi pour prévenir de bonne heure un semblable inconvénient, que le Comte de Konikseg se servit de la facilité qu'il avoit sçû acquérir, de parler à L. M. Cath. sur tout ce qui intéressoit leur

leur service , & de la confiance que la Reine lui marquoit , pour entretenir fréquemment cette Princesse , & le Roi son mari , des liaisons que le Marquis de Grimaldo continuoit d'avoir avec Milord Harrington. Par ce moyen il parvint aisément à rendre ce Ministre suspect d'une intelligence inexcusable avec l'Angleterre , & à éteindre insensiblement dans le cœur du Roi d'Espagne , le reste de bienveillance qu'il y remarquoit pour lui,

Le Marquis de la Paz , qui de son côté , étoit fatigué à l'excès , comme je l'ai déjà dit , des airs de hauteur que le Marquis de Grimaldo continuoit de prendre avec lui , sécondoit de son mieux les desseins du Comte de Konikseg , & dans les fréquens entretiens qu'il avoit avec ce Comte sur les sujets de plainte que lui donnoit ce Ministre , il ne manquoit point de les donner pour l'unique effet du chagrin & du secret dépit , que causoit au Marquis de Grimaldo son respectueux attachement pour l'Empereur , & son attention à fortifier de plus en plus l'amitié & l'intelligence qui régnoit entre ce Monarque & Leurs M. Cath. On peut aisément juger quelle
im-

impression faisoient de pareilles confidences sur l'esprit du Comte de Konikseg ; & combien elles servoient à redoubler les efforts de cet Ambassadeur , pour éloigner du Ministère un homme , qui paroissoit si opposé aux intérêts de la Cour de Vienne.

Il est naturel de se flatter , sur tout quand on croit en avoir quelque raison. Le Marquis de Grimaldo étoit depuis plus de vingt-ans dans le Ministère , & le Roi d'Espagne avoit paru pendant tout ce tems-là , l'honorer de sa confiance, † & même le soutenir , quand on avoit voulu l'attaquer. Une faveur si marquée faisoit espérer au Marquis de Grimaldo , que le refroidissement qu'il éprouvoit dans les bontés de ce Monarque , finiroit infailliblement , quand les vaines espérances que donnoit la Cour de Vienne viendroient à être apperçues : & entrevoyant en homme sensé , que le moment de cet événement n'étoit pas fort éloigné , il comptoit , quand il seroit arrivé , que sa situation deviendrait d'autant

† Ce Prince l'avoit retenu auprès de lui à St. *Ildéphonse* pendant le tems de son abdication , & il lui avoit aussi donné l'Ordre de la Toison d'Or.

d'autant plus brillante , que L. M. Cath. ne pourroient s'empêcher alors d'applaudir à la justesse de son opinion. Ainsi toute son attention étoit de se conserver dans le poste qu'il remplissoit , jusqu'au changement qui devoit servir , selon lui , à l'y affermir pour toujours , & de soutenir en attendant sa foiblesse , par un régime convenable à cet état.

Cette précaution & ces vues n'échappoient point à la pénétration du Comte de Konikseg & du Marquis de la Paz. Ils sentoient parfaitement l'un & l'autre, la justesse des mesures que prenoit le Marquis de Grimaldo pour conserver la place qu'il occupoit : & leur commun intérêt les réunissant dans le dessein de profiter des conjonctures du tems , pour hâter la disgrâce de ce Ministre , ils l'attaquèrent par tant d'endroits , & sçurent si bien persuader à L. M. Cath. qu'il étoit entièrement livré à l'Angleterre , qu'Elles prirent enfin la résolution de lui ôter tout-à-fait la portion du détail des affaires étrangères , qu'Elles lui avoient laissé , pour la réunir à celle que le Marquis de la Paz possédoit. C'est ainsi que le Marquis de Grimaldo , perdit une seconde fois la place dans le Ministère d'Espagne

pagne , où il avoit scû se maintenir longtemps. Il ne conserva que les appointemens de sa Charge , avec le vain titre d'Excellence : triste dédommagement de la perte de son crédit , & du triomphe de son rival !

Tout ce qui n'étoit point marqué au coin d'un attachement déclaré pour la Cour de Vienne , portoit dans ce tems-là à celle d'Espagne , un caractère de réprobation. Monsieur ARIAZA Président de la *Hazienda* , (ce qui correspond à la Charge de Contrôleur Général des Finances en France ,) qui avoit été rétabli comme les autres Ministres après la chute du Duc de Ripperda , se trouva bien-tôt enveloppé dans la même disgrâce que venoit d'essuyer le Marquis de Grimaldo. A la vérité on n'imputoit point à ce Ministre comme à l'autre , des liaisons avec l'Angleterre : mais sa lenteur à faire passer à Vienne les sommes que cette Cour demandoit , jointe à de fréquentes représentations de sa part , sur l'épuisement des finances , ne le rendoient guère moins criminel. Outre cela , il étoit revenu au Comte de Konikseg , que Mr. Ariaza censuroit assez librement avec ses amis , le ton d'autorité

d'autorité qu'on laissoit prendre en Espagne à cet Ambassadeur , & la facilité avec laquelle on ajoutoit foi à toute les promesses qui partoient de la Cour Impériale. Il n'en falloit pas tant pour déterminer le Comte de Konikseg , à travailler à la perte d'un homme , qui manifestoit des sentimens , & une incrédulité , si contraires aux vues qu'on avoit à Vienne , & il trouva bien-tôt le moyen , de donner à Leurs Majestés Cath. une très-médiocre idée de la capacité de Monsieur Ariaza. Malheureusement pour celui-ci , cette opinion n'étoit pas absolument mal fondée. Il étoit de ces gens qui grossissent & multiplient bien plus les difficultés , qu'ils ne font voir de talens pour les surmonter. Ainsi le Roi & la Reine d'Espagne , déjà prévenus contre lui , prêtèrent facilement l'oreille aux insinuations du Comte de Konikseg , & se dégoûtant de plus en plus de M. Ariaza , ils ne le laissoient dans sa place , que pour se donner le tems de trouver quelqu'un qui sçût mieux la remplir que lui.

Les Cours fourmillent de gens , uniquement occupés du soin de connoître la situation bonne ou mauvaise de ceux
qui

qui y remplissent certains postes ; afin de régler là-dessus les démarches qu'ils doivent faire , pour profiter du débris de leur fortune. Celle du Président de la Hazienda , étant donc fort chancelante , & présageant une décadence prochaine , tous ceux qui aspiroient à le remplacer , travailloient avec une égale ardeur , à s'acquérir le suffrage du Comte de Konikseg , décisif sur cet article : & ils lui offroient , comme à l'envi , la volonté la plus sincère , de se conformer entièrement à la sienne , dès qu'il les auroit placés.

Dans le nombre des prétendans se trouvoit aussi *Don Joseph PATIÑO* , à qui j'ai dit qu'on avoit accordé la Charge de Secrétaire d'Etat de la Marine. Indépendemment des ressorts qu'il faisoit jouer par lui-même , pour obtenir un poste aussi considérable , il étoit servi avec zèle par son ami l'Arch. d'Amida , & par beaucoup d'autres Créatures de la Reine , qui se flattoient qu'en faisant panacher le choix de sa Maj. en sa faveur , il n'oublieroit pas ensuite les services qu'elles lui auroient rendus ; & que la place de Président des Finances lui fourniroit des moyens aussi conformes

mes à leur intérêt qu'à leur goût , pour leur marquer sa reconnoissance. Les uns & les autres agissant donc de concert , pour faire tomber la place de Mr. Ariaza à Don Joseph Patiño ; & le Comte de Konikseg , dont il s'étoit d'ailleurs ménagé avec soin la bienveillance , ne le regardant point comme suspect : Leurs Maj. se déterminèrent à le préférer à tout autre, & Elles réunirent en lui le département de la Marine, qu'il avoit déjà, avec celui des Finances. A l'égard de Mr. Ariaza , on lui donna une place dans le Conseil de Castille.

Le Comte de Konikseg , par tous les changemens que je viens de rapporter , qui étoient son ouvrage , jouissoit enfin de la gloire , d'avoir éloigné du Ministère d'Espagne tous ceux qui lui paroissent opposés aux intérêts de l'Empereur ; & il ne voyoit personne auprès de Leurs Maj. Cath. qui parût désormais à portée de contrebalancer son crédit , que le seul Pere Bermudez , Confesseur du Roi , ancien ami du Marquis de Grimaldo , & de Mr. Ariaza. Ce Religieux étoit très-persuadé (j'en puis parler sçavamment ,) que l'union avec la France étoit aussi utile à l'Espagne ,
que

que l'Alliance avec la Cour de Vienne lui étoit préjudiciable , & il ne dissimuloit pas ses sentimens à cet égard. Le Comte de Konikseg, qui n'ignoroit point cette disposition du Pere Bermudez , travailloit sourdement avec ses Partisans, à dégoûter le Roi d'Espagne de son Confesseur ; & l'on prétendoit même , qu'il étoit secondé par la Reine. Mais tous les ressorts que cet Ambassadeur faisoit jouer , pour engager Sa M. Cath. à donner sa confiance à un autre , produisoient peu d'effet. L'estime de ce Monarque pour le Pere Bermudez , ne paroissoit souffrir aucun affoiblissement, & il l'auroit vraisemblablement conservée malgré tout les efforts du Comte de Konikseg , si le nouveau Cardinal de Fleury , par une de ces négociations sourdes & furtives , pour lesquelles il avoit un goût décidé , n'eut engagé insensiblement le Pere Bermudez , à faire une démarche auprès du Roi d'Espagne , qui devint l'unique cause de sa disgrâce.

Le Cardinal de Fleury , depuis l'éloignement du Duc de Bourbon , n'avoit cessé de s'adresser à toutes sortes de personnes à Madrid , pour faire parvenir
jusqu'à

L'ABBE' DE MONTGON. 311
jusqu'à L. M. Cath. les témoignages les plus forts de son attachement , & quoiqu'il fût maître absolu en France , & qu'il voulut même que le public en fût bien persuadé , il y avoit cependant toujours dans ses lettres , quelque raison de bienfiance, quelque ménagement à garder , ou certaines mesures à prendre , qui suspendoient ou arrêtoient les effets de son zèle pour Leurs Majestés Cath.

Ce Ministre commençoit dès-lors ; à vouloir se concilier l'amitié & la confiance de tous les partis , en les leur-rant également d'une bonne volonté , & d'une candeur , qu'il ne vouloit pas qu'on crût équivoques. Ses partisans à Madrid , instruits de sa délicatesse sur cet article , l'avoient servi de leur mieux , en faisant extrêmement valoir son attachement & ses bonnes intentions pour Leurs Maj. Cath. A force de leur entendre tenir ce langage , on s'étoit persuadé qu'il étoit vrai , & l'on se flattoit par conséquent , de voir arriver à tout moment des changemens en France , entièrement conformes aux vues du Roi & de la Reine d'Espagne. Mais comme au bout d'un certain tems on découvrît

couvrit, que le Cardinal tenoit à Londres & à Berlin le même langage qu'à Madrid & à Vienne, L. Maj. en parurent si offensées, qu'Elles prirent tout de suite la résolution, de ne plus prêter l'oreille à de semblables puérilités. Le Cardinal de Fleury piqué de l'indifférence qu'on lui marquoit, & persuadé que c'étoit la Reine qui l'inspiroit au Roi, jugea à propos de s'adresser directement à ce Prince, sans en rien communiquer à la Reine. Il se flatta de parvenir par ce moyen, à faire appercevoir à Sa Maj. Cath. les suites fâcheuses des engagemens qu'Elle prenoit avec l'Empereur, & à disposer ainsi ce Monarque, à avoir moins de déférence pour les conseils & les sentimens de la Reine.

L'exécution de ce projet n'étoit sans doute pas facile. Il falloit que la lettre du Cardinal de Fleury au Roi d'Espagne, parvînt à ce Monarque à l'insçu de la Reine; & certainement aucun Ministre Espagnol n'auroit osé se charger d'une pareille commission. Le Cardinal de Fleury, qui ne l'ignoroit point, s'adressa au Pere Bermudez, comme au seul homme, qui, par la place qu'il occupoit

cupoit auprès de Sa Maj. Cath., étoit à portée, & même en droit d'avoir l'honneur de lui parler en particulier.

Je n'ai point vû les deux lettres que le Cardinal de Fleury écrivit au Roi d'Espagne & au Confesseur de ce Monarque; mais l'Archevêque de Tolède & le Pere l'AUBRUSSEL, Précepteur des Infants, m'ont dit l'un & l'autre, que dans celle qui étoit pour le Pere Bermudez, le Cardinal de Fleury se défendoit d'abord beaucoup d'avoir eu aucune part à la résolution qu'on avoit prise en France de renvoyer l'Infante; & qu'ensuite, en se servant des motifs les plus pressans pour engager le Pere Confesseur à persuader au Roi d'Espagne de se détacher de l'Alliance de l'Empereur, & de se réunir au Roi son Neveu; il exposoit, comme par manière de réflexion, qu'il paroïssoit que la Reine ajoutoit trop facilement foi aux promesses que lui faisoit Sa Majesté Impériale, & prenoit en conséquence avec ce Prince, des engagements dont Elle auroit tôt ou tard lieu de se repentir. Il ajoutoit, que c'étoit ce qui l'avoit déterminé à supplier le Roi d'Espagne, dans la lettre qu'il avoit l'honneur d'écrire à Sa Maj.,

d'examiner combien le parti qu'Elle prenoit de se détacher de l'Alliance de la France, étoit contraire à ses intérêts & à ceux des Princes ses enfans ; & que craignant de ne pas trouver la Reine aussi bien disposée à l'écouter que le Roi, par les préventions où cette Princesse étoit contre la France, & peut-être contre lui, il s'adreffoit directement à Sa Majesté pour lui parler conformément à ce que son ancien attachement lui dictoit, dans l'espérance, que ce Monarque prendroit en bonne part, ce que le zèle qu'il avoit pour son service l'engageoit à lui représenter. Le Cardinal ajoutoit, en finissant, que la confiance entière qu'il avoit dans la prudence & dans les bonnes intentions du Pere Bermudez, lui donnoit un juste sujet d'espérer, qu'il féconderoit ses desseins auprès du Roi, & qu'il prendroit son tems pour remettre à Sa Majesté Catholique, la lettre qu'il lui adreffoit pour Elle.

Le Pere Bermudez, comme toute nation, ne pouvoit pardonner l'injure que la Cour de France avoit faite à leurs Majestés Catholiques, en rompant le mariage du Roi avec l'Infante ; mais en même tems il étoit très-éloigné, comme
je

je l'ai dit, d'approuver l'étroite alliance qu'on avoit contractée avec la Cour de Vienne. Soit donc qu'en se prêtant aux vûes du Cardinal de Fleury, il ne fît que suivre les dispositions où il étoit; ou que flatté de voir le premier Ministre de France, lui remettre entre les mains une Négociation aussi importante qu'étoit celle de la réconciliation des deux Couronnes, il ne regardât point comme impossible, de porter le Roi d'Espagne à déférer un peu moins sur cet article aux mouvemens du ressentiment de la Reine; il se détermina, se trouvant seul avec ce Monarque, à lui rendre compte de la lettre que le Cardinal de Fleury lui avoit écrite, & de lui présenter en même tems celle qui s'adressoit à Sa Majesté.

Il y avoit à peine quelques momens que la conversation étoit commencée, lorsque la Reine, toujours attentive à ce que le Roi faisoit, parut; & sur ce qu'Elle apperçut, en entrant dans le Cabinet, que le Roi lisoit un papier, & que le Pere Bermudez paroissoit un peu interdit, Elle voulut se retirer; & Elle témoigna en même tems au Roi, qu'Elle étoit fâchée d'avoir peut-être interrom-

pu la conversation qu'il avoit avec son Confesseur. *Point du tout*, lui répondit alors le Monarque, *entrez au contraire*; le Pere Bermudez me parle d'une lettre que le Cardinal de Fleury lui a écrite, & il vient de m'en remettre une de la part de ce Cardinal. En disant cela, il les donna toutes deux à la Reine pour les lire.

On peut juger des mouvemens de vengeance & de dépit qu'excitèrent dans le cœur de cette Princesse, le soin charitable que prenoit le Cardinal de Fleury de modérer la confiance que le Roi lui marquoit, & le zèle officieux du Pere Bermudez à favoriser un tel dessein. Elle & le Roi dirent à celui-ci de se retirer : ce qui se passa ensuite entre leurs Majestés, n'ayant point eu de témoins, c'est au lecteur à l'imaginer, de même que la juste indignation de la Reine contre les auteurs d'un pareil projet. Elle ne tarda pas aussi de la faire éclater; car, dès le soir, le Pere Confesseur eut ordre de se retirer au Collège Impérial, & sa place fut remplie par le Pere CLARK, Irlandois, & Recteur du Collège des Ecoffois. C'est ainsi que la disgrâce d'un homme bien intentionné

pour

pour la France, fut le seul fruit que le Cardinal de Fleury retira du merveilleux & chrétien expédient qu'il avoit imaginé, de réunir les deux Couronnes, en mettant de la division entre le Roi & la Reine d'Espagne, par le Ministère d'un Confesseur.

Tous les changemens que je viens de rapporter s'étoient suivis de si près, qu'on les apprit presque en même tems à Madrid. L'Archevêque de Tolède, chez qui j'étois allé pour prendre congé de lui, avant de me rendre à St. Ildéphonse, me fit part de ce qu'on lui avoit écrit sur ce sujet. Ce vénérable Prélat étoit fort uni avec le Pere Bermudez & le Marquis de Grimaldo, & il me témoignoit en toute occasion une sincère amitié. Touché de la disgrâce de ces deux personnes, il m'en entretint long tems, & ce fut de lui que je fûs plusieurs des particularités que je viens de rapporter, & à quel point étoit parvenu le crédit du Comte de Konikseg. Au sortir de chez l'Archevêque de Tolède, je fus au Collège Impérial chercher le Pere Bermudez qui y étoit arrivé dès le premier Octobre, c'est-à-dire, le lendemain de sa disgrâce. Il me pa-

rut la recevoir non seulement avec tran-
 quillité, mais même avec satisfaction,
 de ne plus tenir à rien, disoit-il, à la
 Cour : & comme il a une solide piété,
 je suis persuadé qu'il ne déguisoit point
 ses véritables sentimens. La seule re-
 connoissance de l'amitié qu'il m'avoit
 marquée, & dont je conserverai tou-
 jours un précieux souvenir, m'enga-
 geoit à prendre part à ce qui venoit de
 lui arriver ; car son changement de si-
 tuation n'en pouvoit plus causer à la
 mienne. C'étoit désormais par le canal
 de l'Archevêque d'Amida, que les ré-
 lations que j'aurois avec leurs Majestés
 devoient passer, & le Pere Bermudez
 ignoroit totalement les nouveaux enga-
 gemens qu'on m'avoit fait prendre. Il
 m'avoit même été ordonné de garder
 avec lui, sur cet article, un silence
 exact, & par conséquent je n'avois rien
 à craindre de sa disgrâce. Le successeur
 qu'on lui avoit donné ne m'étoit point
 suspect ; & les liaisons d'amitié & de
 confiance que j'avois formées avec le
 Pere *Guillaume* MAXHIL, qui demeu-
 roit dans le Collège des Ecoffois, dont
 le nouveau Confesseur du Roi étoit Rec-
 teur, comme je l'ai déjà dit, m'avoit
 pro-

procuré d'assez fréquentes occasions de le voir , & de l'entretenir. Il paroissoit même vouloir être de mes amis ; & quoique je n'ignorasse pas son attachement pour le Comte de Konikseg , la candeur & la bonne foi que j'avois cru appercevoir en lui dans les conversations que nous avions eues ensemble , ne me donnoit aucun lieu de craindre de le trouver contraire à mes intérêts , & encore moins capable de se faire un mérite auprès de l'Ambassadeur de l'Empereur , en les traversant. Le voyant donc sans peine remplir la place qu'on venoit de lui donner , je fus le chercher au Collège des Ecoissois pour lui faire mon compliment ; mais j'appris qu'il étoit déjà parti pour la Cour.

Comme nous nous entretenions le Pere Guillaume & moi avec d'autres Jésuites du Collège , de tout ce qui venoit de se passer , on me rendit les lettres de la poste qui m'étoient venues de France ; & dans leur nombre , j'en trouvai une du nouveau Cardinal de Fleury , en date du 27 Septembre , par laquelle il m'apprenoit la dignité où il venoit d'être élevé. Je fis part aussi-tôt de cette nouvelle à ceux avec qui je me trouvois.

Ils m'en firent de grands complimens ; dans la persuasion que je devois prendre un grand intérêt à cet événement ; & que puisque le nouveau Cardinal me l'apprenoit lui-même , il me regardoit sans doute comme un ami qui lui étoit particulièrement attaché.

Il s'en falloit bien que j'eusse la même opinion. Le stile de la lettre * du Cardinal , aussi sec que celui de toutes celles que j'avois déjà reçues , me fit au contraire d'abord naître la pensée que j'étois , suivant toute apparence , redevable de cette attention de sa part , à la satisfaction secrète qu'on se procure volontiers , d'apprendre à quelqu'un , des sentimens & de l'amitié duquel on se méfie , l'élevation où l'on est parvenu. Ma conjecture me sembloit d'autant plus vraisemblable , que quoiqu'il parût sensible à la bonté que le Roi & la Reine d'Espagne avoient eu de consentir à sa nomination , il ne me chargeoit cependant point de les en remercier. Il ne me disoit non plus pas le moindre mot qui

* Elle étoit dans le nombre de celles dont on verra l'étrange usage que l'Archevêque d'*Amida* , le Maréchal de *Branças* , & la Duchesse de *St. Pierre* en ont fait.

qui pût me faire croire qu'il fût instruit , ni qu'il me fût quelque gré des démarches que j'avois faites pour disposer leurs Majestés Catholiques à lui accorder cette grace. Et enfin , ce qui peut paroître plus singulier , il ne répondoit pas même au compte que je lui avois rendu , de la proposition qui m'avoit été faite au nom de leurs Majestés , par l'Ach. d'Amida ; quoique ce fût l'occasion toute naturelle , de me confirmer ce que le Comte de Morville m'avoit écrit sur cet article.

La continuité de froideur & de mauvaise volonté que je croyois donc remarquer dans ce Cardinal , me rendant très indifférent à la nouvelle qu'il m'apprenoit ; la réponse que je lui fis fut aussi dépourvûe d'onction que sa lettre. Il me faisoit part qu'il étoit Cardinal , & je le félicitois de se voir revêtu de cette dignité. Il ajoutoit , qu'il étoit infiniment sensible aux bontés de leurs Majestés Catholiques , qu'il ne désiroit rien tant que de leur donner des marques de son respectueux attachement , & de voir arriver leur réconciliation avec le Roi leur Neveu ; c'étoit son langage ordinaire : Je répondois à cela , qu'il me paroïssoit qu'on comptoit infiniment sur

ses bonnes intentions , & qu'on en attendoit les effets avec impatience. Enfin , terminant sa lettre , selon l'étiquette de sa dignité , par me dire qu'il m'honoroit parfaitement : Je conclus la mienne , par l'assurer du respect , &c. Ces deux lettres furent les dernières que nous nous écrivîmes jusqu'au tems où la Cour d'Espagne m'envoya à Paris , & où j'eus avec le Cardinal les relations dont je parlerai dans la suite.

En arrivant à St. Ildéphonse , je vins descendre à l'appartement du Marquis de la Roche , qui le partagea avec moi , & je me rendis peu de momens après chez l'Archevêque d'Amida. Il me reçut , à son ordinaire , avec de grands témoignages d'amitié , & il me dit dans la conversation que nous eumes ensemble , qu'il avoit montré à leurs Majestés Cath. la lettre que le Comte de Morville m'avoit écrite , dont Elles lui avoient paru aussi contentes , que des expressions pleines de respect pour leurs ordres , & de zèle pour leur service , que j'avois employées dans la mienne. Il ajouta , que je devois à présent me regarder comme Espagnol , & comme attaché pour le reste de mes jours à leurs Majestés ; & qu'il

qu'il pouvoit m'assurer que je ne me repentirois jamais du parti que je prenois , sachant parfaitement les favorables dispositions où leurs Majestés étoient de me faire du bien : Qu'il falloit , me dit-il encore , que nous fussions toujours amis ; & que je pouvois aussi sûrement compter sur son amitié , qu'il se flattoit de son côté d'être assuré de la mienne : Qu'au surplus , il devoit m'avertir , qu'au cas que le nouveau Confesseur du Roi , le Comte de Salazar , ou d'autres personnes de ma connoissance , me fissent quelques questions sur le sujet de ma venue , & du séjour que je ferois peut-être à la Cour ; je n'avois qu'à répondre tout simplement , que presque toutes les personnes de ma connoissance étant à St. Il-déphonse , j'avois fait demander la permission d'y venir passer quelque tems , pour ne pas m'ennuyer seul à Madrid ; & que sur ce que leurs Majestés avoient bien voulu me l'accorder , j'en avois profité , aussi bien que de l'amitié que le Marquis de la Roche m'avoit faite , de m'offrir une partie de son appartement.

» J'ai eu soin , continua l'Archevêque ,
 » de parler dans ce sens-là à notre ami
 » Zuloaga ; ainsi tenez - lui , s'il vous

» plaît, le même langage quand vous le
 » verrez : & enfin , badinez toujours à
 » votre ordinaire sur toutes les spécula-
 » tions dont votre arrivée pourra bien
 » devenir le sujet , c'est le meilleur
 » moyen de les faire tomber. J'informe-
 » rai dès ce soir leurs Majestés , que
 » vous êtes venu ; & suivant toute appa-
 » rence , nous aurons bientôt une lon-
 » gue conférence ensemble. «

La disgrâce des deux Ministres dont
 j'ai parlé, & celle du Pere Bermudez
 qui la suivit, dont le Public ignoroit le
 principe, & qu'il attribuoit, comme celle
 des autres, uniquement aux instances &
 aux sollicitations du Comte de Konik-
 seg, donna une si haute idée du crédit
 que ce Ministre de l'Empereur avoit ac-
 quis sur l'esprit de leurs Majestés, qu'il
 n'y avoit personne à leur Cour qui ne
 s'empresât à mériter sa protection, & à
 paroître entièrement dévoué aux inté-
 rêts de la Cour de Vienne. Don J. B. de
 Zuloaga qui étoit arrivé avant moi à St.
 Ildéphonse, & qui avoit été témoin de
 tous les changemens qui s'étoient faits
 dans le Ministère Espagnol, m'entretint
 beaucoup de l'ascendant que prenoit
 chaque jour le Comte de Konikseg, &
 de

de l'opposition que l'on remarquoit au contraire pour tout ce qui avoit le moindre rapport à la France & à l'Angleterre. Cette disposition dont il ne me croyoit pas bien instruit, puisqu'il me voyoit, disoit-il, à la Cour, lui fit craindre que je n'y éprouvasse pendant mon séjour, cette espèce d'excommunication politique que souffrent ordinairement ceux qui n'y sont pas vûs de bon œil ; & dans cette opinion, il me parut presque fâché du parti que j'avois pris de quitter Madrid. « C'est vous exposer, me dit-il, à
 » quelque désagrément, que de montrer
 » à St. Ildéphonse un Ministre secret,
 » ou au moins un Emissaire de la Cour
 » de France, dans la circonstance où
 » vous voyez que l'autorité & la faveur
 » de l'Ambassadeur de l'Empereur paroissent avec tant d'éclat. J'ai peur que
 » vous n'ayez trop présumé de la bonne
 » volonté qu'on vous a marquée ici pendant votre précédent voyage. »

Comme j'étois bien éloigné, dans le tems où Don Juan me parloit, de représenter le personnage dont il craignoit pour moi les suites, & que je me regardois au contraire comme attaché pour toujours au service de leurs Maj. Cath. ;
 j'aurois

j'aurois pû facilement dissiper les allarmes de Don Juan , s'il m'avoit été permis de lui découvrir tout ce qui s'étoit passé entre l'Archevêque d'Amida & moi. Mais le silence exact qui m'avoit été ordonné sur cet article , m'ôtant cette liberté, je me contentai , après avoir remercié Don Juan de l'intérêt qu'il continuoit de prendre à ce qu'il me regardoit , & dont j'étois très-touché , de lui dire : Que quoique je sentisse parfaitement la justesse de ses réflexions , & que je convinssé avec lui que la démarche que j'avois faite de venir à la Cour , étoit peut-être un peu légère , & même , s'il vouloit , imprudente ; je croyois pourtant devoir la soutenir , & montrer la même liberté & la même indifférence sur tout ce qui se passoit , que j'avois observée jusqu'alors. On en croira après cela , lui dis-je , ce qu'on voudra : vous avez pû voir par ce que l'Archevêque d'Amida vous a dit sur mon arrivée ici , que leurs Majestés la regardent comme très-indifférente ; si le Comte de Konikseg en a une autre opinion , & qu'il juge à propos d'en parler au Roi & à la Reine , je suis très-persuadé qu'ils lui conseilleront de se défaire de ce préjugé , & de

ne

ne point me faire occuper dans son imagination , le poste myftérieux qu'il peut croire , dites-vous , que je viens remplir ici.

Je m'apperçus bientôt , par la réfervede & la froideur que les principales perfonnes de la Cour me marquèrent , que ce que Don Juan m'avoit annoncé étoit bien fondé.

Les Courtifans ont , comme on fait , des phifionomies de commande , ouvertes ou embronchées , felon que les conjonctures du tems , ou la fituation des perfonnes l'exigent : & comme la mienne paroiffoit affez équivoque à ceux qui fe trouvoient à St. Ildéphonfe , ils attendoient de voir le jugement qu'en porteroient les perfonnes en place , pour favoir s'ils devoient me témoigner de l'empreflement ou de la froideur. Il leur falut plufieurs jours pour faire cet examen , & je les paſſai dans une affez grande folitude. Elle n'étoit guères interrompue que par la viſite de certains perſonnages , * qui font dans les Cours comme des hors d'œuvre ; de quelques Religieux Cordeliers , Confefſeurs des

Fran-

* *Sibi ignavi , nobis graves* , diſoit Tibere ,
Tacit. lib. 2. annal.

François de la Maison du Roi; ou des Peres de l'Aubruffel & de Nyel, Précepteurs du Prince des Asturies & des Infants. Don Juan qui connoissoit ces derniers comme moi, étoit souvent des parties de promenade que nous faisions ensemble : mais l'heure de l'étude des jeunes Princes les obligeant à nous quitter, avant que nous voulussions de notre côté nous retirer, nous profitions de ce tems-là Don Juan & moi, pour continuer à nous entretenir avec une mutuelle confiance.

J'avois porté avec moi la lettre que le Cardinal de Fleury m'avoit écrite, pour me faire part de sa nomination au Cardinalat : & comme Don Juan étoit mieux instruit que personne, des démarches que le Comte de Morville m'avoit ordonné de faire à ce sujet, je la lui communiquai. Il ne fut guères moins surpris que moi du silence affecté que le Cardinal continuoit de garder, sur les bons offices que je lui avois rendus en Espagne, dans l'occasion sur tout où il m'apprenoit le succès qu'ils avoient eu. Une affectation si marquée, acheva d'ouvrir les yeux à Don Juan sur les sentimens du Cardinal de Fleury pour moi, & il jugea comme

me

me moi , qu'il ne falloit guères me flatter que ce Ministre en prit de plus favorables , ni qu'il m'accordât dans sa confiance d'autre part , que celle qu'une absolue nécessité le forceroit de m'y donner.

Cette disposition dans un homme dont l'autorité augmentoit , disoit-on , chaque jour en France , ne pouvant , selon Don Juan , que me faire craindre d'éprouver en Espagne beaucoup de désagrémens ; il se persuada que j'étois venu à St. Ildéphonse , bien plus pour exécuter le projet de me retirer honorablement dans ma Patrie , que pour y faire ma cour à leurs Majestés ; mais que je lui en voulois apparemment faire un mystère , sur ce que je m'étois apperçu qu'il avoit toujours été d'un avis différent. Persuadé cependant avec raison , que je prendrois toujours en bonne part ce qui viendrait de lui , il m'avoua un jour ingénument l'opinion qu'il avoit du véritable motif de mon voyage ; & il se plaignit ensuite , de ce que je lui avois caché mon dessein , & de ce que je n'avois pas compté sur l'empressement avec lequel il auroit continué de me servir auprès de l'Archevêque d'Amida & du Comte de Salazar , pour obtenir , par leur moyen ,
quel-

quelque marque publique de la satisfaction qu'il paroïssoit que leurs Majestés avoient de ma conduite.

Mon embarras , pour répondre à Don Juan d'une manière qui ne blessât ni la vérité , ni la confiance que son amitié exigeoit de moi , ne fut pas petit. Je ne pouvois , en me rendant fidèle à la première , lui dire que j'étois résolu de retourner en France , au moment où je venois de prendre un engagement de passer le reste de mes jours en Espagne : & je bleissois , ce me sembloit , également l'autre , en cachant à Don Juan les intentions favorables où étoient leurs Maj. , & les assurances qu'Elles m'en avoient fait donner par l'Arch. d'Amida. Agité sur ce que je devois lui répondre , & paroissant occupé & rêveur : » Vous êtes
 » combattu , me dit-il , sur le parti qu'il
 » vous convient de prendre dans la dé-
 » licate conjoncture où vous met la mé-
 » fiance des sentimens du Cardinal de
 » Fleury pour vous , & je n'ai point
 » assez d'indiscrétion pour vouloir ap-
 » profondir davantage les vôtres. Mais
 » prenez garde , comme je vous l'ai déjà
 » dit , qu'en nous quittant , vous n'évi-
 » tiez point les inconvéniens que vous
 » pou-

„ pouvez craindre ; & foyez perfuadé
 „ qu'étant ici actuellement le feul Fran-
 „ çois qui y eft fouffert , & même vû
 „ avec plaifir, le Cardinal de Fleury fera
 „ peut-être comme forcé dans la fuite ,
 „ de vous donner quelque parcelle de
 „ fa confiance. Et qui fait jufqu'où les
 „ conjonctures, le tems & vos talens
 „ peuvent l'obliger à l'étendre , & les
 „ changemens que tout cela peut pro-
 „ duire dans fon efprit en votre faveur ? »

Les réflexions que Don Juan me sug-
 géroit de faire , s'accordant parfaite-
 ment avec le parti que j'avois pris de
 refter en Efpagne , fervirent à me tirer
 de l'embarras où j'étois pour lui répon-
 dre : car lui paroiffant infenfiblement
 perfuadé de leur folidité, je l'affurai,
 que je me convainquois de plus en plus
 que le parti qu'il me confeilloit de pren-
 dre étoit le plus fage ; quand même,
 ajoutai-je , en fouriant , il me condui-
 roit , Seigneur Don Juan , à fixer pour
 toujours ma demeure en ce Païs.

La plûpart des Courtifans , qui, com-
 me je l'ai rapporté , ne favoient d'abord
 que penfer de mon apparition à St. Ildé-
 phonfe , & qui avoient même cru que
 les circonftances du tems la rendroient
 fort

fort courte ; voyant au contraire qu'elle se prolongeoit, & que même elle ne paroïssoit pas désagréable à leurs Majestés, commencèrent à réchauffer un peu les témoignages de politesse qu'ils m'avoient donnés avec tant de discrétion, lorsque j'étois arrivé. Les conversations assez fréquentes que j'avois avec l'Arch. d'Amida, & les messages que je recevois souvent de sa part, ne purent point, malgré nos précautions, échapper à la connoissance de plusieurs personnes curieuses d'observer de près mes démarches : & comme il n'y a rien d'indifférent dans les Cours de tout ce qui part des personnes en place, & qu'on savoit d'ailleurs parfaitement que les bonnes grâces de l'Archevêque d'Amida étoient un sûr garant de la bienveillance de leurs Maj., on soupçonna bientôt qu'Elles continuoient à m'en honorer. Il n'en fallut pas davantage, pour qu'on cherchât à former quelque liaison avec moi, & à me tirer même avec empressement, de la sphère monastique dans laquelle on m'avoit d'abord renfermé. Accoutumé à cette vicissitude d'oubli & de considération que j'avois déjà souvent éprouvée, je continuai d'observer la même modestie & la même

réser-

réserve que j'avois pratiquée depuis que j'étois en Espagne , & d'éviter sur tout , d'augmenter la curiosité avec laquelle on m'observoit , par aucune parole ou action qui la fit croire bien fondée.

La situation où je me trouvois à St. Ildéphonse , & le séjour que je continuois d'y faire , sans parler de retourner à Madrid , réveillèrent les soupçons que le comte de Konikseg avoit déjà eu , qu'on entretenoit toujours quelque relation avec la France par mon moyen. Ce reste d'intelligence , supposé qu'il existât ou que je travaillasse à le conserver , parut à ce Ministre mériter toute son attention. Il chercha à découvrir plus particulièrement mes démarches , & à trouver un prétexte plausible de se plaindre à L. M. des liaisons avec la France qui passaient par mes mains , & dont on lui faisoit un mystère,

La faveur où étoit cet Ambassadeur , lui fournissoit autant d'espions que de moyens de m'observer ; je ne faisois pas un pas , je ne disois pas un mot , qui eût tant soit peu rapport aux affaires du tems , dont on ne lui rendit compte. Mais comme j'étois extrêmement sur mes gardes , pour ne donner aucune prise aux surveil-
lans

lans qu'il employoit ; que j'évitois d'avoir aucune communication avec les Ministres , & que je ne voyois plus aussi fréquemment l'Arch. d'Amida , que je l'avois fait dans les premiers jours de mon arrivée : le Comte de Konikseg étoit réduit à s'en tenir à de simples conjectures. Il lui falloit quelque chose de plus , pour parler sur mon sujet à L. M. & pour les engager à m'éloigner de leur Cour. Les obstacles que ma circonspection opposoit à ce projet , ne faisant qu'accroître son désir de les surmonter ; il jugea à propos d'employer le Chevalier de SEYVE , pour travailler à me dévoiler ; dans l'idée apparemment , qu'étant de même nation l'un & l'autre , je me tiendrois moins sur mes gardes avec lui , qu'avec un étranger.

Ce Chevalier, ci-devant Officier d'Infanterie , avoit abandonné le service du Roi , par le dérangement de ses affaires , pour entrer dans celui d'Espagne , & il avoit ajouté à ce manque de fidélité envers son Souverain , l'odieuse démarche de faire semer des billets dans le Régiment dont il avoit déserté , & dans plusieurs autres de l'Armée de France , pendant la guerre qu'il y eut en 1719. entre

tre les deux Couronnes, pour persuader aux Officiers * & aux Soldats de suivre son exemple. Ce zèle pour le nouveau Maître qu'il s'étoit donné, le fit parvenir au grade de Colonel en Espagne. Il servoit en cette qualité en Catalogne, lorsque l'Ambassadeur de l'Empereur y passa; & soupçonnant avec raison que ce Ministre alloit avoir un grand crédit à Madrid, il s'empressa de mériter sa protection par beaucoup d'assiduité à lui faire sa cour, & en se livrant entièrement à lui.

J'avois vû autrefois ce Chevalier à Paris, & je renouvelai connoissance avec lui à Madrid chez le Comte de
Seyssan

* Il en envoya entr'autres un au Lieutenant Colonel du Régiment de *Normandie*; mais cet Officier le porta aussitôt au Maréchal Duc de *BERWICK* qui fit arrêter, & pendre tout de suite, celui qui s'étoit chargé de cette commission. Le même Chevalier, qui se fait à présent appeller Comte de *Seyve*, est parvenu au grade de Lieutenant Général en Espagne; & après la mort du Comte de *MARSILLAC*, dont j'ai déjà parlé, il a obtenu la grand Croix de l'Ordre Militaire de *St. Louis*. On verra bientôt, combien l'ingratitude de l'un & de l'autre envers moi, a contribué à leur faire obtenir cette grace du Roi, par les bons offices & la protection du Cardinal de *Fleury*.

Seyssan * qui étoit auffi François , & que le Cardinal *Alberoni* avoit attiré en Espagne ; fans former cependant aucune liaison

* Il étoit Major Général au Service du Roi de Pologne , qui lui avoit auffi donné l'Ordre de l'Aigle blanc. L'espérance de jouer un rôle encore plus considérable en Espagne , le déterminâ à accepter les propositions qui lui furent faites d'y venir de la part du Cardinal *Alberoni* , & effectivement il parvint d'abord au grade de Capitaine Général dans le Service du Roi Cath. Le Cardinal *Alberoni* , qui l'avoit attiré en Espagne , l'envoya en Angleterre vers la fin de l'année 1719 , pour y travailler secrettement à la paix avec Milord *Stanhope* , dont il étoit connu , & qui avoit alors la principale direction des affaires en ce pais-là. Le Comte de *Seyssan* m'a conté , que s'étant rendu à *Bilbao* pour s'y embarquer , les vents contraires l'y retinrent assez longtems ; & qu'après avoir mis à la voile , il essuya un tems très-fâcheux , & même une tempête qui rendirent sa navigation auffi longue que périlleuse. Enfin , ayant abordé à *Pendennis* , petit Port de la Province de *Cornouaille* , le Gouverneur nommé *Saville* , à qui il se fit connoître , le conduisit lui-même à Londres. Arrivé chez Milord *Stanhope* , il trouva un Courier qui sortoit de l'Hôtel de ce Ministre , précisément dans le tems qu'il s'étoit fait annoncer ; & ce Courier avoit été dépêché par l'Abbé *Dubois* , depuis Cardinal &

L'ABBE' DE MONTGON. 337
liaison particulière avec lui. Le rôle de
Complaisant, & même suivant le bruit
public, celui d'Espion, que le Cheva-
lier

& premier Ministre de France, pour appren-
dre au Roi d'Angleterre la disgrâce si désirée
du Cardinal Alberoni. Le Comte de *Seyssan*,
qui étoit bien éloigné de s'attendre à un pareil
événement, dit au Lord *Stanhope*, dans la
conversation qu'ils eurent, que le Cardinal
Alberoni n'ignoroit point tout ce qu'on tramoit
en France, pour lui ôter la confiance de L. M.
C. & les engager à le faire sortir d'Espagne ;
mais que cela n'étoit pourtant point si facile,
ni si prêt qu'on le pensoit. Il ajouta, en plai-
santant, qu'il venoit se rendre prisonnier en
Angleterre ; à moins que le projet de paix
qu'il portoit, avec le pouvoir de le conclur-
re, ne lui tint lieu de passeport : & en disant
cela, il présenta au Lord *Stanhope* le plein
pouvoir du Roi d'Espagne que lui avoit don-
né le Cardinal *Alberoni*.

Le Ministre Anglois, qui avoit écouté le
Comte de *Seyssan* sans l'interrompre, lui de-
manda en souriant depuis quel tems il étoit
parti de Madrid ? sur quoi le Comte de *Seyssan*
raconta tous les obstacles qui avoient retardé
son embarquement, & sa navigation. Milord
Stanhope qui s'aperçut bien que ce nouveau
venu ignoroit entièrement ce qui s'étoit passé
en Espagne, lui dit, en le priant de lire la Let-
tre qu'il venoit de recevoir de l'Abbé *Du Bois*,
» Mr. le Cardinal Alberoni se trompoit, com-

lier de Seyve jouoit chez l'Ambassadeur de l'Empereur, lui faisant aisément comprendre que je ne le choisirois point pour mon Confident : ce ne fut pas d'abord avec moi qu'il commença à vouloir exécuter la commission dont on l'avoit chargé, mais ce fut du Marquis de la Roche dont il voulut se servir. Pour ne donner au reste aucun soupçon des vûes qu'il avoit, il feignit de rechercher simplement l'amitié & le commerce de ce Marquis. Nous logions, comme je l'ai dit, dans le même appartement, & nous mangions aussi ensemble. Le Chevalier de Seyve venoit dîner

» me vous allez voir, en se persuadant que
 » rien ne pouvoit ébranler son autorité ; mais
 » il n'est pas le premier Ministre, qui, au mo-
 » ment de la perdre, se flattoit qu'elle seroit
 » inébranlable ».

Le Comte de *Seyssan*, aussi surpris qu'interdit de ce qu'il entendoit, & de ce que contenoit la Lettre de l'Abbé *Du Bois*, répondit au Lord *Stanhope*, qu'il remarquoit avec un chagrin très-sensible, que la plaisanterie qu'il avoit faite en l'abordant, en disant qu'il venoit se rendre son prisonnier, n'alloit être que trop bien fondée ; mais qu'en se remettant entièrement à sa discrétion, il le prioit cependant d'avoir quelque égard à sa bonne foi, & aux motifs qui
 avoient

ner assez souvent avec nous , ou y passer une partie de l'après-dîner ; & il cherchoit ainsi à se mettre avec le Marquis de la Roche & moi sur un pié de familiarité , qui lui servit à éclairer de plus près mes occupations , les relations que j'avois à la Cour , & cette suite d'actions , en un mot , qui contribuent infiniment à démêler les desseins d'une personne.

La gayeté naturelle de mon caractère , fournissoit de fréquentes occasions au Chevalier de Seyve , de badiner avec le Marquis de la Roche & moi , sur les négociations secrètes dont on me disoit

P 2 chargé.

avoient donné lieu à son voyage. Mylord *Stanhope* repartit alors au Comte de *Seyssan* qu'il devoit être assuré , qu'on ne se prévaudroit point du changement qui venoit d'arriver en Espagne pour le retenir en Angleterre ; qu'il pouvoit par conséquent être tranquille , & disposer de lui en toute liberté.

Le Comte de *Seyssan* profita de cette faveur pour retourner promptement en Espagne. De retour à Madrid , où tout avoit changé de face ; le chagrin de se voir oublié & inutile , lui fit souvent regretter les agrémens de la Cour de Dresde , & le service d'un Prince qui l'avoit comblé de bienfaits. Il mourut le 8. Janvier 1728. , consumé par la tristesse , encore plus que par les infirmités.

chargé. Il y ramenoit volontiers la conversation, & il se mettoit alors, pour ainsi dire, à l'affût de mes paroles, pour en attraper quelqu'une, qui fût remarquer au Comte de Konikseg, le zèle & la dextérité avec laquelle il s'acquittoit de sa commission. Heureusement pour moi, je me regardois alors attaché pour toujours au service du Roi d'Espagne, & je tenois tout naturellement le langage qu'une telle idée m'inspiroit, qui n'avoit nul rapport, par conséquent aux affaires dont on me croyoit occupé, ni aux intérêts de la Cour de France. La chasse du Chevalier de Seyve devenoit par-là inutile, & il ne rapportoit au Comte de Konikseg que des spéculations vagues ou frivoles. Ce n'étoit pas sans doute le gibier qu'il luiavoit fait espérer, & craignant apparemment que ce Ministre ne conçût à la fin une médiocre opinion de son adresse, le Chevalier de Seyve crut qu'il étoit tems de faire auprès du Marquis de la Roche une tentative plus forte, & plus pressante pour me dévoiler. Cette résolution prise, se trouvant seul un jour avec le Marquis de la Roche, il fit tomber à son ordinaire la conversation.

tion sur les brouilleries survenues entre les deux Cours , & il dit , comme en confidence à ce Marquis , que le Comte de Konikseg paroissoit très - surpris , que la France laissât le soin de les calmer au seul Ambassadeur d'Angleterre. Le Chevalier de Seyve ajouta que le Comte de Konikseg avoit donné clairement à entendre , que c'étoit sans fondement que l'on débitoit à Versailles , que l'Empereur s'opposoit à la réconciliation des deux Couronnes , puisqu'il feroit voir au contraire à cet égard les bonnes intentions de Sa Maj. Imp. , si le Roi Très - Chrétien avoit quelqu'un en Espagne à qui on pût les communiquer.

Le Chevalier de Seyve , par cette espèce d'ouverture , se flattoit sans doute , d'engager insensiblement le Marquis de la Roche , à me désigner comme le Ministre inconnu de la France , à qui le Comte de Konikseg pouvoit découvrir ses bons desseins : mais ce Marquis , vieux Courtisan & très au fait du personnage que jouoit , disoit-on , le Chevalier de Seyve chez l'Ambassadeur de l'Empereur , bien loin de donner dans le piège , parut au contraire entièrement

persuadé que le seul Ambassadeur d'Angleterre étoit chargé de ménager la réunion des deux Rois, ou que s'il y avoit quelqu'autre personne à qui ce soin fût confié, il ne le connoissoit pas.

La conversation que je viens de rapporter, me fut bien-tôt rendue par le Marquis de la Roche, & il ne nous fut pas difficile de connoître alors le principe des fréquentes visites du Chevalier de Seyve. Le Marquis de la Roche m'offrit obligeamment de faire cesser cet espionnage, en recevant froidement celui qui l'exerçoit: mais je le priai au contraire de ne pas faire paroître qu'il se fût apperçu des sécrettes vûes du Chevalier de Seyve. J'ajoutai que j'en userois de même, & que je me contenterois, sans faire semblant de rien, d'observer dans mes discours avec cet Officier, une plus exacte circonspection. Mon attention sur cet article ne le rebuta pourtant point, & toujours persuadé, comme le Ministre Impérial, que c'étoit uniquement pour veiller aux intérêts de la France que je restois en Espagne, il jugea à propos de revenir à la charge, en faisant auprès de moi une nouvelle tentative. Le prétexte qu'il prit, fut de
me

me prier de lui obtenir la permission de retourner en France. Il se flattoit apparemment de voir au moins , par ce que je lui répondrois , avec qui j'étois en relation dans ce pays-là , & quel crédit j'affecterois d'avoir sur l'esprit des Ministres.

La manière dont le Chevalier de Seyve avoit quitté le service du Roi , ne rendoit pas fort praticables les bons offices qu'il souhaittoit que je lui rendisse ; c'est pourquoi je me deffendis long-tems , quoique poliment , de me charger de la commission qu'il me donnoit , par le peu d'espérance que j'avois de réussir. Mais comme il renouvelloit souvent les mêmes instances , persuadé , disoit-il , que les Ministres de France , à qui je jugerois à propos d'écrire en sa faveur , ne me refuseroient point la grâce dont il s'agissoit : fatigué d'une importunité , qui me paroissoit suspecte. Vous donnez , à ce que je vois , dis-je un jour au Chevalier de Seyve , dans les préjugés qu'ont plusieurs personnes en ce pays , que je possède la confiance des Ministres de France , & je souhaiterois pour vous , aussi-bien que pour moi , qu'ils fussent fondés. Mais dé-

344 MEMOIRES DE MR.
fabusez - vous d'une opinion si chimérique. Je n'ai nul crédit sur leur esprit ; & vous feriez beaucoup mieux d'employer auprès d'eux les Duchesses de Popoli, & de St. Pierre. Mais puisque vous voulez absolument vous servir de moi, & qu'une plus longue résistance de ma part pourroit vous déplaire, j'écrirai par le premier ordinaire au Cardinal de Bissy, qui est de mes amis, pour le prier de parler en votre faveur, soit à Mr. le Cardinal de Fleury, ou à ceux de qui peut dépendre la grace que vous désirez : c'est en vérité, ajoutai-je en souriant, tout le service que mon crédit à la Cour de France peut vous rendre.

Cette réponse, qui n'avoit rien que d'obligeant, ferma pourtant la porte aux éclaircissemens que le Chevalier de Seyve cherchoit ; il fallut pour le coup, qu'il se désistât d'en obtenir davantage. C'est aussi le parti qu'il prit jusqu'à l'arrivée des Ministres de France, dont il acquit la protection & la confiance, au même prix qu'il s'étoit attiré celle du Comte de Konikseg.

Quoique la conduite du Chevalier de Seyve à mon égard me dispensât d'embrasser

brasser ses intérêts, je ne laissai pas de les soutenir avec chaleur dans la Lettre que j'écrivis à ce sujet au Cardinal de Bissy, & de donner à la faute que cet Officier avoit commise, de quitter le service de France, l'interprétation la plus excusable, en la faisant passer pour un trait de jeunesse, dont il se repentoit, & pour l'effet du désir naturel qu'on a à cet âge, de se procurer du bien & quelque établissement. Le Cardinal de Bissy, porté à faire plaisir, s'employa de la meilleure grace du monde, pour obtenir au Chevalier de Seyve la permission qu'il demandoit; c'est ce qui paroît par la réponse suivante, que je place ici, afin qu'on voye avec quelle injustice, pour ne rien dire de plus, ce Chevalier devint ensuite un des principaux émissaires de mes ennemis.

A Paris ce 12. Novemb. 1726.

Je n'ai pû réussir, Monsieur, à obtenir pour Mr. le Chevalier de Seyve, la permission de revenir en France qu'il désire, & que vous avez souhaité que je demandasse pour lui. Les fâcheuses circonf-

tances où sont les deux Cours , ne sont point actuellement favorables , pour qu'on ait égard à ses représentations ; mais elles peuvent changer , & on le souhaite fort ici. Quand ce tems-là sera venu , je renouvellerai alors volontiers les mêmes instances que j'ai faites en sa faveur , & peut-être auront-elles plus de succès.

Vous connoissez , Monsieur , mes sentimens pour vous , & combien je vous honore.

Le Cardinal de Bissy.

Il y avoit déjà quelques jours que j'étois à St. Ildéphonse , dans l'attente de savoir où aboutiroient enfin les démarches qu'on m'avoit ordonné de faire , & les promesses qui s'en étoient suivies , sans que je fusse à cet égard plus avancé que le premier jour. La lenteur de tous ces préliminaires , & le caractère du Prélat entre les mains duquel je voyois désormais ma destinée , me caufoient souvent bien de l'inquiétude ; mais je n'osois la laisser paroître. Pressé pourtant d'obtenir une décision qui fixât l'incertitude de mon état , j'écrivis à l'Archevêque d'Amida , pour le prier d'enga-

d'engager leurs Majestés à la donner ; & cela , disois-je , afin de cesser d'être plus long-tems à la Cour comme une espèce de Phantôme qui épouvantoit les uns , & servoit de risée aux autres.

Le Prélat , après avoir lû ma Lettre , se contenta de dire verbalement à celui qui la lui avoit portée , que j'aurois bien-tôt de ses nouvelles. Mais soit que voyant les choses de plus près que moi , il ne crût point à propos de demander l'éclaircissement que je désirois , ou que leurs Majestés eussent quelques raisons de le différer encore ; il se passa plusieurs jours avant que l'Archevêque d'Amida me fit réponse. Et comme , eû égard aux ménagemens qu'on avoit pour le Comte Konikseg , & qu'on pouffoit jusqu'au scrupule , ce Prélat m'avoit dit de m'abstenir de paroître souvent chez lui , j'étois réduit à la lente ressource de lui écrire , & par conséquent à attendre qu'il employât le même moyen pour me communiquer ce qu'il avoit à me dire.

Tant de circonspection de la part de ce Prélat , à l'égard d'un homme qui cessoit , ce me semble , de devenir sus-

peut au Comte de Konikseg, dès - lors qu'il entroit au Service de leurs Maj. Cath., ne répondant guère à tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué de me voir prendre cet engagement ; je craignois de plus en plus quelque changement peu agréable pour moi, dans une Cour où ils étoient si fréquens. Je me rappelai celui qui étoit survenu subitement, lorsqu'il avoit été question de faire venir à Madrid le Cardinal de Bissy ; & je panchois fort à croire que j'étois peut-être à la veille d'en éprouver un pareil : & ce qui m'étoit encore plus sensible, de retourner sous la puissance du Cardinal de Fleury.

Pour calmer un peu les justes allarmes qu'une pareille situation me causoit, & juger en même tems si elles étoient bien ou mal fondées ; j'examinai avec soin la manière d'agir de certaines principales personnes de la Cour, & encore plus l'attention, ou l'indifférence que me marquoient celles qui approchoient de plus près leurs Maj., & qui étoient par conséquent plus à portée que les autres, de connoître dans quelles dispositions Elles étoient pour moi.

Ces

Ces barromètres de Cour, qui haussent & baissent exactement, selon que les conjonctures sont favorables ou fâcheuses, me paroissant toujours au même degré où ils s'étoient placés sur mon sujet, depuis qu'il avoit paru que mon séjour à Saint Ildéphonse ne déplaisoit point; j'en tirois l'heureux présage, qu'au moins il n'étoit encore rien arrivé qui dût me faire craindre, que le silence qu'on gardoit sur ma destinée fût l'avant-coureur des nuages & des frimats qui s'élèvent dans les Cours, lorsqu'on y songe le moins. Mes observations se trouvèrent bien-fondées, car quelques jours avant que Leurs Majestés partissent pour aller à l'Escorial, ce qui arriva le 21 d'Octobre, l'Arch. d'Amida m'écrivit un billet* pour me donner rendez-vous le soir du même jour dans le Chœur de la Chapelle Royale. Le but de sa conversation ne fut pas moins obligeant, que je l'avois éprouvé dans les précédentes. » Il me déclara, après avoir » beaucoup exalté la confiance qu'il » alloit

* Il se trouve parmi les lettres de ce Prélat, dont le Procès-verbal des papiers, qui m'ont été enlevés par l'ordre du Cardinal de FLEURY, fait mention.

» alloit me faire , que comme Leurs M.
 » comptoient sur mon zèle pour leur
 » service , Elles vouloient m'envoyer en
 » France , & me charger en même tems
 » d'une commission qui me prouveroit
 » la bonne opinion qu'Elles avoient de
 » mes talens , & l'étendue de l'estime
 » dont Elles m'honoroient. »

Je ressens comme je le dois , dis-je à l'Archevêque, en l'interrompant, une faveur si précieuse. Mais est ce pour aller travailler à la réconciliation des deux Couronnes que Leurs Majestés veulent m'envoyer en France ? Si c'est leur dessein , permettez-moi de vous représenter, que je crois être plus à portée de le faire réussir ici , qu'en me transportant à Versailles. Vous savez où nous en sommes le Cardinal de Fleury & moi , & tout ce que j'ai éprouvé d'artifices & de contradictions de sa part , lorsque je suis venu en ce pays. Combien ne dois-je pas craindre , par conséquent , d'avoir encore quelque chose à démêler personnellement avec lui ? Je ne vous dissimule donc point Monseigneur , que quelque sensible que je sois aux marques de confiance , dont vous m'apprenez que Leurs Majestés veulent m'honorer ,

norer, ce n'est cependant qu'avec une extrême répugnance, que je me verrai exposé à traiter avec un Ministre, qui ne peut vaincre la mauvaise volonté qu'il a contre moi, qui ne sauroit même la cacher, & qui sera charmé de trouver l'occasion, de faire échouer la négociation dont je serai chargé. Quels moyens, d'ailleurs, de m'attier ce désagrément, ne lui procurera pas sa puissance ! Et puis-je me flatter sans chercher à me faire illusion, de n'avoir rien à craindre à cet égard ? Ce n'est pas tout Monseigneur, & pardonnez-moi encore cette réflexion. Si, dans la négociation qu'on veut me confier, il y a quelque chose qui soit, ou qui puisse devenir contraire aux intérêts du Roi mon Maître ; convient-il (je m'en rapporte à vous) à un de ses sujets de s'en charger ? Et cela seul ne mettroit-il point un obstacle insurmontable au succès de mes démarches ?

» Votre vivacité, me répartit l'Ar-
 » chevêque d'Amida, ne vous donne
 » pas le tems de m'écouter. Vous suivez
 » vos idées, sans connoître ce que je
 » veux vous dire ; & cette précipitation
 » vous met hors d'état de juger des
 » vues

» vues que l'on a sur vous. Il n'est
 » aucunement question de la réconcilia-
 » tion dans ce que j'ai à vous appren-
 » dre ; Leurs Majestés n'ont point su-
 » jet de la désirer , & la manière dont
 » on se comporte en France sur ce qui
 » les regarde , les éloigne de plus en
 » plus de ce qui peut la concerner. C'est
 » d'une affaire très-différente , & qui
 » les touche personnellement , dont El-
 » les veulent vous charger. En un mot,
 » c'est d'aller travailler en France , à
 » assurer leurs droits sur la Couronne de
 » leurs Ancêtres , en cas que le Roi
 » Très-Chrétien vienne à mourir sans
 » successeur , en leur attirant le plus de
 » partisans qu'il vous fera possible , dans
 » le Clergé , les Grands , le Parlement,
 » & sur tout les Princes du Sang , &
 » pour que vous concertiez ensuite avec
 » ceux qui embrasseront le parti de L.
 » M. les mesures les plus sages , & les
 » plus fortes en même tems : pour ap-
 » planir tous les obstacles que la Mai-
 » son * d'*Orleans* pourroit opposer à
 » l'exé-

* Le Religieux Prince qui en est le chef ,
 n'attribuera point , j'espère , l'obéissance que
 j'ai rendue aux ordres de la Cour d'Espagne ,
 à

» l'exécution de leur dessein. Peut-on ,
 » ajouta l'Archevêque , donner a quel-
 » qu'un une commission plus brillante
 » & plus propre à vous faire parvenir
 » bientôt aux plus hautes dignités ? &
 » jugez par ce que je vous dis de l'idée
 » que L. M. ont de vos lumières. »

La surprise que me cauçoit ce que
 l'Arch. me découvroit des vues qu'on
 avoit sur moi , étoit si grande ; & je
 trouvois si peu de proportion entre la
 situation fort équivoque où il falloit que
 j'allasse me mettre en France , & les
 opéra-

à aucun sentiment de ma part , contraire à ses
 intérêts. On s'acquitte des commissions dont
 les Souverains honorent , sans être ordinaire-
 ment prévenu d'amour ou de haine envers
 ceux , aux intérêts desquels elles sont favora-
 bles ou contraires ; & on ne songe qu'à mé-
 riter par sa conduite , la confiance & l'appre-
 ciation du Maître qu'on sert. C'est la disposi-
 tion où j'ai été dans le tems des négociations
 dont je rappelle le souvenir. L'objet , sans
 doute , en étoit alors intéressant pour la Mai-
 son d'*Orleans* ; mais il cesse à présent d'avoir
 ce caractère , par le mariage de Monseigneur
 le Dauphin , qui donne un juste sujet d'espé-
 rer de voir , comme je le désire , régner sa
 Postérité sur le Trône de France jusqu'à la fin
 des siècles.

opérations qui devoient résulter de ce voyage , que je ne savois presque ce que je devois répondre. La multitude d'idées , toutes contraires les unes aux autres , qui se présentoient tout à la fois à mon esprit , m'ôtoient même en quelque façon le moyen de juger sainement de celles que je devois suivre ou rejeter. Mais comme il falloit pourtant s'expliquer , & accepter ou refuser la proposition qui m'étoit faite , je dis à l'Archevêque : que quoique je me fusse bien flatté , par tout ce qu'il avoit eu la bonté de me dire précédemment , que Leurs Maj. m'honoroient de leur bienveillance , & vouloient bien en même tems être persuadées de mon zèle pour leur service , je n'aurois cependant jamais imaginé , qu'Elles voulussent que ce fût en France où j'allasse leur en donner des preuves ; sur tout dans la circonstance où nous étions , & de plus encore , avec un ordre de ne rien dire qui eût rapport à la réconciliation.

Je conviens avec vous, Monseigneur, ajoutai-je , qu'il est aussi flatteur que glorieux pour moi , d'être chargé d'une négociation , qui doit décider du sort de deux grands Royaumes : mais je crois
que

que vous ne disconviendrez point non plus , des périls dont elle est accompagnée , sur tout pour un homme de nation ; puisque je ne puis servir Leurs M. utilement qu'en m'ouvrant sur leurs desseins à différentes personnes de toutes sortes d'états , & que dans ce grand nombre , rien n'est si facile que d'en trouver , qui , pour leurs fins particulières , me trahiroient , & me livreroient à tout le ressentiment de la Maison d'Orleans , & à toute la mauvaise volonté du Cardinal de Fleury. Cet inconvénient , qui , sans doute , n'est pas petit , ne seroit point à craindre , continuai je , pour un des sujets de Leurs Maj. ou pour tout autre homme qui ne seroit point François : & dès lors qu'un étranger seroit suffisamment autorisé , de parler en France à ceux qui s'engageroient de prendre le parti de Leurs Maj. on ne pourroit rien entreprendre contre sa personne. Le pis qui pourroit lui arriver , si on venoit à éclairer & à désapprouver ses démarches , seroit de recevoir un ordre de se retirer , ce qui ne tire pas à grande conséquence , pour quelqu'un qui n'a ni famille ni établissement dans le pays où il est. Mais pour moi ,

Mais pour moi , Monseigneur , il en faut raisonner bien différemment : car , indépendamment de l'attention que je dois avoir , de n'attirer sur mon pere , & sur le reste de ma famille , aucune disgrâce , réfléchissez , s'il vous plaît , que l'objet de la négociation dont je serai chargé , tend précisément à changer entièrement le système présent de l'Europe , & à détruire ce qui a servi de base à sa tranquillité par la paix d'Utrecht. Il suffiroit donc qu'il en transpirât la moindre chose , pour engager le Roi mon Maître , à justifier sa bonne foi envers toutes les autres Puissances , sur un article qu'Elles ont jugé si essentiel ; en me châtiât sévèrement , d'avoir entrepris sous ses yeux un tel ouvrage. Et dans ce cas-là , Monseigneur , Leurs M. voudroient-Elles prendre ma défense , & faire connoître à toute l'Europe , qu'Elles sont résolues de n'avoir plus à l'avenir aucun égard aux renonciations qu'elles ont faites ? Je ne vous fais point toutes ces représentations , Monseigneur , pour me défendre d'obéir à Leurs Maj. & encore moins par aucun manque de zèle , pour leur service. C'est au contraire celui que je ressens

à

à cet égard , qui me les dicte , & qui me fait remarquer des difficultés presque insurmontables , pour exécuter leurs ordres. Je ne les exagère point , & vous en ferez , j'espère , convaincu , si vous examinez sans prévention ce que vous exigez d'un simple particulier tel que moi , sans me charger d'aucune commission , qui puisse me donner un prétexte de revenir en France , ou me servir quand j'y serai , à m'introduire insensiblement dans la confiance de ceux dont il faut nécessairement que je me l'attire : en un mot sans aucun caractère , qui me mette à l'abri de la mauvaise volonté d'un Ministre tout-puissant , & du ressentiment d'une Maison , dont je travaillerai à détruire les droits sur la plus puissante des Monarchies.

Je parlois à un homme idolâtre de la faveur , que le vain éclat de la Négociation , dont il m'entretenoit avoit ébloui , & qui d'ailleurs suivoit l'esprit de la Cour d'Espagne , où l'on formoit alors beaucoup d'entreprises , sans paroître s'embarrasser † des facilités , ou des obstacles

† On peut se rappeler le souvenir de l'entreprise de la conquête de la *Sicile* : & celle de
de

obstacles qui pouvoient se rencontrer pour les faire réussir. Ce que je disois à l'Archev. l'ayant cependant frappé, il m'avoua ingénument, qu'il n'avoit point réfléchi sur tous les inconvéniens dont je venois de l'entretenir. » Je » vous suis obligé, me dit-il ensuite, » de me les avoir fait connoître. J'en » rendrai compte à L. M. qui, sans doute y feront l'attention qu'elles méritent, & quand nous nous reverrons, » je

de vouloir ôter la Régence au feu Duc d'ORLEANS, qui a coûté la vie à quatre Gentilshommes de Bretagne; fait exiler le Duc & la Duchesse du MAINE, & le Cardinal de POLIGNAC; fait emprisonner ou sortir du Royaume plusieurs personnes de condition & enfin les ordres envoyés au Comte de GAGGE, par un vain point d'honneur, de passer le *Panaro* à quelque prix que ce fût; & au Marquis de LAMINA d'entrer par le même motif en *Piémont*, sans tenir aucun compte de la vie de tant de milliers d'hommes qu'on a fait périr ainsi sans aucune utilité. Les Ministres qui inspirent de pareils sentimens aux Princes, méritent qu'on leur applique ces paroles de St AMBROISE.

Infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte defendere, & non est voluntas. Ambrosi. in Nab. 13.

L'ABBE' DE MONTGON. 359
» je vous apprendrai ce qu'Elles m'au-
» ront répondu. »

La matière que nous traitions nous conduisant à parler de ce qui se passoit en France , ce Prélat me dit , que rien n'étoit plus certain que l'union étroite qui régnoit entre le Cardinal de Fleury & Mr. Walpole , Ambassadeur d'Angleterre à Paris , & qu'on en avoit chaque jour de nouvelles preuves : mais que l'arrivée de l'Amiral Jennings avec son Escadre sur les côtes d'Espagne , uniquement pour tâcher d'enlever les Gallions , en formoit une sans réplique , puisque le Roi d'Angleterre n'auroit point fait cette démarche , si la France ne l'avoit , non seulement approuvée , mais même paru la désirer. Il se plaignit beaucoup aussi , que ce fut là le début d'un Ministre en France , qui devoit , disoit-on , être si favorable à L. M. & suivre exactement , sur cet article , les principes de LOUIS XIV.

» Mais à propos de Ministère , me
» dit encore l'Archev. Monsieur le
» Blanc , qu'on a rétabli dans le poste
» qu'il avoit , n'est-il pas attaché à Mr.
» le Duc d'Orleans ? » Il le doit être ;
lui repliquai-je , puisque ce Prince l'a
honoré

honoré d'une protection marquée , & à laquelle il est redevable d'être sorti du triste état où ses ennemis l'avoient réduit. » Si cela est ainsi , reprit alors le Prélat , il ne faut donc pas s'attendre qu'il prenne fort à cœur les intérêts de Leurs Maj. & je ne vois en vérité aucun des nouveaux Ministres de France , sur l'attachement desquels cette Cour ici puisse compter. » Jugez donc par ce que vous me dites , Monseigneur , lui repartis-je , combien la conjoncture présente est peu favorable à m'envoyer à Paris , & travaillez , je vous conjure , à me procurer une autre commission ; tous les pays , à l'exception du mien , me seront indifférens , pour y exécuter celle qu'on me donnera. Nous nous séparâmes là-dessus , avec promesse de sa part , de nous revoir avant le départ de la Cour pour l'Escurial.

Il me tint fidèlement parole , & m'ayant fait appeler chez lui la veille de ce départ , il me dit : que quoiqu'il eût représenté à Leurs Maj. toutes les raisons que j'avois employées , pour me défendre d'accepter la commission d'aller en France , Elles persistoient cependant
 toujours

toujours dans le même dessein de m'y envoyer : Qu'Elles favoient, que le nombre de leurs partisans en ce pays-là, étoit plus grand que je ne le pensois ; & que , convenant volontiers que l'affaire dont je serois chargé étoit très-délicate , il ne leur sembloit pas néanmoins aussi difficile que je le prétendois , de fonder peu à peu les dispositions des gens en place , soit par les entretiens que j'aurois avec eux , soit par ce que j'en entendrois dire : Qu'à l'égard des moyens de les engager ensuite à s'expliquer plus clairement , ce seroit le fruit de mes soins & de mon travail , & que je devois seulement m'attacher le plus qu'il me seroit possible , à tirer ces explications par des lettres , afin de mettre ceux qui me les donneroient , dans la nécessité de garder un secret , qui leur deviendroit par-là aussi important qu'à moi. Il ajoûta , que comme il n'étoit point question de causer aucune révolution en France , puisque L. M. souhaittoient très-sincèrement que le Roi leur neveu régnât long tems , & eût des héritiers , & que ce n'étoit uniquement qu'au cas que ce Monarque mourût sans en laisser , qu'Elles prétendoient faire valoir leurs

droits ; je ne devois m'appliquer d'abord , qu'à tâcher de découvrir sur cet article les sentimens où pouvoient être les principaux corps de l'Etat , afin d'en rendre un fidèle compte , sans rien dire , & encore moins faire aucune démarche en France dans le public , qui donnât le moindre soupçon de mon dessein ; Que ne m'avançant ainsi que pié à pié , & qu'à proportion qu'on s'ouvreroit à moi , il n'y avoit point à craindre que la Maison d'Orleans , les Ministres du Roi Très-Chrétien , & ceux des Puissances Etrangères à la Cour de ce Monarque , pussent pénétrer mes vues , ni par conséquent , qu'il résultât de mon attention à les faire réussir , rien de facheux pour moi , ou qui compromît en quoi que ce soit Leurs Majestés Cath. » Elles » conviennent au surplus , poursuit » l'Archevêque , qu'il faut que vous paroissiez autorisé par Elles , à écouter » ceux qui embrasseront leur parti , afin » de vous attirer leur confiance. J'ai » ordre de vous dire aussi de leur part , » qu'Elles pourvoiront à cela , d'une » manière qui ne laissera aucun doute. » Conformez-vous donc à leur désir , » Elles s'y attendent : & en ressentant
comme

» comme vous le devez , tout le prix
 » de la confiance dont Elles vous hon-
 » norent , faites leur voir que vous sa-
 » vez la mériter. »

Il survient des circonstances dans la vie, lorsqu'on y pense le moins , qui nous entraînent malgré nous dans des affaires , pour lesquelles on ne sent intérieurement que de la répugnance , & je l'éprouvois actuellement. Quelque honorable que fût la commission qu'on vouloit me donner, une moins importante ailleurs m'eût été infiniment plus agréable , & rien, ce me sembloit, ne pouvoit être plus fâcheux pour moi , que de retourner dans une Cour , où régnoit alors (on peut se servir de ce terme ,) un Ministre , qui étoit en secret mon ennemi , & dont j'avois , par conséquent , toujours à redouter la mauvaise volonté & la puissance.

Ne pouvant donc encore dissimuler là-dessus mes sentimens à l'Arch. d'Amida , il me dit: qu'il croyoit , que sur cet article je me laissois trop aller à certaines préventions ; qu'il convenoit , qu'à quelques égards elles pouvoient être fondées , mais que je grossissois trop les objets dans mon imagination ,

& qu'il s'en falloir bien qu'ils ne fussent
 aussi réels , que je me les figurois.
 „ Nous ne doutons point , ajouta-t-il ,
 „ que le Cardinal de Fleury ne soit ac-
 „ tuellement peu favorablement disposé
 „ pour vous , & qu'il ne vous regarde
 „ peut-être comme un partisan secret
 „ du Duc de Bourbon , & ce n'est pas
 „ assurément un titre pour s'attirer sa
 „ confiance : mais après tout , s'il ne
 „ juge pas à propos de vous l'accorder ,
 „ il ne dit rien à votre désavantage , &
 „ il laisse à son indifférence sur votre
 „ compte , le soin de faire appercevoir
 „ à cet égard sa manière de penser.
 „ Mais croyez-vous que quand il verra
 „ que vous demanderez un passe-port
 „ pour rentrer en France , & que c'est
 „ L. M. qui veulent que vous fassiez ce
 „ voyage , il ne change point d'idées ,
 „ & que l'utilité dont il soupçonnera
 „ que vous lui pouvez être en cette Cour
 „ ne l'engage pas aussi à rechercher vo-
 „ tre amitié , & à vous donner des mar-
 „ ques vraies ou simulées de la sienne ?
 „ C'est je vous assure , de quoi je suis
 „ très-persuadé. Eh bien , continua
 „ l'Archevêque , ce sera à vous alors
 „ de vous conduire si sagement , &
 „ de

» de ménager si bien les choses , que
 » vous puissiez achever de dissiper les
 » préventions. »

La manière décisive dont le Confesseur de la Reine me parloit , me fit croire , qu'il étoit dangereux de combattre plus long-tems son sentiment. Ce Prélat , comme tous les petits génies , étoit méfiant , & ma résistance auroit infailliblement fait naître dans son esprit , des soupçons , que j'avois des raisons particulières & secrètes , de ne pas accepter la commission dont on vouloit me charger. Je considérai encore , que la confiance qu'on me faisoit , se trouvoit précisément , par son importance & sa délicatesse , du nombre de celles qu'on ne peut regarder comme indifférentes , & qui , par conséquent , n'admettent aucun milieu , entre la confiance ou l'indignation des Princes dont elles partent.

Ces réflexions me déterminèrent donc à souscrire à tout ce qu'on désiroit de moi. Je répondis à l'Archevêque d'Amida , que ne souhaitant rien tant que de trouver des occasions , de montrer au Roi & à la Reine ma soumission à leurs ordres , & mon zèle pour leur service,

je retournerois en France quand ils le jugeroient à propos ; & qu'il me suffisoit de savoir , qu'ils croyoient que je pourrois leur être plus utile en ce pays-là qu'ailleurs. J'ajoutai , que la répugnance que j'avois témoignée à prendre ce parti , ne procédoit que de ce que je me méfiois , avec raison , de mes talens & de mes lumières , pour faire réussir l'importante & délicate Négociation dont leur Maj. vouloient me charger : mais que puisqu'Elles en pensoient différemment , c'étoit à moi d'obéir , & à tâcher de justifier la bonne opinion qu'Elles avoient de ma capacité. Je conclus enfin , en disant au Prélat , que si je ne pouvois donner aucune assurance du succès , qui dépendoit de Dieu ; je croyois au moins pouvoir promettre , que j'emploierois dans l'exécution des ordres de Leurs Maj. tous mes soins , & toute l'attention possible , afin de ne leur donner aucun lieu de se repentir de m'en avoir honoré.

L'Archev. satisfait de cette réponse , s'ouvrir alors à moi sur une idée , qui lui étoit venue , disoit-il , dans l'esprit , & dont il étoit bien aise que je lui disse mon avis. Cette idée consistoit à me
deman-

demander si je ne pourrois point, quand je serois en France, & supposé que j'y exécutasse dans toute son étendue la commission dont j'étois chargé, engager encore ceux qui embrasseroient le parti du Roi d'Espagne, à étendre leur zèle jusqu'à donner la préférence à l'Infant DON CARLOS, (à présent Roi des deux Siciles,) sur le Prince des Asturies, pour succéder à la Couronne de France; & s'il me paroïssoit possible de faire regarder avec indifférence à ces personnes, que le Prince aîné restât en Espagne, & que l'Infant son frere montât sur le Trône de France, après le décès du Roi son pere.

Il n'étoit pas fort difficile de voir d'où partoît l'idée prétendue du Prélat, & le dessein qu'on pouvoit avoir de fonder à cet égard mes dispositions. Aussi je n'entrepris point ni d'applaudir, ni de combattre le projet dont il m'entretenoit. Je me contentai simplement de répondre que les mêmes raisons qu'il faudroit employer, pour faire valoir le droit de L. M. sur la Couronne de France, dans le cas de la mort du Roi leur neveu, par préférence aux Princes de la Maison d'Orléans, assurant égale-

ment celui de Prince des Asturies, il me paroissoit fort dangereux de laisser entrevoir aux Partisans de Leurs Majestés en France, & au reste de la Nation, qu'on pouvoit, selon le tems & les circonstances; changer un usage observé depuis plusieurs siècles dans la Monarchie Française, & que c'étoit, selon moi, détruire d'une main, ce qu'on vouloit édifier de l'autre; mais qu'au surplus, je me conformerois toujours avec plaisir aux ordres qu'on me donneroit à cet égard, sentant bien qu'après qu'un particulier a représenté ce qui peut être utile ou nuisible aux intérêts du Prince qui l'emploie, l'obéissance à ses ordres est l'unique parti qui lui convient de prendre.

L'Archevêque me dit, qu'il trouvoit mes réflexions justes, & que d'ailleurs l'idée dont il venoit de m'entretenir ne partant que de lui, elle n'entroit en rien dans le sujet du voyage que je devois faire en France. Il ajouta, qu'il étoit vraisemblable, que l'article le plus délicat de la commission dont je serois chargé, seroit, dans la conjoncture présente, de gagner le Duc de Bourbon; » Car, » poursuivit l'Archevêque, c'est, sans » contre.

20 contredit exiger un grand sacrifice de
 20 la part de ce Prince, que de contri-
 20 buer à mettre toute la branche Royale
 20 d'Espagne entre le trône de France &
 20 lui, pendant qu'il n'y a que deux Prin-
 20 ces de la Maison d'Orléans, dont l'un
 20 † ne fait que de naître, qui l'éloignent
 20 actuellement de la Couronne. D'ail-
 20 leurs le Duc de Bourbon attribue vrai-
 20 semblablement sa disgrâce à L. M. : il
 20 se regarde par conséquent, comme la
 20 victime de leur ressentiment; & celui
 20 qu'une telle pensée doit nourrir chez
 20 lui, met des obstacles presque insur-
 20 montables à toutes les raisons que vous
 20 pourrez employer, pour lui insinuer
 20 d'embrasser les intérêts du Roi ».

C'est cependant, repartis-je à l'Arch.
 ces obstacles dont vous me parlez qu'il
 faut lever, & tout ce que je ferois en
 France sans cela n'aboutiroit à rien.
 Mr. le Duc de Bourbon est le Chef de
 sa Branche; & il est à croire, que le
 parti qu'il prendra sera suivi des Princes
 ses freres, & même du Prince de Conti:

Q 5 ainsi

† *Louis - Philippe d'ORLEANS, Duc de*
Chartres, né le 12. Mai 1725.

ainſi comme vous voyez, Monſeig., c'eſt ſa détermination ſeule qui peut ſéparer les Princes du Sang d'avec Mr. le Duc d'Orléans ; & c'eſt encore de cette même détermination, que dépend la réſolution que ces Princes pourront prendre de ſe déclarer pour L. M. C. Cette démarche du Duc de Bourbon eſt déciſive, puis-que réuniffant, ſuivant toute apparence, tous les Princes du Sang à L. M., à l'exception du ſeul qui prétendroit leur diſputer la Couronne, elle entraînera preſqu'infailliblement le ſuffrage de la Nation. Il faut donc mettre tout en uſage pour engager ce Prince à entrer dans nos vûes : & ce qui peut, ſans doute, y contribuer infiniment, eſt de lui faire entrevoir qu'il recueillera de leur exécution d'auffi grands avantages * pour lui & pour toute ſa Maïſon ; que ceux qu'il pourroit obtenir de la Maïſon d'Orléans, ſeroient médiocres & peu ſolides. C'eſt principalement ſur cet article qu'il faut que leurs Maj. s'expliquent ; car ſi je n'offre au Duc de Bourbon que des eſpéran-

* *Ipſe decor reſti, faſti ſi præmia deſint,
Non movet, & gratis pœnitet eſſe probum.*

Ovid. de Pont. II. El. 3.

pérances , quelques grandes qu'elles puissent être , elles ne contrebalanceront jamais dans son esprit , ni le sacrifice qu'il fera de s'éloigner du Trône , ni le souvenir de toutes les marques d'indignation que lui ont données L. M. ; & toutes mes démarches portant ainsi à faux , n'aboutiront à rien.

» Je conviens de tout cela , me dit
 » l'Archevêque : mais comment faire
 » entendre à L. M. qu'Elles doivent
 » aujourd'hui rechercher , en quelque
 » façon , l'amitié du Duc de Bourbon ?
 » Cette démarche de leur part , dans
 » la conjoncture présente, où Elles ont
 » un si juste sujet d'être offensées de
 » l'injure que ce Prince leur a faite de
 » rompre le mariage du Roi de France
 » avec l'Infante , n'est-elle pas tout-à-
 » fait contraire à la bienséance ? Car en-
 » fin c'est les engager à faire , pour leur
 » réconciliation avec le Duc de Bour-
 » bon , les premiers pas ; ce qui ne peut
 » compâtir avec leur dignité. Et d'ail-
 » leurs , qui peut répondre que ce Prin-
 » ce , après avoir découvert le motif des
 » avances que lui feront le Roi & la
 » Reine , ne le communiquera point en-
 » suite au Duc d'Orléans pour gagner

» son amitié par une confidence si inté-
 » ressante ; & pour se venger en même
 » tems de la disgrâce que leurs Maj.
 » lui ont attirée , en faisant avorter tous
 » leurs projets ? Mon Dieu , ajouta
 l'Achev. en haussant les épaules , que
 tout cela est embarrassant » ! S'il nous
 le paroît ici , Monseigneur , lui répon-
 dis-je , jugez de ce qu'en j'en penserai
 quand je serai arrivé à Versailles , & qu'il
 faudra mettre la main à l'œuvre. Cepen-
 dant je le répète encore , *non recuso la-*
corem. On n'entreprendroit jamais rien
 de grand , si les difficultés que présentent
 certaines affaires délicates , jettoient dans
 le découragement †. L'esprit & la péné-
 tration doivent servir à les faire prévoir ;
 & l'un & l'autre , jointes au courage , à
 les surmonter. Je vous promets de faire
 de mon mieux , pour partiquer en Fran-
 ce cette maxime.

Comme notre conversation avoit duré
 long-tems & que je prenois congé de lui :
 « Mais à propos , me dit-il , j'oubliois
 « de vous apprendre , que j'ai ordre de
 » Leurs

† *Nihil est quod non expugnet pertinax opera ,
 & intenta ac diligens cura.* Senec. Epist. 50.

» leurs Maj., de vous demander ce que
 » vous souhaitez qu'Elles vous accor-
 » dent pour votre subsistance en ce païs-
 » ci. Je vous prie de m'en instruire ,
 » afin que je leur en rende compte. »

Cet article , Monseigneur , lui répli-
 quai-je , fera bientôt décidé : tout ce que
 le Roi & la Reine voudront. Je n'ai ja-
 mais pensé à faire un semblable marché ,
 ni ici , ni en France ; & je recevrai tou-
 jours avec autant de soumission que de
 reconnoissance , ce qu'il plaira à leurs
 Majestés de m'accorder. Je suis venu en
 Espagne avec cent pistoles de gratifica-
 tion , que je priai Mr. le Duc de Bour-
 bon de m'accorder au-delà de la pension
 que le feu Roi m'a donnée ; & j'y ai sub-
 sisté depuis , sans rien recevoir de la
 Cour que cette même pension. Vous
 voyez par là , que l'intérêt entre peu en
 ligne de compte dans mes démarches.
 Trouvez donc bon que je suive en ce
 païs le même esprit , & que je m'en tien-
 ne à vos bons offices , & à la décision de
 leurs Majestés.

Plus on remarquoit en Espagne que
 l'intelligence entre les Cours de Ver-
 sailles & de Londres augmentoit , plus
 on s'empressoit aussi , comme je l'ai dit ,
 à

à resserrer les nœuds de l'Alliance qu'on avoit faite avec l'Empereur , & à se conformer en tout aux sentimens de ce Prince. L'idée (véritablement séduisante) dans laquelle la Reine d'Espagne persifloit , que l'intention de Sa Majesté Impériale étoit, que l'Archiduchesse sa fille aînée épousât l'Infant Don Carlos, l'engageoit à regarder d'avance les intérêts des deux Maisons comme confondus , & à se persuader que tout ce qu'Elle feroit pour contribuer à l'agrandissement de l'Empereur , tourneroit infailliblement à l'avantage du Prince son fils.

La Cour de Vienne qui trouvoit cette opinion fort utile , prenoit grand soin de l'entretenir. Pendant qu'avec l'argent qu'Elle recevoit d'Espagne , Elle trouvoit le secret de faire entrer dans ses vûes particulières plusieurs Princes d'Allemagne, & qu'Elle offroit à ceux du Nord qui montreroient la même disposition, quelque écoulement de ces trésors; Elle continuoit d'assurer leurs Maj. Cath. que toutes ces sages précautions , ne tendoient qu'à se mettre en état d'accomplir sans obstacles ses vastes promesses.

Des espérances si flatteuses avoient fait recevoir avec grand plaisir à Madrid,

drid , la nouvelle de l'accession de l'Impératrice de Russie au Traité de Vienne ; & on ajoutoit comme une nouvelle certaine , que les Electeurs Palatin , de Baviere , * de Mayence , de Cologne & de Trèves en avoient fait autant. On ne s'entretenoit donc , quand j'arrivai à St. Ildéphonse , que des avantages qu'on espéroit de recueillir de ces différentes accessions ; soit dans le Nord , pour détourner la Suède & le Dannemarck d'entrer dans l'Alliance d'Hanover ; soit en Allemagne , pour rendre inutiles les desseins que les Rois d'Angleterre & de Prusse sembloient avoir formés , de concert avec la France , de s'y rendre redoutables.

On soupçonnoit en effet ces deux Monarques , d'avoir sur cet article des vûes fort étendues , & de vouloir faire servir à leur exécution , le zèle avec lequel ils soutenoient de concert les intérêts des
Pro-

* Par le Traité que l'Empereur fit avec ce Prince , il est stipulé qu'il y aura entr'Eux une vraie , sincère , éternelle & indissoluble amitié & alliance. Se flatter d'une pareille union entre les Souverains , est une agréable chimère , telle que la Diète Européene de l'Abbé de *St. Pierre* , pour entretenir une paix perpétuelle.

Protestans. Ceux-ci, qui pouvoient bien de leur côté avoir cette opinion, trouvant l'occasion favorable pour se procurer de nouveaux avantages, fournissoient, à l'envi, ample matière à ces Princes de faire valoir leur bonne volonté, par les plaintes qu'ils faisoient de toutes parts, de la rigueur avec laquelle on les traitoit dans les Etats Catholiques; & soit en Pologne, en Silesie, en Saxe, dans le Palatinat & dans quelques autres Etats d'Allemagne, il paroissoit tant d'aigreur & d'animosité entre les différentes Religions, qu'on craignoit avec raison à Varsovie & à Vienne, les suites d'une semblable disposition; & que les Puissances qui s'intéressoient pour les Protestans, n'en profitassent pour leurs fins particulières.

Je n'entrerais point là-dessus dans le détail des différens griefs que chaque parti prétendoit avoir l'un contre l'autre, ni des mesures qu'on prit à Vienne & en Pologne pour les redresser, & calmer les esprits; c'est l'affaire de ceux qui écriront l'histoire du tems. Je me contente de souhaiter que l'esprit de dissension & de division, si contraire * à l'humanité

&

* *Sunt Sanctorum animæ vehementer mites,*

& à la religion qu'on remarque toujours entre les Communions Chrétiennes, puisse s'éteindre ; & que celles qui se sont séparées de l'Eglise Romaine, examinant * sans prévention & sans passion la pureté de sa foi , comment se sont anéanties , selon les promesses de N. S. , presque toutes les Sectes qui ont attaqué cette Eglise , & l'inutilité des efforts que l'enfer a fait de siècle en siècle pour la détruire ; que toutes ces différentes Communions , dis-je , puissent enfin reconnoître , avec combien peu de raison elles ont rompu l'unité , & qu'enfin il n'y ait plus

& hominum amantes , non solum erga domesticos , sed & alienos. Serm. S. J. Chrysost. in cap. 15. Epist. ad Rom.

* *Quæstio inter nos versatur , ubi sit Ecclesia ? Quæ utique una est , quam majores nostri Catholicam nominârunt. Hæc autem Ecclesia corpus est Christi ; sicut Apostolus dicit : Pro ejus corpore , quod est Ecclesia. Unde utique manifestum est , eum qui non est in membris Christi , christianam salutem habere non posse.* Augustin. de unit. Eccl.

Extra hanc Ecclesiam nec christianum nomen aliquem juvat , nec Baptismus salvat , nec mundum Deo sacrificium offertur , nec peccatorum remissio accipitur , nec æternæ vitæ felicitas invenitur ; una est enim Christi Ecclesia , una columba , una dilecta , una sponsa. Fulgent. L. 2. de Remiss. peccat.

plus qu'un seul troupeau sous le même Pasteur. * Une instruction exempte de toute violence, qui procédât d'une sincère charité, où l'on combattît l'erreur avec douceur, où l'on en triomphât sans fierté, & où l'on pût se rendre à soi-même le témoignage qu'on ne cherche point à s'élever sur ses adversaires, par une vaine ostentation de science, mais à leur devenir utile en les convainquant; une instruction, je le répète, qui auroit ce caractère de modération, pourroit beaucoup contribuer à une réunion si désirable. Mais c'est de Dieu seul qu'il faut l'attendre, & plaise à sa bonté d'avancer cet heureux moment.

Quelques assurances que les Puissances de l'Europe continuaissent à donner de ne vouloir rien faire qui pût troubler la paix dont Elles jouissoient, les deux Traités de Vienne & d'Hanover, en divisant les mêmes Puissances, avoient cependant donné lieu à une grande fermentation dans tous les esprits, & à des précautions tout opposées aux dispositions pacifiques qu'Elles affectoient d'avoir.

On

* *Præscindendæ unitatis nulla est justa necessitas.* Augustin.

On n'entendoit parler de toutes parts que de projets d'Alliance, ou que de nouveaux Traités, qui sembloient être contraires à plusieurs de ceux qui avoient précédé.

Rien n'étoit, au reste, plus digne de louange, que les déclarations que faisoient certains Souverains, sur les motifs qu'ils avoient d'en agir ainsi. Leur conduite, à les entendre, paroissoit réglée par le seul désir de soutenir la justice & de conserver la tranquillité. Mais à travers ces expressions, le Public ne laissoit pas de remarquer, que des intentions si pures pouvoient difficilement se concilier avec différentes démarches, où l'on n'appercevoit pas la même candeur. Cette contradiction donnoit lieu de craindre, que les assurances que ces Souverains donnoient de leur bonne volonté, ne fussent plus spécieuses que sincères.

Ce seroit, je crois, vainement, qu'on voudroit faire de la politique une science. Elle n'a aucune règle certaine. Tout ce qui la concerne, dépend le plus souvent des circonstances, quelquefois du caprice, & encore plus des intérêts & des convenances. C'est ce qu'on verra
dans

dans ce que je vais continuer de rapporter.

Dès que la Russie & la Suède eurent conclu entr'Elles un Traité d'Alliance , qui fut signé à *Stockholm* le 4 Mars 1724 , ces deux Puissances invitèrent l'Empereur d'accéder à ce Traité. Mais S. M. Imp. , qui soupçonna PIERRE I. de vouloir insensiblement l'engager à entrer dans ses vûes en faveur du Duc d'Holstein, ou contre la Maison de Lunebourg, éluda , sous différens prétextes, d'accepter la proposition. Cette résistance ayant commencé à mettre quelque refroidissement entre les deux Cours de Vienne & de Peterfbourg , la mésintelligence s'accrut encore , lorsqu'après la mort de ce Héros du Nord , l'Impératrice son Epouse lui succéda , conformément à ce qu'il avoit réglé au préjudice du *Czarowitz* † son petit-fils , & neveu de l'Empereur. Mais comme ces sortes de mécontente-

mens

† Il étoit fils du Prince ALEXIS PETROWITZ , qui , pour s'être attiré la disgrâce de l'Empereur son Pere , étoit mort en prison le 7 Juillet 1718 , & de la Princesse *Charlotte Christine de Wolfembultel* , Sœur de l'Impératrice douairiere , Epouse de l'Empereur CHARLES VI.

L'ABBE' DE MONTGON. 381
mens entre les Princes durent peu, quand ils remarquent qu'il convient de les dissimuler ; l'Empereur , qui , depuis son Alliance avec l'Espagne , se voyoit dans le cas d'user de cette discrétion , se conforma facilement aux circonstances du tems , en changeant de sentimens & de conduite. Quant à l'Imp. de Russie , Elle s'appercevoit avec plaisir de la disposition où étoit l'Emp. & Elle imita parfaitement l'exemple qu'il lui donnoit, en paroissant de son côté ne point prendre garde aux variations de ce Prince avec Elle , ni au principe dont elles partoient.

CHARLES VI. accoutumé depuis long-tems à voir l'Empire , l'Angleterre & la Hollande prendre son parti , quand il survenoit quelque démêlé entre lui & la France , voyoit avec peine , que son union avec l'Espagne avoit fait embrasser un systême bien différent à ces Puissances. L'ascendant que ce changement faisoit prendre au Traité d'Hanover sur celui de Vienne , étoit trop visible , & d'une trop grande conséquence , pour ne pas causer beaucoup d'inquiétude à l'Empereur. Il avoit tout lieu de craindre , que les Princes Protestans

testans d'Allemagne & du Nord , qu'il avoit assez peu ménagés , & que la seule crainte de sa puissance retenoit , ne se déterminassent à suivre l'exemple que la République d'Hollande venoit de donner , ou qu'au moins ils ne s'en tinssent à une neutralité équivoque , qui devenoit presque aussi contraire aux intérêts de Sa Maj. Impériale.

Ce Monarque ne se flattoit pas de trouver les Puissances d'Italie mieux disposées. Il étoit presque certain que le Roi de Sardaigne , * qui tenoit le premier rang entr'Elles , chercheroit, selon sa coutume , à profiter des brouilleries de l'Empereur avec la France , pour prendre entre ces deux Puissances , le parti qui contribueroit le plus sûrement aux vues d'aggrandissement dont il étoit occupé. L'union de ce Prince à la Ligue d'Hanover sembloit très favorable à ses desseins : l'Empereur jugeoit qu'on ne le détourneroit par conséquent de la rechercher , qu'au prix de quelque nouveau démembrement de ses Etats en Lombardie , & c'est ce qu'il n'avoit pas envie de faire.

A

* Victor Amedée II. mort à Moncallier le 31 Octobre 1732.

A l'égard des autres Princes d'Italie, bien loin de témoigner aucun empressement d'accéder au Traité de Vienne, la plûpart d'entr'eux, à l'exception du Pape, étoient au contraire bien aîsés d'entrevoir que les circonstances du tems tendoient à affoiblir l'Empire despotique, que la Cour de Vienne cherchoit à établir sur Eux.

Enfin, pour comble d'embarras, les Electeurs Catholiques, sur lesquels il paroissoit que l'Empereur devoit compter, laissoient connoître, qu'ils étoient portés à rester tranquilles spectateurs des événemens, que les Liges de Vienne & d'Hanover pouvoient faire naître.

L'Espagne étoit, il est vrai, étroitement unie à l'Emp. Mais quoique la vaste étendue des Etats de cette Couronne, & les trésors dont Elle est dépositaire, semblaient assurer à Sa M. Imp. de puissans secours, l'épuisement d'hommes & d'argent, où une guerre presque continuelle pendant 25 ans l'avoit réduite, rendoit, dans la conjoncture présente, son alliance, & son ressentiment contre la France & l'Angleterre, beaucoup plus à charge qu'utile. L'Emp. étoit trop éclairé pour ne pas remarquer combien sa situation devenoit

devenoit par-là délicate & critique. Cette considération lui fit redoubler ses soins & ses efforts, pour se procurer des Alliés plus à portée de le secourir que l'Espagne, & qui servissent à mettre quelque égalité entre la Ligue de Vienne & celle d'Hanover.

Pour se dédommager dans le Nord de ce qu'il perdoit d'un autre côté, ce Monarque se proposa de mettre dans ses intérêts la Suède & la Russie. L'exécution de ce projet ne laissoit pas d'avoir ses difficultés. Ces deux Puissances devoient être blessées de la froideur avec laquelle Sa M. Imp. avoit reçu les avances qu'Elles lui avoient faites; & chacune avoit encore en particulier quelques autres sujets de mécontentement. Malgré cela, on ne laissa pas de se flatter à Vienne, de vaincre cet obstacle à la faveur de certains changemens dans les affaires générales qui étoient survenus, & par l'empressement qu'on se proposoit de marquer à réparer le passé. Heureusement pour le succès des desseins de l'Empereur, l'Impératrice CATHERINE souhaitoit de rétablir entr'Elle & ce Monarque, une intelligence qui servit à affermir sa puissance; & la Suède
trouvoit

trouvoit aussi son avantage dans une union avec l'Empereur, qui donnoit un nouveau degré de solidité au Traité de Stockholm.

Quand on parle à des gens qui ont intérêt à croire ce qu'on leur dit, il n'est pas difficile de les persuader. C'est aussi ce qui fit goûter sans beaucoup de peine aux Ministres de Suède & de Russie, les raisons * que Sa Maj. Imp. avoit eues de suspendre pour quelque tems son Accession au Traité de Stockholm. L'envie qu'on avoit de se rapprocher, mit bien-tôt d'accord les Plénipotentiaires de part & d'autre: les deux Cours de Petersbourg & de Stockholm, quand Elles en furent instruites, témoignèrent
une

* Une des principales étoit, le ménagement que l'Empereur vouloit garder pour le Roi d'Angleterre, qui faisoit alors la fonction de Médiateur au Congrès de *Cambray*: car les stipulations qui se trouvoient dans le Traité de *Stockholm* en faveur du Duc d'*Holstein*, pour obtenir que le Roi de Dannemarck lui restituât le Duché de *Sleswick*, auroient vraisemblablement donné quelque ombre à S. M. Brit., qui avoit garantie la possession de ce Duché au Roi de Dannemarck, en faisant l'acquisition de *Bremen* & de *Verden*.

386 MEMOIRES DE MR.
une joie sincère de voir Sa Maj. Imp.
entrer de si bonne grace dans les en-
gagemens qu'Elles avoient pris , & les
ordres furent aussi-tôt envoyés au Comte
de TESSIN & au Sr. LANCSINSKI , de
conclurre avec l'Empereur une Acces-
sion si désirée.

La Cour de Vienne , contente du suc-
cès qu'avoit eu la démarche qu'Elle ve-
noit de faire , & de pouvoir espérer
qu'Elle prépareroit insensiblement la Sué-
de & la Russie à en faire une semblable ,
par rapport au Traité de Vienne , se
hâta de paroître condescendre à l'invita-
tion qu'Elle avoit Elle - même donné
lieu de renouveler : & afin de consom-
mer une affaire qu'on regardoit aussi uti-
le qu'importante , le Prince EUGENE de
Savoie , le Comte de ZINZENDORF &
le Comte *Dundacker* de STAREMBERG
signèrent l'Acte qu'on trouvera au To-
me VI. * , avec le Comte de TESSIN ,
Ambassadeur de Suède , & le Sr. LANCS-
INSKI Ministre de l'Imp. de Russie.

Cette Accession n'étant point faite
uniquement dans les vûes qui avoient
donné

* *Pièces justificatives, No. XVII.*

donné lieu au Traité qu'elle rappelloit , & la Cour de Vienne ayant des desseins plus étendus ; on s'en apperçut à Stockholm , & qu'on vouloit insensiblement engager la Suède à soutenir les prétentions du Duc d'Holstein sur le Duché de Sleswik , conformément à l'Article secret du Traité auquel l'Empereur accédoit , & la détourner en même tems , d'écouter les propositions des Alliés d'Hanover. Mais comme cette Couronne , épuisée par la longue guerre qu'Elle avoit eue contre toutes les Puissances du Nord , étoit très-éloignée de vouloir s'exposer à de nouveaux troubles en faveur du Duc d'Holstein ; & que d'ailleurs la situation où Elle se trouvoit , l'obligeoit d'avoir de grands ménagemens pour l'Angleterre & pour la France , qui la pressoient également de prendre leur parti : on suspendit long-tems à Stockholm la ratification qu'on devoit envoyer ; on ne voulut même la donner qu'avec des restrictions * qui n'acc^{om}modèrent guères la Cour de Vienne ,

R 2 &

* Au même No. XVII. des *Pièces justificatives* , Tom. VI.

& qui firent assez voir, que l'Empereur se flattoit en vain de faire prendre à la Suède le parti qu'il désiroit.

On est souvent obligé de dissimuler la mortification que cause le mauvais succès de certaines démarches dont on attendoit d'heureux fruits, & c'est aussi le parti que la Cour de Vienne prit dans la circonstance dont je parle. Elle avoit compté que sa condescendance aux propositions de la Suède, quoiqu'un peu tardive, engageroit peu à peu cette Puissance à entrer à son tour dans celles qu'on vouloit lui faire; mais il fallut se désister de cette espérance, quand on vit les clauses de sa ratification. Quelque désagréable que fût cette réflexion, elle n'influa cependant en rien sur la conduite qu'on eut avec la Suède, & on continua à Vienne de se comporter à cet égard comme par le passé.

Une des raisons qui contribua aussi au retardement de la ratification de la Suède, fut que quand le Sénat examina à Stockholm l'Accession de l'Empereur, il forma quelques difficultés sur les termes *legitimis hæredibus*, qui se remarquoient dans cet acte, comme pouvant être interprétés en faveur de préten-
tions

tentions directement contraires à la constitution présente du Royaume , & à l'abolition du droit héréditaire. Ces deux points étoient également intéressans pour la Nation Suédoise. Elle venoit tout récemment de secouer le joug du pouvoir despotique , dont elle avoit éprouvé toute la pesanteur pendant le règne de CHARLES XII. *. Ainsi Elle craignoit ,

* CHARLES XII. Roi de Suède , ayant été tué au mois de Décembre 1718. au siège de *Friderichshal* , la Princesse *Ulrique-Eléonore* sa sœur , qui avoit épousé le Prince *Frédéric* de *Hesse-Cassel* , se porta pour héritière de ce Prince , quoique le Duc d'Holstein fût fils de la Princesse *Edwige Sophie* , sa sœur aînée : & Elle fit publier son avènement au Trône dans toutes les Provinces de la Suède. Les Suédois , que l'héroïsme très-équivoque du feu Roi avoit réduit dans une extrême misère , se voyant délivrés par sa mort des suites , presque toujours funestes , du pouvoir arbitraire , prirent la généreuse résolution de n'en être jamais plus les victimes : & dans cette vûe , sans s'embarasser des démarches que la Princesse *Ulrique* avoit faites pour prendre la Couronne , les Etats du Royaume s'assemblèrent de leur propre mouvement , comme formant désormais un Peuple libre ; & ils commencèrent par déclarer , que selon les anciennes Loix du Royaume , le droit à la suc-

gnoit que la démarche que faisoit l'Empereur, ne fût peut-être concertée avec l'Impératrice de Russie, & le Duc d'Holstein, pour donner quelque atteinte à la nouvelle forme du Gouvernement qu'Elle avoit établie. Les éclaircissmens qu'on

cession étoit finie en la personne de Charles XII. : & comme la Princesse *Ulrique-Eléonore* avoit cependant pris les rênes du Gouvernement, sans attendre leur avis, ils la prièrent de déclarer par une Lettre, qu'Elle n'avoit fait cette démarche que pour prévenir les désordres ordinaires dans les interrègnes ; qu'Elle reconnoissoit le pouvoir des Etats ; que le Trône étoit vacant, & que le droit d'élire un nouveau Roi leur appartenoit. Cette Princesse ayant consenti à la proposition, & ayant écrit aux Etats conformément à ce qu'ils désiroient, ils la reconnurent alors tout de bon pour leur Reine, & le 3. de Février 1719. jour de sa naissance, ils nommèrent des Députés des quatre Ordres, pour lui aller notifier cette nouvelle, & la complimenter comme leur Souveraine. Après cela ils travaillèrent, de concert avec cette Princesse, à remédier efficacement aux maux sans nombre, que les projets chimériques, l'absence, & les Ministres du feu Roi avoient causés, & surtout à former un Gouvernement, qui renfermât l'autorité Royale dans les bornes où on la tiendra toujours, quand on voudra consulter le bonheur des Peuples, & se défendre
du

qu'on crut nécessaires à Stockholm sur cet article, prirent beaucoup de tems ; & ce ne fut qu'après ces précautions, que l'Accession de l'Empereur fut admise, & la ratification envoyée.

Le succès des Négociations du Comte de

du préjugé de confondre l'esclavage avec la fidélité.

L'année suivante, la Reine ayant proposé aux Etats, de se démettre de la Régence en faveur du Prince Frédéric de Hesse-Cassel son Epoux, dans l'intention de les engager à lui donner le titre de Roi ; ils l'élurent le 4. Avril 1720. en cette qualité, & le firent proclamer. Mais avant d'en venir là, ils exigèrent de ce Prince, entr'autres conditions, qu'il observeroit de gouverner le Royaume suivant les Loix établies, avec le consentement du Sénat ; qu'il ne rétablirait point le pouvoir arbitraire nommé Souveraineté, & qu'il délieroit même d'avance les Sujets de leur serment de fidélité, au cas qu'il voulut former une semblable entreprise. Les mêmes Etats dans la suite ne démentirent point leur délicatesse sur cet article, au sujet d'un Mémoire présenté par le Corps des Paysans, qui tendoit à rétablir la Souveraineté, quoiqu'avec certaines bornes. On pourra voir ce Mémoire dans les *Pièces Justificatives. No. XVIII. Tome VI.*

Quant au Prince Frédéric, il accepta les conditions que les Etats lui avoient proposées ;

de Rabutin à Pétersbourg, dédommagea la Cour de Vienne de la réserve avec laquelle la Suède s'étoit comportée. L'Imp. de Russie, non seulement ratifia l'Accession, mais même Elle prêta l'oreille aux propositions que lui fit le Ministre de ce Monarque, de faire avec lui un Traité d'alliance. La conclusion de cette affaire ne laissa pourtant pas de rencontrer plusieurs difficultés : mais enfin le Comte de Rabutin les surmonta par son adresse, en gagnant l'estime & la confiance des Ministres Russiens,

&

fées ; & non content de promettre de les garder fidèlement, il déclara de plus, que tous ceux dans le Royaume de Suède, soit naturels, soit Etrangers, de quelque qualité & condition qu'ils fussent, qui seroient assez mal-avisés, pour vouloir étendre l'autorité Royale au de-là des bornes qu'on lui avoit prescrites, ou apporter du changement à ce qu'il promettoit, lui feroient un sensible déplaisir, & encourroient sa disgrâce. S'exprimer de la sorte pour obtenir une Couronne, qu'on ne peut posséder qu'à ce prix, n'a rien de surprenant ; l'ambition en pareil cas fait volontiers prodiguer de ces sortes d'assurances : mais les soutenir ensuite sur le Trône par une conduite toujours égale, comme fait l'auguste Prince dont je parle ; ne jamais se prévaloir

L'ABBE' DE MONTGON. 393
& en employant les bons offices de l'Ar-
chitecte *Michetto* * que l'Impératrice ho-
noroit de sa bienveillance. Le Conseil
de cette Princesse étoit alors partagé en
deux partis ; dont l'un , peu favorable
au Traité qu'on proposoit de faire avec
l'Empereur , représentoit qu'une telle
alliance , dans la conjoncture présente ,
n'étoit d'aucune utilité , & pouvoit au
contraire entraîner des suites très-fâ-
cheuses.

R 5 · Ceux

prévaloir de l'autorité souveraine , pour don-
ner la moindre atteinte à des droits qui y pa-
roissoient contraires , & vouloir enfin , dans
un âge avancé , exposer ses jours pour la dé-
fense de ses Sujets , (car ce Monarque s'étoit
offert de commander en personne l'Armée
qu'on assembloit contre la Russie , dans la der-
nière guerre que la Suède a eu contre cette
Puissance) : c'est ce qui doit les remplir pour
lui d'une vive reconnoissance , & leur faire
conserver après sa mort , le plus précieux sou-
venir de ses bienfaits.

* Il obtint à Rome , où il alla après avoir
fait un long séjour en Russie , l'Ordre de l'E-
peron d'Or , que le Cardinal OTTOBONI lui
conféra au nom du Pape , le jour de Pâques
1727.

Ceux qui étoient dans ce sentiment , l'appuyoient principalement , sur ce que la Suède qui soupçonnoit Sa Maj. Czarienne de former le dessein de placer sur le Trône de cette Monarchie le Duc d'Holstein , se confirmeroit encore plus dans cette opinion , quand Elle verroit cette Princesse prendre des engagements avec l'Empereur ; & ne douteroit point même que le principal objet de cette union , ne fût de causer chez Elle quelque révolution qui rompit les mesures qu'on s'appercevoit à Vienne , comme ailleurs , qui se prenoient peu à peu à Stockholm, d'accéder au Traité d'Hanover. Les mêmes personnes paroissoient persuadées qu'il falloit s'attendre , aussitôt après que les Etats de Suède qui devoient s'assembler , auroient pris cette résolution , à voir les Puissances maritimes entrer dans les vûes de cette Assemblée , & les séconder en tout : que Sa Maj. Britannique , qui s'étoit plainte publiquement des projets dans lesquels le feu Czar étoit entré pour favoriser le Prétendant , mais qui avoit jusqu'alors dissimulé son ressentiment , trouvant à présent une occasion favorable de le satisfaire, ne la laisseroit vraisemblablement point

point échapper ; & qu'on s'exposoit ain-
 si , pour complaire à la Cour de Vienne ,
 à voir les flottes d'Angleterre & d'Hol-
 lande se joindre à celle de Suède pour
 attaquer la Russie , & pour faire recou-
 vrer peut-être aux Suédois , en tout ou
 en partie , ce qu'ils avoient été forcés
 de céder à l'Empereur PIERRE I. par
 le Traité de *Neustadt* *.

A

* Il fut signé le 30. Août 1721. , & termina
 la guerre , qui avoit duré vingt - un an entre la
 Suède & la Russie. Il en coûta à la première ,
 la *Livonie* , l'*Estonie* , l'*Ingermanie* , une partie
 de la *Carelie* , *Wibourg* & son District , les
 villes de *Riga* , *Dunamunde* , *Pernau* , *Revel* ,
Dorpt , *Nerva* , *Kexholm* , & les Isles d'*Oesel* ,
Dagoe , *Moen* , &c. qui furent cédées à l'Em-
 pereur de Russie , qui de son côté restitua à la
 Suède le Grand Duché de *Finlande* , excepté
 la partie qu'il s'en réserva , par le règlement
 qui fut fait des limites , & s'engagea de plus
 à payer à la même Couronne deux millions
 d'Écus.

Les Moscovites, en reconnoissance des soins
 que le Czar s'étoit donnés pour leur procurer
 une paix si glorieuse , & pour conserver à ja-
 mais la mémoire des grandes actions de ce
 Prince , choisirent le 22. Octobre , qu'on de-
 voit solemniser la conclusion de la Paix , pour
 supplier ce Monarque d'accepter le titre de
Grand , de *Pere de la Patrie* & d'*Empereur* ; &

A cet inconvénient, disoient encore les mêmes personnes, se joignoit celui qui n'étoit pas moindre, que la Marine que le feu Empereur avoit pris tant de peine à former, ne se trouvoit point actuellement assez forte, ni assez pouvûe d'Officiers & de Matelots expérimentés, pour pouvoir s'opposer, avec apparence de succès, aux Armées Navales des Puissances Maritimes, jointes à celles de Suède & de Dannemark : qu'il étoit par conséquent de la bonne politique de ne donner aucun

à l'issue du Sermon, le Comte de GOLOFKIN Grand Chancelier, à la tête du Sénat, fit au nom de tous les Etats la Harangue qu'on trouvera Parmi les *Pièces Justificatives. No. XIX.* Tome VI., telle que Mr. le Prince GALLICZIN, Ministre de Russie à Madrid, a bien voulu me le communiquer.

La Suède de son côté, pour conserver la mémoire d'une Paix, qui, quoique chèrement achetée, lui rendoit enfin le repos & la tranquillité, fit frapper une Médaille, où l'on voyoit d'un côté le portrait du Roi; & de l'autre une femme, qui s'appuyoit sur un pillier, tenant une corne d'abondance dans sa main gauche, & une branche d'Olivier dans la droite; & dans l'éloignement paroissoit un Payfan qui labouroit un champ, avec ces mots : *Ferrum splendescat arando*, & à l'exergue : *Positis armis Nistadii*, 1721.

cun ombrage à ces différentes Puissances & encore moins , quelque prétexte de satisfaisance , avec apparence de justice , le desir secret qu'Elles avoient , suivant toute apparence , de dissiper cette Marine naissante , afin de conserver à la leur , dans le Nord , l'espèce d'empire qu'Elle s'y étoit attribuée , & dont on remarquoit , par les démarches de l'Amiral Waggon , que l'Angleterre cherchoit à s'attribuer aussi la possession.

Les mêmes gens , à la suite de toutes ces réflexions , faisoient remarquer , que si la guerre venoit à s'allumer entre l'Empereur & les Alliés d'Hanover , ce Monarque ne pourroit être d'aucun secours à la Russie , qui se trouveroit pourtant impliquée dans sa querelle , puisque toutes les troupes de Sa Majesté Imp. suffiroient à peine , pour mettre ses vastes Etats à l'abri de quelque invasion ; que pour ce qui concernoit l'Espagne , que la Cour de Vienne faisoit toujours entrer en ligne de compte , quand il s'agissoit de donner de l'argent , on savoit qu'Elle souffroit une extrême disette d'espèces , que les Escadres Angloises , qui étoient en Europe à la chasse des Gallions , ou dans les Indes pour les empêcher de partir ,

tir, mettroient toujours un obstacle insurmontable à l'humeur bienfaisante de cette Couronne, & aux largesses qu'Elle offroit si obligeamment de faire à ceux qui se déclaroient pour Elle.

Telles étoient les réflexions que le parti qui étoit contraire à l'Alliance de Vienne, suggéroit à l'Impératrice de Russie, pour la détourner de la conclure. Mais quoiqu'elles parussent sages & bien fondées, elles ne prévalurent pourtant point sur celles des partisans de la Cour Imp. Ceux-ci, pour combattre le sentiment des autres, faisoient extrêmement valoir les grands avantages qu'une étroite union avec l'Empereur pouvoit procurer dans le cas (toujours à craindre) d'une rupture avec la Porte, par l'utile diversion que ce Prince pouvoit faire sur le Danube, & cette union, selon eux, devoit paroître d'autant plus solide, que les deux Puissances avoient un égal intérêt de l'affermir, pour se soutenir contre les Infidèles, & pour se faire respecter dans l'Allemagne & dans le Nord. Ils traioient d'ailleurs de terreur panique, l'idée que leurs adversaires avoient, que le Roi d'Angleterre & la Hollande voulussent rompre avec l'Imp. tant par rap-
port

port à l'utilité qu'ils tiroient pour le Commerce de leurs Sujets , de l'amitié de cette Princesse , que par le peu d'assurance que devoient avoir , à les entendre , ces deux Puissances , que la France fût long tems fidèle aux engagements qu'Elleavoit pris avec Elles : car n'est-ce point , disoient-ils , une vraie illusion de croire , que les brouilleries qui sont survenues entre cette Couronne & l'Espagne , à l'occasion du renvoi de l'Infante , leur fassent totalement oublier l'intérêt qu'Elles ont d'être unies , & que les deux branches de la Maison de Bourbon , travaillent à la destruction l'une de l'autre ?

» Outre cela , ajoutoient-ils encore ,
 » quand les réflexions , que le tems ne
 » manque jamais de produire , auront
 » calmé les premiers mouvemens du
 » ressentiment de l'Espagne ; qui peut
 » raisonnablement penser que L. M. C.
 » dans le dessein qu'Elles ont de procurer un établissement en Italie à l'Infant
 » Don Carlos , préféreront l'Alliance
 » de l'Empereur à celle du Roi son Neveu , & se persuaderont que le premier
 » aura plus à cœur leurs intérêts que l'autre ? Certainement , continuoient de
 » dire les mêmes personnes , ce seroit
 » un

„ phénomène nouveau en matière de
 „ politique de voir la Maison d'Autriche
 „ travailler à accroître la Puissance de la
 „ Maison Royale d'Espagne , & le Roi
 „ Tr.-C. mettre obstacle à un semblable
 „ projet. Mais cette espèce de prodige
 „ est bien éloigné d'arriver. Et qui ne
 „ voit, en effet, que la disgrâce du Duc
 „ de Bourbon , doit être regardée com-
 „ me le prélude certain d'une prochai-
 „ ne réconciliation des deux Couronnes
 „ de France & d'Espagne ? N'est-il pas
 „ même public , que cette disgrâce pro-
 „ cède principalement de la satisfaction
 „ qu'on a voulu donner à leurs M. C. en
 „ ôtant le Ministère à ce Prince , qu'El-
 „ les regardoient comme l'auteur de la
 „ rupture du mariage de la Princesse leur
 „ fille , avec le Roi de France ? Or cet
 „ obstacle , qui paroissoit le plus grand,
 „ étant aplani , ne s'ensuit-il pas natu-
 „ rellement un renouvellement d'intel-
 „ ligence entre les deux Cours de Ver-
 „ failles & de Madrid ? Et le Prélat ,
 „ qui , dans la première , est à présent à
 „ la tête des Conseils , & qui passe pour
 „ ancien partisan de l'Espagne, donnera-
 „ t-il , en bonne foi , au Roi Très Chr.
 „ celui de s'éloigner de plus en plus du
 „ Roi

„ Roi son oncle, & de préférer l'Allian-
 „ ce des Princes Protestans à celle des
 „ Catholiques ? Concluons donc , que
 „ le Traité d'Hanover , dont on affecte
 „ si fort dans l'Europe de vanter la Puif-
 „ sance & les Partisans , est établi sur
 „ des fondemens peu solides ; qu'il unit
 „ en apparence des Puissances , qui ont
 „ autant de raison que d'intérêt à se mé-
 „ fier les unes des autres ; & qu'enfin ,
 „ dans l'incertitude où ces Puissances
 „ doivent être , de la résolution que peut
 „ prendre à tout moment la France , d'a-
 „ bandonner leur Alliance , il est & bien
 „ plus vraisemblable qu'Elles redouble-
 „ ront leurs égards pour Sa M. quand
 „ elles la verront unie avec l'Empereur ,
 „ que de penser qu'Elles feront de cet
 „ Alliance un motif pour lui déclarer
 „ la guerre. „

L'Impératrice de Russie affectoit en
 toutes choses , avec raison , de se con-
 former aux maximes du feu Empereur
 son Epoux ; & comme ce Prince avoit
 prétendu , sur la fin de son règne , avoir
 autant de sujet de se plaindre † de la
 Cour

† Pour mettre le Lecteur au fait de tout ce
 qui s'est passé sur cet article , on a inséré dans
 le

Cour Britannique, que celle-ci de son côté , paroissoit offensée des desseins qu'Elle attribuoit à ce Monarque; Sa M. Impériale , prévenue depuis long-tems contre la Maison de Brunswick , & ressentant d'ailleurs vivement la démarche que le Roi d'Angleterre avoit faite depuis peu , d'envoyer une Escadre dans la Mer Baltique , crut sa gloire intéressée à faire connoître dans cette circonstance à toute l'Europe , combien ses résolutions étoient indépendantes des mesures que ce Monarque paroissoit prendre pour les traverser. Cette disposition , jointe à l'habileté avec laquelle le Comte de Rabutin sçut en profiter , & faire valoir à cette Princesse le zèle de l'Empereur pour ses intérêts , la déterminèrent à conclurre l'Alliance qu'il étoit venu lui proposer. †

Quoi-

le Tome VI. les *Pièces Justificatives* No. XX. XXI. & XXII. le Mémoire du Ministre du Czar à Londres; la réponse qui y fut faite , & le plan de Paix entre la Russie & la Suède , concerté entre le Baron de GORTS & Mr. OSTERMAN , qui servira d'éclaircissement à certains faits rapportés dans ladite réponse.

† On en trouvera le Traité au Tome VI. *Pièces Justificatives* No. XXIII.

Quoique l'Impératrice de Russie parût entrer par ce Traité dans toutes les vues de l'Empereur, Elle ne laissa pas de faire insinuer à ce Prince, qu'Elle ne prétendoit point se mêler des troubles qui pouvoient s'exciter au sujet de la Compagnie d'Ostende; & comme Sa Maj. étoit instruite de la ferme résolution que les deux Puissances Maritimes avoient prise, d'en obtenir l'abolition à quelque prix que ce fût; Elle estima, en s'unissant à l'Empereur, devoir par ce sage ménagement pour la Hollande, lui ôter tout prétexte de se plaindre, & la Cour de Vienne ne parût point prendre cette précaution en mauvaise part.

Les partisans de cette Cour & de celle d'Espagne firent grand bruit de cette Alliance; & ils s'attachèrent fort à représenter aux Electeurs Cath. qu'elle faisoit entièrement pancher la balance du côté du Traité de Vienne, afin de les déterminer à accéder à ce Traité. Leurs sollicitations ne furent point inutiles; car, soit que ces Princes fussent effectivement persuadés de ce qu'on leur disoit, ou, ce qui est encore plus vraisemblable, que leur déférence pour la
Cour

Cour de Vienne, ne leur permit pas de résister plus long-tems aux pressantes instances qu'Elle employoit ; ils consentirent à faire chacun une convention particulière avec l'Empereur, par laquelle ils s'engageoient à ne point prendre parti contre la Maison d'Autriche & ses Alliés, à fournir à Sa M. Imp. en cas de besoin, un certain nombre de troupes au moyen des subsides qu'Elle devoit leur payer ; mais principalement à maintenir la pragmatique-Sanction que l'Empereur venoit d'établir. C'étoit ce dernier article qui sembloit le plus interresser ce Monarque, & à l'affermissement duquel il dirigeoit presque toutes ses démarches. Mais malgré toutes les mesures qu'il avoit prises pour rendre l'ordre de la succession inébranlable, il a fallu que son auguste fille lui ait assuré ce caractère au prix de quelques sacrifices. *

Quelqu'avantageuse que fut l'alliance que l'Empereur venoit de conclurre avec la Russie par les secours qu'il en pouvoit tirer, soit en cas de guerre contre les

* La cession de la *Silésie* au Roi de Prusse, celle du *Vigevanasque* &c. au Roi de Sardaigne ; & celle des Duchés de *Parme* & de *Plaisance* à l'Infant Don Philippe.

les Turcs , soit que dans la conjoncture présente , les Alliés d'Hanover voulussent l'attaquer , Sa Majesté Imp. se flattoit encore de faire servir cette Alliance à l'exécution de plusieurs autres projets.

La Suède , que ce Monarque avoit toujours en vue de gagner , étoit sur le point d'assembler une Diète , & on prévoyoit qu'elle seroit divisée en deux partis , savoir celui de la Cour , & celui du Duc d'Holstein. Il paroissoit vraisemblable , que le premier favoriseroit l'Accession au Traité d'Hanover , & que celui du Duc d'Holstein panheroit au contraire du côté du Traité de Vienne. Comme il étoit très-important pour l'Empereur , que ce dernier contrebalançât dans les Etats , l'ascendant que l'autre tenteroit infailliblement de prendre , & que même il pût gagner une supériorité , qui le rendît en quelque façon maître des délibérations de la Diète ; Sa M. Imp. se flattoit , que son union avec l'Impératrice de Russie serviroit beaucoup à produire cet effet.

Ce n'étoit pas le seul avantage que l'Empereur se proposoit de recueillir de son Alliance avec cette Princesse : il entrevoyoit

trevoyoit qu'elle lui en procureroit un autre , qui ne lui paroïssoit pas moins important. La République de Pologne montrait un vif ressentiment de la protection publique , que le Roi de Prusse (1) avoit accordée aux Protestans de *Thorn* , & aux autres Evangéliques qui habitoient en Pologne , & selon les apparences, Elle méditoit de prendre quelque résolution violente contre lui , dans la prochaine Diète qui devoit se tenir à *Grodno* (2) Ce Monarque , qui n'igno-

roit

(1) Ce Prince avoit plusieurs fois écrit au Roi de Pologne en leur faveur ; & il en usa de même envers les Rois de France , d'Angleterre , de Suède & de Dannemarck , pour les exhorter comme garans du Traité d'*Oliva*, Article II. Paragraphe 3. Article XXXV. Paragraphe 1. à interposer leurs bons offices , pour qu'on cessât de donner atteinte en Pologne , aux privilèges qui étoient accordés par ce Traité aux Protestans. Il écrivit aussi pour le même sujet au Czar PIERRE le Grand.

(2) L'ouverture de cette Diète se fit le 28 Septembre , & elle dura jusqu'au 9 Novembre suivant. Elle ne parut occupée que de faire casser l'Élection que les Etats de *Courlande* avoient faite du Comte MAURICE de Saxe , à présent Maréchal Général des Armées du Roi Très-Chrétien , pour succéder à leur

Duc

roit point les desseins de la République , prenoit d'avance ses mesures , pour empêcher qu'ils n'eussent des suites ; & dans cette vûe il faisoit proposer à la Cour de Russie , de former une Alliance qui tendît à la sûreté des deux Etats. L'Empereur étoit instruit de ce qui se passoit ,

Duc *Ferdinand KETTLER* , dernier de cette Maison : sans aucun égard , ni pour le Roi de Pologne , pere de ce Comte , qui sans doute eût été bien aise de lui procurer un semblable établissement , ni pour l'Impératrice de Russie , qui , de contraire qu'Elle avoit d'abord été à cette élection , y devint ensuite favorable , ni pour le mérite personnel du nouvel élu , qui lui avoit attiré l'estime des Courlandois , & qui le rend aujourd'hui l'objet de celle de toute la France. Les démêlés de la République avec le Roi de Prusse , au sujet de la protection qu'il accordoit aux Protestans de Pologne , furent aussi agités dans cette Assemblée , avec tant d'animosité & de ressentiment qu'on en vint jusqu'à prescrire un terme à ce Monarque , pour donner à la République une satisfaction qu'Elle croïoit être en droit d'exiger de lui. On peut voir la lettre du 27 Nov. que le Régent de la Couronne *DEMBOUSKI* remit , de la par de la Diète , au Baron *SCHWE-RIN* Ministre de Sa M. Prussienne ; & enfin on y prit des résolutions très-vives contre le Nonce du Pape *SANTINI* , dont la République de Pologne paroïssoit fort mécontente.

soit, & il s'attendoit que l'Impératrice Catherine, le mettant de part dans les négociations secrètes qui s'entamoient entr'Elle & Sa Maj. Prussienne lui fourniroit par-là bien des moyens, de détacher peu à peu ce Monarque de la Ligue d'Hanover; l'espérance de la diviser, dans le tems qu'Elle paroissoit la plus unie, le flattoit infiniment. Mais pendant qu'on s'applaudissoit à Vienne, d'avoir bien-tôt occasion de faire éclorre des événemens si avantageux, il s'en passoit d'autres à la Cour d'Espagne, dont il est à propos de parler.

Quelques précises que parussent les assurances que l'Amiral Jennings avoit données aux Gouverneurs Espagnols, des vues pacifiques avec lesquelles il parcouroit les côtes d'Espagne, Leurs Maj. Catholiques étoient bien éloignées de les croire sincères. Parfaitement instruites des secrets desseins que la Cour de Londres avoit, d'intercepter les Gallions aux Indes par l'Escadre de l'Amiral HOSIER, ou en Europe par celle de l'Amiral JENNINGS, Elles regardoient comme une insulte, & un vrai acte d'hostillité, ce qu'il plaisoit à cet Amiral de qualifier de promenade. Le
vif

vif reſſentiment qu'Elles marquoient de cette démarche , ſ'accrut encore infiniment , lorsqu'Elles apprirent par un vaiſſeau qui arriva des Indes à Cadix le 24 Septembre , que l'Eſcadre Angloiſe ſ'étant préſentée devant *Porto-Bello* , on avoit fait demander à l'Amiral Hoſier , dans quel deſſein il étoit venu ſur cette côte ? A quoi il avoit répondu le lendemain , que c'étoit par ordre du Roi ſon Maître , pour convoyer le Vaiſſeau Anglois licencié , qui étoit avec les Gallions : que ſur cela on avoit envoyé ce vaiſſeau à ce Commandant , dans l'eſpérance qu'après avoir obtenu ce qu'il deſiroit , il prendroit le parti de ſe retirer , & de laiſſer l'entrée & la ſortie du Port libre : mais que bien loin , ajoutoit la relation , de prendre cette réſolution , cet Amiral tenoit *Porto-Bello* ſi étroitement bloqué , qu'il n'y pouvoit entrer ni ſortir une ſimple barque , qui ne fût viſitée par ſon ordre.

Une inquiſition ſi exacte , dévoilant de plus en plus à leurs Majeſtés Catholiques le véritable motif de l'envoi de l'Eſcadre Angloiſe aux Indes ; Elles ſouffroient impatiemment de ne pouvoir en tirer raiſon ; & il eſt certain qu'Elles au-

roient dès-lors rompu entièrement avec l'Angleterre , si les moyens de faire repentir cette Couronne de ce qu'on qualifioit à Madrid de manque de bonne foi de sa part , & même de perfidie , eussent été proportionnés à la vivacité du ressentiment qu'on en marquoit. Ce qui servoit un peu à adoucir le dépit que cette impuissance caufoit , fut de savoir que par les soins du Gouverneur de Porto-Bello , & du Président de *Panama* , on avoit fait transporter le trésor des Gallions à *Las Cruces* , petite Ville à dix lieues dans les terres ; d'où il pouvoit encore , en cas de besoin , être porté facilement à Panama , comme cela arriva : & que d'un autre côté *Don Antonio SERRANO* , qui commandoit la flotille , après l'avoir heureusement conduite de la *Vera-Cruz* à la *Havane* , y avoit mis en sûreté l'argent & les marchandises dont elle étoit chargée.

C'étoit effectivement un avantage considérable , qu'on eût évité par ce moyen , le chagrin de voir tomber tant de richesses entre les mains des Anglois : mais à la satisfaction près d'avoir fait avorter leur dessein , on se trouvoit

toujours dans la même indigence en Espagne. L'espérance d'y faire conduire par l'Amiral CASTAGNETTA tous ces trésors dispersés qu'il étoit allé chercher, étoit fort balancé par la crainte qu'ils ne devinssent enfin la proie de quelque Escadre Angloise ; & plus les besoins & les représentations de la Cour de Vienne se multiplioient , plus on paroissoit piqué des obstacles qui empêchoient de satisfaire les uns & les autres.

Milord Harrington qui éclairoit de près tout ce qui se passoit alors à la Cour d'Espagne , ne laissoit point ignorer à la sienne , ni à celle de France , l'heureux effet des mesures qu'Elles avoient prises de concert , pour ôter à l'Empereur & à leurs Majestés Catholiques , un moyen si efficace d'exécuter les vastes projets qu'on leur attribuoit ; & l'Angleterre , qui avoit intérêt à les faire regarder comme tels , s'en servoit utilement pour tenir l'esprit timide & irrésolu du Cardinal de Fleury , dans sa dépendance.

La sensibilité extrême de ce Cardinal pour tout ce qui pouvoit affoiblir la haute opinion qu'il vouloit qu'on eût de sa capacité, & sa passion , par conséquent

de paroître estimé dans toutes les Cours ; caufoit à ce Miniftre , fur tout dans le tems dont je parle qui étoit le commencement de fa puiffance , une inquiétude & des angoiffes qui fe remarquoient clairement dans fes lettres. Il vouloit avoir la gloire de réconcilier les deux Couronnes ; & l'attente univerfelle où il voyoit qu'on étoit , que cette réunion feroit fon ouvrage , augmentoit encore fon empreflement à la terminer , & à signaler par là fon Miniftère : mais en même tems , les terreurs paniques que lui donnoit l'Angleterre de l'attachement de la Reine d'Efpagne pour l'Empereur , & des projets de cette Princeffe , l'allarmoient étrangement. Le Cardinal craignoit , qu'en laiffant entrevoir trop de complaiſance & de bonne volonté à Sa Majefté Catholique , Elle ne s'en fervît que pour travailler de concert avec l'Empereur , à le rendre fuſpect à l'Angleterre ; & de ce ſoupçon procédoient , je ne fais combien de petites tentatives , & de demi confidences de ſa part en Eſpagne , pour éclaircir ſes doutes. Mais bien loin de lui procurer cette ſatisfaction , elles ne ſervoient , au contraire ,
qu'à

qu'à mettre la Reine d'Espagne autant en garde contre les pièges qu'il vouloit lui tendre pour la brouiller avec l'Empereur , qu'il paroïssoit occupé de son côté à éviter ceux dont cette Princesse songeoit peut-être à faire usage , pour produire le même effet entre l'Angleterre & lui. La disgrâce du Pere Bermudez qui étoit le fruit de la fausse démarche qu'il avoit faite , augmentoit encore la crainte qu'il avoit des suites du ressentiment de la Reine ; & en lui ôtant toute espérance de faire entrer le Roi d'Espagne seul dans les sinuosités de sa politique , elle le réduisoit souvent à ne savoir à qui s'adresser , pour dérober à la connoissance de l'Angleterre ses opérations pour la réconciliation. Cette Puissance les observoit de près , & quoiqu'elle offrît de les favoriser , Elle avoit néanmoins raison de craindre , que leur trop prompt succès ne la livrât tout-à-coup aux suites du ressentiment des deux Cours de Vienne & de Madrid. Dans cette appréhension , Elle pressoit vivement le Cardinal de Fleury , de mettre fin à des avances & à une déférence pour l'Espagne , qui n'aboutissoient , selon elle , qu'à donner lieu à la Reine

d'Espagne & à l'Empereur de s'en prévaloir , pour rendre la bonne foi de la France suspecte à ses Alliés.

Mr. *Horace* WALPOLE , Ambassadeur d'Angleterre , ne cessoit de tenir ce langage au Cardinal , & de lui représenter que c'étoit par la fermeté seule , qu'il falloit venir à bout de détacher l'Espagne des intérêts de la Maison d'Autriche ; & qu'on n'y réussiroit , qu'autant qu'on ôteroit à leurs Majestés Impériale & Catholique , la plus légère espérance de parvenir à séparer la France de ses Alliés. Le même Ministre faisoit aussi extrêmement valoir les grands armemens de l'Angleterre , pour faire avorter dans le Nord , comme dans le Sud , tous les projets de la Cour Impériale ; & il laissoit ensuite au Cardinal à juger , combien le Roi son Maître avoit lieu de compter sur la reconnaissance du Roi Très Chrétien , & à quel point l'intelligence & l'amitié qu'on verroit en Europe régner entre ces deux Monarques , pouvoit contribuer à y accroître le nombre de leurs Alliés ; à confirmer la Hollande dans les favorables dispositions où elle venoit d'entrer , & à affermir celles du Roi de Prusse ,

L'ABBE' DE MONTGON. 415
Prusse, qui commençoient à être assez
chancelantes.

Le goût du Cardinal le portoit à entamer plusieurs Négociations secretement, & il croyoit trouver en lui des ressources infinies pour les faire réussir. Je n'entrerais point ici dans l'examen, si son opinion étoit bien ou mal fondée; c'est aux divers Ministres avec qui il a été en relation d'en juger. Je me contenterai simplement de dire, que dans la circonstance présente, après avoir très-amplement & fort inutilement déployé en Espagne; & peut-être aussi à Vienne, tous les ressorts de sa politique; les vives instances du Ministre Anglois pour qu'il se décidât, & cessât enfin de mettre ainsi de toutes parts sa bonne volonté à l'encan, parurent l'avoir entièrement déterminé à régler désormais son union avec la Cour de Londres, sur le modèle de celle que l'Espagne entretenoit avec la Cour de Vienne.

Cette résolution de sa part étoit attendue avec impatience en Angleterre: car quoi qu'on eût eu grand soin d'y répandre, après la disgrâce du Duc de Bourbon, que le Cardinal seroit encore

plus fidèle que ce Prince, aux engagements que la France avoit pris par le Traité d'Hanover, le Public n'en paroiffoit pas plus disposé à ajouter foi à de semblables bruits ; il lui sembloit au contraire , qu'on ne pouvoit trop se méfier des maximes de politique d'un Cardinal. Les Anglois , presque toujours divisés en plusieurs partis , assez mal disposés ordinairement en faveur du Ministre , & outre cela prévenus qu'un Prêtre Papiste médite sans cesse chrétiennement contr'eux quelque résolution sangui-naire ; auguroient des changemens qui étoient survenus en France , selon leurs différentes façons de penser : & comme dans ce tems-là , le crédit du Chevalier *Robert WALPOLE* , depuis Comte d'ORFORT , commençoit à former contre lui l'orage qui a éclaté depuis ; le grand nombre d'envieux que sa faveur & sa puissance rendoient aussi ses ennemis , censuroient ouvertement le nouveau systême de politique qu'il suivoit , de s'unir si étroitement avec la France , dans un tems sur tout où il pouvoit facilement profiter , selon eux , de la méfintelligence de cette Couronne avec l'Espagne , afin de tirer de celle-
ci

ci de nouveaux avantages pour le commerce de l'Angleterre. Ils trouvoient encore également imprudent, de se séparer de l'Alliance de l'Empereur, uniquement pour servir, disoient ils, le ressentiment d'une branche de la Maison de Bourbon contre l'autre; & de s'exposer, par cette démarche, à rester sans Alliés, si ces deux branches venoient à se réunir. Ils prétendoient enfin, que dans le soupçon qu'on avoit, que l'Empereur & le Roi d'Espagne favorisoient le Prétendant, & vouloient exciter quelque révolution en Angleterre; c'étoit la plus grossière illusion de compter sur le secours de la France & sur le zèle d'un Cardinal, pour dissiper de tels projets.

L'intérêt du Ministère Anglois étant donc de détruire les impressions désavantageuses que de semblables discours formoient dans le public; ceux dont ce Ministère étoit composé, souhaitoient ardemment que le Cardinal de Fleury fît voir par quelque démarche, la sincérité & la fermeté de sa résolution de se tenir uni à l'Angleterre; & quand ils eurent appris par Monsieur Horace Walpole, qu'il s'y étoit enfin déterminé,

ils se hâterent de le faire promptement connoître à l'Espagne & au Public. Le premier éclat qui en servit de preuve , fut l'ordre que reçut Milord Harrington , par le retour du Courier que la Cour d'Espagne l'avoit prié de dépêcher , au sujet de l'arrivée de l'Escadre d'Angleterre , de présenter à Sa Majesté Catholique le Mémoire qu'on trouvera au Tome VI. †

Leurs Majestés Catholiques furent autant offensées de tout ce que contenoit ce Mémoire , que du stile dont il étoit composé. Elles ne pouvoient sur tout tolérer , que le Roi d'Angleterre prétendit leur faire croire , que c'étoit le pur effet des vents qui avoit conduit l'Escadre Angloise sur les côtes d'Espagne , & que ce Monarque voulut se servir d'une raison aussi frivole , pour cacher les véritables desseins qu'il avoit eus en l'y envoyant. Elles n'étoient pas moins blessées , que Sa Majesté Britannique traitât d'infraction , les sages & nécessaires précautions qu'Elles prenoient pour arrêter le commerce illicite & frauduleux des Anglois aux Indes , & qu'Elle pré-

prétendît une fatisfaction sur cet article, & sur celui de l'arrêt du Duc de Ripperda , que le Roi d'Espagne se croyoit au contraire en droit de demander. Pour l'obtenir donc par des moyens plus efficaces que celui de réfuter des Mémoires , leurs Majestés Catholiques communiquèrent tout ce qui venoit de se passer au Comte de Konikseg , & le présentèrent en même tems de solliciter l'Empereur , d'entrer dans les justes raisons qu'Elles avoient de réprimer le ton de hauteur que l'Angleterre prenoit avec Elles , & de se venger de l'espèce de loi , que cette Couronne sembloit vouloir leur imposer.

Le Ministre Impérial qui étoit bien instruit que sa Cour , en désirant de mettre de plus en plus l'Espagne dans sa dépendance , ne souhaitoit pas moins d'éviter la guerre , suivit exactement cet esprit dans les conférences qu'il eut avec le Marquis de la Paz , & même avec leurs Majestés Catholiques. Il entra en apparence dans les sentimens du Roi & de la Reine d'Espagne : il alla même jusqu'à promettre , que l'Empereur emploieroit toutes ses forces pour procurer à leurs Majestés Catholiques , une

satisfaction éclatante des justes sujets de plainte qu'Elles avoient contre l'Angleterre ; mais il représenta en même tems, que la saison déjà avancée & les Alliances que l'Empereur ménageoit, ne permettoient point de prendre une résolution trop prompte, & qu'il étoit par conséquent plus sage de dissimuler, jusqu'à ce que les Alliances conclues & les Gallions arrivés, missent leurs Majestés Impériale & Catholique en état d'humilier efficacement la fierté Angloise.

Tant de prudence n'étoit guères du goût de la Cour d'Espagne ; mais la situation où elle s'étoit mise, ne lui permettoit point d'agir seule contre l'Angleterre, & encore moins de paroître se méfier des intentions de l'Empereur. Il fallut donc faire semblant de goûter les propositions du Comte de Konikseg, quelques peu satisfaisantes qu'elles parussent ; & pour se dédommager un peu de cette complaisance, on ordonna au Marquis de la Paz de répondre au Mémoire de Milord Harrington, d'une manière qui lui fît sentir, & au Roi son Maître, la ferme résolution où étoient leurs Majestés, de ne pas souffrir plus long-tems que l'Angleterre, sur des faits
sup-

supposés ou des infractions imaginaires , continuât d'en faire de réelles , & de donner ainsi atteinte aux égards qui étoient dûs à leurs Majestés , & à la dignité de leur Couronne. On trouvera au Tome VI. * la Lettre de ce Ministre , avec une Déclaration de la Ville de la Trinidad dans l'Isle de Cuba , au sujet de l'arrivée de l'Escadre Angloise à *Porto-Bello*.

Mais ni la Lettre , ni la Déclaration qui l'accompagnoit , ni même certains avis de *Don Antonio Serrano* , Chef d'Escadre , & de quelques autres Particuliers qui disoient presque les mêmes choses , n'apprenoient rien de nouveau à Milord Harrington. Il n'ignoroit point à quel dessein le Roi son Maître avoit envoyé les deux Escadres dont l'Espagne se plaignoit si amèrement ; mais comme on n'avertit pas d'avance celui à qui l'on veut porter quelque coup , de s'en garantir , il n'avoit garde de donner des éclaircissmens qui auroient produit cet effet. D'ailleurs ce Ministre vouloit justifier de bonne heure , les mesures qu'on

* *Pièces Justificatives* , No. XXV. & XXVI.

qu'on avoit prises pour s'emparer des Gallions, & il falloit par conséquent, que beaucoup de plaintes & de recriminations bien ou mal fondées, fissent illusion au Public; qu'elles lui persuadassent, que c'étoit l'Espagne qui refusoit de donner satisfaction au Roi d'Angleterre, & qui forçoit en quelque manière ce Monarque, de se procurer par la voye des armes, ce qu'il avoit vainement tenté d'obtenir par celle des représentations.

Malgré toute la vivacité & l'aigreur qui régnoit dans les Ecrits qu'on répandoit de part & d'autre, on ne laissoit pas de travailler, par l'entremise des Nonces, à changer ces dispositions en de plus favorables, & sur tout à détacher la France de l'Angleterre. L'Empereur & leurs Majestés Catholiques jugeoient avec raison, que c'étoit le principal & même l'unique moyen d'anéantir la Ligue d'Hanover: & si, dans le tems où le ressentiment du renvoi de l'Infante étoit le plus vif, on avoit d'abord marqué beaucoup d'égards pour l'Angleterre, & encore plus d'empressement de la gagner; la froideur avec laquelle cette fière Couronne avoit reçu de sem-
bla-

lables avances , ne permettoit plus de les continuer.

Outre cela , la Cour de Vienne étoit persuadée que les Anglois ne se départiroient jamais , sur tout depuis l'accession de la Hollande , au Traité d'Hanover , de demander l'abolition de la Compagnie d'Ostende ; & Elle se flattoit que la France , moins vive sur l'article du Commerce que les deux Puissances Maritimes , & d'ailleurs gouvernée par un Cardinal , écouteroit plus facilement les propositions pacifiques qu'on lui feroit. Pour tâcher donc de pénétrer les dispositions de cette Couronne , l'Empereur consentit que l'on fît usage en Espagne , comme il faisoit de son côté à Vienne , des bons offices des Nonces ; & bien instruit par le Comte de Konikseg , que Mr. Aldobrandini , qui résidoit à Madrid , étoit à l'abri de tout soupçon de partialité en faveur de la France , il ne craignoit point que ce Ministre fît aucune démarche qui ne fût auparavant bien méditée , & soigneusement dirigée par le Comte de Konikseg.

L'union d'une branche de la Maison de Bourbon avec celle d'Autriche , la séparation de celle-ci d'avec l'Angleterre ,

& l'Alliance de cette Couronne avec la France , étoient en vérité tout-à-fait semblables à certaines intrigues de galanterie , que quelque mouvement de jalousie & de dépit a formé ; mais qui laisse cependant une secrète pente dans les personnes qui se sont auparavant aimées , à reprendre les mêmes sentimens au moindre éclaircissement. De cette disposition que les deux Liges de Vienne & d'Hanover remarquoient dans leurs nouveaux amis , naissoit autant d'inquiétude que de méfiance , sur les démarches que ceux-ci pouvoient faire. On vouloit de part & d'autre tout voir , tout éclairer , tout approfondir ; & ce qui , sans doute , est très-singulier , les divers Alliés prétendoient presque persuader au Public , que toutes ces précautions étoient des preuves convaincantes de leur parfaite intelligence.

Celle qui subsistoit encore entre l'Espagne & l'Angleterre , quoique très-languiissante & très-foible , ne laissoit pas de donner lieu à Sa Majesté Britannique de faire de tems en tems quelque proposition au Roi d'Espagne. Milord Harrington eut ordre de sonder de nouveau , si Sa Majesté Catholique seroit dis-

disposée à engager l'Empereur, de consentir que la Compagnie d'*Ostende* fût transférée à *Trieste*, afin d'épargner à ce Monarque par cette translation, le désagrément de révoquer tout-à-fait l'Octroi qu'il avoit accordé ; & que cependant les Puissances Maritimes obtinssent aussi de leur côté, l'abolition d'un établissement si contraire au commerce de leurs sujets.

Milord Harrington travailla donc pendant quelque tems, de concert avec Mr. W A N - D E R M È E R, Ambassadeur d'Hollande, à faire goûter ce projet à la Cour d'Espagne, pendant que Mr. de St. SAPHORIN agissoit dans le même esprit à Vienne. Mais malgré les soins de ces Ministres, à faire valoir dans cette occasion l'attention que le Roi leur Maître & les Etats-Généraux avoient, de ne rien exiger de l'Empereur qui pût blesser sa délicatesse, & de chercher simplement un expédient qui satisfît tous les partis ; on rejetta encore à Vienne leur proposition, sans offrir autre chose, que quelque limitation au Commerce de la Compagnie d'*Ostende*, qui fut aussi mal reçue à son tour en Angleterre & à la Haye, que l'idée de la translation

tion l'avoit été à Vienne & à Madrid.

Cependant l'Empereur & le Roi d'Espagne, pour éviter que l'on n'attribuât à leur résistance la guerre qu'elle pouvoit allumer, & conformément aux vûes qu'ils avoient toujours d'entamer pour leurs fins particulières une Négociation secrète avec la France, firent quelques ouvertures à cette Couronne, tendantes à proposer de nouveaux moyens pour régler le commerce de la Compagnie d'Ostende, d'une manière qui ne fit plus d'ombrage aux Puissances Maritimes : Mais Elles persistèrent à n'en vouloir admettre aucun qui laissât subsister cette Compagnie, & les tentatives des Cours de Vienne & de Madrid n'eurent aucun succès.

Il n'en fut pas de même des secrètes Négociations du Comte de SECKENDORF à la Cour de Berlin. Elles réussirent bien mieux, & ce Ministre, après bien des allées & des venues, parvint enfin à conclurre un Traité (*) entre
l'Empe-

(*) *Pièces Justificatives*, No. XXVII. Tome VI. Il fut tenu si secret, que tout ce qui y avoit rapport a été ignoré, non seulement du public, mais même des propres Ministres

l'Empereur & le Roi de Prusse, qui fut signé le 12. Octobre 1726.

On peut aisément juger, combien on fit valoir à Vienne & à Madrid, l'acquisition d'un tel Allié (car c'est ainsi qu'on l'y qualifia d'abord), & à quel point les Rois d'Angleterre & de France furent étonnés de la résolution qu'avoit prise Sa Maj. Prussienne. Elle fut bien-tôt instruite des differens bruits qu'on faisoit répandre à Vienne, à Paris & à Londres, sur son changement; & pour en faire connoître la fausseté, Elle ordonna aux Ministres qu'Elle avoit dans ces deux dernières Capitales, de déclarer à L. Maj. T. Chrét. & Brit., que les engagements qu'Elle venoit de prendre avec l'Empereur, n'étoient point contraires au Traité d'Hanover, & ne regardoient que ses intérêts particuliers, & ceux du Corps Germanique. Les deux Monarques parurent se contenter de cette assurance: c'étoit en effet le meilleur parti à prendre, puisqu'un mécontentement trop marqué de

nistres du Roi de Prusse. On ne garantit point la copie qu'on en donne, mais il y a apparence pourtant qu'elle peut être véritable.

de leur part, auroit vraisemblablement achevé de rompre l'union, que la bienfiance vouloit que le Roi de Prusse conservât encore avec eux.

Quelque tems avant la conclusion du Traité que le Comte de Seckendorf avoit ménagé, le Roi de Prusse qui craignoit quelque suite des démêlés qu'il avoit avec la République de Pologne, avoit fait, comme je l'ai remarqué, quelques propositions à l'Impératrice de Russie, tendantes à former avec cette Princesse une Alliance défensive pour leur commune sûreté. Elle parut les recevoir avec plaisir : & il courut alors un bruit que le Sr. * STAHL, premier Médecin du Roi de Prusse, qui étoit venu faire un voyage à Pétersbourg, avoit été chargé du soin de faire, à ce sujet, les premières ouvertures. Peut-être que le présent qu'il reçut de Sa Majesté Czarienne, quand il prit congé d'Elle, & les marques de bienveillance dont Elle l'accompagna, établirent cette opinion. Quoi qu'il en soit, la négociation réussit, & le Comte de MAR-

DE-

* Il passoit pour le plus habile Chimiste d'Allemagne.

L'ABBE' DE MONTGON. 429
DEFELDT, Ministre de Sa Maj. Prussienne, conclut à Pétersbourg un Traité d'alliance défensive, qui fut signé le 10. Août 1726.

Par ce Traité, les deux Puissances se garantissoient mutuellement les Etats dont Elles étoient en possession, & régloient le secours qu'Elles devoient se donner, en cas que l'une & l'autre fût attaquée. Elles se méfioient également des Polonois ; & cette disposition devint le principe de leur union. Le Roi de Prusse ne jugea pourtant point à propos de l'étendre, jusqu'à donner passage par ses Etats aux Troupes Russiennes, pour entrer en Allemagne, comme l'Impératrice le désiroit : il le refusa constamment ; & cette fermeté fut, sans doute, le fruit des ménagemens que Sa Maj. Prussienne voulut conserver pour les Rois d'Angleterre & de France, auxquelles l'entrée des Troupes Russiennes en Allemagne auroit paru fort suspecte. Il y eut aussi un article secret dans ce Traité, qu'on a placé au Tome VI. *, & qui servira de preuve de la vérité de
ce

* *Pièces Justificatives*, à la suite du N^o.
XXVII.

ce que j'ai rapporté, des vûes de l'Impératrice de Russie, en faveur du Duc d'Holstein, son gendre.

L'Archevêque d'Amida m'ayant dit, la veille du départ de St. Ildéphonse, de L. M. C. qu'Elles jugeoient à propos que je les suivisse à l'Ecurial, & qu'Elles vouloient même me faire l'honneur de me parler; je m'y rendis deux jours après que la Cour y étoit arrivée, & ce fut encore avec le Marquis de la Roche que je logeai.

Ce vaste & magnifique Monastère, où est la sépulture des Rois d'Espagne, fut construit par l'ordre de PHILIPPE II. en actions de grâces de la victoire qu'il remporta sur les François à la bataille de *St. Quentin*, le jour de *St. Laurent*; & cette action est peinte dans la voûte du grand Escalier. On trouve dans différentes salles du Couvent, dans les appartemens du Roi & dans la Sacristie, un très-grand nombre de tableaux des meilleurs Peintres d'Italie ou de Flandre; & on fait voir dans la Sacristie des ornemens très riches, destinés pour le service Divin, qui se fait dans ce fameux Couvent avec beaucoup de majesté & de Religion, par près de cent-cinquante

quante Religieux Hiéronymites qui y habitent. Si le Dôme de l'Eglise étoit peint, & répondoit à la magnificence du reste, rien ne manqueroit à la perfection de ce superbe Temple. La Chapelle destinée à servir de sépulture aux Rois & aux Reines, qui ont eu des enfans, & dont les corps sont renfermés dans des Urnes de marbre, ornées de bronze doré, ne cède en rien à la richesse & à l'ornement qui se remarque dans l'Eglise. On descend à cette Chapelle par un Escalier de marbre, & toutes les murailles en son incrustées. Vers la fin des marches on trouve une porte, qui sert d'entrée à un chemin voûté & souterrain, qui conduit à un autre caveau, où l'on enterre les Reines qui n'ont point eu d'enfans, & les Princes & les Princesses de la Maison Royale : comme on me dit, qu'on pouvoit facilement voir leurs corps, dont plusieurs s'étoient bien conservés, j'obtins du Pere Prieur, quoiqu'avec un peu de difficulté, la permission de satisfaire à cet égard ma curiosité, & d'entrer dans ce caveau. J'y descendis donc avec Don Juan B. de Zuloaga, le Pere de Nyel, Sous-Précepteur des Infans, & le

le Religieux qu'on nous avoit donné pour guide. On ne trouve dans cette région de la mort, d'autre lumière que celle qu'on y porte : ainsi, ce fut avec le secours des bougies que nous avions prises, que nous remarquâmes au fond du caveau un tableau du Crucifix, & les coffres fermant à clef, & posés le long des murailles des deux côtés, sur des espèces de tablettes garnies de drap ou de velours noirs, où sont les corps des Princes & des Princesses. Notre conducteur nous en ayant ouvert un assez grand nombre, nous y trouvâmes plusieurs corps qui s'étoient très-bien conservés, & entr'autres ceux du fameux * DON JUAN D'AUTRICHE, qui gagna la bataille de LEPANTE, & du *Cardinal Infant*, frere du Roi PHILIPPE IV. Mais presque toutes les autres n'offrirent à nos yeux que des ossemens, † ou des lambeaux des habits, ou des armes, avec lesquelles ils avoient

* *Iste moritur dies & felix alius moritur in amaritudine animæ absque ullis opibus ; & tamen simul in pulvere dormient , & vermes operient eos. Job. c. 21. v. 23. & 25.*

† *Æquat omnia cinis. Senec. Ep. 91.*

avoient été enterrés : tristes débris de leur grandeur passée , & qui ne servent qu'à en faire connoître la fragilité * & le néant.

L'Infant de Portugal Don E M M A - N U E L , qui étoit arrivé en Espagne depuis le mois de Mai , se trouvoit aussi dans ce tems-là à l'Escorial ; & il logeoit dans la Maison de campagne des Religieux Hieronymites. Ce Prince s'attiroit encore plus les respects & l'attachement d'un chacun par son affabilité, que par sa haute naissance , & j'allois avec empressement lui faire ma cour. Il paroissoit recevoir cette assiduité de ma part avec bonté , & c'est pendant ce voyage que j'eus le bonheur de m'attirer les marques de bienveillance & de confiance , dont on verra dans la suite que S. A. R. m'a honoré. Le même Don Gaspart Giron,† qui avoit été la recevoir à *Alcala*, de la part de Leurs Maj. étoit chargé par leur

Tome II.

T

ordre

* *Quæ est vita vestra ? vapor est ad modicum parens , & deinceps exterminabitur.* Jac. Ep.

c. 4.

† Il étoit Majordome de Semaine , Grand Maréchal de Logis de la Cour , & Conseiller de Cape & d'Epée , avec exercice dans le Conseil des Indes.

ordre de la servir en qualité de Major-dome , & de faire en même tems les honneurs de la Maison de l'Infant. C'étoit un ancien Courtisan , qui avoit passé ; me disoit-il , toute sa vie à *los pies de los Reyes* ; & il racontoit avec autant de plaisir les différens événemens du règne de CHARLES II. dont il avoit été témoin , que j'en avois de le mettre sur ces matières , & de l'entendre.

A la suite de l'Infant , étoit aussi un Jésuite nommé le Pere Castejon,* estimé, comme il le méritoit, de ce Prince , & de tout ceux qui le connoissoient , par la solide vertu , & par un désintéressement qui accompagne toujours une sincère piété.

La Cour qu'on alloit faire à l'Infant Don Emmanuel , des promenades en carrosse aux environs de l'Escorial , auxquelles succédoient le soir , après le retour de Leurs Maj. de la chasse , quelques

* Il avoit assisté le Roi Don Louis I. à la mort , ce Prince avoit en lui beaucoup de confiance.

Ce bon Religieux , quelques années après , mourut subitement à Madrid en prêchant , & fut , suivant toute apparence , voir clairement dans le Ciel , les vérités qu'il annonçoit avec tant de zèle sur la terre.

ques visites chez les Dames du Palais de la Reine , ou chez le Duc de LARCO , qui de tems en tems donnoit des concerts dans son appartement , faisoient tous les amusemens des courtisans.

Le Comte de Konikseg étoit le seul Ministre étranger qui avoit suivi la Cour. On lui avoit donné le logement que les Ambassadeurs de France occupoient ordinairement , dans les Maisons Royales. Les autres Ministres étrangers ne venoient qu'en passant à l'Escorial , quand l'exigeoient les affaires dont ils étoient chargés , ou qu'à l'occasion du jour de la naissance de L. Maj. & des Princes , la Cour étoit ce qu'on appelle en Gala. Cette prédilection pour le Ministre Impérial étoit encore accompagnée de toutes les attentions les plus distinguées de la part de L. Maj. & par conséquent de toute la Cour , dont on trouvoit toujours une bonne partie chez lui.

Depuis la permission que la Cour de France m'avoit donnée , d'entrer au service du Roi d'Espagne , je ne me regardois plus que comme un Sujet de ce Monarque , ainsi je fréquentai à l'Escorial le maison du Comte de Konikseg plus souvent , & plus librement que par le passé.

Ce Ministre ignoroit cependant entièrement ce qui me donnoit lieu d'en agir de la sorte; car le parti qu'on m'avoit fait prendre n'étoit point encore public, & quoique par cette ignorance il restât toujours dans l'opinion, que j'étois un émissaire secret de la Cour de France, & que comme tel il m'observât, & me fît observer de près; je puis dire à la louange de sa probité, que jamais je n'ai remarqué dans sa manière d'agir avec moi, rien qui sentit l'odieuse duplicité, à laquelle on verra que les Ambassadeurs de France ont eu recours, pour me traverser à la Cour d'Espagne: je veux dire d'affecter avec moi d'être de mes amis, pendant que pour plaire au Cardinal de Fleury, ils mettoient tout en usage pour me nuire. Une si basse politique ne compatit point avec la candeur & la noble franchise Allemande; & ces deux qualités, jointes à toute la dextérité & à toute la pénétration possibles, formant le caractère du Comte de Konikseg, il cherchoit à la vérité, en Ministre habile, à me mettre hors de portée d'exécuter les projets dont il me croyoit chargé, pour traverser les siens; mais sans m'attaquer personnellement avec grossièreté comme

ont

ont fait ensuite les Ministres de France. Les mêmes ménagemens pour moi se sont soutenus tout le tems de son séjour en Espagne ; c'est avec plaisir que je rappelle ici la mémoire d'un procédé si digne de lui, & que je rends publiquement ce témoignage avantageux à sa générosité.

Quoique par les dernières conversations que nous avions eues à St. Ildéphonse, l'Arch. d'Amida & moi, je fusse à quoi m'en tenir sur la commission dont on vouloit me charger, je ne laissois pas de le voir assez fréquemment ; & c'étoit toujours en apparence, avec le même désir de sa part, que nous fussions unis ensemble d'une étroite amitié. Je répondois à ces sentimens par une reconnaissance très-sincère. Ma confiance en lui augmentoit à proportion des marques qu'il me donnoit de la sienne, & comme tout cela se passoit secrètement entre nous, & que le plus souvent nous nous entretenions dans une espèce de Chapelle, à côté du Chœur de l'Escorial, où les Moines tenoient leur Chapitre ; rien ne réveillait l'attention du public sur mon sujet. La continuité de mon séjour à la Cour, servoit simplement à persuader

aux Courtisans , qu'une secrète bienveillance de Leurs Majestés , en étoit le principe , & à me procurer les agrémens qui sont toujours les fruits de cette opinion.

Quand nous nous étions séparés , l'Archev. d'Amida & moi , à St. Idéphonse , il m'avoit pressé de m'expliquer sur ce que je souhaittois qu'on m'accordât pour subsister , & de mon côté , je m'étois entièrement remis sur cet article à ce qu'il plairoit à Leurs Majestés de régler. Cette petite affaire étoit donc restée indécise , & mon désintéressement (j'ose le dire) me la faisoit regarder avec une indifférence , qui n'étoit pourtant point proportionnée à mes besoins. Il sera aisé de se convaincre de ce que je dis , en considérant que depuis plus d'un an que j'étois en Espagne , je n'avois pas reçu la plus légère gratification de la Cour de France , & qu'indépendamment du refus de tous secours dont j'étois sûr de la part du Cardinal de Fleury , il ne convenoit plus , après le parti que j'avois pris d'entrer au service du Roi d'Espagne , de recevoir des bienfaits d'un autre Prince. Je ménageois donc les faibles ressources que la modicité de mon revenu

revenu me donnoit , autant que ma situation l'exigeoit : mais elles s'épuisèrent enfin ; & les milles écus que j'avois été obligé d'emprunter de Mrs. *Brethous* , Bankiers à Madrid , étant presque consumés , je crus devoir surmonter la répugance que j'avois eue jusqu'alors , de rappeler à l'Arch. d'Amida le souvenir de ce qu'il m'avoit dit à St Ildéphonse sur mes affaires particulières , en le suppliant d'engager L. Maj. à déterminer ce qu'Elles vouloient m'accorder.

Ce Prélat alloit tous les soirs , comme je l'ai rapporté , dans l'appartement de la Reine : ainsi l'ayant attendu sur son passage (car nous étions convenus qu'à l'Escorial , comme à St. Ildéphonse , j'évitais de paroître souvent chez lui ,) je lui représentai la situation embarrassante où j'étois , & je le priai de vouloir bien la faire connoître à Leurs Majest. afin qu'Elles eussent la bonté d'y avoir quelque égard. Notre conversation se faisoit dans une galerie en forme de tribune , qui va du Chœur de l'Escorial à l'appartement de Leurs Maj. & il n'y avoit que peu de momens qu'elle étoit commencée , quand nous vîmes venir à nous le Duc de Larco , le Marquis de

Valouze , & quelques autres personnes de la Cour. Leur présence nous ayant interrompus , l'Archevêque me dit simplement en me quittant , qu'il tâcheroit d'exécuter dès ce soir même ce que je désirois , & qu'il falloit que le lendemain matin je vinssé chez lui , afin qu'il m'informât de ce qui se feroit passé. Je m'y rendis exactement à l'heure qu'il m'avoit prescrite : mais au lieu d'une décision que j'attendois sur ce qu'on vouloit m'accorder , on en revenoit toujours à me demander ce que je souhaittois.

Une telle question, je l'avoue, m'étoit très-désagréable , puisqu'il me paroissoit tout-à-fait indécent , de marchander en quelque façon mes services. Je la trouvois d'ailleur fort inutile , puisque c'étoit à L. Maj. de proportionner leurs bienfaits aux emplois qu'Elles me destinoient. J'exposai donc là-dessus ma pensée à l'Arch. & j'ajoutai , que ne me trouvant point en état de faire en meubles & en équipages , (car je n'en avois que de louage ,) la dépense qui étoit nécessaire pour me pourvoir de ces différentes choses , je ne pouvois me dispenser de demander une gratification qui m'en facilitât le moyen.

Le

Le Prélat entra avec amitié dans tout ce que je lui disois. Mais sur l'article des meubles , il me répondit ; qu'il ne convenoit point, dans la circonstance présente , qu'il parût que j'en voulusse acheter , comme pour fixer mon séjour en Espagne : qu'il seroit tems de songer à cela quand j'y reviendrois : & qu'il falloit simplement exposer aujourd'hui , ce que je croyois qui me seroit nécessaire pour faire mon voyage ; qu'on vous accordera , ajouta-t-il , sans la moindre difficulté.

Réduit par cette réponse , à tenir un langage peu conforme au désintéressement que j'avois toujours montré, & bien éloigné de me prévaloir de la disposition où on étoit de me faire plaisir , je ne faisois presque ce que je devois dire à l'Archev. & je lui faisois un calcul de ma dépense aussi exact , que si j'avois eu à lui rendre compte de l'usage de son revenu. Edifié de mon peu d'avidité :

» Vous parlez , me dit-il en riant , des
 » postes , du louage d'un appartement
 » dans un Hôtel à Paris , & d'autres
 » semblables détails , comme si vous
 » aviez à ménager la bourse d'un simple
 » particulier. Soyez moins scrupuleux ,

» & ne craignez point, qu'en exposant
 » naturellement vos besoins, on vous
 » soupçonne de les multiplier pour vous
 » enrichir. N'est-il pas juste, puisque
 » L. M. Cath. veulent que vous alliez
 » en France, qu'Elles vous mettent en
 » état de faire le voyage sans déranger
 » vos affaires? Laissez donc là toutes
 » vos délicatesses; & écrivez-moi ce
 » soir une lettre, que je puisse montrer
 » à L. Maj. Demain sûrement, cette
 » petite affaire sera réglée. »

N'ayant rien à répliquer à ce que ce
 Prélat me disoit, je pris congé de lui,
 en le remerciant de la bonne volonté
 qu'il me marquoit; & dès le soir, com-
 me il me l'avoit ordonné, je lui écrivis
 le billet suivant, dont l'original se trou-
 ve dans les papiers qui m'ont été enlevés
 & dont j'avois gardé une copie.

MONSIEUR,

***J**E vous avoue ingénument, que je suis
 plus embarrassé de la proposition que
 vous avez eu la bonté de me faire ce matin,
 au sujet de mes appointemens qui peuvent
 m'être nécessaires, tant pour mon voyage
 que pour ma subsistance à Paris, que je ne*
 le

le serois de répondre à toute autre question. Ce qui concerne l'intérêt, est pour moi une matière que je n'aime point à traiter, & je m'estimerois fort heureux de pouvoir servir L. M. pour rien, & sans autre motif que celui de mériter leur bienveillance. Puisqu'il faut cependant, MONSEIGNEUR, obéir à l'ordre que vous m'avez donné, j'aurai l'honneur de vous dire, que mille à douze cens Pistoles me semblent suffisantes, tant pour les frais de mon voyage, que pour me faire vivre pendant tout un an, dans l'état de bienséance & de modestie où il me convient d'être à Paris; & comme au bout d'un an, je me remettrai dans le courant des petits revenus que je me suis réservés en entrant dans l'état Ecclésiastique, & que j'ai presque tous pris d'avance pour cette année, L. Maj. pourront, comme il est juste, supprimer dans la suivante, ce qui peut leur paroître de trop dans ce dont je crois avoir besoin pour celle-ci : mes revenus alors suppléeront à ce retranchement. Voilà, MONSEIGNEUR, tout ce que je puis dire sur cet article, réglez-le donc après cela comme vous le jugerez le plus à propos : tout ce que vous ferez sera reçu de ma part avec une entière satisfaction. Le feu Roi LOUIS XIV

T 6 m'avoit

m'avoit donné à la mort de ma Mere, la moitié de ses appointemens de Dame du Palais de Madame la Dauphine. Si L. Maj. croyent qu'il convient que je fasse une démission de cette pension, pour que la reconnaissance que je dois avoir de ce bienfait, ne me gêne point dans les démarches que je pourrai avoir occasion de faire dans la suite pour leur service, j'exécuterai sur le champ ce qu'il leur plaira de m'ordonner. J'ai l'honneur d'être &c.

*A l'Escorial, ce Jeudi au soir
14 Novembre 1726.*

L'Archevêque d'Amida, après avoir reçu ce billet, s'acquitta exactement de ce qu'il m'avoit promis, & dès la nuit du même jour, c'est-à-dire après être rentré chez lui, il m'en écrivit un* datté d'une heure après minuit, par lequel il m'apprenoit que L. Maj. m'avoient accordé mille pistoles de gratification pour faire mon voyage. Cette nouvelle, qu'un de ses Secrétaires vint me donner le Vendredi

* On le trouve spécifié avec la date, dans la liste de mes papiers, faite par le Secrétaire de la ville de *Douay*, quand ils mesurent enlevés.

dredi matin , me causa beaucoup de joye. Mes ressources étoient épuisées : celles que je pouvois tirer de ma famille étant éloignées , il falloit beaucoup de tems pour les recevoir : & s'il est toujours triste par tout , d'être obligé de recourir aux expédiens pour subsister , cette peine devient infiniment plus sensible dans un pays étranger , où les ménagemens qu'on doit observer sont plus grands , & où la méfiance de ceux qui ont de l'argent ne l'est pas moins.

Très satisfait de me voir délivré de l'embarras où j'étois , j'allai remercier l'Archev. d'Amida de la promptitude & du succès de ses bons offices. Il ne les fit point valoir , & il me dit au contraire , avec une franchise qui me surprit , (car elle n'est guère pratiquée dans les Cours , par les personnes qui veulent paroître avoir du crédit ,) qu'entre le tems de proposer à Leurs Maj. de m'accorder une gratification , & celui de leur consentement , il ne s'étoit écoulé que celui qui leur avoit été nécessaire pour lire mon billet. » Vous avez vu au surplus , ajouta-t-il , par celui que vous avez reçu de moi , qu'il ne faut ni remercier publiquement L. Maj. de cette grace ,
» ni

» ni encore moins en parler, Ainsi con-
 » tinuez de garder le silence , & mettez
 » vous seulement en état de partir
 » quand on vous avertira. »

Le long séjour qu'on me voyoit faire à la Cour , sans que je parusse songer à retourner à Madrid , devenoit peu à peu matière de spéculation aux Courtisans , & aux Ministres étrangers. Les uns & les autres commençoient à croire , ou qu'il s'agissoit de me donner quelque place considérable en Espagne , ou que la France me fournissoit plus d'occupation que je ne paroissais en avoir. Certains bruits sourds se répandoient aussi , que l'Arch. d'Amida & moi étions dans une grande intelligence : & comme il étoit impossible , malgré les précautions que nous prenions pour cacher les conférences que nous avions de tems en tems ensemble , qu'il ne transpirât quelque chose de ces relations , les curieux , dont les Cours sont remplies , les interprétoient selon leurs différentes idées , & tiroient de mon séjour à la Cour , des conséquences qui excitoient de plus en plus sur mon sujet , l'attention du public. Celle du Comte de Konikseg , à cet égard étoit extrême : & moins il trouvoit dans
 mes

mes discours ou dans ma conduite de-
 quoi confirmer l'opinion qu'il avoit , que
 la France se servoit de moi pour ménager
 ses intérêts en Espagne , plus cet
 Ambassadeur s'appliquoit à percer l'obf-
 curité dans laquelle il étoit persuadé que
 je travaillois. Mais les soins & les pei-
 nes qu'il se donnoit , ne lui procurant
 aucune preuve de la certitude de ses
 soupçons, il crut que le meilleur moyen
 de couper court à toutes les difficultés
 qu'il rencontroit pour connoître ce qui
 me retenoit à la Cour , étoit de le de-
 mander à L. Maj. & à leurs Ministres ,
 & de les engager à s'expliquer sur cet
 article , en leur témoignant , que comme
 il ne paroissoit pas vraisemblable que je
 fusse depuis si long tems en Espagne, sans
 autre dessein que celui d'y voyager , il
 ne pouvoit s'empêcher d'adhérer au ju-
 gement que le public portoit des motifs
 qui m'y retenoient , & de me regarder
 avec ce public comme un Ministre secret
 de la France.

Les fréquentes conférences que le
 Comte de Konikseg avoit avec L. M.
 lui fournissoient toute la facilité possible
 d'obtenir l'éclaircissement qu'il cherchoit
 sur mon compte : Un jour donc qu'il
 leur

leur témoigna son inquiétude sur mon long séjour à la Cour , & sur tous les bruits auxquels il donnoit sans cesse sujet : Elles lui répondirent ; que quoique ces bruits fussent bien mal fondés , ainsi qu'Elles l'en avoient déjà assuré ; il suffisoit néanmoins qu'il en conçût le moindre ombrage , ou qu'il pût déplaire à l'Empereur , pour qu'Elles me fissent dire de prendre le parti de me retirer : & qu'ainsi il pouvoit compter que dans peu je reprendrois le chemin de France. Cette réponse que Leurs Maj. & l'Ambassadeur de l'Empereur entendoient chacun en leur manière , contenta ce Ministre. Il en fit même part à quelqu'un de ses confidens , pour qu'elle ne demeurât point secrète ; & ceux-ci , fidèles à suivre ses intentions , la divulgèrent avec tant de soin , qu'au bout de très peu de jours chacun se dit à l'oreille , que Leurs Maj. devoient incessamment me donner ordre de retourner en France. Cette opinion (comme c'est l'ordinaire dans les Cours) fit aussitôt disparoître la considération avec laquelle j'avois été regardé jusqu'alors , chacun avoit au contraire une attention exacte de m'éviter , & le bon homme

Marquis

Marquis de la Roche même, avec qui j'étois pourtant logé, la pouffoit jusqu'au scrupule.

Une révolution si subite dans ma situation, me causant autant de peine que de surprise, j'écrivis à l'Arch. d'Amida, pour le supplier de m'apprendre ce qui pouvoit avoir donné lieu à ce changement, Leurs Maj. ayant eu la bonté de l'instruire de ce qui s'étoit passé entr'Elles & le Comte Konikseg sur mon sujet, & dans quel sens je devois entendre la réponse qu'Elles avoient faites à ce Ministre, l'Archevêque mit au bas de ma lettre * ces mots latins : *ne timeas*, & *non turbetur cor tuum* ; & puis en Espagnol, de ne pas manquer de me rendre le soir dans le fonds du Chœur de l'Escorial, & non dans la Chapelle du Chapitre, où nous nous trouvions ordinairement, comme je l'ai dit.

Très-curieux de connoître l'espèce de mystère, que le peu de mots de l'Arch. d'Amida m'avoit écrits, ne me dévoiloit qu'imparfaitement; j'allai, quand la nuit fut

* Elle est dans le nombre de celles dont le procès-verbal fait mention.

fut venue , dans une Stalle du Chœur , attendre avec grande impatience , que le Prélat parût , & m'étant avancé vers lui quand je le vis venir , nous sortîmes l'un & l'autre de l'Eglise , & nous passâmes dans un des Cloîtres qui sont auprès du grand escalier. Celui qui nous l'éclairoit s'étant retiré , nous restâmes seuls tous les deux. L'Archevêque me raconta alors , ce que je viens de rapporter de la conversation du Comte de Konikseg , avec Leurs M. & l'occasion qu'Elles avoient prise de faire passer le voyage qu'Elles vouloient que je fisse en France , pour une marque de leur attention pour la Cour de Vienne. Il ajouta , que pour confirmer le Comte de Konikseg dans cette opinion , il falloit que dans peu de jours je me disposasse de retourner à Madrid , & qu'il parût par mes discours dans cette Capitale , aussi-bien qu'à la Cour , jusqu'à ce que je partisse , qu'ayant fait un assez long séjour en Espagne , je songeois véritablement à retourner dans ma patrie. » Peut-être , » me dit-il encore , ferez - vous pour- » tant obligé , avant que nous allions » à Madrid , de faire ici un petit » voya-

30 voyage; mais si Leurs Maj. le jugent
 30 nécessaire, j'aurai soin de vous en
 30 donner avis. Adieu, je viens de vous
 30 prononcer l'Arrêt de votre exil; sou-
 30 tenez-le avec fermeté ». Cela ne sera
 pas fort difficile, Monseigneur, lui ré-
 pondis-je, & je me sens même un si
 grand fonds de charité, que je n'aurai
 sûrement nul besoin de me faire violence,
 pour pardonner à l'Ambassadeur de
 l'Empereur la disgrâce qu'il m'attire :
 ainsi soyez bien persuadé, que suivant
 fidèlement votre avis, je jouerai à mer-
 veille mon personnage, & que je con-
 tribuerai de mon mieux au triomphe du
 Comte de Konikseg.

Les Courtisans malgré toute la péné-
 tration dont ils se piquent, sont très-fa-
 cilement les dupes des Princes, & de
 leurs Ministres, quand ceux-ci jugent
 qu'il est nécessaire de faire répandre cer-
 tains bruits. Je suis convaincu aussi,
 que c'est une espèce d'amusement pour
 les Souverains, de remarquer certains
 hommes, occupés sans cesse du soin sté-
 rile de les étudier, annoncer avec un
 grand air de suffisance & de mystère,
 ce qui souvent est le plus éloigné de la
 vérité. Si mes conjectures à cet égard
 ne

ne font point fausses, je puis dire que ce qui se passa sur mon sujet à la Cour d'Espagne, dans le tems dont je parle, dut plusieurs fois divertir Leurs Majestés; puisque les mêmes choses qui servoient à persuader le public, les Ministres étrangers & principalement le Comte de Konikseg, qu'Elles m'avoient fait connoître qu'il étoit à propos que je retournaſſe en France, m'étoit au contraire une preuve singulière de la confiance dont Elles m'honoroient.

La disposition où étoient les esprits en Espagne, & les apparences qu'il y avoit d'une prochaine rupture avec l'Angleterre, & par conséquent avec la France, rendoient si vraisemblable mon prochain départ, qu'il ne me fut pas difficile de faire croire à toute la Cour, que c'étoit tout de bon que je me dispoſois à retourner en France. S'il reſtoit encore sur ce sujet quelques incrédules, les grands préparatifs de guerre qu'on faisoit de toutes parts en Espagne, achevèrent de les convaincre, que mon séjour dans ce Royaume ne pouvoit plus compâtir avec les raisons qu'on vouloit toujours croire qui m'y avoient attiré. Fidèle, au surplus, à suivre ce
que

que l'Archev. d'Amida m'avoit dit, je n'avois garde de combattre ce préjugé; & je laissai débiter sans peine que la retraite que je méditois, étoit une nouvelle preuve du crédit du Comte de Konikseg. Je souscrivois le premier à cette opinion, & il arrivoit même qu'il m'échappoit de tems en tems dans le discours, quelques réflexions, qu'on pouvoit attribuer au secret dépit que j'en ressentais. Pour éviter néanmoins qu'il ne parût trop vif ou trop marqué; je jugeai qu'il convenoit de rester encore à l'Escorial deux jours, après la conversation que j'avois eue avec le Confesseur de la Reine. Je les passai dans une très-grande solitude: mon départ n'étoit plus un mystère; & il n'y a point de contagion qu'on fuyé avec plus de soin dans une Cour, que la société d'un homme, dont on croit la présence désagréable au Souverain.

Quelque tems avant que je quittasse l'Escorial, le Duc de Bournonville étoit parti pour se rendre à son Ambassade de Vienne, chargé, disoit-on, de projets & de Négociations aussi importantes pour cette Cour-là, que pour plusieurs autres d'Allemagne & du Nord. On accorda

à ce nouvel Ambassadeur , pour le mettre en état de soutenir son caractère avec dignité , douze mille pistoles par an , autant pour son voyage , & trente mille pour son équipage : & comme il se sentoît redevable de tout l'éclat qui l'environnoit , aux bons offices du Comte de Konikseg , & au zèle qu'il montrait d'accroître de plus en plus , quand il seroit à Vienne , l'union de L. M. avec l'Empereur , il avoit fort affecté de manifester ce sentiment à Madrid & sur sa route , & de donner une très-petite idée des ménagemens qu'on auroit désormais en Espagne pour la France , & pour ceux dont cette Couronne se servoit pour travailler à la réconciliation.

Milord Harrington , qui , comme je l'ai dit , étoit parfaitement instruit des moindres particularités qui se passoient en Espagne , m'avertit en ami , qu'on lui écrivoit que le Duc de Bournonville en passant à Pampelune , n'avoit pas manqué d'y parler , comme ailleurs , des grands effets que produiroit bien-tôt l'intelligence qu'il alloit affermir entre Leurs Maj. Imp. & Cath. , & qu'il m'avoit compris assez désagréablement dans ses prophéties , en assurant que j'aurois incessam-

L'ABBE' DE MONTGON. 455
incessamment l'ordre de sortir de Madrid. Ce pronostic d'Almanach ne m'alarma pas beaucoup ; mais je crus cependant devoir prendre quelques mesures, pour empêcher que le Duc de Bournonville, qui passoit à Paris, ne continuât d'y faire mon horoscope comme à Pampelune. Je priai donc l'Archev. d'Amida de considérer, qu'il importoit infiniment au succès de la commission dont j'allois être chargé en France, qu'il ne s'y répandit point des bruits désavantageux sur mon compte ; sur tout par un homme de la considération du Duc de Bournonville, qui, de plus, paroïssoit honoré de la confiance de Leurs Majestés. Le Prélat entra à merveille dans mes raisons, & écrivit au Duc de Bournonville dans le sens dont je l'avois prié.

Je trouvai en arrivant à Madrid, que la nouvelle de mon prochain départ y étoit aussi publique qu'à l'Escurial. Plusieurs personnes de mes amis, ou de ma connoissance, vinrent chez moi pour me dire adieu, persuadées que je devois partir incessamment pour retourner en France ; & dans ce nombre fut Don J. B. de Zuloaga, qui de son côté se dispo-

soit

soit à retourner à Cadix. L'amitié qui
 s'étoit formée entre nous, l'utilité dont
 m'avoit été la sienne, & l'idée bien fon-
 dée que j'avois de sa probité & de sa
 discrétion, ne me permirent point de
 lui cacher tout-à-fait ce qui ce passoit
 sur mon sujet. Je lui appris donc, que
 quoiqu'effectivement j'allasse en Fran-
 ce, mon départ cependant ne devoit
 point être regardé comme un signe que
 Leurs Maj. fussent mécontentes de ma
 conduite, ni que leur ressentiment con-
 tre la France eût augmenté au point de
 ne laisser aucune espérance de le calmer.
 Je retourne dans ma patrie, ajoutai-
 je, parce que Leurs Majestés jugent à
 propos que j'y fasse actuellement un
 voyage, & qu'Elles croient que je
 pourrai y être utile à leur service; & je
 ne fors point de leur Cour pour n'y plus
 revenir. Ainsi, Seigneur Don Juan,
 comme de votre côté les affaires de vo-
 tre Eglise vous rappelleront ici vraisem-
 blablement, je me flatte que notre sépa-
 ration ne fera pas longue; & que l'ab-
 sence ne me fera point perdre une ami-
 tié aussi précieuse que la vôtre. La
 confiance, continuai-je, avec laquelle
 je vous découvre ce véritable motif de

mon

mon départ, doit servir de preuve que je ne mets aucune borne à celle que j'ai en vous : Je fais, Seigneur Don Juan, combien elle est fondée, & avec quelle assurance on peut vous parler ; & vous voyez aussi par ma façon d'agir, le cas infini que je fais de votre prudence & de votre probité.

Don Juan, après m'avoir marqué combien il étoit sensible au procédé que je continuois d'avoir avec lui, ajouta : Que quoiqu'effectivement il eût cru avec le Public, que leurs Majestés m'avoient fait dire de me retirer, il avoit toujours cependant soupçonné, que dans tout ce qui se passoit sur mon sujet, il y avoit quelque mystère ; sur tout depuis qu'il lui étoit revenu, que j'avois à l'Escurial de fréquentes conférences avec l'Archeveque d'Amida ; qu'il apprenoit donc avec beaucoup de satisfaction, que ces conjectures étoient bien fondées. » Mais, » dit-il ensuite, partez-vous, chargé de » la part de leurs Majestés, de faire » quelques ouvertures pour la réconci- » liation, & pour engager la France à » s'unir à Elles & à l'Empereur ? Ces » deux choses ont ici une si grande liai- » son entr'elles, que j'ai peine à croire

» que l'une puisse réussir sans l'autre ;
 » & si vous avez la gloire de rétablir
 » l'intelligence & l'amitié entre les
 » deux Couronnes , soyez assuré , quoi-
 » que vous en puissiez dire , que vous y
 » joindrez aussi celle de former une Al-
 » liance entre ces trois grandes Puissan-
 » ces. «

L'objet de mon voyage en France
 n'ayant alors nul rapport à celui que
 Don Juan croyoit être le véritable , &
 le secret sur cet article là devant être fi-
 dèlement gardé ; je me contentai de ré-
 pondre , que je ne savois point encore
 s'il seroit question ou non , d'entamer à
 Versailles la Négociation dont il me
 parloit , mais que je souhaitois fort d'en
 être chargé , & encore plus de contri-
 buer à une alliance aussi avantageuse à la
 Religion , que l'étoit celle des deux Cou-
 ronnes avec l'Empereur.

Le ressentiment que leurs Majestés
 Catholiques montroient, des démarches
 & des Ecrits de la Cour d'Angleterre ,
 rendoit à Madrid la maison de Milord
 Harrington assez déserte , cependant je
 ne laissois pas de la fréquenter à mon or-
 dinaire. J'avois eu une explication là-des-
 sus avec l'Archevêque d'Amida avant de
 le

le quitter, & il étoit convenu, que pour mieux cacher au Comte de Konikseg & au Public les vûes qu'on avoit de se servir de moi en France, il étoit à propos que je parusse conserver toujours les mêmes liaisons avec Milord Harrington & l'Ambassadeur d'Hollande. Cette permission me donnant donc une entière liberté de les voir, j'allois chez eux fort souvent, & je remarquois tant par leur conversation, que par ce qu'ils vouloient bien me communiquer, que les choses s'aigrissoient de plus en plus entre les deux Lignes de Vienne & d'Hanover. On ne voyoit point cependant, que ce fussent les prétentions que l'une de ces deux Lignes avoit à la charge de l'autre, qui fût le principe de cette animosité : la seule pomme de discorde paroissoit la Compagnie d'Ostende, & la question de savoir, si l'Empereur avoit droit ou non, de l'établir. Cet examen étoit facile à faire; mais les soupçons, les terreurs & les plaintes auxquelles il donnoit lieu, mettoient l'Europe dans un tel mouvement, que l'on avoit tout lieu de craindre, qu'il n'aboutît à y allumer une guerre générale entre les Puissances qui la composent.

L'Espagne qui dissimuloit moins qu'aucune , les projets qu'Elle méditoit contre l'Angleterre , ne doutoit point qu'ils ne fussent approuvés & soutenus par l'Empereur. Dans cette confiance , Elle faisoit , tant en Andalousie que dans d'autres Provinces , des préparatifs qui annonçoient une prochaine rupture ; & comme l'indigence donne toujours de l'humeur , mais principalement envers ceux qui la causent , celle de la Cour de Madrid se manifestoit , non seulement contre l'Angleterre qui arrêtoit les Gallions , mais aussi par contre-coup contre la France & la Hollande , Alliées de cette Couronne : & selon l'inconséquence des démarches qui ont la passion pour principe , c'étoit précisément dans le tems que cette Cour faisoit agir les Nonces , comme je l'ai dit , pour porter Sa Majesté Très-Chrétienne à se détacher de la Ligue d'Hanover.

La première marque publique que la Cour d'Espagne commença à donner de sa mauvaise volonté contre les Alliés d'Hanover , fut une lettre que le Marquis de la Paz écrivit le 3 Novembre aux Ministres Etrangers , & par laquelle , sous le prétexte de vouloir empêcher ,
disoit-

disoit-il , que la contagion qui régnoit dans le Levant , ne fût portée en Espagne ; il déclaroit , que sur les avis que le Roi son Maître avoit reçus , qu'on admettoit dans les Ports de différens Souverains des Vaisseaux venans d'un lieu suspect , Sa Majesté informoit la France , l'Angleterre & la Hollande , que s'il venoit à sa connoissance que ces Puissances reçussent dans les leurs des Vaisseaux ou effets venans des Païs infectés du Levant , ou de ceux où l'on ne prenoit aucune précaution à cet égard , Elle leur interdiroit tout * commerce dans les Domaines & Païs qui lui appartenoient. A cette menace , la Cour de Madrid joignit bien-tôt après quelque chose de plus marqué. Ce fut une Ordonnance † qui tendoit à frustrer la France & l'Angleterre , des avantages qu'Elles retiroient du commerce des draps , & des étoffes de soye qu'Elles faisoient passer en Espagne.

La Hollande ne fut pas traitée plus

V 3 favo-

* Il est facile de remarquer , qu'on cherchoit des raisons pour rompre entièrement le commerce avec ces Puissances.

† *Pièces Justificatives* , No. XXVIII. Tome VI.

favorablement que les deux Couronnes d'Angleterre & de France ; & en attendant qu'il se présentât des occasions plus importantes de mortifier cette République , on faisoit , à ce qu'il parut , avec autant de précipitation que de plaisir , la suivante.

Les Etats-Généraux ayant envoyé une Escadre contre les Algériens , sous les ordres du Vice-Amiral de SOMMERSDYCK ; ceux-ci ne jugèrent point à propos de s'exposer aux suites d'une guerre qui ne pouvoit que leur être funeste , & ils conclurent un Traité de Paix avec les Etats-Généraux , qui fut signé le 8 Septembre 1726. Le Vice-Amiral de Sommersdyck , après avoir terminé heureusement la commission dont il étoit chargé , mit à la voile pour retourner en Hollande , & il dépêcha à *Malaga* le Capitaine WILD , pour y porter au Consul d'Hollande qui y résidoit , le Traité qu'il venoit de conclure avec la Régence d'Alger , afin qu'il l'envoyât à l'Ambassadeur de la République qui étoit à Madrid. Ce Ministre fit part de cette nouvelle à la Cour d'Espagne , & celle-ci fit complimenter l'Ambassadeur sur la conclusion de cette Paix.

Paix. Mais en même tems, jugeant que suivant toute apparence, l'Escadre Hollandoise aborderoit dans quelque Port d'Espagne, Elle envoya ordre aux Commandans des Places Maritimes, d'en faire sortir les Vaisseaux Hollandois dès qu'ils y feroient entrés. Deux ou trois d'entr'eux étant donc venus dans le Baye de *Cadix*, le Gouverneur de la Ville écrivit au Capitaine *Elias*, qui commandoit ces trois Vaisseaux, la lettre suivante, par laquelle on verra que la Cour d'Espagne ne dissimuloit point les motifs qui l'avoient déterminée à faire cette démarche.

MONSIEUR,

L Es Seigneurs Etats-Généraux des Provinces-Unies des Païs-Bas, ayant résolu, il y a quelques années, d'envoyer une Escadre contre les Corsaires d'Alger; Sa Majesté ordonna d'admettre dans les Ports les Vaisseaux de cette Escadre, avec permission d'y acheter, non seulement les vivres, mais aussi tout ce qui pourroit contribuer à l'exécution de leur entreprise: mais la guerre étant terminée avec les Algériens, par

*la conclusion de la Paix entre cette Régence & les Seigneurs Etats-Généraux ; Sa Majesté vient d'ordonner de ne plus permettre , sous quelque prétexte que ce soit , à cette Escadre ou autres Vaisseaux armés en guerre , d'entrer dans aucun des Ports de sa domination. Je vous communique ces ordres , * afin que faisant attention aux circonstances , & que je n'ai point le pouvoir de vous souffrir plus long-tems dans cette Baye , vous ayez à vous retirer incessamment avec le reste de ladite Escadre. Je suis , &c.*

A Cadix le 4 Novembre 1726.

Signé , Don Antonio ALVARES DE BOHORQUES.

Quoiqu'on ne s'embarassât plus guères à Madrid , comme on voit , de garder certaines bienséances avec les Puissances de la Ligue d'Hanover , les Négociations , pour en détacher la France , ne laissoient pas d'y aller toujours leur train , aussi bien qu'à Vienne , par
l'entré-

* Ils étoient manifestement contraires à l'Article 20 de la paix d'*Utrecht*.

l'entremise des Nonces ; & la Cour d'Espagne , qui alors ne doutoit jamais de rien , attendoit de grands fruits de leurs bons offices. Ce qui contribuoit à donner cette espérance , étoit l'idée dont on flattoit leurs Majestés Catholiques , que le Cardinal de Fleury ne pourroit se dispenser d'entrer dans les raisons qu'Elles avoient de se plaindre de l'envoi d'une Escadre Angloise aux Indes , par le préjudice considérable que causoit au Commerce des François , le retardement de l'arrivée des Gallions. Les mêmes personnes supposoient qu'il étoit très-possible , de faire regarder à ce Cardinal la démarche des Anglois , comme un véritable manque de bonne foi , & de le disposer par-là à rompre , ou au moins à diminuer beaucoup , l'étroite intelligence de la France avec l'Angleterre.

Pour fortifier encore cette opinion , on faisoit considérer à leurs Majestés Catholiques , que les diverses tentatives de l'Empereur , pour entamer une Négociation particulière avec la France , sembloient préparer les esprits dans ce Royaume à favoriser ce changement , puisqu'elles contribueroient à dissiper les

soupçons que les Ministres du Roi Très-Chrétien paroissent avoir des desseins de Sa Majesté Impériale. Cet obstacle levé, disoit-on, la confiance que l'Empereur marquera ensuite à la France, en l'invitant de se rendre médiatrice des différens qu'il a avec les Puissances Maritimes, ne peut manquer d'engager cette Couronne à ne point rejeter de semblables avances, dont Elle verra d'ailleurs que dépend sa réconciliation avec l'Espagne.

Pour donner encore plus de poids à ce raisonnement & à ces espérances, on débitoit comme un fait certain, que l'Abbé * GUALTIERI qui venoit porter la Barete au nouveau Cardinal de Fleury, étoit chargé par le Pape, d'appuyer fortement à Versailles les démarches des Nonces; de solliciter cette Eminence à travailler à réunir les Princes Catholiques, & à donner par cet ouvrage un
nou-

* Il arriva à *Paris* le 27 Octobre 1726, & le 30 il fut à *Fontainebleau*, y porter la Barete au nouveau Cardinal de FLEURY, à qui le Roi fit la Cérémonie de la donner le 5 Novembre. On trouvera au Tome VI. *Pièces Justificatives*. No. XXIX. le compliment que ce Cardinal fit ensuite à Sa Majesté.

nouveau lustre à sa Dignité, à son Ministère, & à son zèle pour l'Eglise. Enfin, les secrets partisans que le Cardinal de Fleury avoit à Madrid, désirant ardemment qu'un renouvellement d'intelligence entre ce Ministre & leurs Majestés Catholiques, leur procurât le moyen de jouer un rôle considérable, assuroient positivement; que toute la Nation Française souffroit impatiemment, de voir préférer l'alliance de l'Angleterre à celle de l'Espagne; que le Cardinal de Fleury, secrettement attaché à leurs Majestés Catholiques, avoit les mêmes sentimens, & se prêteroit par conséquent volontiers aux expédiens que les Nonces lui proposeroient pour réunir les deux Couronnes, dès qu'ils ne l'exposeroient point à manquer trop visiblement à la bonne foi envers l'Angleterre.

Ces diverses réflexions, que ceux qui vouloient plaire en Espagne, faisoient passer pour très-judicieuses & très-solides, flattoient beaucoup leurs Majestés Catholiques. Elles attendoient avec impatience d'apprendre l'effet qu'auroit produit la lettre que le Nonce Aldobrandini, qui résidoit à leur Cour, avoit écrite à Mr. Mascei, Nonce à Paris; &

comptant presque d'avance qu'il seroit conforme à leurs désirs, Elles se faisoient un plaisir sensible de voir l'Angleterre exposée, sans presque aucun Allié, à toutes les suites de leur ressentiment. Il s'en falloit cependant beaucoup qu'on fût disposé en France à favoriser ce projet, & à se séparer de la Ligue d'Hanover. On y regardoit au contraire comme très-suspect, tout ce qui partoît des deux Cours de Vienne & de Madrid, & les ouvertures qui venoient de leur part pour prévenir la guerre, comme des ruses qui ne tendoient qu'à gagner du tems, pour se mettre mieux en état de l'entreprendre & de la soutenir, & pour jeter quelque méfiance entre la France & l'Angleterre afin de les désunir.

Cette idée où l'on étoit également à Versailles & à Londres, redoubloit l'attention qu'on y avoit de se communiquer fidèlement ce qui pouvoit donner lieu à une telle mésintelligence. Mr. *Horace* WALPOLE, surveillant fort assidu du Cardinal de Fleury, avoit grand soin d'éclairer de près toutes ses démarches : & quoique le Cardinal eût un penchant singulier à se concilier secrètement tous les partis, & à se servir pour cela de cer-

certain Agents subalternes, dont il pût sans risque avouer ou désavouer les menées; comme il ne craignoit rien tant que d'être surpris dans ces routes souterraines, & que d'ailleurs ce qui se passoit par le canal des Nonces ne pouvoit être susceptible de cette mystérieuse obscurité, il communiqua la lettre de Mr. Aldobrandini à Mr. Horace Walpole, & il se fit en même tems un mérite auprès de ce Ministre & du Roi d'Angleterre, de ne leur laisser rien ignorer sur cet article.

L'unique but où tendoit la lettre du Nonce d'Espagne, étoit d'engager le Roi Très Chrétien à rompre, non seulement l'Alliance qu'il avoit faite avec l'Angleterre, mais même à se déclarer contre cette Couronne. Cette proposition achevant de faire connoître à Mr. Horace Walpole toute l'étendue du ressentiment de l'Espagne contre Sa Majesté Britannique, il jugea en Ministre habile; que le meilleur moyen de le rendre inutile, étoit de se servir avec tant de dextérité de l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit du Cardinal, qu'il pût l'engager d'ôter lui-même toute espérance à leurs Majestés Catholiques de détacher

cher la France de ses Alliés , à leur devenir par conséquent entièrement suspects , & à s'imposer la nécessité de rompre entièrement les secrettes liaisons qu'il conservoit toujours avec la Cour de Madrid.

Pour exécuter ce projet , Mr. Horace Walpole qui connoissoit à merveille le caractère timide & irrésolu du Cardinal , & combien ce Ministre étoit susceptible de vanité , commença par faire l'éloge de la bonne foi & de la droiture qu'on remarquoit dans tout ce qui partoît de lui , & qu'il venoit de prouver encore par la communication des Lettres du Nonce d'Espagne. Il pria ensuite le Cardinal de considérer , que plusieurs Puissances considérables de l'Europe sembloient attendre d'être instruites de la résolution qu'il prendroit au sujet des deux Traités d'Hanover & de Vienne , pour y conformer la leur. Il ajouta , que le Roi son Maître avoit toujours constamment rejeté les différentes propositions que les deux Cours de Vienne & d'Espagne avoient faites à ce Monarque , par la haute idée qu'il avoit de la fidélité de Sa Majesté Très-Chrétienne à obser-

ver

ver les Traités : que par les justes mesures qu'il avoit prises pour faire avorter , dans le Nord comme dans le Sud , les desseins de ces deux Cours , il avoit procuré à la France , & même à l'Europe entière, la conservation de la tranquillité dont elles jouissoient : que Sa Maj. Brit. après un tel service , avoit donc droit de compter sur les assurances réitérées que le Cardinal lui avoit données en entrant dans le Ministère, & tout nouvellement encore ; que le Roi de France ne se départiroit jamais de l'Alliance qu'ils avoient contractée ensemble ; qu'Elle étoit aussi persuadée que ces assurances étoient sincères , & que par conséquent Sa Majesté Très-Chrétienne ne se laisseroit point gagner par toutes les propositions artificieuses que les deux Cours de Vienne & de Madrid faisoient sans cesse , pour parvenir à leurs fins particulières : Que lui Ambassadeur , supplioit enfin son Eminence , de considérer que les vûes de ces deux Cours étoient aussi contraires au bonheur de la France qu'à celui de l'Angleterre , & qu'elles tendoient uniquement à vouloir dominer sur toutes les autres Puissances de l'Europe. Mr. Walpole , pour mieux arriver à son but ,
dit

dit encore au Cardinal ; que quoique le désir que son Eminence avoit de réconcilier les deux Couronnes, fût aussi louable que le soin qu'Elle se donnoit à ce sujet , il la prioit néanmoins de faire attention , que bien loin que la Cour de Madrid répondît à un procédé si généreux , Elle ne paroissoit au contraire occupée qu'à susciter de toutes parts des ennemis à la France , & qu'à faire répandre des bruits dans toute l'Europe , tendants à détacher les Alliés de cette Couronne : Que quoique son Maître fût très-persuadé de la fausseté de ces bruits , ils ne laissoient pas cependant de trouver créance dans quelques esprits brouillons du Parlement d'Angleterre , & de donner lieu à des soupçons très-contraires aux intérêts de Sa Majesté Britannique & au bien des affaires générales : que les mêmes bruits tenoient aussi en suspens les Puissances qui étoient disposées à accéder au Traité d'Hanover , & favorisoient par conséquent infiniment les vûes des Cours de Vienne & de Madrid : qu'il convenoit donc d'en faire connoître la fausseté par quelque démarche qui ne parût point équivoque , & qui , devenant publique , servît de preuve que la

France

France étoit fermement résolue d'agir en tout , & par tout , de concert avec ses Alliés ; & un mot , de faire avec eux cause commune.

Le Cardinal , qui ne pouvoit se départir de l'idée qu'il avoit que par la disgrâce du Duc de Bourbon , le principal obstacle à la réconciliation étoit levé , auroit bien voulu que l'Ambassadeur d'Angleterre , rendant ses sollicitations moins pressantes , lui laissât le tems & la liberté de se servir de la médiation des Nonces , pour entamer une Négociation réglée avec la Cour d'Espagne , sans que l'Angleterre pût s'en offenser. Mais c'étoit précisément ce que Mr. Walpole vouloit empêcher ; & comme le Cardinal craignoit de son côté qu'en continuant de ménager l'Espagne , il ne tombât dans l'inconvénient de se voir trahi par cette Couronne , & abandonné par celle d'Angleterre ; forcé de prendre un parti , il choisit celui de se tenir attaché à la Ligue d'Hanover , sur la fidélité de laquelle il crut devoir d'autant plus sûrement compter , qu'elle se trouvoit dans une dépendance absolue de la France.

Cette résolution étant donc prise , le Cardinal réitéra à Mr. Walpole les assurances

474 MEMOIRES DE MR.
rances qu'il avoit déjà souvent données ;
d'agir en tout de concert avec le Roi
d'Angleterre , de soutenir hautement les
intérêts de ce Monarque ; & en un mot,
de ne laisser aucune espérance à la Cour
d'Espagne , de faire changer de senti-
ment au Roi Très-Chrétien.

Afin de prouver après cela par des ef-
fets la sincérité de ses promesses , le Car-
dinal convint avec l'Ambassadeur d'An-
gleterre , que le Comte de Morville écri-
roit au Nonce , conformément à ce qu'ils
venoient de projeter. Voici la lettre de
ce Secrétaire d'Etat au Ministre de Sa
Sainteté, du 17 Octobre 1726.

MONSIEUR ,

*Ayant communiqué à l'Ambassadeur
d'Angleterre la lettre que Votre Ex-
cellence a reçûe du Nonce en Espagne , il
nous a dit qu'il n'avoit aucune nouvelle
de ce que l'Amiral Hosier avoit fait en
Amerique ; mais que tout ce qu'il pouvoit
apprendre là-dessus , étoit , que puisque Sa
Majesté Catholique demandoit une prom-
pte satisfaction de ces prétendues hostili-
tés , dont il ne savoit rien , il ne pouvoit se
dispenser de donner à connoître , que Mr.
Stan-*

Stanhope s'étant plaint à Sa Maj. Cath. de l'affront fait en Espagne à l'Ambassadeur & aux Sujets de Sa Maj. Britannique, il n'avoit pû obtenir jusqu'à présent, non seulement la réparation exigée, mais même une réponse cathégorique; que les Espagnols étoient les premiers qui avoient violé la foi des Traités en plusieurs occasions, ainsi que cela étoit démontré dans ce Mémoire délivré au Ministère Espagnol par le Colonel Stanhope; qu'il écriroit à sa Cour pour l'informer du contenu de la lettre du Nonce en Espagne, & qu'il nous communiqueroit la réponse.

C'est pourquoi Sa Majesté, qui ne veut rien faire que de concert avec le Roi de la Grande-Bretagne & ses Alliés, a jugé à propos d'attendre ce que ce Prince répondra au contenu de la lettre de Mr. Aldobrandini. Mais Elle voit en même tems avec chagrin, que le Roi Catholique, au lieu d'avoir recours aux moyens pacifiques, menace de faire la guerre, & s'exprime en des termes si outrageans contre le Ministère Anglois, qu'il semble que son dessein est de forcer les Anglois à en venir à une rupture dont les suites seroient, que malgré les sincères intentions de Sa Majesté pour le maintien de la paix en Euro-

pe, Elle se trouvera obligée d'assister ses Alliés, qui lui demanderont les secours qu'Elle s'est engagée de leur fournir en cas qu'ils soient attaqués. Cependant Sa Majesté est toujours très-disposée à entrer dans toutes les voyes raisonnables d'accommodement ; & Elle persistera dans ces sentimens, tant qu'Elle ne sera pas forcée d'y renoncer, pour satisfaire à ses engagemens. Je suis, &c.

La copie de cette lettre ayant été envoyée en Angleterre, on approuva beaucoup la conduite qu'avoit tenu Mr. Walpole, pour déterminer le Cardinal à la faire écrire. Les ennemis du gouvernement en ce pais-là, avoient tâché d'exciter la méfiance du public sur les suites de l'étroite Alliance qu'on avoit faite avec la France, par quantité de bruits qui tendoient à faire regarder le Cardinal de Fleury, comme un partisan secret de la Cour d'Espagne. Le Ministère Anglois eut grand soin de répandre la lettre du Comte de Morville, & de faire appercevoir par ce moyen la fausseté de ces suppositions, & les bonnes intentions du Cardinal. Pour engager au reste de plus en plus celui-ci, à rejeter avec fermeté les

les propositions de la Cour d'Espagne , & pour le réduire à s'ôter tout-à-fait lui-mêmes les moyens d'entretenir aucune liaison avec elle sans la participation de l'Angleterre, on adressa à Mr. Walpole une copie du Mémoire qu'on envoyoit à Mylord Harrington en Espagne, dont cet Ambassadeur devoit se servir dans la réponse qu'il feroit à la lettre du Marquis de la Paz : & on enjoignit en même tems à M. Walpole , qu'en communiquant cette pièce au Cardinal de Fleury il en prît occasion de solliciter ce premier Ministre, à soutenir ce qu'elle contenoit par une nouvelle lettre.

Il ne fut pas difficile à Mr. Walpole d'exécuter la commission qu'on lui donnoit. Il avoit par son assiduité , subjugué, pour ainsi dire, le Cardinal ; & indépendamment de cela, la lettre du Comte de Morville annonçoit d'avance la démarche que le Ministre Anglois souhaittoit qu'on fît. La proposition de celui-ci ne trouva donc aucune résistance de la part du Cardinal. Ainsi après avoir fait part à cette Eminence, & au Comte de Morville, du Mémoire qui étoit venu d'Angleterre, ce dernier écrivit au Nonce la lettre suivante.

MON-

A Fontainebleau ce 11 Novemb. 1726.

MONSIEUR,

*V*Otre Excell. a vu, par la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire le 17 du passé, les raisons qui empêchoient S. M. de répondre cathégoriquement à la proposition qu'on avoit conseillé au Roi d'Espagne de faire à Sa M. de se déclarer contre le Roi de le Grande Bretagne ; sous prétexte que ce Prince, ayant le premier rompu la paix par les prétendues hostilités commises par l'Amiral Hosier en Amérique, la simple Alliance défensive que Sa M. avoit faite avec l'Angleterre & autres Puissances, ne pouvoit subsister.

Quoique j'aye déjà représenté à Votre Excell. une partie des griéfs que M. Walpole a allégué au Roi son Maître contre la Cour de Madrid, Sa M. a néanmoins jugé à propos de s'en informer plus particulièrement, afin de ne rien faire qu'après une mûre & sérieuse délibération ; sur quoi le Roi de la Grande Brétagne a fait communiquer à Sa M. le Mémoire qu'il envoyoit à Mr. Stanhope, contenant une exacte déduction de tout ce qui s'est passé depuis

L'ABBE' DE MONTGON. 479
depuis le *Traité de Vienne*, & paroissant
qu'on n'y a rapporté que des informations,
que le *Roi de la Grande Bretagne* assure
avoir entre les mains.

Je ne dois pas cacher à *Votre Excell.*
que le *Conseil de Sa M.* fut extrêmement
surpris à la vue des preuves, par lesquelles
Sa M. Britannique démontre que la *Cour*
d'Espagne est la première, qui, par ses pro-
cédures précédentes a fait une brèche à la
paix de l'*Europe*, & que c'est ladite *Cour*
qui a donné naissance à la crainte & à la
méfiance, qui sont capables d'allumer une
nouvelle guerre, à moins que l'équité & la
piété du *Roi Cath.* n'y appliquent les remé-
des nécessaires.

Je ne dois pas non plus cacher à *V. Ex-*
cell. que *Sa M.* est réellement réquise d'exé-
cutter les engagemens qu'Elle a contractés
avec le *Roi de la Grande Bretagne*, parce
que la sûreté de son Gouvernement, aussi-
bien que celle de ses Sujets, est actuelle-
ment attaquée par des projets dont il a les
preuves, mais qu'il a différé de produire,
uniquement dans l'espérance que l'on pour-
roit procurer une réconciliation générale,
qui pût dissiper tous les différens, capables
d'allumer une nouvelle guerre.

C'est dans cette vue que le *Roi* a fait
tous

tous ses efforts , pour établir une étroite & bonne intelligence entre les Cours de France & de Madrid ; & S. M. n'a pas honte d'avouer, qu'Elle n'a point cessé de faire les plus tendres & les plus vives instances pour l'obtenir. S. M. croyoit qu'Elle pouvoit raisonnablement se flatter , que le bon cœur du Roi Cath. sa tendresse pour le Roi son neveu , & toutes preuves de zèle & de respect qu'il a reçu de toute la Nation Française , l'auroient facilement disposé à une réconciliation si juste & si naturelle , cependant Sa M. est contrainte d'avouer , qu'elle n'a reçu du Roi son Oncle que des refus , & les plus fortes marques d'une parfaite animosité.

Ce qu'il y a encore de plus surprenant , c'est que dans le tems que le Roi d'Espagne épuise tout l'or & l'argent de son pays , pour fournir des subsides immenses à une Puissance étrangere , il se trouve redevable de plus de 80 millions à la France , pour les secours que LOUIS XIV. lui a fournis par terre & par mer , pour affermir ce Prince sur le Trône d'Espagne ; & après tout cela , est-il possible de se persuader , que le Traité de Vienne ne soit que défensif ? Mais sans vouloir rappeler ici à S. M. C. les obligations qu'elle a à une Nation , qui
ne

ne se repentira jamais , d'avoir sacrifié ses biens & son sang pour un Prince du Sang de ses Rois , & , s'arrêtant seulement à ce qui concerne les Alliés de Sa M. dont les intérêts ne lui tiennent pas moins à cœur que les siens propres , je prie Votre Excell. de remarquer , que Sa M. indépendamment du Traité d' Hanover , s'étoit déjà engagée par les Traités de la Triple & de la Quadruple Alliance , de secourir le Roi de la Grande Bretagne , en cas qu'il fût troublé dans ses Domaines , & de soutenir la République d' Hollande dans les droits qu' Elle a obtenus par le Traité de Munster , dont Elle a toujours été en possession , & que le Roi d' Espagne même a reconnu être certains & incontestables.

Si S. M. C. a depuis changé de sentiment , & si elle a jugé à propos de s'engager à maintenir la Compagnie d' Ostende , qu' Elle avoit jugé peu de tems auparavant être établie injustement , & contre les engagements de la Couronne d' Espagne ; Sa M. n'a aucune raison de suivre son exemple : & la fidélité avec laquelle le Roi de la Grande Bretagne a observé tous les points de l' Alliance contractée avec la France , oblige Sa Majesté à n'être pas moins fidèle de son côté.

C'est pourquoi Sa M. juge , qu' Elle est obligée de se joindre à ses Alliés , pour demander à la Cour d'Espagne satisfaction sur plusieurs griefs dont ils se sont déjà plaints ; & de déclarer à Sa M. Cath. que si , sous prétexte de ce qu'on dit avoir été entrepris en Amérique par l' Amiral Ho-fier , ou pour quelqu'une des raisons alléguées à M. Stanhope par le Marquis de la Paz , dans sa lettre du 30 Sept. dernier , Elle juge à propos d'en venir à une rupture avec le Roi de la Grande Bretagne , ou avec les autres Alliés de la France ; Sa M. ne peut se dispenser , suivant ses engagements , de les assister & défendre contre toutes les Puissances qui les attaqueront , & de faire avec eux une cause commune. Rien ne peut véritablement causer plus de peine à Sa Maj. que d'être obligé d'en venir à cette extrémité ; & Elle conjure le Roi Cath. de pésér murement les suites funestes d'une guerre , qui ne peut être attribuée qu'au refus opiniâtre de Sa M. C. d'entrer dans aucune des mesures qui auroient pû procurer la réconciliation des deux Couronnes.

Lorsque Votre Excell. enverra à Madrid la réponse que j'ai ordre de vous remettre , vous ne pouvez donner de trop fortes

fortes assurances, de la tendre amitié que Sa Maj. conserve pour le Roi son Oncle, & du sincère désir qu'Elle a, de concourir à un accommodement général, de concert avec ses Alliés. Je suis &c.

Tout ce que contenoit cette lettre, avoit été concerté entre le Cardinal & Mr. Wapole, dans la ferme persuasion, que le Nonce l'enverroit en Espagne. Mais pour faire encore mieux sentir à L. M. Cath. l'étroite union & la fidèle correspondance du Roi Très-Chret. avec le Roi de la Grande Bretagne, on jugea à propos d'envoyer à Mr. Wapole une copie de la lettre qu'on vient de lire. LeComte de Morville fut encore chargé de ce soin ; voici sa lettre à l'Ambassadeur d'Angleterre.

A Fontainebleau le 11 Novemb. 1726.

MONSIEUR,

QUoique Sa M. eût déjà été informée en général des griefs du Roi de la Grande Bretagne, Elle en a eu néanmoins une connoissance plus étendue & plus particulière, par le Mémoire que Votre Ex-
X. 2 cellence

lence a communiqué ici , & qui a été envoyé à M. Stanhope , pour en former la réponse demandée de la part de la Cour de Madrid.

Je puis réitérer ici à V. Excell. les assurances que le Roi a fait faire si souvent au Roi de la Grande Bretagne , de la résolution où est Sa M. d'accomplir tous ses engagemens , dans toute leur étendue , & qu'Elle regardera comme fait à Elle-même, tout ce qui sera entrepris contre le Roi de la Grande Bretagne , & ses autres Alliés. Mais pour donner une preuve plus particulière à ce Prince de la confiance de Sa M. & du concert avec lequel Elle a résolu d'agir , en tout ce qui concerne les intérêts communs ; il a plu à Sa M. de m'ordonner , d'envoyer à Votre Excell. une copie de sa réponse à la Cour de Madrid , qui sera envoyée par le Nonce Mascei. Le Roi de la Grande Bretagne verra par là, que Sa M. persiste dans la demande d'une entière satisfaction pour ses Alliés , & qu'Elle ne laisse pas le moindre doute au Roi d'Espagne , que si (sous le prétexte de ce qu'on avance avoir été commis en Amérique par l'Amiral Hosier , ou par quelqu'une des raisons alléguées à M. Stanhope par le Marquis de la Paz , dans sa lettre

du

du 20 Septembre) le Roi de la Grande Bretagne ou ses autres Alliés sont attaqués ou molestés , Sa M. est résolue d'en faire cause commune avec eux, & de les assister, conformément aux engagements dans lesquels Elle est entrée, & dont Elle déclare qu'Elle ne se départira jamais. Ainsi V. Excell. peut assurer le Roi votre Maître, qu'il n'arrivera à cet égard aucun changement, en aucun tems, ni sous quelque prétexte que ce puisse être. Je suis &c.

L'Ambassadeur d'Angleterre, très-satisfait d'avoir fait prendre au Cardinal des engagements aussi forts, que ceux que contiennent les lettres que je viens de rapporter, & de lui avoir en même tems ôté la facilité d'entretenir toute relation clandestine avec la Cour d'Espagne, informa Milord Harrington du succès de ses démarches ; & après avoir adressé à ce Ministre les Pièces ci-dessus, tranquille sur ce qui se passeroit désormais en France, il partit pour se rendre à Londres afin d'y recevoir les applaudissemens, que sa sage & prudente conduite méritoit.

La Cour d'Espagne, qui ne doutoit point, que les propositions qu'Elle avoit

faites à celle de France, par l'entremise des Nonces, ne dussent déterminer le Cardinal de Fleury à rompre avec l'Angleterre, fut étrangement surprise, lorsque Mr. Aldobrandini vint à l'Escurial, rendre compte de ce que Mr. Mascei lui écrivoit. Le ressentiment le plus vif contre le Cardinal de Fleury, succéda à l'idée qu'on avoit donnée à L. M. C. de son zèle pour leurs intérêts. Elles ne dissimulèrent point non plus, à quel point Elles étoient blessées des expressions dont s'étoit servi le Comte de Morville, dans sa Lettre à Mr. Mascei. Il n'en fallut pas davantage aux Courtisans, pour assurer que ce Ministre, vendu à la Couronne d'Angleterre, avoit poussé sa reconnoissance & son attachement pour Elle, jusqu'à oublier totalement, en sa faveur, les égards & le respect qu'il devoit à S. M. C.

Milord Harrington, qui avoit des Espions jusques dans l'intérieur du Palais, fut bien-tôt instruit de l'effet qu'avoient produit les Lettres que Mr. Aldobrandini étoit allé communiquer à Leurs M. Comme je continuois, depuis mon retour à Madrid, de le voir à mon ordinaire, & qu'il m'avoit fait part de ce
que

que Mr. Walpole lui avoit écrit ; il m'apprit aussi l'aigreur & l'agitation qu'on voyoit dans les esprits à l'Escorial. Mais bien loin d'en craindre les suites , il me parut au contraire très - content de la sensibilité que la Cour d'Espagne marquoit , d'avoir perdu toute espérance de détacher la France de la Ligue d'Hanover. » On a pris enfin , *me dit-il* , le » véritable moyen de rendre inutile tous » les projets qu'on formoit ici , & à » Vienne , pour faire regarder cette Ligue , comme étant à la veille de se » diviser , & pour faire cesser les bruits » qu'on répandoit à cet égard de tous » côtés. Les relations que le Cardinal de » Fleury entretenoit avec cette Cour , » quoique bonnes dans leur principe , » commençoient cependant à tirer à » conséquence , & à favoriser autant les » vûes de l'Empereur , qu'elles étoient » contraires aux mesures que prend le » Roi mon Maître , pour engager quelques Puissances du Nord & de l'Italie , à accéder au Traité d'Hanover. » Il étoit donc tems de faire voir à ces » Puissances , que le Cardinal agit de » bonne foi avec nous ; & je ne doute » point , que quand la démarche qu'il

» vient de faire parviendra à leur con-
 » noissance, elle ne contribue beaucoup
 » à leur faire prendre une résolution fa-
 » vorable ».

Milord Harrington me parla ensuite de la Lettre qu'il venoit d'écrire au Marquis DE LA PAZ, sur le Mémoire qu'on lui avoit envoyé de sa Cour : & comme il m'en donna une Copie, j'ai crû convenable de la placer parmi les *Pièces Justificatives*, Tome VI.*, pour servir de preuve à plusieurs faits, dont j'ai eu occasion de parler.

Cette Lettre arriva à l'Escorial, presqu'en même tems que Mr. Aldobrandini avoit été y communiquer celles que j'ai rapportées. Elle acheva de mettre le comble au ressentiment de la Cour d'Espagne, contre la France & l'Angleterre. Les reproches (véritablement un peu crûs) que ces deux Couronnes faisoient de concert à L. M. C., d'avoir manqué de bonne foi & de fidélité dans l'observation des Traités, leur parurent si injurieux, qu'Elles prirent la résolution de s'en procurer une satisfaction éclatante.

* No. XXX.

éclatante. Mais comme il étoit bien difficile qu'Elles exécutassent seules un tel projet, le Marquis de la Paz eut de fréquentes conférences avec le Comte de Konikseg, pour l'engager à solliciter vivement l'Empereur d'entrer dans les vûes de L. M. C. & d'y faire entrer, s'il étoit possible, les Puissances de l'Empire & du Nord.

Tant de vivacité ne plaisoit guere au Ministre Impérial. Il voyoit à la vérité avec plaisir, la réconciliation des deux Couronnes s'éloigner de plus en plus, & sa Cour, par conséquent, toujours en état de profiter des libéralités de l'Espagne: mais il savoit en même tems, que l'Empereur, en Prince sage, ne vouloit point allumer une guerre dans l'Europe, qui ne pouvoit que lui devenir fatale. Les réponses qu'il faisoit au Marquis de la Paz, ne répondant donc point à l'attente ni aux désirs de Leurs Majestés Catholiques, il parut sur la fin du voyage de l'Escurial, que le crédit & l'ascendant que la Cour de Vienne avoit acquis sur celle d'Espagne, souffroit quelque diminution. Le Comte de Konikseg, qui remarquoit ce changement de plus près que personne, mais
qui

qui vouloit le cacher au public , jugea à propos , pour se donner le tems d'attendre de nouvelles instructions de sa Cour , d'aller à Madrid , sous le prétexte des préparatifs de son entrée , qui étoit fixée au retour prochain de L. M. dans cette Capitale.

La circonstance de son départ , & du refroidissement qu'on témoignoit pour la Cour Impériale , rendant apparemment celle d'Espagne moins scrupuleuse , sur tout ce qui pouvoit donner quelque ombre à ce Ministre , l'Archev. d'Amida m'écrivit de revenir à l'Escorial : & dès la première visite que je rendis à ce Prélat , il m'apprit que Leurs Maj. C. vouloient me parler , & que suivant toute apparence , ce feroit le lendemain qu'Elles me feroient cet honneur. Mon retour à la Cour , précisément dans le tems que l'Ambassadeur de l'Empereur venoit d'en partir , donna lieu à beaucoup de raisonnemens. Il s'y disoit à l'oreille qu'on commençoit à découvrir que la Cour de Vienne ne songeoit qu'à amuser & qu'à tirer de l'argent : & comme le public ne pouvoit se défaire de l'idée , que j'étois secrètement chargé de ménager les intérêts de la France ,
les

les uns soupçonnoient que j'étois venu à l'Escorial pour tâcher de mettre à profit une pareille découverte ; & d'autres , que c'étoit au contraire pour prendre congé de Leurs Majestés. L'attention & la curiosité des Courtisans , pour découvrir le véritable sujet de mon voyage , augmentèrent bien davantage , lorsqu'ils furent que j'avois eu l'honneur de parler en particulier à L. M. : mais comme toutes leurs observations portoient à faux , ils restèrent toujours dans la même incertitude.

Ce fut la veille que la Cour devoit retourner à Madrid , que le Marquis de la Roche eut ordre de m'avertir de me rendre le soir chez Leurs Majestés , & qu'il m'introduisit dans leur cabinet à leur retour de la chasse. L'objet qui donnoit lieu à cette Audience , aussi intéressant pour le Roi & la Reine d'Espagne , qu'il étoit flatteur pour moi , m'annonçoit d'avance l'agrément avec lequel elle se passeroit , & je ne fus point trompé dans mon attente. Ce Prince & cette Princesse me parlèrent avec autant de confiance que de bonté , sur le choix qu'ils avoient fait de moi , pour me charger de la commission importante & délicate

licate dont il s'agissoit , & ils parurent m'écouter avec la même disposition ; quand je leur exposai ce que je me proposois de faire en France , pour exécuter leurs ordres.

Le Roi me dit ensuite , *qu'il me feroit remettre un Ecrit , qui m'autoriseroit suffisamment* , comme je le souhaitois , pour agir selon ses vûes , avec un chiffre , pour pouvoir lui rendre compte en sureté de mes démarches. Et sur ce que je répliquai alors , qu'à l'égard de ce chiffre , je le suppliois de trouver bon que j'en composasse un moi-même , qui seroit aussi simple qu'inintelligible à tout autre qu'à S. M. ; Elle agréa ma proposition , & Elle me dit , *qu'on me feroit savoir quand il seroit à propos je que lui fisse présenter ce chiffre.*

Le Roi & la Reine , après m'avoir expliqué leurs intentions , renouvelèrent les assurances de bienveillance & de bonté qu'ils m'avoient d'abord données , & comme je me baissois pour leur baiser la main , & pour me retirer , la Reine me dit : » Vous allez dans un pays où
 » je sai qu'on ne m'aime guère ; mais
 » jugez vous-même si c'est avec raison : on nous envoie un Courier ,
 » pour

» pour nous apprendre , que dès que ma
 » fille auroit sept ans accomplis , on cé-
 » lébreroit ses fiançailles avec le Roi
 » de France ; & le Courier suivant nous
 » apprend qu'on la fait partir pour reve-
 » nir ici. Est-il surprenant que le Roi
 » & moi ayons été offensés d'un pareil
 » procédé ? & le plus simple particulier
 » qui en éprouveroit un pareil , y feroit-
 » il insensible ? »

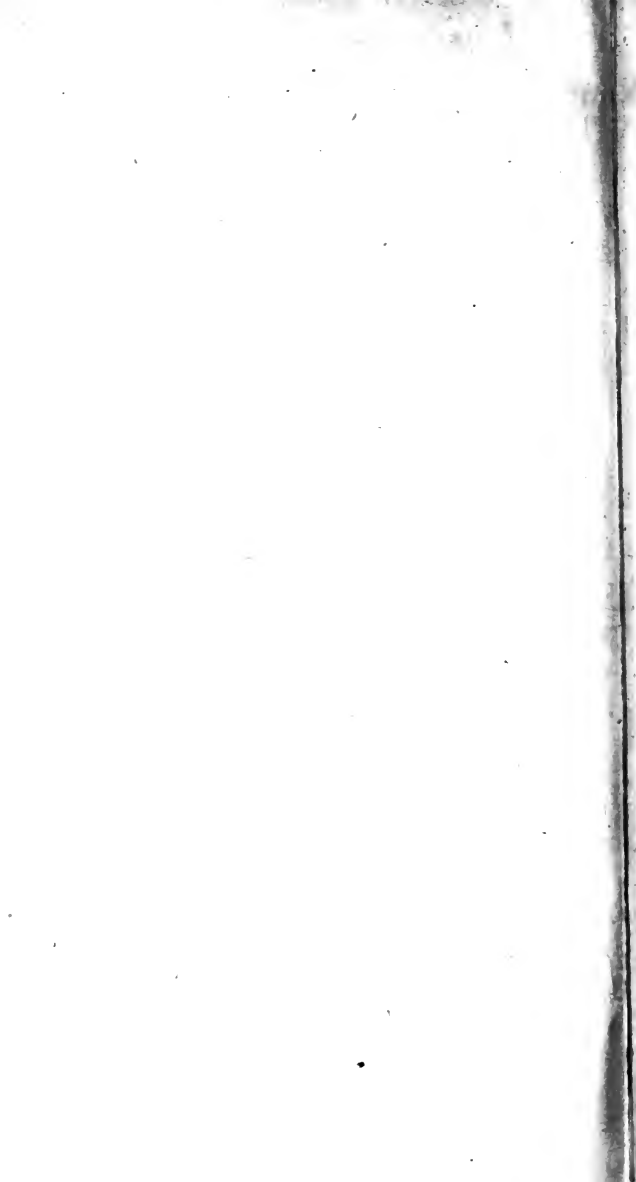
Cette faute, lui répondis-je, ne fau-
 roit, Madame, être imputée à la Nation
 Françoisé, qui conserve pour Vos Maj.
 autant d'attachement que de respect ; &
 le départ de l'Infante a causé autant de
 chagrin à toute la France, qu'Elle avoit
 montré de joie à son arrivée. Ce der-
 nier sentiment se renouvelleroit bien vi-
 vement, Madame, dans la Nation Fran-
 çoisé, par le retour de la bienveillance
 de Vos M. pour Elle ; & si vous permet-
 tiez, Madame, que je fusse porteur de cet-
 te nouvelle, Vos M. apprendront bien-
 tôt la joye que tout le Royaume de Fran-
 ce en ressentiroit. » Il n'est point tems ,
 » *me repliqua la Reine, de parler de cela.*
 » Vous savez ce que l'Archev. d'Amida
 » vous a dit de notre part sur cet article,
 » & le Roi & moi comptons que vous
 » suivrez exactement nos intentions.
 » Renfermez

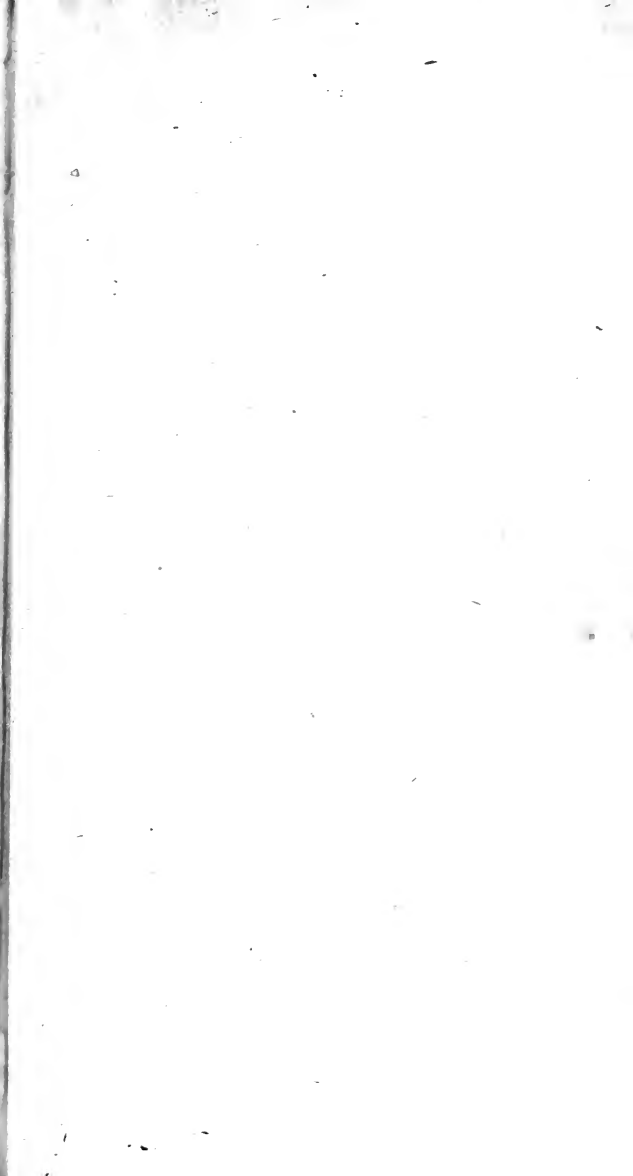
» Renfermez - vous donc uniquement
 » dans ce qui fait le sujet de la commif-
 » sion dont nous vous chargeons ; &
 » comme vous continuez de voir l'Arch.
 » d'Amida à Madrid , il vous fera favoir
 » ce que nous pourrons avoir peut-être
 » encore sujet de vous faire dire , avant
 » votre départ.

Au sortir du cabinet où j'avois eu l'honneur de parler à L. M. , je trouvai l'Arch. d'Amida , qui attendoit le tems où la Reine le feroit appeller. Sa curiosité fur ce qui venoit de se passer , l'ayant engagé à me prendre en particulier pour m'en demander des nouvelles , j'en rendis un fidèle compte à ce Prélat. Je lui parus en même tems très-sensible aux bontés que L. M. venoient de me marquer ; & je le priai , quand il en trouveroit l'occasion , d'assurer de nouveau le Roi & la Reine , du zèle & de la fidélité avec laquelle je tâcherois d'exécuter tous les ordres dont ils m'avoient honoré.

Le lendemain , qui étoit le 28. Novembre , toute la Cour partit pour retourner à Madrid , & je m'y rendis également avec le Marquis de la Roche , chez qui j'avois encore logé pendant le petit séjour que j'avois fait à l'Escorial.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

Univ



